

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

D,q,i,i.:db,.Google

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

D,q,i,i.:db,.Google

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

D,q,i,i.:db,.Google

The text on this page is estimated to be only 6.83% accurate

UNIVERSIDAD COMPLUTENSE ■iniHiM J'/i ->^!/

D,q,i,i.:db,.Google

The text on this page is estimated to be only 15.33% accurate

4" ^ETUDES PERES DE L'-EGLISE D,q,i,i.:db,.Google

The text on this page is estimated to be only 11.43% accurate

OUVRAGES DU MEME AUTEUR. Histoire de la renaissance
des lettres en Europe au XV^e siècle. 2 tomes, brochés. 11 fr. K>><< sur
l'Histoire Ullénre du more» Age. 1 vol. In-S, broché. 6 fr. Talil<>n de la
littérature française attikv- «1 XVI^e siècles. 1 volume, broché. 6 fr. 50^c.
■.«■ii^ac rinçalse. 1 tome, in-folio, broché. 1 fr. 50 c Imprimerie de C!i, Ubnre
(ancienne maison Crapelet) rue de Valenciennes, 10, près de l'Odéon.
D,q,i,i.:db,,Google

The text on this page is estimated to be only 16.38% accurate

ÉTDES sm LIS PÈRES DE L'ÉGLISE i. P. CHARPENTIER
inspecteur de l'Académie de la Seine agrégé de la Faculté de la Sorbonne de Paris
TOUE PREMIER PARIS A LA LIBRAIRIE CLASSIQUE DE MADAME
VEUVE MAIRE-NTON quai Conti, 13

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

DiailizMbyGoOgle

The text on this page is estimated to be only 25.75% accurate

PRÉFACE. Il faut, sous le titre général de Pères de l'Église, comprendre les apologistes, les docteurs et les Pères proprement dits, trois noms différents qui expriment et résument les trois Âges principaux de l'Église aux premiers siècles. D'abord l'Église combat le paganisme et répond à ses attaques : c'est le temps des apologistes; puis elle enseigne, elle explique la doctrine : c'est celui des docteurs ; enfin, victorieuse et affermie, elle constitue d'une manière définitive sa discipline et sa hiérarchie : c'est l'œuvre particulière des Pères, des grands génies de l'Église grecque comme de l'Église latine. Ainsi, la lutte, le triomphe, le règne : la lutte jusqu'à Constantin; sous Constantin, la victoire; le règne sous Théodose. Nous nous sommes proposé, dans ces Études, de saisir à son origine, de suivre et de montrer dans ses développements le travail de la pensée chrétienne ; et il nous a paru que, pour mieux l'apprécier, il fallait placer, à côté des triomphes qu'elle a remportés, les obstacles qu'elle avait eus à vaincre. Je ne sais si je me trompe : mais, trop souvent, en lisant les historiens de l'Église, j'étais moins frappé de la victoire, parce que je n'avais pas aperçu la résistance. Les Pères, pourtant, ont trouvé devant eux de nombreux et de redoutables ennemis. Ces ennemis, nous les avons fait ■

DializMbyGoOgle

The text on this page is estimated to be only 19.60% accurate

reparaître. A côté de TertuUien, d'Origène, de Grégoire de Naùanze, d'Augustin, nous avons placé Fronton, Apulée, Julien, Porphyre; Symmaque et Zosime en présence de saint Ânibroise et d'Eusèbe ; ea un mot, nous avons rétabli le combat pour qu'on pAt mieux juger de la victoire. Ces Études sont donc surtout historiques ; mab elles sont littéraires aussi. Bien que , à parler exactement, les Pères ne soient pas des écrivains; que leurs ouvrages isolent avant tout des actions, leur parole un combat) il n'eil est pas moins vrai que cette parole est souvent éltJquente, leur génie souvent admirable. Sans doute leur inspiration, t'est avant tout leur foi mois leur génie n'est pas au-dessous de cette foi qui l'aniie. Assurément ils ne s'occupent ni des mots, ni des tours, ni d'aUcUn des artifices de l'art d'écrire ; toutefois, dans cette négligence même, ou plutôt à Cause de Cette négligence, leur génie n'en éclate qu'avec plus de force et de grandeur; >< et de même qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, coulant dans la plaine, cette forte violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son ûrigine, ainsi Cette vetu céleste qui est contenue dails leurs écrits, même dans cette simplicité de stylé, fconserve toute la vîguttir qu'elle apporte du del, d'où elle descend. ■> Nous avons donc dû la faire connaître, tette rude et quelquefois inculte^ tnaï populaire et piiissante éloquence, et les passages que nous eri avons cités seront le plus riche ottietneUt de cet ouvrage. Tioiii avons d'abord petlsé à présenter à tdté les Uns des autres, et en les entremêlant selon l'ordre chronologique , les Pères grecs et les Pères latins ; tnaï il nous a semblé ensuite qu'en croisant ainsi leurs

penD,q,i,i.:db,.Google

The text on this page is estimated to be only 21.29% accurate

seeS) leur génie propre en serait marqué à des traits moins nets; nous avons donc préféré les montrer séparément. Nous n'avons pas voulu toutefois que l'unité manque à ce travail, et, par de nombreux rapprochements, nous avons rattaché l'une à l'autre les deux Églises grecque et latine, et tâché de tirer de ce contraste même une lumière qui éclairât mieux leur* physionomie particulière. Nous avons, dans l'examen des Pères grecs, suivi la même marche, et nous nous sommes proposé d'atteindre le même but que dans l'étude des Pères latins : ce but, c'est de rechercher et de faire ressortir dans l'étude des Pères les faces diverses et nouvelles de la pensée chrétienne aux cinq premiers siècles de l'Église. Mais, sans quitter notre voie, nous avons dû quelquefois changer un peu d'allure, et, pour la mieux approprier au caractère particulier des deux Églises que nous voulions faire connaître, légèrement modifier notre méthode. Nous avons été conduit à ce changement par la différence même du génie des deux Églises, différence qui n'est point particulière aux Pères, mais qui se retrouve dans les littératures païenne, latine et grecque. La littérature latine profane, inférieure en beaucoup! d'égards à la littérature grecque, a cependant cet avantage d'offrir, si je puis ainsi parler, une personnalité plus profonde. Quelque auteur que vous lisiez, poète, historien, philosophe, vous y retrouvez fortement gravé le cachet romain. L'Énéide est romaine, non seulement par le sujet du poème, mais surtout par les traditions nationales qu'elle évoque et consacre. L'histoire tout entière part de Rome et y revient : cette préoccupation des historiens latins, qui rapportent à D, q, i, i. : db, .Google

The text on this page is estimated to be only 24.79% accurate

la ville éternelle et y absorbent toute» les nations, donne à leurs œuvres une grande et poissante unité. Ainû Salluste, Tite Live, Tadte ne voient et ne montrent dans la fortune des peuples divers que la fortune romaine. La pliUosophie, qui semblerait naturellement devoir être et plus libre et plus générale, la philosophie aussi est presque exclusivement romaine ; si elle se livre aux spéculations politiques , c'est à l'image de Rome qu'elle fait et ses lois et sa république; enfin la critique elle-même est romaine aussi ; le traité Sur l'orateur, le plus beau des traités de Cicéron, n'emprunte-t-il pas, à peu de chose près, au barreau romain tous ses exemples et ses préceptes? Ce n'est pas tout. La littérature latine n'a pas ce seul avantage d'offi-ir un caractère fortement prononcé, un caractère national ; elle en présente un autre et très-grand : elle a un intérêt hbtorique qui en fait en quelque sorte une littérature universelle; elle se rattache à tous les peuples, à toutes les traditions de l'aucîen monde; l'Espagne, l'Alrique, les Gaules, j retrouvent leurs annales. Aussi est>41 impossible, dans le tableau de cette littérature, de ne pas donner une grande place aux conàérations historiques; car, » Rome écrit, c'est poiu* enregistrer ses victoires, dicter ses lois et étendre son empire. D n'en est pas ainsi de la littérature grecque. Ce ■ r point fixe, cette unité à laquelle on peut si facilement \ ramener la littérature latine, lui manque; elle en a bien une autre, plus élevée, sans doute, mais plus difficile à saisir. Assurément, la poésie , la philosophie , l'histoire grecques, s'occupent de la Grèce; mais elles s'en occupent avec un désintéressement qui, en faisant leur beauté et leur grandeur, les rend, pour ainsi dii-e, D,q,i,i.:db,.Google

The text on this page is estimated to be only 25.74% accurate

moins manifestes, moins saisissables à l'observaidoi] , moins faciles à ramener à l'unité historique. Ce n'est pas la Grèce seule que chante Homère ; c'est l'Asie, c'est un monde tout entier. Si Platon trace le plan d'une république, l'idéal d'une l^islaûon, ses théories peuvent être des rêes, mais ce sont des rêves magni- ' fiques où l'humanité tout entière occupe sa pensée ; dans ses vastes utopies, le monde peut tenir et se mouvoir. L'histoire a le regard aussi libre, le seotimenl aussi élevé. Ni Hérodote, ni Xénophon, ni même Thucydide, ne montrent seulement la lutte et les victoires des Grecs; ces victoires sont encore celles de l'humanité, de l'Europe sur l'jlsie, c'est-à-dire de la civilisaûon sur la barbarie, de la liberté sur le despotisme; enfin la critique elle-même est idéale aussi et universelle. S' élevant au-dessus des diversités de temps, de mœurs et de pays, elle puise aux sources mêmes du beau, pour les répandre ensuite avec une noble libéralité, ces préceptes qui, agrandissant le domaine de l'éloquence, n'en font plus seulement le privilège de la tribune, mab la placent et la montrent partout où un sentiment généreux, une grande pensée jaillissent du coeur de l'homme, sous quelque forme qu'elle se produise, pourvu que cette forme soit naturelle, pure, vive et élégante; le génie grec, en un mot, vit et respire dans une lumière plus éclatante que le génie romain : celui-ci est naUonal, celui-là cosmopolite; l'un est la grandeur, l'auu^ la beauté. M Cette différence que nous venons de marquer entre \ le génie grec et le génie latin profanes se retrouve , / toutes réserves faites, dans les littératures grecque et latine chrétiennes. Si vous lisez Tertullien, saint Ambroise, saint Augustin, vous y rencontrez, avec de D,q,i,i.:db,.Google

The text on this page is estimated to be only 21.52% accurate

magnifiques morceaux d'une éloquence naïve et grande, des côtés singulièrement historiques; vous y suivez les développements de la discipline, de la morale, de la hiérarchie chrétienne. Et de ce que dans les auteurs latins profane on a en même temps que les faits relatifs au peuple romain les révolutions des autres peuples; ainsi dans chacun de ces docteurs chrétiens on trouve avec l'histoire du siège épiscopal auquel ils appartiennent, l'histoire générale de l'Eglise: Jérôme et Augustin touchent aux Eglises de Gaule, d'Espagne, en même temps qu'à celles d'Italie et d'Afrique. Leurs écrits en éclairent vivement les annales. L'Eglise grecque n'a pas cette universalité. Saint Grégoire de Nazianze, saint Basile, saint Jean Chrysostome possèdent l'Orient, mais ils n'en sortent pas. Tribuns éloquents et pacifiques, plutôt que chefs de gouvernement, s'ils règnent par la parole sur les peuples ravis de la richesse et de la beauté de leurs discours, on ne voit pas qu'ils saisissent fortement la société chrétienne ni qu'ils lui impriment une organisation et une physionomie profondes. Et comme dans la littérature grecque profane, il serait difficile de saisir son unité ailleurs que dans ce sentiment même du beau, dans cette passion d'une forme pure et brillante, qui était l'idéal de l'imagination grecque, de même dans l'Eglise grecque on ne pourrait guère la rencontrer, cette unité, que dans la vivacité même de la foi et cette ardeur de charité particulière aux Chrysostome, aux Basile, (aux Grégoire. Le génie grec chrétien a cet autre trait de ressemblance avec le génie grec païen: il est moins grec qu'il n'est universel. Dans les vérités qu'il enseigne, il s'adresse aux

D,q,i,i::db,.Google

The text on this page is estimated to be only 16.40% accurate

infidèles presque autant , si je l'ose dire, qu'aux chrétiens : il s'occupe plus de morale que de dogme, plus beau, par là, plus libre, il est nu à son motif historique ; il offre moins de saillie , moins de prise aux considérations philosophiques. D'ailleurs, dans le second volume, le premier changement de dessein que nous avons cru devoir y « porter. Les Vèfèes latins, moins purs de forme, sont plus vigoureux que les Pères grecs : ils éveillent davantage retiennent avec plus . de force la réflexion l'on sent que la puissance est là avec l'unité, U n'en est point ainsi des Pères grecs. Avec plus d'éclat de génie plus d'abondance, plus de pureté, ils offrent moins d'aperçus neufs et profonds : les premiers sont des docteurs; les seconds, docteurs aussi, sont surtout orateurs, Nous avons donc dû, en traitant des Vèfèes grecs, nous moins attacher au côté historique que nous ne l'avions fait et le devons faire en traitant des Pères latins. D'ailleurs le caractère même littéraire des écrivains chrétiens latins et grecs nous indiquait cette distinction : dans les premiers, le style et la langue laissent souvent à désirer j il y a chez eux de grandes beautés, mais ces beautés sont mêlées) et il n'en est peut - être pas un seul dont on ne puisse dire avec plus ou moins de justesse ce que Balsac a dit de Tertulien : * Avouons avec les délicats que leur style est de fer; mais qu'ils avouent aussi que de ce fer ils ont forgé d'excellentes armes. » Les Pères grecs , au contraire , sont beaucoup plus irréprochables. Partageant ici encore l'heureuse fortune du génie grec, qui conservait sa langue à peu près intacte, quand la langue latine, née bien après lui, eût déjà atteinte par la corruption , s'ils blessent quelquefois le D,q,i,i.:db,.Google

The text on this page is estimated to be only 27.27% accurate

goAt par un excès d'abondance, ils le charmaient toujours par la douceur et l'harmonie du langage. Nous avons donc plus cité les Pères grecs que nous n'avons fini les Pères latins. Ainsi, d'un côté, nous avons plus donné aux considérations historiques; de l'autre à l'éloquence : c'est entre ces deux volumes la différence que nous voulions indiquer. Pour les uns comme pour les autres, nous aurions pu et nous aurions dû peut-être citer davantage. Voici ce qui nous en a empêché. Les écrivains chrétiens et les apologistes, plus que les autres, obligés, pour se défendre, d'attaquer le paganisme dans ses origines et dans ses fables, l'ont fait avec une abondance de preuves, une variété et une profondeur d'instruction vraiment merveilleuses. Les apologistes grecs, entre autres Clément d'Alexandrie et Eusèbe, nous ont conservé de la littérature profane et principalement des poètes une foule de passages qui ne se trouvent pas ailleurs, Chez les Latins, Amobée, Lactance, saint Augustin, sont pleins aussi de détails curieux et de fragments importants pour l'histoire, les lettres et la philosophie; mais ces débris précieux ne se peuvent, en quelque sorte, détacher et enlever du cadre des apologies qui les ont conservés. C'est là, dans les Pères, une grande partie de leurs œuvres qui se réfère à la cité. Mais, stériles pour l'éloquence, ces fragments peuvent donner beaucoup à l'érudition et à la critique : il y a là une mine aussi riche que rarement explorée ; nous ne l'avons pas ouverte : nous l'indiquons. Pendant que s'achevaient ces Études, une grave question a été soulevée, qui se rattache directement aux Pères de l'Eglise, et à laquelle nous avons

peutD,q,i,i.:db,.Google

The text on this page is estimated to be only 24.15% accurate

être quelque droit de prendre part, puisque notre nom y a été mêlé et notre témoignage invoqué. On voit qu'il s'agit ici et de la renaissance et du projet de substituer, dans l'enseignement, les Pères de l'Église aux auteurs classiques. La renaissance, a-t-on dit, a été la source d'une grave altération dans la pensée chrétienne. Dans le commerce des auteurs profanes nous sommes redevenus païens : sentiments, idées, mœurs, arts, langage, tout chez nous respire le paganisme ; la mythologie nous a envahis. La cause, ajouta-t-on, de ce malaise qui, depuis trois siècles, trouble l'Europe, est dans l'éducation qui, chrétienne au moyen âge, a été, depuis la renaissance, presque entièrement païenne. Pour tarir cette source de désordres, pour sauver la société, il n'y avait donc rien de mieux à faire qu'à substituer dans l'enseignement le principe chrétien au principe païen qui l'avait corrompue ; en d'autres termes, il suffisait de remplacer, dans les classes, les auteurs païens par les Pères de l'Église. Ce système, inspiré sans doute par un zèle sincère, mais plus ardent peut-être que sage, avait d'abord trouvé quelques hautes approbations. Mais bientôt on a vu où il menait, et les voix les plus autorisées de l'épiscopat l'ont condamné. Que la renaissance ait eu ses erreurs et ses péchés ; qu'elle ait enivré quelques esprits au xv^e siècle et plus tard, nous-même nous l'avons montré. Mais pour avoir eu ses torts et ses exagérations, assurément elle n'est pas coupable de tous les malheurs dont on la veut charger. Surtout, il ne faut point oublier, la renaissance est pour bien peu de chose dans la réforme même qui, au xv^e siècle, a si douloureusement partagé le monde chrétien. La

D,q,i,i.:db,.Google

The text on this page is estimated to be only 21.67% accurate

réforme Va bien compris aînù , car elle a été «□ général plutôt opposée que favorable au mouvement de liV renaissance classique. Mais en admettant, ce que l'on ne saurait justement contester, que les témmtég du XT° et du syi' siècle ne soient pas sans quelques rapports avec la renaissance , il faut aussi reconnaître que ce qu'elle pouvait renfermer de mauvais et de corrompu a été bien épuré et corrigé par le bon sens et par le génie de notre grand siècle littéraire : l'alliance du goitt délicat et noble de l'antiquité classique avec le spiritualisme cbréfien restera le caractère ef. la gloire d^ siècle de Louis XIV. Ce que ce grand ^ècle a fait, on le peut faire sans crainte ; et à l'exemple de Bossuet et de Fénelon, joindre à l'étude de l'antiquité clirétienne le culte de l'antiquité païenne. On ne voit pas que la société, au xvii* siècle, en ait été troublée. Lq révolution que l'on propose dans l'enseignement n'est donc pas nécessaire; mais alors même qu'elle serait pécessaire , serait-.elle possible ? Les Pères de l'Églbe peuvent-ils, comme auteurs classiques, remplacer les auteurs païens ? Pour la résoudre, il sufTit de poser cette question. Que pourrionsHious , en effet, ajouter sur ce sujet à ce qu'ont dit d'illustres et éloquents prélat^, quand ils ont déclaré, comme l'avaient fait avant eux les Grégoire et les Basile, que la science n'ôtait rien à la vérité; que la beauté de la forme, l'élégance du langage, la précision du tour, les grâces en un mot et les charmes du discours te pouvaient et se devaient concilier avec la pureté de la doctrine. Us ont été plus loin : avec une impartialité qui n'honore pas moins leur piété qu'elle n'atteste leur goût, ils ont recopnu que les Pères de l'Église, les Pères latins surtout, D,q,i,i.:db,.Google

The text on this page is estimated to be only 21.50% accurate

offriraient diffidlement les premiers ^ents d'une éducation littéraire. L'élévation même de leurs pensées s'y oppose non moins que la rudesse de leur style; ajoutons que si dans les auteurs païens, il y a plus d'un passage que l'on doit dérober à la vue de l'enfant, on rencontre aussi dans les Pères certains détails qu'il n'aurait pas très-prudent de lui présenter. Médecins des âmes, les Pères en découvrent toutes les plaies pour les guérir, et s'ils ont la pudeur du sentiment, ils n'ont pas toujours la réserve de l'expression. Mais si, par l'incorrection du langage, par la rudesse de la forme, les Pères latins ne conviennent pas à l'enseignement de l'éloquence; si les Pères grecs s'y refusent par la délicatesse même des peintures morales qu'ils présentent, les uns et les autres sont merveilleusement appropriés à un âge plus avancé, à un esprit plus fort et plus développé. Combien de perspectives agréables n'offrent-ils pas à l'imagination, de pensées nouvelles à l'esprit! Quand l'éloquence a péri avec Cicéron, et les derniers souvenirs de la liberté avec Tacite qui l'avait conservés sous la tyrannie, quel plaisir et quel intérêt d'entendre la voix rude mais animée et pathétique de Tertullien réclamer la liberté de conscience et proscrire ces spectacles qui étaient la dernière franchise laissée au peuple-roi esclave! J'ai assisté avec Donat à cet entretien où dans un cadre si pittoresque Gyprien enseigne, en regard des corruptions et des cruautés païennes, une si pure morale; de rechercher avec Augustin dans le calme d'une retraite philosophique embellie par les charmes de l'amitié cette vraie félicité, cet ordre de la Providence, que la sagesse profane ne soupçonnait pas, et enfin de

conD,q,i,i.:db,.Google

The text on this page is estimated to be only 25.55% accurate

verser avec soi-même pour y trouver au fond de son cœur le Dieu que la foi révèle d'accord avec la raison. Telle est l'Église latine avec sa gravité sereine et élevée. Voici l'Église grecque avec les splendeurs de sa parole, les inépuisables inspirations de la charité, les grâces et les richesses de son imagination : Grégoire, avec ses élans d'orateur et de poète ; Basile, avec la grandeur de ses méditations, la beauté de ses peintures, l'éclat et la pureté de son langage ; puis après eux et au-dessus, c'est Chrysostome avec le lumineux éclat de ses images, le pathétique de son âme, la vivacité et l'abondance d'une inspiration inépuisable comme la charité qui en est la source ! Tel est, à côté des chefs-d'œuvre que leur peut présenter la littérature profane, le monde nouveau qui ouvre à l'âme et à l'imagination des jeunes gens l'éloquence des Pères de l'Église. Aussi l'ancienne et la nouvelle université ont-elles toujours maintenu cette alliance; elles n'ont pas, comme on leur a reproché, banni de l'éducation de l'enfance le principe chrétien, qui en doit être l'âme ; elles n'en ont point écarté les auteurs sacrés pour y introduire à leur place et y faire régner les auteurs profanes. Qui aurait pu, en effet, concevoir cet étrange renversement qui, sous la loi chrétienne, aurait fait de la science païenne le fondement de l'éducation? Non; chez nous, à la base comme au sommet, l'enseignement est chrétien : depuis l'enfant qui apprend dans l'école les faits principaux de l'histoire sainte jusqu'à l'élève de philosophie qui s'initie avec Malebranche aux méditations spiritualistes de saint Augustin, la chaîne sacrée n'est pas un moment interrompue. Les Actes des apôtres, les Évangiles la D,q,i,i.:db,.Google

The text on this page is estimated to be only 22.25% accurate

coaimencent ; des traités de saint Basile et de saint Jean Ghrysostome la continuent; \ Existence de Dieu, par Fénelon , et la Connaissance de Dieu et de soimême, par Bossuet, la terminent. C'est la pratique recommandée avec tant de sollicitude par Rollin et suivie par la nouvelle université. Qu'on consulte, en effet, les listes officielles qui, chaque année , désignent les auteurs qui doivent être expliqués dans nos classes , on y verra cette sage économie qui proportionne les auteurs clirétiens à l'intelligence de l'enfance , mais ne les lui refuse jamais. Et non-seulement pour ses élèves , mais encore pour ses maîtres, l'univer[^]té est jalouse de ne céder à personne ce privilège de l'éloquence chrétienne. Dans les concours pour l'agrégation des classes des lettres et d'histoire , présidés , le premier par M. P. Dubois ; le second par M. Saint-Marc Gîrardin, les Pères de l'Eglise ont toujours eu, surtout depuis 1838 à 1850, leur Intime part. Proposés à l'étude solitaire des candidats et à leurs joutes publiques, ils ont souvent été le sujet de leçons remarquables. Nous croyons que l'on retrouvera ici avec plaisir le texte de quelques-unes de ces questionsdelittératureet d'histoire '.On peut aussi en consultant l'excellente notice publiée par M. Ath. 1. Agrégation des lettres. — Classes supérieures des lettres. 1838. — Étudier sons le rapport de la composition et du style {'Histoire universelle de Bossuet, en analysant te caractère distinct de chacune des trois parties de cet ouvrage. 1839. — Étudier les Oraisons funèbres de Bossuet, en caraclériser l'éloquence; rechercher les points de comparaiD,q,i,i.:db,.Google

The text on this page is estimated to be only 20.60% accurate

Mourier, sur le doctorat es lettres, s'assurer que le» Pères de l'Église ont été souvent devant la Faculté des lettres son qu'elles peuvent offrir avec divers ouvrages de l'antiquité chrétienne. 1840.— Étudier le Petit Carême de Massillon sous le rapport de la composition, de la langue et du style. 1841. — Rechercher les causes du grand éclat de l'éloquence de la chaire au xvii^e siècle, et étudier comparativement : Les Sermons de Bossuet sur la Providence i sur la divinité de la religion, sur l'Église et l'unité de l'Église, sur la nécessité de la pénitence et la nécessité de travailler à son salut; sur le jugement dernier-, Les Sermons de Massillon sur la divinité de Jésus et sur la vérité de la religion, sur la vérité d'un avenir et sur le petit nombre des élus, sur le délai et les motifs de la conversion, sur le jugement universel; Les Sermons de Bourdaloue sur la Providence» sur la sainteté et la force de la foi chrétienne, sur le retardement de la pénitence et la préparation à la mort , sur le jugement Les Sermons de Fénelon pour la fête de l'Épiphanie, aux prêtres des missions étrangères; entretien sur les caractères de la piété; pour la fête de l'Assomption. 1843i--Illeliercher dans les Pè^t de l'Église grecque et latine, y compris saint Bernard, les discours ou oraisons funèbres qui peuvent avoir servi de modèles aux orateurs sacrés du xvii^e siècle en France. 1844. — ^Étudier comparativement sous le rapport de la composition , de la langue et du style , les deux traités de Sénèque et de saint Augustin , De vita beatâ. — Du panégyrique dans les orateurs chrétiens en France, au xvi^e siècle. Étudier particulièrement les panégyriques de saint Paul par Bossuet , de saint Bernard par Bossuet^ Fénelon et Massillon. 1845. — Étudier comparativement les Maximes et RéD,q,i,i.:db,.Google

The text on this page is estimated to be only 20.38% accurate

de Paris le sujet de thèses aussi solides que brillantes , soutenues par de jeunes professeurs de l'Université. f exions de Bossuet sur la comédie ; la lettre de 3. 1. Rousseau à d'Alembert sur les spectacles; les traités de Tertullien et de saint Cyprien sur le même sujet; et divers passages analogues de saint Augustin, saint Jean Chrysos* tome et Salvien. 1846. — Étude critique des œuvres poétique! de saint Grégoire de Nazianze. — Étude critique comparée des conférences et discours sj'nodaux de Massillon et du traité de saint Jean Chrysostome, De sacerdotio. 1848. — Étude critique des traités de saint Augustin Contra academicos et des QmBstiones acadcmicx de Cicéron. — ^Des Sermons de Bossuet, de leur composidon, et de leur influence sur les progrès de l'éloquence sacrée au xvii^e siècle. Étudier particulièrement les sermons : Sur la nécessité de travailler à son salut, sur l'ambitiou et l'amour des plaisirs , sur la charité fraternelle , sur la parole de Dieu et le culte de Dieu. Agrégation d'histoire et de géographie. 1839. — Étudier dans la Cité de Dieu de saint Augustin ce qui sij rapporte aux événements de son temps, et apprécier l'explication qu'il en donne. 1842, — Étudier le traité de Salvien, t'e gubematione Dei et indiquer quels renseignements on peut en drer pour l'bisloire du v^e siècle de l'ère chrétienne. 184S. — Recueillir dans les lettres de saint Bernard ce qui se rapporte à l'histoire des événements et des mœurs de son temps. J84Ô. — Rechercher dans les lettres et dans les sermons de saint Augusûn ce qui a rapport à l'histoire politique et littéraire de son temps. 1847. — Rechercher dans les lettres de saint Jérôme ce qui a rapport à l'histoire politique et littéraire de son tempSi D,q,i,i.:db,.Google

The text on this page is estimated to be only 19.16% accurate

Enfin , on ne saurait l'oublier, si de nos jours l'étude des Pères a été rendue plus facile, si leur génie a été plus équitablement apprécié, à qui le doit-on, sinon à l'illustre écrivain qui , par son enseignement et ses ouvrages , a tant contribué à les remettre en lumière, à l'auteur du Tableau de l'éloquence chrétienne au IV^e siècle P Voilà nos traditions; les traditions de la nouvelle comme de l'ancienne université : l'université a toujours eu pour maxime d'inspirer à la jeunesse avec le goût des belles-lettres celui des lettres divines , divine lectiones ; c'est l'expression de Cassiodore.

D,q,i,i.:db,.Google

The text on this page is estimated to be only 21.92% accurate

ÉTUDES LES PÈRES DE L'ÉGLISE. CHAPITRE PREHIEB.
PBtPAITIOKS ET OMJTICI.KS QUt KKNCONTBf, L ETIBLtSSEJtCKT
Quand le christianisme parut , it ëlait attendu. Un siècle avant la venue du
Christ, non-seulement au sein de ta Judée , mais dans le monde païen , à
Rome même , des bruits étranges , des voix prophétiques annonçaient un
grand événement. Ces voix partaient de l'Orient: l'Orient devait dominer, et
la nature allait enfanter un roi pour les Romains. Ces pressentiments
singuliers que recueillait l'histoire, la poésie les chantait. Inspiré d'un souiïle
inconnu, organe d'une prophétie qu'il ne comprenait pas, Virgile célébrait
dans la quatrième églogue cet ordre nouveau qui devait changer la face de
ta terre; et dans le sixiètne li\re de VEiimle, inlerprèle bvGoogle

The text on this page is estimated to be only 29.26% accurate

— 2 — de la philosophie platonicienne , il faisait sortir du secret des mystères, sur les destinées de l'âme humaine après la mort, des dogmes voisins des espérances chrétiennes. En même temps que l'avènement du christianisme était ainsi préparé par les divinations de la poésie , par les témoignages de l'histoire , d'autres pensées se remuaient au fond des cœurs, qui devaient faciliter l'établissement de la religion nouvelle. Par la bouche de Cicéron, la philosophie proclamait de grandes et saintes vérités : l'unité de Dieu , l'immortalité de l'âme , la fraternité humaine , la charité. Mais ce qui, plus que les aspirations spiritualistes de la poésie , plus que les pressentiments sublimes de la philosophie , devait rendre facile et heureuse la propagation de l'Évangile , c'étaient les misères morales de la société romaine. Tout alors en effet souffrait; mais surtout la femme, l'enfant et l'esclave; déshérités, mis en dehors du droit commun , ils attendaient un affranchissement et une réhabilitation. À Rome, en droit, sinon en fait, la femme n'était guère plus qu'une esclave; une mineure tout au plus, sous la main et en la puissance du mari. Tant que Rome fut pauvre, tant que les familles, même les familles patriciennes, vécurent principalement aux champs, uniquement occupées aux soins du ménage , quelquefois à de

db,Google

The text on this page is estimated to be only 27.10% accurate

— 3 — durs travaux, les femmes ne senlirent pas, ou supportèrent patiemment leur joug. Mais quand, à la suite des conquêtes et avec les dépouilles de l'univers, le luxe commença à s'introduire dans Rome, elles goûtèrent moins cette vie de travail et de solitude. La loi Oppia, vivement appuyée par de complaisants tribuns, soutenus de la présence inusitée des femmes sur le forum, marque pour elles, dans l'histoire de Rome, une ère nouvelle. Dès ce moment, l'antique sévérité fléchit; et insensiblement les femmes obtiennent de l'usage, sinon de la loi, leur émancipation. Cette émancipation, surprise plutôt qu'accordée, fut pour la famille un grand malheur. Longtemps exclues de l'autorité et du grand jour, les femmes y rentrèrent violemment par l'audace et la licence; Agrippine et Messaline, ces noms disent assez jusqu'où allaient leurs emportements. C'étaient là les excès et les caprices du souverain pouvoir. Pour être plus obscurs, les désordres domestiques n'étaient ni moins grands, ni moins nombreux. Le mariage n'était plus qu'un adultère masqué et commode; le divorce, un jeu, un des vœux et un des fruits du mariage : *Repudium* et *votum* est, quasi *matrimonii fructus*, dit Tertullien. On comptait ses années par le nombre des maris, et non par le nombre des consuls; on divorçait pour se remarier, on se mariait pour

The text on this page is estimated to be only 25.33% accurate

divorcer, ainsi s'exprime Sérièfue; aussi le satirique ajoutait-il avec raison : Quse uubît toties, non nubit, adultéra lege est. Parlerai-je d'autres désordres plus honteux encore ? Dirai-je, avec l'historien , que des femmes de nobles familles se faisaient inscrire au nombre des courtisanes, et que ta loi dut intervenir, non pour empêcher, elle y était impuissante, mais pour régler ces dégradations patriciennes ? Cette facilité de se prendre et de se quitter , avait d'autres et plus graves inconvénients j l'exposition des enfants en était l'inévitable conséquence; homicide toléré par la loi, ce sera un des premiers et des plus grands bienfaits du christianisme, que d'eu réparer les épouvantables'abus, jusqu'au jour où il les pourra entièrement empêcher. Tels étaient donc pour beaucoup d'enfants l'insouciance ou le crime de leuis mères ; tels étaient les sinistres auspices sous lesquels ib entraient dans la vie, quand l'existence leur était laissée. Voyous ce que devenait l'enfant qui, plus heureux, n'avait pas été renié par sa mère. Dans les premiers siècles de Rome , l'éducation de l'enfant était fort simple. Pour le jeune patricien, accouipagner son père au sénat, assister quelquefois aux délibéralions, s'attacher à MbvGoogle

The text on this page is estimated to be only 26.13% accurate

quelque jurisconsulte habile, et , dans son commerce, s'initie.' au mystère des formules du droit; se préparer ainsi à la carrière politique et civile; puis, le temps venu, passer par les camps pour revenir au forum et arriver aux lionneui-s, ce fut là, pendant longtemps, toute l'éducation du jeune Romain. Peu à peu, cet enseignement héréditaire, celle science de tradition s'effacèrent; le droit resta comme étude , et non plus comme préparation politique. Puis viurent les maîtres grecs, souvent proscrits et jamais réellement repoussés, et sur le fonds romain, rude et sauvage, se déposèrent les germes d'une plus douce et plus brillante culture. Mais ces germes qui annihilèrent le caractère primitif, ne le changèrent point ; sous la politesse, la cruauté resta, et alors parurent les vices de l'ancienne éducation. Cette éducation n'avait eu pour but, au dehors, que la conquête, au dedans, la rivalité politique, c'est-à-dire, le courage dans les camps, au forum, la chicane; dur et avare, le Romain ne connaissait d'autre art que celui du droit. Cette éducation , étroite et sévère, bonne jusqu'à la soumission de l'univers, l'univers subjugué , se trouva en défaut, et le danger que la prévoyance de l'État n'avait pas su éviter, la famille ne put ou ne voulut pas en sauver l'enfant. Si quelques femmes, si la mère des Gracques, de César, avaient elles-mêmes veillé sur le

db,Google

The text on this page is estimated to be only 27.98% accurate

berceau de leurs enfants et sur leurs jeunes années, ces exemples ne furent pas suivis ; l'éducation de l'enfant fut abandonnée. ! quelque vieille parente, indifférente ou inhabile ; et encore c'étaient les plus attentifs qui agissaient ainsi. Pour l'ordinaire, un esclave grec était chargé du soin d'élever le maître du monde ; et vengeant sa servitude par la flatterie, il ravalait à ses vices son futur tyran. Après tout, je ne sais si au sein de la famille, l'enfant eût mieux rencontré. Ce n'est pas un moraliste exagéré, ce n'est pas Sénèque, c'est le sage Quintilien qui nous trace de la corruption de l'enfant au sein de sa famille, ce triste et fidèle tableau : k S'il leur échappe quelque impertinence ou quelques-uns de ces mots qu'on se permettrait à peine dans les orgies d'Alexandrie, nous accueillons toutes ces gentillesse d'un sourire ou d'un baiser ; et tout cela ne me surprend pas ; ce ne sont que de fidèles échos ; ils sont témoins de nos impudiques amours ; tous nos festins retentissent de chants obscènes, et nous y étalons des spectacles qu'on aurait honte de nommer. Les malheureux ! ils apprennent tous les vices avant de savoir ce que c'est que des vices. » Aussi quand nous verrons l'Eglise, par un conseil, au premier abord rigoureux, prendre parti pour l'enfant contre la famille, approuver ses fuites au désert, tout en regrettant ces divorces MbvGoogle

The text on this page is estimated to be only 25.79% accurate

douloureux, nous les comprendrons en UQ lemps où la famille elle-même n'était un sûr asile ni pour le coeur , ni pour l'esprit de l'enfant. Tel était , dans la corruption du monde romain ^ le sort de l'enfant et de la femme; j^us misérable encore était celui de l'esclave. On sait ce qu'était l'esclave dans les lois et les idées rotnaines; une chose et non un homme, moins nul encore qu'il n'était vil ; un instrument que l'on vendait avec le vieux fer ; moins , bien moins malheureux toutefois par les rudes travaux auxquels le condamnait l'avarice des anciens Romains, que par les indignes affronts que lui fit plus lard subir leur corruption. De queb outrages, en effet, ne s'avisait pas le caprice d'un maître ! Sénèque n'a pas craint de les rappeler-; je serai moins hardi, et me contenterai de ces mots dont l'auteur, arbitre souverain de l'élégance et des raffinements du luxe romain^ ne saurait être suspect : «J'ai payé mille deniers, fkit-il dite k «n esclave, la liberté de ma femme , pour qu'un maître n'eût plus le droit de la prendre pour son essuie-main. » Aussi , les esclaves seront-elles les premières à embrasser l'Évangile. « Pour découvrir la vérité, dit Pline le Jeune, j'ai jugé nécessaire de soumettre à la torture deux femmes esclaves qu'on disait initiées à leur culte! » Esclave et femme, les deux misères ici réunies se réfugiaient dans les espérances chrétieimes : MbvGoogle

The text on this page is estimated to be only 25.25% accurate

Prsecipites atrâ ceu tempestate columbee Coudensœ, et Christi amplexœ simulacm sedcbant. Si , de ces souffrances et de ces dégradations partielles , on passe au tableau général de la société romaine, on n'aura pas un moins triste Le génie romain, génie dur et sauvage, corrompu plutôt qu'adouci par les arts de la Grèce, retenant, au milieu des vices nouveaux que lui apportaient les richesses de la conquête , ses vices originels, l'ambition et la cruauté, offrit alors un hideux spectacle. Ces fiers patriciens qui, vainqueurs de l'univers, avaient, au temps de Sylla, quand l'univers n'eut plus d'ennemis à leur donner, tourné leurs armes contre eux-mêmes, et conservant dans leurs crimes mêmes quelque chose de leur première et féroce grandeur, s'étaient disputé dans les guerres civiles les dépouilles que la victoire avait amassées au sein de Rome, nous les voyons alors se rabattant aux délations, genre honteux et timide de proscriptions , tomber , tour à tour sacrificateurs et victimes , aux pieds de la tyrannie qui excitait moins leurs haines sanguinaires et avides, qu'elle ne s'y prêtait. Ainsi Rome ne retenait de son génie primitif que les vices qui s'y mêlaient à de fières mais dures vertus; la barbarie restant, le courage avait disparu. Si l'Italie vit encore, si elle se défend db,Google

The text on this page is estimated to be only 27.33% accurate

— 9 — contre les peuplades du nord, qui déjà l'inquiètent et la pressent , c'est avec les forces et le sang des nations mêmes qu'elle a soumises ; ce sont les provinces qui, la recrutant, qui, mariant un sang vigoureux à son sang appauvri, lui donnent une vie artificielle et précaire : contre l'ordinaire, la vie n'est plus qu'aux extrémités. Le sénat aussi bien que l'armée , l'éloquence comme la poésie, se raniment à une influence étrangère : généraux , magistrats , orateurs et poètes, lui viennent de l'Espagne, de la Gaule, de l'Afrique; les empereurs aussi. En se mêlant ainsi à tous les peuples, Rome s'y perd et s'y abîme; elle leur livre insensiblement l'empire. Tout concourt à cet affranchissement de l'univers, la tyrannie des empereurs aussi hâie que la faiblesse des Romains : c'est sur Rome que retombe le joug qu'elle avait fait peser sur les peuples; plus près de la tyrannie, elle en porte tout le poids; les empereurs s'arment et s'appuient contre elle des provinces. On est surpris d'abord de cette longue patience de l'univers, en présence des forfaits et des monstruosités de la tyrannie impériale; on s'étonne qu'elle ait si longtemps trouvé les peuples résignés et tremblants ; mais en pénétrant plus avant , cet étonnement cesse bientôt : cette tyrannie ne s'exerçait guère qu'au sein de Rome et sur les patriciens; le peuple et les provinces la voyaient

The text on this page is estimated to be only 27.56% accurate

— 10 — avec indifférence ; le peuple y applaudissait; les provinces, elles, en profitaient; leurs Trancliseâ municipales étaient respectées : loin de la tyrannie , leurs regards comme leurs droits n'en étaient point atteints et violés. Ainsi se resserrait chaque jour autour de Rome le cercle fatal dans lequel elle devait s'éteindre. Comment se consolaient les Romains du despotisme et d'une inévitable ruine? par l'ivresse des plaisirs. Ne demandons point aux peintures exagérées de la satire, à Martial, à Juvénal, de nous révéler ces tristes secrets de la corruption romaine; des auteurs graves, des moralistes, Sénèque et Pliny l'Ancien, y suffisaient et au delà. Que rappeler de préférence dans ces saturnales de la toute-puissance , dans ce délire des imaginations excitées et servies par les richesses de l'univers ? la gourmandise ? oui , c'était bien là un des vices dominants de ces Romains dégradés. Pour l'assouvir, la terre, la mer, les contrées les plus lointaines n'ont point de productions assez rares ; vainement pour y satisfaire la vie d'un peuple tout entier, la vie du peuple roi , ainsi l'avaient-ils appelé , est-elle chaque jour exposée à tous les dangers, rien ne saurait rassasier ces monstrueuses convoitises de la satiété romaine. Aux recherches de la gourmandise se joignent les caprices insolents , les orgueilleuses fantaisies de la richesse. Une db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.46% accurate

- ii - ; femme : n poi-tanl un petit fdét autour de Soi) cou M dads
une seule coupe , buvait la dépouille et les larmes d'une province : u Voilà,
s'écrit Plin, voilà le fruit des concussions; voilà pourquoi Lollius, diflamé
dans tout l'Orient pour les présents qu'il avait extorqués aux rois , et tombé
dans la disgrâce de Caius César , fils d'Auguste, avala du poison : c'était
pour que sa petite-fille se fit voir aux flambeaux avec une parure de
quarante millions de sesterces, u et il ajoute : « Calculez d'un côté ce que
portèrent dans leurs triomphes Curii et Fabricii; et d'un autre côté, voyez
à table, une seule femme, une Lolvia! unam itnpern muliercu/am
accubantem/ N'aimeriez-vous pas mieux qu'ils eussent été arrachés du char
trionphal , plutôt que d'avoir , par leurs victoires , préparé de tels scandales
? » C'est par un même sentiment d'indignation et de philosophique pilié que
Montesquieu , après avoir élucidé ce long et laborieux enfantement de la
grandeur romaine qui doit échoir à Caligula, s'écrit avec une éloquente
tristesse : « C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines.
Qu'on voie dans l'histoire de Rome, tant de guerres entreprises, tant de sang
répandu , tant de peuples détruits , tant de grandes actions , tant de
triomphes , tant de politique, de sagesse, de prudence, de courage; le projet
d'envahir tout , si bien formé , si bien db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.04% accurate

soutenu', sibientiiii, à quoi aboutit-il? qu'à assurer le bonheur de cinq ou six monstres! » Tel avait donc été le fruit des conquêtes romaines, de provoquer et de satisfaire les caprices les plus extravagants du luse et de la sensualité. De là un excès de misère égal à l'excès du luxe et des profusions. Aussi l'image du pauvre apparaissait-elle quelquefois au milieu de la splendeuides festins et en assombrissait l'éclat. Voici les convives rassemblés autour de la table de Trimalcbion. Selon la coutume des anciens, on a placé sur la table un squelette d'argent pour rappeler aux convives la rapidité de la vie , et les exciter à en jouir par la pensée et en quelque sorte la présence de la mort. En outre, la salle à manger est ornée d'une horloge près de laquelle un esclave , la trompette à la main , avertit de la fuite du temps et de la vie. Les convives se livrent donc à la joie et à la surprise des pi'ofusions brillantes et ingénieuses qui, à chaque instant, trompent agréablement leurs regards et réveillent leur appétit languissant. Tout à coup la scène change; des inquiétudes singulières se mêlent à la joie des convives; on craint que la récolte ne soit mauvaise; la saison malsaine, le blé cher; on craint enfin la famine. u Je vous jure, dit un des interlocuteurs que, de toute la journée, je n'ai pas trouvé à me db,Google

The text on this page is estimated to be only 21.92% accurate

— 13 — procurer une boudiée de pain. » Enfin une image funchie apparaît; elle vient tout couvrir et offusquer de son ombre : un des convives, dans un moment de distraction, va raconter cette histoire : u Un pauvre et un riche s'étaient ennemis ; — qu'est-ce que le pauvre ? qu'il est pauper ? » s'écrie tout à coup, comme par un mouvement involontaire, le héros du festin. A cette question, celui auquel on l'adresse, n'a garde de répondre ; il détourne la conversation, et délie je ne sais quelle dissertation savante. Il ne pouvait mieux faire en effet, car le vieux monde romain n'avait pas la réponse à cette question; aussi cherchait-il à refouler cette apparition fâcheuse du pauvre au milieu de ses joies: il était perdu si ce fatal secret de la misère venait à être divulgué. Mais malgré les précautions, le fantôme grandissait ; la société romaine tout entière se sentait troublée dans ses joies et inquiète de son avenir ; Le pauvre et le riche étaient ennemis. Le festin de Trimalchion déjà assombri par une Imprudente curiosité, s'attriste de plus en plus. Commencé joyeusement au milieu des saillies du vin, de l'esprit, de l'éclat des candélabres étincelants d'or et de diamants, il se couvre insensiblement de lugubres funèbres; il finit dans les larmes : on dirait un dernier repas d'Herculanum; les convives ont encore la coupe à la main, la couronne de fleurs sur la tête, Google

The text on this page is estimated to be only 24.78% accurate

tête; mais la mort a glacé le sourire sur leurs lèvres et la vie dans leur cœur. La cruauté suivait U débauche et la gourmandise' Sénèque, daps son traité De la colère, nous a étalé les enrayants caprices de ces maitres du monde. Ces caprices, pour les riches, se satisfaisaient assez facilement. L'esclave était là pour subir et épuiser tous tes emportements du maitre. tin esclave a-t-il cassé un vase de cristal? on le fait saisir et jeter aux murènes. Mais le peuple n'avait pas ces satisfactions; il fallait pourtant contenter et) lui cette vieille férocité du saug romain, qui , nourrie aux guerres civiles et étrangères, eïlt été redoutable 'dans les loisirs de la paix. Les combats de gladiateurs y pourvurent. Ce fût pour le peuple romain l'image et l'émolion , sans périls , de ces luttes terribles qui lui avaient soumis l'univers : les jeux sanglants du cirque furent pour les farouches eiifents de Romulus le dernier et le plus cher des plaisirs, et le plus grand outrage de Rome envers rimmanîté. Les sages d'entre les païens en étaient révoltés ; mais leurs paroles ne pouvaient triompher de l'endurcissement des mœurs romaines; il y faudra une autre et plus puissante autorité. Renverser les amphithéâtres, obtenir du peuple roi qu'il ne fasse plus d'un spectacle de sang , ' l'intérêt et la beauté dp ses fêtes , ce sera l'œuvre et la victoire de la parole chrétienne.

db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.92% accurate

— 15 — D'autres vengeurs sont tout prêts d'ailleurs. L'esclave, la femme, tous les faibles et les opprimés de la société ancienne, n'étaient pas les seuls et les plus puissants auxiliaires que dût trouver l'établissement du christianisme; Rome n'avait pas seulement écrasé les faibles, elle avait écrasé les peuples; ceux qu'elle appelait les barbares, elle les avait attaqués, poursuivis, anéantis jusque dans leurs dernières retraites; elle leur avait porté la servitude sous le nom de paix; c'était leur sang qu'elle répandait dans les amphithéâtres. Il y avait donc là une vengeance préparée pour l'univers. Tacite lui-même l'entrevoyait comme une fatalité que les dieux tenaient suspendue sur Rome. Ces peuples en effet, selon l'expression de Fénelon, étaient destinés à punir Rome, enivrée du sang des martyrs, enivrée aussi de celui de ces autres martyrs de l'humanité outragée, les gladiateurs. Voilà les alliés du christianisme, ceux qu'il doit trouver les plus empressés et les plus fidèles à sa voix. Les barbares avaient encore un autre rôle que celui d'affranchir l'esclave et de le venger; ils devaient aussi, par le culte qu'ils avaient pour elle, relever la femme de sa déchéance et aider, en cela encore, à l'œuvre du christianisme : la chevalerie sera guerrière en même temps que religieuse. db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.87% accurate

— 16 — Ces vengeu's , Tacite les a peints admirablement. Quaud , dans le plus instructif de ses ouvrages, il oppose à la corruption romaine le tableau des mœurs simples et vigoureuses de la Germanie, on croirait d'abord que saisi de l'esprit nouveau , sentant son pays mort aux grandes choses, il veut appeler d'avance les races du nord à prendre leur part dans l'œuvre providentielle. Rien n'est pourtant plus contraire à sa pensée. Ces vertus barbares qu'il signale aux Romains, il les redoute plus qu'il ne les admire; c'est un danger qu'il dénonce à ses concitoyens dégénérés. Il est heureux de pouvoir leur apprendre qu'une peuplade germanique a péri toute entière par une ligue des nations voisines, et il ajoute : « Puissent durer à jamais dans le cœur de ces nations, à défaut d'affection pour nous, ces haines contre elles-mêmes! car, noire empire s'étant élevé au faîte de ses destinées, la fortune ne peut rien nous offrir de plus que les discordes de nos ennemis. » Triste vœu, et pressentiment remarquable tout à la fois de cet avenir que Tacite cherchait vainement à conjurer ! En même temps que les mœurs, étaient tombées les croyances religieuses. Vainement par des lois sévères et des décrets répétés, Rome avait-elle voulu maintenir le culte ancien. Déjà, . au siècle des Scipions, la foi était atteinte. Ennius avait traduit le livre d'Évheraère, où tous les

The text on this page is estimated to be only 26.31% accurate

dieux étaient convaincus de n'avoir été que des hommes, placés dans le ciel après leur mort, pour leurs bienfaits , quelquefois pour leurs crimes. Et tandis que le futur vainqueur de Carthage allait s'enfermer dans les temples pour y recevoir les conseils des dieux, le même Ennius, son ami, se moquait dans ses vers des devins et des aruspices. Un autre ami des Scipions, le Grec Polybe, expliquait froidement la raison politique et le butoÂTiciel de la religion. Bientôt les dieux furent exposés sur la scène aux railleries et à l'imitation scandaleuse des hommes. Dans une de ses pièces, Térence nous montre un jeune débauché excusant ses désordres, les justifiant par l'exemple du maître des dieux. « Pourquoi, dit-il , chélif mortel , ne ferai-je pas ce que font les dieux? » La satire n'est pas plus respectueuse à leur égard que le théâtre. Un autre poète nous représente les dieux qui, assemblés en conseil, se disputent d'abord entre eux certaines prérogatives, mais qui, terminant à l'amiable cette querelle de famille, finissent par se décerner réciproquement et d'un commun accord le titre de père. La hardiesse va chaque jour en augmentant. Qu' est-il besoin de rappeler Lucrèce renversant du même coup et l'Olympe et les dieux ; Ovide racontant leurs humaines faiblesses et ramenant la théologie à la fable ?

Voici un plus grave db,Google

The text on this page is estimated to be only 28.52% accurate

— 18 — symptôme : la politique elle-même, jusque-là si discrète, si étroitement liée à la religion, la politique cède à la tentation de se montrer philosophique. Cicéron, dans son traité de la Nature des dieux, a si bien devancé les attaques que les apologistes chrétiens devaient livrer au paganisme, que plus tard le paganisme voudra anéantir ce traité. Varron, le savant et réservé Varron, publie qu'il y a une théologie politique, et donne la liste infinie de tous les Jupiters ; Sénèque ne ménagera pas davantage les superstitions et les divinités païennes. Dans cette métamorphose bizarre qu'il fait subir à Claude après sa mort, il montre les dieux délibérant s'ils doivent recevoir parmi eux l'époux d'Agrippine, et se plaignant de la facilité avec laquelle on crée des dieux : « Autrefois, dit l'un d'eux, c'était une grande affaire que d'être fait dieu, aujourd'hui vous avez ravalé cet honneur dans l'opinion. En conséquence, je suis d'avis qu'à dater de ce jour nul ne soit fait dieu; quiconque, au mépris de ce sénatus-consulte, sera fait dieu soit en sculpture, soit en peinture, je vote pour qu'il soit livré aux larves. » On sait d'ailleurs que Sénèque avait composé un traité spécial contre les superstitions. Un contemporain de Sénèque dit aussi qu'il est plus facile dans cette foule de dieux que l'on crée chaque jour, de trouver un immortel qu'un homme. Enfin Pline l'Ancien, dans un court db, Google

The text on this page is estimated to be only 21.67% accurate

— 10 — cliapilre, fait justice de toillet les monstruosités et de toutes les fables du polythéisme. Ces libertés philosophiques doivent-elles surprendre ? César ii 'avait-il pas déclaré, en plein sénat, qu'au delà de la vie il n'y avait rien ? CicéroD lui-même , jeune, U est vrai, et dans un in* téréte d'avocat , avait aussi donné contre le supplice d'un coupable, cette déplorable raison. Auguste , qu'Horace n'avait point encore converti, Auguste, dans un repas sacrilège et licencieux, parodie les grandes divinités de l'Olympe. Toute tradition religieuse se perd. Sous Tibère, les vierges manquent aux autels de Vesta) il faut les y rappeler par de grands et nouveaux privilèges. Enfui , sous Claude , quand le flamme vient à mourir , on ne le peut remplacer légalement; et cela, dit l'historien, par négligence et oubli des cérémonies saintes ; le secret de la cou* farréation, c'est-à-dire du mariage religieux, condition indispensable des flamines, ce Mcrret était perdu. Cette ruine de la croyance avait laissé dans le* âmes un grand besoin d'espérances que le paganisme était impuissant a satisfaire. Sénèque veut» il consoler une mère de la perte de son fils , il ne trouve rien de mieux à lui dire , sinon qu'après la mort il n'y a plus de sentiment , parlant plus de douleur \ et par conséquent, qu'il ne doit plus y avoir de regrets. Plinie l'Ancien va plus loin) db,Google

The text on this page is estimated to be only 28.24% accurate

— 20 — il regarde le suicide comme un privilège de l'homme ,
dénier aux dieux ; et quant à l'immortalité, c'est une illusion misérable de
l'humanité, toujours ingénieuse à se tromper elle-même, toujours avide de
vivre ; enfin , pour la philosophie la plus religieuse alors, pour le stoïcisme,
Dieu, c'était l'univers; «Dieu, dit Lucain, où est-il? L'air, la mer, le feu, le
ciel, n'est-il pas là tout entier ? » D'où étaient venus au génie romain ,
naturellement si religieux et si grave, cette indifférence et ce doute
général? Vers le VI^e siècle avant l'ère chrétienne , l'esprit romain se trouva
pour la première fois en contact avec l'esprit grec. Les rapports qu'il
entretint alors avec les brillantes populations de la Grande-Grèce, le
poussèrent rapidement dans des voies nouvelles; de cette époque datent les
progrès que Rome fit dans les sciences et dans les lettres, j'ajouterai dans la
corruption; car je crains que Rousseau n'ait pas complètement tort. La
célèbre ambassade de Diogène, de Carnéade, de Critolaüs, où tous les
systèmes philosophiques de la Grèce représentés semblaient d'un seul coup
assiéger et forcer les portes du sénat jusque-là étroitement fermées à la
philosophie, cette ambassade fut singulièrement fatale au génie antique de
Rome; mais , fatale à Rome , elle fut utile à l'humanité, et par suite, à
rétablissement du christianisme, Google

The text on this page is estimated to be only 27.00% accurate

— 2* — tjanisme. Alors, en effet, l'ancienne intolérance romaine fut vaincue; l'Orient, si souvent repoussé, entra à la suite de la Grèce ; d'abord proscrit, ainsi que la philosophie, il finit par triompher. Le sénat décrète la destruction des temples d'Isis et de Sérapis ; il chasse les astrologues chaldéens et les adorateurs de Jupiter Sahazius. Inutile résistance! le temple d'Isis et de Sérapis, démoli en 701 , se relèvera bientôt; et le jour n'est pas loin où Tacite pourra dire avec justesse que Rome est le rendez-vous de toutes les superstitions , et annoncer le triomphe défectueux de l'Orient. Ainsi l'avènement du christianisme se trouvait préparé par les souffrances et les aspirations morales des âmes, par l'affaiblissement de l'ancien esprit romain, par l'absence et le besoin de croyances, par une tolérance nouvelle, sinon de la loi, nous le verrons, de l'opinion du moins; enfin il l'était en quelque sorte matériellement. L'univers conquis et pacifié s'ouvrait tout entier à la prédication évangélique ; elle pouvait directement s'adresser à ces peuples barbares dont Tacite avait loué les vertus natives, et qui devaient être les prémices du christianisme. Ces larges voies militaires que Rome n'avait établies que pour la rapidité et la sûreté de ses victoires, seront autant de routes prédestinées par où se précipiteront dans un monde nouveau les missionnaires de la foi nouvelle : « Que vos conseils,

db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.13% accurate

— 22 — 6 Seigneur, sont admirables, et que vos Voies ■ont profondes ! Votre Église devait être principalement établie parmi les gentils ; et vous choisissiez aussi la ville de Rome , le chef de la gentilité, pour y établir le siège principal de la religion chrétienne! Il y a encore ici un autre secret que vos saints nous ont manifesté. Dans le dessein que vous aviez de former votre Église en la tirant des mains des gentils , vous aviez préparé de loin l'empire romain pour la recevoir. Un si vaste empire, qui réunissait tant de nations, était destiné à faciliter la prédication de votre Évangile et à lui donner un cours plus libre. Il vous appartient, 6 Seigneur, de préparer de loin les choses , et de disposer pour les accomplir des moyens aussi doux , qu'il y a de force dans la conduite qui vous fait venir à vos fins. A la vérité, l'Évangile devait encore aller plus loin que les conquêtes romaines , en annonçant aux Grecs, aux barbares et aux nations les plus reculées , la monarchie du vrai Dieu , et il devait être porté aux nations les plus barbares. Mais enfin l'empire romain devait être son siège principal. O merveille! les Scipions, les Lucullus, les Pompée, les César, en étendant l'empire de Rome par leurs conquêtes, préparaient la place au règne de Jésus-Christ, et selon cet admirable conseil, Rome devait être le chef de l'empire spirituel de Jésus-Christ, comme elle l'est, Google

The text on this page is estimated to be only 28.99% accurate

IVtait de l'empire temporel des Césars. Rome fut sous les Césars plus victorieuse et plus conquérante que jamais : elle contraignit les plus grands empires à porter le joug ; en même temps elle ouvrit une large entrée à l'Évangile. Ce qui était reçu à Rome , et dans l'empire romain , prenait de là son cours pour passer encore plus loin, m Cette pens

The text on this page is estimated to be only 27.98% accurate

— 24 — était aussi le pontife; où la magistrature était un véritable sacerdoce ; où les grandes familles tenaient à la religion de l'État par des souvenirs, des intérêts , des gloires héréditaires ; où l'éternité de l'empire se confondait avec celle de la religion , dans un tel empire , le christianisme devait trouver et trouva, dans les pouvoirs, une résistance organisée et vigoureuse, 11 ne put même profiter de cette adoption facile que rencontraient les autres cultes : « On sait, dit Montesquieu, que les Romains reçurent dans leur ville les dieux des autres pays : ils les reçurent en conquérants; ils les faisaient porter dans les triomphes ; mais , lorsque les étrangers vinrent eux-mêmes les établir , on les réprima d'abord. On sait de plus que les Romains avaient coutume de donner aux divinités étrangères les noms de celles des leurs qui y avaient le plus de rapport; mais, lorsque les prêtres des autres pays voulaient faire adorer à Rome leurs divinités, sous leurs propres noms, ils ne furent pas soufferts, et ce fut un des grands obstacles que trouva la religion chrétienne. » De son côté, le christianisme se refusait à entrer dans un partage sacrilège avec les autres divinités; son Dieu était un dieu jaloux. Une loi de Romulus défendait l'introduction des superstitions étrangères. Cette loi , souvent renouvelée et confirmée sous la république, fut maintenue sous l'empire. C'était là contre le MbvGoogle

The text on this page is estimated to be only 29.68% accurate

christianisme, de terribles précédents ; ils ne suffirent pas. Néron le premier fit contre les chrétiens des lois sévères, que ses successeurs renouvelèrent ou étendirent. Du reste, en cela comme dans les persécutions, les empereurs obéissaient plutôt aux sévérités du sénat, qu'ils n'en prenaient l'initiative. Un ancien décret, rappelé par Tertullien, porte que toute divinité devait être consacrée par le sénat. Le sénat maintint avec opiniâtreté ce privilège : il en fut des persécutions contre les chrétiens comme des proscriptions; les empereurs y furent plus souvent poussés que naturellement portés. Placés plus haut, plus désintéressés dans la lutte, ils furent d'abord tolérants pour les chrétiens ; mais les sénateurs, qui avaient les charges et les honneurs du sacerdoce, y renonçaient plus difficilement. Non-seulement le sénat et la loi étaient contre les chrétiens, mais ceux même qui étaient chargés de l'interpréter et de l'enseigner, les jurisconsultes, étaient leurs plus redoutables adversaires ; et comme si cet ancien esprit du droit, qui était le génie natif de Rome et, à proprement parler, sa littérature originale, ne lui devait jamais manquer, au moment où le christianisme agrandi, les jurisconsultes, les légistes se présentent en foule et avec éclat : Gaius, Paul, Pomponius, Ulpien, Papinien, se pressent et se db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.46% accurate

— 26 — succèdent pour défendre la vieille constitution romaine : le m^e siècle est le siècle des jurisconsultes ; ils ont la faveur et l'oreille du prince. Les jurisconsultes sortaient en général du stoïcisme. L'esprit du stoïcisme, cet esprit positif et pratique , qui allait si bien au caractère romain, passant dans le droit, lui communique son inflexibilité. Le droit cependant sera obligé de se relâcher de sa rigueur, et tout en combattant le christianisme, il en prendra et en proclamera les maximes , mettant ainsi , dans le code romain, à l'exemple du code évangélique, les principes de l'égalité humaine. Le stoïcisme a deux âges : dans le premier, aux prises avec le malheur, il en soutient courageusement les assauts ; il triomphe, malgré les dieux; il s'appelle alors Caton et Brutus. A son second âge , moins énergique , il est beau encore. S'il ne sait combattre, il sait mourir, et bien qu'il se drape avec un peu trop de faste, il a la pose noble et le cœur grand. Mais ce courage de résignation, stérile d'ailleurs , cette fermeté doctrinale ne suffit plus au monde, et le stoïcisme lui-même y renonce. Au moment où il est le plus dignement représenté , où il est assis sur le trône, à ce moment même, il se sent ému, il s'attendrit ; MarcAurèle, a-t-on dit, se serait donné la mort, non plus par regret pour la liberté, mais par ennui et tristesse de la vie ; alors le stoïcisme abdique. Mondb,Google

The text on this page is estimated to be only 23.62% accurate

— 27 — tesquieu â beaucoup regretté la chute du stoïcisme. Je ne pense pas qu'à vivre, ni lui, ni l'humanité eussent beaucoup gagné ; le stoïcisme était le passé; Plutarque lui-même, un des derniers croyants du paganisme, le condamne. Mais si le stoïcisme ne pouvait plus faire vivre la société, il en pouvait arrêter la marche, et par ses vertus mêmes il fut contraire au christianisme. Le stoïcisme a été, politiquement, à l'égard du christianisme, ce qu'ont été, légalement, les jurisconsultes : il l'a combattu par la raison d'État. Ainsi Marc Aurèle, ainsi Trajan lui ont été contraires; leur tolérance naturelle cédait à leur politique. Après le stoïcisme, le christianisme avait , au sein de la philosophie, un autre ennemi; mais celui-là beaucoup moins noble, l'épicurisme. Introduit à Rome au moment où le luxe et les arts y entraient sur le char triomphateur qui y rapportait les dépouilles de la Grèce et de l'Asie , l'épicurisme vint fort à propos pour légitimer par ses doctrines le mouvement qui allait emporter les Romains vers les plaisirs. Chanté par Lucrèce, bientôt il s'insinua facilement dans les imaginations et dans les mœurs. A Rome , l'épicurisme eut, comme le stoïcisme, un caractère particulier : on l'exagéra. Si l'on avait forcé les doctrines de Zenon jusqu'à l'insensibilité, on amollit jusqu'à la volupté celles d'Épicure. Ces deux extrêmes étaient inévitables dans le caractère, Google

The text on this page is estimated to be only 28.26% accurate

— 28 — tère romain. Mais vers Épicure la pente était beaucoup plus douce, et par conséquent plus générale. En vain Cicéron chercha-t-il à lui opposer les doctrines plus pures et plus nobles de l'Académie; ses efforts, qui arrêtaient un moment l'influence énervante de l'épicurisme, ne la pouvaient entièrement paralyser. Sénèque y échoua également; quoiqu'il fit, il ne réussit pas à épurer l'épicurisme, à le ramener à son sens primitif et sage. Comment y fût-il parvenu? Cette volupté que l'épicurisme recelait invinciblement dans ses prémisses, et qu'il était difficile ou plutôt impossible à la logique de n'en pas tirer, la situation des âmes toute seule eût suffi à l'en exprimer. Quelle philosophie, en effet, pouvait mieux convenir à cette souveraine licence d'un luxe inouï, d'une fortune, qui était celle de l'univers, aux doutes des esprits, au découragement des âmes, que cette complaisante doctrine qui apprenait tout à la fois à vivre et à mourir agréablement, qui convenait au voluptueux las de l'existence, comme au patricien suspect, condamnés souvent tous deux à se donner la mort sur un signe de l'empereur? L'épicurisme régna donc dans Rome, à côté ou plutôt au-dessus du stoïcisme : ennemi comme lui, mais pour des motifs contraires, d'une religion qui condamnait le plaisir, et proscrivait les couronnes de roses. Tous deux d'ailleurs, épicurisme ou stoïcisme, aboutissent à la même fin, à la mort.

aboutisdb,Google

The text on this page is estimated to be only 23.77% accurate

— 29 — salent au même résultat, le suicide. La forme seule en était différente , grave ou riante , indifférente ou philosophique : c'était la mort de Sénèque ou de Pétrone. Ainsi donc à Rome , contre le christianisme , la loi, le pouvoir, les intérêts, les passions et aussi la philosophie; pour lui, les souffrances du monde, une tolérance nouvelle et cette tristesse, ce besoin de croyances qui, au sein même des plaisirs , saisissaient les esprits les plus frivoles et les plus nobles âmes, et étaient comme les aspirations de la conscience humaine vers les vérités divines. db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.45% accurate

CHAPITRE II. -SINÈQCE> — rUTIBM l£ monde ronaiu fut longtemps sans connaître le christianisme : à la fm du ii' siècle on le confondait avec le judaïsme, ou on ne voyait en lui qu'une secte philosophique. Tacite distingue à peine les chrétiens des Juifs, et l'on ne sait si, dans cette proscription que fit Tibère de ce que Tacite appelle les cérémonies égyptiennes, il faut ou non comprendre les chrétiens. Quoi qu'il en soit , judaïsme ou philosophie, à ces deux titres, le christianisme devait peu attirer l'attention des Romains. Ce dédain ou du moins cette indifférence pour les systèmes philosophiques , que Cicéron et Sénèque, après lui, reprochaient à leurs concitoyens, étaient toujours les mêmes. Le génie romain , grave et pratique , répugnait à d'oiseuses discussions; la loi, dans sa majestueuse brièveté, lui paraissait préférable à de périlleuses théories. On a de ceci, et même relativement au christianisme, un remarquable exemple. Quand saint db,Google

The text on this page is estimated to be only 25.80% accurate

— 31 — Paul fut Iraiué par des juifs jaloux devant te tribunal de Gallion, un frère de Sénèque, Gallioii s'enquit d'abord du sujet du différend qui s'était élevé entre saint Paul et les juifs. L'ayant appris, il répondit ; k S'il s'agissait , 6 juifs , de quelque crime ou de quelque injustice dont vous eussiez à vous plaindre, je vous entendrais; mais s'il s'agit de paroles , de discussions sur votre foi , je ne veux être votre juge. » Si , comme secte pphilosophique , le cbristîauisme ne pouvait appeler l'intenlion des Romains, confondu avec le judaïsme, il ne pouvait obtenir que leur mépris. Les juifs étaient en horreur aux Romains. Rien n'avait pu diminuer cette aversion. Quand le Panthéon s'ouvrit à tous les cultes , seuls les juifs furent exclus de la tolérance universelle ; il est juste de dire qu'euxmêmes n'y voulaient point participer. Philon même qui, comme philosophe, incline au syncrétisme et donne la main à l'Orient, comme juif, Philon est exclusif. Le récit qu'il nous a laissé de son ambassade auprès deCaligula, montre combien, en lait de religion, les idées des juift étaient contraires aux idées des Romains. Plus tard, et quand le temple de Jérusalem fatalement détruit semble livrer au monde païen les secrets de son sanctuaire, le préjugé contre les juifs et l'ignorance à leur égard subsistent. Pline l'Ancien , qui pouvait recueillir sur la Judée, auprès de Vespasien, de db,Google

The text on this page is estimated to be only 27.05% accurate

— 32 — si sù's renseignements, Pline ne considère les juifsque comme les ennemis de toute divinité. Tacite ne les connaît pas mieux. Voici comment il parle d'eux : a Il s'était répandu en Egypte une maladie qui souillait tout le corps ; le roi Bocclioris visita l'oracle d'Hammon ; il en reçut l'ordre de purger sou royaume et de transporter sur d'autres terres cette race d'hommes détestée des dieux. On ies fit donc rechercher, on les assembla, et on les déporta dans de vastes déserts." Fondant en larmes , ils gisaient désespérés, lorsque Moïse, l'un des exilés, leur dit de ne plus attendre aucun secours des dieux ni des hommes qui les abandonnaient également, mais de se confier à lui comme à un guide divin, à lui qui le premier venait les secourir en leurs misères présentes. Ils y consentent, et ignorant leur destinée , prennent un chemin au hasard ; mais rien ne leur était aussi pénible que la privation d'eau , et déjà, près de leur fin , ils restaient étendus dans les plaines, lorsqu'une trouj>e d'ânes sauvages, venant de paître, gravit un rocher ombragé d'arbres. Moïse les suit, et le sol fécond en lierl>es, lui indique des sources abondantes; cela les sauva. L'effigie de l'animal qui leur servit de guide pour calmer leur soif et sortir du désert, est consacrée dans tm sanctuaire. » C'est ainsi que Tacite travestit les traditions mosaïques. i.,Google

The text on this page is estimated to be only 25.01% accurate

— 33 — Tertullien, rectifiant ce récit, s'exprime ainsi : n
Quelques-uns de vous ont rêvé que notre Dieu était uueléte d'âne. Tacite est
i'auteurde ce conte. Dans le cinquième livre de son Histoire, où il parle de la
gnerre des juifs, il remonte à rorigine de cette nation ; et après avoir dit sur
cet article , sur le nom et la religion des juifs tout ce qu'il lui a plu , il
raconte que les juifs, libres du joug de l'Egypte, chassés de ce pays et
traversant les vastes déserts de l'Arabie, étaient près de mourir de soif,
lorsqu'ils aperçurent des àncs sauvages qui allaient boire et qui leur
montrèrent une source; il ajoute que par reconnaissance ils ont érigé l'âne en
divinité. De là, on a conclu que les chrétiens, comme enclins aux
superstitions judaïques, adoraient la même idole. Cependant ce même
historien, si fertile en mensonges, sane îlle mendaciorum loquacissinius ,
rapporte dans le même ouvrage que Pompée, après s'être rendu maître de
Jérusalem, entra dans le temple pour connaître ce qu'il y avait de plus secret
dans la religion des juifs, etqu'il ne trouva point ce simulacre. » Tacite avait
pourtant près de lui la réponse à ces bruits populaires, à ces mensongères
traditions. Quand Vespasten, préludant à ta soumission de la Judée, que
devait achever Titus, s'empara de Joppé, il remarqua, entre les captifs qu'on
lui amena, un homme, prêtre et de race ■ \

The text on this page is estimated to be only 23.16% accurate

sacerdotale. Le captif, regardant avec assurance le général romain, lui dit : « Tu seras empereur, Vespasien. n Veapasien , touché sans doute de cette prophétie qui s'accordait en secret avec ses espérances, n'envoya pas le prisonnier à Néron ; il le garda près de lui et l'attacha à sa personne. Ce prisonnier , dans sa reconnaissance , prit le surnom de la famille impériale qui l'adoptait ; il s'appela Flavien Josèphe. Josèphe, admis par le bonheur de sa prophétie à l'amitié de Vespasien, chercha à justifier, aux yeux des Romains, et ses compatriotes et leurs mœurs jusque-là si peu comprises. Vu homme, un grammairien, Apion, avait rassemblé dans un écrit toutes les préventions et tous les bruits répandus contre les juifs. Josèphe répondit à ces accusations, et dans plusieurs chapitres qui auraient dû faire hésiter ta plume de Tacite, û réfute à l'avance ces erreurs de l'auteur des Biitoires. D'autres ouvrages et plus importants, sortis également de la plume de Josèphe, les Antiquités judaïgues surtout » auraient pu éclairer Tacite. Tacite cependant semble quelquefois sur le point de saisir la vérité : a Les juifs, dit-il, ne conçoivent Dieu que par la pensée , et n'en reconnaissent qu'un seid. Ils traitent d'impies ceux qui , avec des matières périssables , se fabriquent des dieux a la ressemblance d« rhomme. Leur db,Google

The text on this page is estimated to be only 22.21% accurate

dieu est l'homme Dieu siipi-ème, cteniel, qui n'est sujet ni au châtiement, ni à la destruction. Aussi ne souffrirent-ils aucune épreuve dans leurs villes, encore moins dans leurs temples. > Mais sa divination s'arrête là. Que si Tacite méconnaît alors les juifs, on ne s'étonnera pas qu'il n'ait pas mieux connu les chrétiens ; qu'il ait vu, sinon avec plaisir, avec indifférence du moins, la cruauté de Néron qui les faisait enduire de soufre et éclairer, flambeaux vivants, les saturnales de ses fêtes, dans ces mêmes jardins où devait plus tard s'élever la demeure des pontifes chrétiens ; pour Tacite comme les juifs, les chrétiens sont une race dangereuse et malfaisante. Du reste, cette ignorance de la doctrine chrétienne n'est pas particulière à Tacite. Quintilien, chargé de l'éducation des deux jeunes enfants de Flavien Clément qui souffrit le martyre, lui, sa femme et sa mère, n'a pas, mieux que Tacite, aperçu le christianisme, que cependant il touchait pour ainsi dire ; mais il ne faut pas s'en étonner. k Un écrivain capable de porter l'excès de sa flatterie jusqu'à reconnaître pour dieu un empereur tel que Domitien, était digne de blasphémer contre Jésus Christ et contre la religion. » C'est la réflexion de Rollin. Ce que Tacite, ce que Quintilien ne voyaient pas, un homme, qui les précéda, l'avait soupçonné, Google

The text on this page is estimated to be only 27.42% accurate

— 36 — çonnë; cet homme, c'est Sénèque. Sénèque a-t-il eu connaissance du christianisme? a-t-il enlretenu un commerce épistolaire avec saint Paul ? on peut en douter; mais ce qui est incontestable, c'est que le philosophe romain a ^crit sous le vent du christianisme, qu'il a de merveilleiix instincts de la religion nouvelle, et que sa doctrine offre de singuliers rapports avec la doctrine chrétienne ; c'est enfin qu'il attaquait les superstitions que Tacite respectait, et où il voyait la restauration politique et morale de Rome. Tacite et Sénèque! jamais deux figures n'ont été plus différentes. De ces deux hommes , l'un a toujours les yeux tournés vers le passé; l'autre vers l'avenir ; l'un voit Rome, l'autre , le genre humain. Tacite, nous l'avons vu , était préoccupé de l'avenir de son pays ; mais c'était l'homme le moins capable d'admettre que le monde pût avoir une autre forme que celle que la conquête et le temps lui avaient donnée : religion , politique , science, morale, tout en lui est romain. Rome avant tout et au-dessus de tout ; c'est ainsi seulement qu'il concevait la vie dans les choses humaines ; hors de là , rien , sinon la mort de l'empire , dont la pensée le troublait comme un pressentiment funeste. Deux circonstances contribuèrent à nourrir en lui celle grande et solennelle inquiétude : au dedans , les désordres de l'empire ; au dehors , les premiers mouvements db,Google

The text on this page is estimated to be only 28.61% accurate

— 37 — des barbares. Tacite est le Romain qui, déjà frappé , se recueille en lui-même et s'enveloppe dans son manteau pour mourir. Tel n'est point Sénèque. Sénèque, lui, consent à vivre ou plutôt à revivre; et il ne craint pas de chercher dans la philosophie générale , dans l'humanité , ce qu'il ne trouve plus dans la politique romaine, l'espérance et la foi; il laisse là les ruines de l'empire, il s'enquiert d'un monde nouveau. Tacite, au contraire, ne sait que regretter et se souvenir ; il persiste à voir le monde tout entier dans Rome, et se retourne malgré lui jusqu'à la république ; pour Sénèque, la république, c'est l'univers tout entier. Le caractère tout romain de Tacite, son ardent et profond patriotisme expliquent suffisamment comment ses yeux sont restés fermés à la lumière nouvelle. L'ami de Tacite, Pline le Jeune , a mieux connu que lui la doctrine chrétienne, et lui a été plus indulgent. Unis par une étroite et constante amitié, Tacite et Pline le Jeune étaient deux caractères bien différents. Sans renier la liberté, Pline le Jeune ne la voyait pas fatalement dans le retour à la république ; il l'acceptait volontiers d'un prince juste et magnanime; et je serais tenté de croire que c'est lui, et non Tacite, qui à la fin du Dialogue des orateurs ^ dit : « Puisque personne ne peut obtenir à la fois une grande renommée et une grande tranquillité, Google

The text on this page is estimated to be only 20.14% accurate

lité , que chacun use de» biens que lui oïire son Bfêcle. » Tacite ne se résignait pas ainsi; et même sous Nerva Trajan, son âme sent encore le poids dont Domitien a pesé sur elle. Inflexible aux esclaves, inflexible aux chrétiens, Tacite appartient tout entier au passé et à la tradition ; Pline, au contraire, leur est bienveillant aux uns et aux autres. Ses esclaves sont-ils malades, il veille sur eux avec sollicitude; il veut qu'ils se nourrissent du même pain que lui , et précurseur pour ainsi dire de l'apôtre des gentils, il intercède pour un esclave fugitif. A l'égard des chrétiens , c'est un témoin impartial, un juge humain. Il a tracé d'eux ce tableau que l'on dirait peint par un apô< logiste chrétien : n Au reste, iU assuraient que leur faute ou leur erreur n'avait jamais consisté qu'en ceci : ils s'assemblaient à jour marqué avant le lever du soleil; ils chantaient tour à tour des vers à la louange du Christ, comme d'un dieu; ils s'engageaient par serment, non à quelque crime, mais à ne point commettre de vol, de brigandage , d' adultère, à ne point manquer à leur promesse , à ne point nier un dépôt. Après cela ils avaient coutume de se séparer, et se rassemblaient de nouveau pour manger des mets communs et innocents. > Voilà le témoignage que Pline le Jeune rend à Trajan , des chrétiens. Hais si juste et si éclairé que fût Plique le Jeune , il n'écliappait pas entièrement aux préventions db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.80% accurate

du peuple à l'égard des chrétiens, et surtout aux exigences de la politique; et si, à ceux qui avouaient être chrétiens, il faisait une seconde et une troisième fois la même demande, comme pour leur donner le temps et l'envie de se rétracter, il finissait, sur leur persistance, par les envoyer au supplice; et pour lui, après tout, comme pour Tacite, le christianisme était « une superstition ridicule et excessive, n'est-ce pas? Faut-il s'en étonner? Longtemps après Tacite, et quand le christianisme était beaucoup plus répandu dans l'empire, un historien aussi, le continuateur exact et curieux de Tacite, Suétone ne le connaissait guère mieux, le connaissait moins peut-être. Il confond les Juifs avec les chrétiens; et dit que pendant le règne de Claude, ils se révoltèrent sous la conduite d'un certain Chrestus (est-ce le Christ qu'il désigne?) Chrestus quidam duce rebellantes. Du reste, pour Suétone comme pour Tacite, les chrétiens sont une race méprisable et malfaisante. Ceux même d'entre les païens, et c'était le petit nombre, qui ne confondaient pas les chrétiens avec les Juifs, les prenaient pour une secte nouvelle de philosophes: Non utique divinum negotium existimant, sed magis philosophise genus, et à ce titre même, ils s'en inquiétaient peu; car Rome, on le sait, fut toujours assez indifférente à la philosophie. db,Google

The text on this page is estimated to be only 22.18% accurate

— 40 — Ainsi vécurent longtemps les clirétiens dans le monde romain : haïs du peuple , proscrits par les empereurs, inconnus ou dédaignés des philosophes. L'entrevue , si longtemps retardée du christianisme et de la littérature romaine, eut lieu enfin ; mais ce n'est pas à Rome qu'elle se fit, ce fut en Afrique. db,Google

The text on this page is estimated to be only 27.70% accurate

CHAPITRE ni. rROKTOit. — Ârvtir,. — Minocnis w%hix.

Depuis le jour où elle avait héroïquement succombé sous les armes et les perfidies de Rome, l'Afrique avait cherché dans les lettres et dans les sciences une consolation et une autre gloire. Son génie y était merveilleusement propre; Caton l'Ancien en vantait déjà la vivacité et la pénétration. Amoureux des lettres et delà philosophie, réunissant à la subtilité grecque Tardeur africaine , le génie carthaginois se développa avec une vigoureuse et rapide fécondité. Quand la vie nouvelle, qu'était venue donner à la littérature laline fatiguée, l'école espagnole, s'épuisa, l'imagination africaine la ranima : Fronton fut le maître de Marc Aurèle. Ce fut donc en Afrique que s'engagea, sous les yeux du monde romain, le duel entre le christianisme et le paganisme ; ce furent Carlhage et Cirta qui avertirent Rome du danger qu'elle courait. On ne peut se défendre d'une certaine admiration en présence de celle grande et nouvelle destinée qui s'ouvre pour Carlhage, et se rattache db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.39% accurate

— 42 — à Rome. Quand , interprète des ressentiments de Didon , le poète demandait que des cendres du bûcher où elle expirait, s'élevât un vengeur, qui l'eût dit que ce vengeur dût être le christianisme ? Et d'un autre côté , qui n'admirerait la fortune plus merveilleuse encore de Rome? car celle victoire que Carthage va remporter sur le paganisme romain, sera en définitive un triomphe pour Rome, à laquelle elle donnera un empire nouveau, cet empire vraiment éternel qu'elle s'était prédit. Regardez-y en effet : qui a combattu pour l'Église romaine? qui l'a fait vaincre? Le génie de l'Église africaine, L'Église grecque combat bien aussi pour Rome, mais non sans penser un peu à elle-même, et sans lui contester les fruits de la victoire : Constantinople est rivale de Rome, Sainte-Sophie de Saint-Pierre. Mais l'Église africaine, elle, s'oublie entièrement. Aussi soumise qu'ardente et dévouée, elle ne voit que le siège de l'imité pontificale. Rome, du reste, a mérité cette fortune } elle a eu mieux que l'imagination de l'Église grecque, mieux même que l'invincible génie des Pères africains; elle a eu l'action et cette sagesse de conduite à qui tout vient à point. A, l'Eglise grecque donc la parole, la gloire à l'Église africaine , à Rome la chaire de Saint-Pierre. Ce fut de l'Afrique, ainsi que nous l'avons dit, que partit le signal de cette guerre à mort, entre le db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.61% accurate

— 43 — chmtianisme et le paganisme. L'attaque vint du paganisme. Ce fut le maître de Marc Aurèle, Fronton, qui la commença. Fronton était né à Cirta, ancienne capitale des rois numides. Soigneusement élevé dans les lettres grecques et latines, il vint à Rome chercher un théâtre digne de ses talents. Au rapport de Dion, sous Adrien il tenait déjà le sceptre de l'éloquence. Ce prince l'appela à diriger l'éducation de Marc Aurèle. Les lettres, de nos jours retrouvées, de Marc Aurèle et de Fronton, montrent quelles étaient, entre le maître et l'élève, les sympathies littéraires et philosophiques. Ces lettres, qui démentent plus qu'elles ne confirment la réputation d'écrivain de Fronton, témoignent parfois, dans Marc Aurèle, de ses préoccupations et des inquiétudes nouvelles de la pensée : Fronton semble ne les avoir pas ressenties. Rhéteur, philosophe, historien, orateur, la littérature, en occupant son esprit, ne paraît pas avoir troublé son Âme. Comme tous les rhéteurs, ses contemporains, la forme était son étude principale. Les chrétiens que l'on représentait comme des hommes ignorants, grossiers, méprisant les lettres et les arts, ne devaient donc point lui plaire. Son éloignement pour eux alla même jusqu'à la haine; et le premier des Latins, il composa contre eux une accusation. M. Auger, l'éditeur de Fronton, a cru reconnaître une phrase de ce discours perdu de Fronton dans ces

db,Google

The text on this page is estimated to be only 28.38% accurate

— 4A — iDOts tirés d'isidore de Sévilte, mots où Fronton se rit , en y insultant , de cette résiguation des chrétiens qui leur faisait trouver dans l'horreur des prisons, autant de joie que lui, philosophe, eD aurait eu à se promener dans les jardins de l'Académie ! Pergreecari potins amcenis locis guam coerceri carcere fiderentur. Cette conjecture ne manque point de vraisemblance j et elle se peut, selon nous, confirmer par un passage célèbre de Fronton , que Mînucius Félix et Tertullien rapportent en le combattant. Les savants auteurs de notre Histoire littéraire veulent , et cette conjecture se peut aussi admettre , que les paroles citées par Minucius Félix soient les expressions mêmes de Fronton ; tous nos auteurs , disent-ils , en font mention , et la harangue de l'orateur de Cirta l'atteste également. C'est donc bien Fronton qui, le premier, a recueilli et consacré, en les répétant, ces bruits populaires, ces accusations infâmes sur les chrétiens; Fronton qui les désignait au mépris et à l'animadversion, quand il les montrait se livrant, dans leurs secrètes assemblées, à d'horribles débauches, à d'incestueux embrassements, auxquels le sang d'un enfant servait de prélude et de consécration. « Dans un jour solennel, tous se rendent au banquet avec leurs enfants, leurs femmes et leurs sœurs ; là , après un long repas , lorsque les vins dont ils se sont enivrés commencent à exciter en db,Google

The text on this page is estimated to be only 28.37% accurate

— 45 — eux les feux de la débauche, ils attachent un chien au candélabre et le provoquent à courir sur un morceau de viande qu'on lui jette à une certaine distance. Les flambeaux renversés s'éteignent; alors, débarrassés d'une lumière importune, ils s'unissent au hasard, au milieu des ténèbres, par d'horribles embrassements. « Nous retrouvons là les imputations odieuses qui seront éloquemment réfutées par les apologistes. Qu'elles eussent cours parmi le peuple, on le conçoit ; mais on s'étonne de les rencontrer sous la plume de Fronton. L'Afrique suscita contre le christianisme un anti-ennemi , et plus redoutable que Fronton , ce fut Apulée. Né à Madaure, l'an 114, Apulée fut, de bonne heure , saisi du goût le plus vif pour la philosophie. Dans son désir ardent de s'instruire, il visita l'Italie, la Grèce, l'Orient, recherchant les différentes théologies , se faisant initier à toutes sortes de cérémonies religieuses, a. par amour de la vérité, dit-il, et par devoir envers les dieux. » Ces initiations religieuses et philosophiques ne purent satisfaire son inquiète curiosité, sa malade imagination. Il s'occupa de maléfices, d'enchantements et d'opérations surnaturelles. Ce goût étrange pour le merveilleux faillit lui être fatal. Il avait épousé une veuve fort riche, beaucoup plus âgée que lui. La famille de cette veuve accusa Apulée d'avoir employé des sortilèges pour se faire aimer de Pudentilla; c'était le db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.24% accurate

— 46 — nom de cette veuve. Apulée repousse cette accusation , mais faiblement, el en homme qui n'est pas fâché qu'on lui croie une science mystérieuse et surnaturelle. S'il nie, en effet, avoir employé, à l'égard de Pudentilla, les secrets de la magie, il déclare que la recherche et la possession de cette science lui paraissent seules dignes d'une âme qui veut entrer en commerce avec les dieux. Tel a été, en Afrique, le second adversaire dé» chrétiens; celui que les Pères de l'Église ont flétn de leurs anathèmes. Au premier coup d'ceil, on ne comprend pas bien cette horreur des Pères pour Apulée. Apulée, en effet, n'a pas une seule fois prononcé le nom des chrétiens, et l'on pourrait croire qu'il les ignore , si un passage , un seul passage de ses Métamorphoses , ne venait trahir son mépris et sa colère mal dissimulés. Apulée y fait le portrait, fort peu édifiant, de la femme d'un boulanger. « Femme malicieuse, dit-il, cruelle, débauchée, ivrognesse; querelleuse, entêtée, aussi avare dans ses infâmes rapines que prodigue dans ses hideuses dépenses , étrangère à toute bonne foi, ennemie déclarée de la pudeur, elle méprisait et foulait aux pieds les saintes divinités; puis, en guise d'une sorte de religion, elle feignait le culte mensonger d'un dieu qu'elle disait seul et unique. » L'allusion est évidente} et si le nom ne paraît point au bas du db,Google

The text on this page is estimated to be only 28.36% accurate

— AT — portrait, c'est qu'il n'est pas nécessaire. On a cru aussi reconnaître un chrétien dans un des accusateurs qu'Apulée combat dans son *Âpologie*\ on l'a cru , à l'image affreuse qu'en trace Apulée et à la colère avec laquelle il l'attaque. Émilianus ne serait pas seulement la partie adverse du philosophe dans uD procès important, mais un ennemi religieux, et, sous ce débat privé se cacherait un intérêt général ; ce serait un duel religieux autant que judiciaire. « Je sais bien , dit Apulée, que quelques esprits forts, et entre autres cet Émilianus, se font un jeu de tourner en dédain les choses saintes. » Quoi qu'il en soit de cette supposition, toujours faut-il reconnaître qu'Apulée fut, à la lin du ii* siècle, un des ennemis les plus ardents et les plus redoutables du christianisme , et en l'examinant de plus près, on comprend le jugement qu'en ont porté les Pères de l'Eglise. Apulée attaqua le christianisme de deux manières contraires, mais également perfides ; d'un côté, en contrefaisant les miracles; de l'autre, en ressuscitant, en restaurant, en spiritualisant , autant que faire se pouvait , les symboles grossiers et vides du paganisme. Apulée avait mis te sceau à toutes ses initiations Ihéologiques , en se faisant pontife païen ; il se fit prêtre de Mithra , et il nous a laissé, sous un nom supposé, un récit curieux de sa consécration religieuse. Pastophore, c'était son titre de irêtre db,Google

The text on this page is estimated to be only 27.00% accurate

— 48 — païen , Apulée était aussi un ardent néo-platonicien ; il mêlait la philosophie à la magie , les sophismes aux miracles; c'est à ce double point de vue de pontife et de philosophe qu'Apulée entreprit la restauration du paganisme. La science d'Apulée, comme magicien, fut célèbre; elle avait laissé en Afrique des souvenirs qui, du temps même de saint Augustin , n'étaient point entièrement effacés; on l'opposait au Christ, si même on ne le lui préférait. « Ils veulent, dit saint Augustin, opposer à notre Seigneur Jésus-Christ, placer même au-dessus de lui Apollonius, Apulée et les autres magiciens habiles. Comment ne pas rire de prétentions semblables? » Attaquer le christianisme en cherchant à lui ôter, en lui disputant du moins la puissance des miracles, ce n'était là, nous le savons, qu'un des moyens employés par Apulée pour ruiner la doctrine nouvelle. Afin d'y mieux réussir, il tenta de transformer, de spiritualiser le paganisme. Dans ce dessein, il ne s'adresse pas au paganisme romain qui n'avait jamais été qu'un symbole vide et stérile ; il s'adresse à l'Orient ; il demande au culte de Cybèle qui , au III^e siècle, s'était approprié quelques-unes des pratiques du culte de Mithra , des formules , des rites et des prières que le polythéisme romain et grec seuls ne lui eussent pas donnés. Cette restauration religieuse, ou plutôt-il consignée? dans le moins de,Google

The text on this page is estimated to be only 29.82% accurate

— 49 — grave de ses ouvrages au premier coup d'œil, mais dans celui qui en réalité, malgré des détails plus que singuliers , et indignes non-seulement d'un philosophe , mais de tout homme sérieux, contient sa vraie doctrine , dans le XI* livre des Métamorphoses. Qu'on ne s'y trompe pas : ce livre est tout entier mystique ; Apulée y étale, en rivalité de la religion nouvelle, les cérémonies, les prières, les pompes, les rites, tout le culte enfin du paganisme; les allusions, les imitations se trahissent à chaque instant ; citons-en quelques traits : « Insensiblement les premières parties du cortège commencèrent à se mettre en marche ; des femmes vêtues de blanc, couronnées de guirlandes printanières et tenant toutes d'un air joyeux différents attributs , jonchaient de petites fleurs le chemin par où s'avancait le cortège sacré. On voyait à la suite un chœur de jeunes gens d'élite, vêtus d'un costume blanc du plus grand prix, et qui chantaient alternativement une cantate composée sous l'inspiration des Muses par un poète habile. Après eux venaient, en troupes nombreuses et à flots pressés , les gens initiés aux divers mystères; des hommes, des femmes de tout rang, de tout âge, couverts de robes de lin d'une blancheur éblouissante. Les femmes portaient un voile transparent sur leurs cheveux parfumés d'essence ; les hommes

db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.18% accurate

— 50 — avaient la tête entièrement rasée et le haut de la tête tout luisant. Quant aux pontifes sacrés, ces grands personnages étaient velus d'une longue robe blanche qui leur couvrait la poitrine, leur serrait la taille, et leur tombait jusque sur les talons. Immédiatement à la suite s'avançaient les dieux daignant se laisser porter par des créatures humaines. Dès que nous eûmes touché le seuil du temple, le grand prêtre, ceux qui portaient les saintes effigies et ceux qui étaient depuis longtemps initiés aux mystères vénérables, entrèrent dans le sanctuaire de la déesse, où ils placèrent en ordre ces vivantes images; puis un d'entre eux, que tous appelaient le Scribe, se tenant debout à la porte, appela comme à une assemblée toute la secte des pastophores; ensuite il monta dans une chaire élevée et récita, dans un livre, des prières pour le sublime empereur, pour le sénat, pour les chevaliers, pour tout le peuple romain, pour la navigation, pour la marine, pour la prospérité de ce qui compose généralement notre empire; et terminant parla formule d'usage qui se prononce en grec, il cria: « Le peuple peut se l'enlever. » Apulée décrit ensuite l'initiation: « Le vieillard, mettant sa droite sur moi, me conduisit avec toutes sortes d'égards à l'entrée même du vaste temple; il procéda dans le rit accoutumé à l'ouverture des portes, et il acheva le sacrifice du dieu, Google

The text on this page is estimated to be only 25.77% accurate

— 51 — mada. Il tire ensuite du fond du sanctuaire certains Kvres écrits en caractères inconnus, qui représentaient par abréviation les formules consacrées. Le prêtre écarte ensuite les profanes, et, couvert comme j'étais d'une robe de lin grossier, il me prend par la main pour me conduire dans le sanctuaire même du temple. Les cérémonies étant achevées, je m'avançai vêtu de douze robes sacerdotales ; j'avais une magnifique robe de lin enrichie de belles fleurs peintes ; sur mes épaules pendait derrière moi et jusqu'à mes talons une précieuse chlamyde. De quelque côté qu'on me regardât, j'étais chamarré d'animaux de toutes sortes de couleurs ; les prêtres donnent à ce vêtement le nom d'olympiaque. De la main droite, je tenais une torche enflammée ; j'avais sur la tête une belle couronne de palmier, dont les feuilles se dressaient autour de ma tête en forme de rayons. ») Apulée, en donnant ces détails, déclare qu'il en est d'autres qu'il ne peut révéler aux profanes. A ces formes pompeuses, mais vides et mortes du polythéisme, pour les ranimer et les remplir, Apulée lie les doctrines panthéistes du culte oriental de Sérapis. Ce culte, qui de bonne heure avait cherché à s'introduire à Rome, y avait toujours été proscrit ; il triompha enfin de cette résistance, et à la faveur de l'indifférence romaine, et de cette influence que chaque jour l'Orient dé-

The text on this page is estimated to be only 28.36% accurate

et ses cultes bizarres e&erçaient sui' les imaginations, il s'établit dans l'empire; à partir de Trajan, et en particulier sous le règne des Antonins, il fut publiquement pratiqué en Italie; uni au culte de Cybèle, il réveilla le paganisme endormi. La religion pei'sane, dont ces cultes étaient l'expression, offrait avec le christianisme d'apparentes analogies, et quelques-uns de ses rites semblaient rappeler certains rites chrétiens ; on conçoit donc avec quelle ardeur Apulée devait embrasser et surtout célébrer une doctrine qui , par le vague même de ses initiations et le mystère de ses cérémonies , venait offrir au polythéisme mourant une apparence de force et de vie qu'il n'avait plus. Aussi cette doctrine orientale est - elle présentée , développée dans le xi' livre des Métamorphoses avec une exaltation singulière de piété ; les prières d'Apulée à la déesse, prières empreintes de tout le vague du panthéisme oriental, sont presque des hymnes; sa reconnaissance, du délire ; il a des apparitions : a A très-peu de jours de là, le premier des grands dieux, le plus saint d'entre les augustes, le plus auguste d'entre les saints, le roi des immortels, se présenta pendant mon sommeil , non jtassous un déguisement étranger , mais en daignant me faire jouir de sa bienheureuse présence ; pour que je ne pratiquasse pas sou culte, en étant confondu avec le reste de ses adorateurs, il db,Google

The text on this page is estimated to be only 27.59% accurate

— 53 — m'admit dans le collège des pastopkores. Aussi, à partir de ce moment, je me Bs raser les cheveux pour i-emplir mon ministère dans cette corporation sacrée. » Apulée était initié; le voilà consacré. On le voit : Apulée est un païen fervent, un illuminé ; il est en quelque sorte le pontife de deux cultes , du polythéisme et de la philosophie. S'il fait OH prétend faire des miracles , ce n'est pas seulement par un orgueil et une hallucination de philosophe; ses miracles ont un autre but, celui de faire croire à ses dieux : en un mot, le pastophore en lui efface te philosophe. Ces mystères peints par Apulée avec «ne si ardente imagination , ces cérémonies si pompeusement retracées avaient-ils un sens? Au fond de ce sanctuaire dont l'initié franchissait si péniblement les différents degrés , trouvait-on la vérité , ou quelque chose qui y ressemblât ? Arnobe , Clément d'Alexandrie, Eusèbe de Césarée nous le diront; ils nous donneront te secret qu'Apulée ne voulait , et pour cause , divulguer. Nous n'avons parlé que du magiciⁱ ; nous retrouverons ailleurs le néo-platonicien. L'Afrique , qui avait produit les premiers adversaires du christianisme, lui donna aussi ses premiers défenseurs. Minucius Félix et Tertullien furent compatriotes de Fronton. Né , comme Fronton , à Ciita , comme lui ppobablement

Midb,Google

The text on this page is estimated to be only 18.50% accurate

Miucius Félix vit, je suppose, à Rome, et s'il faillit admettre une conjecture assez vraie, il y aurait même été disciple du maître de Marc Aurèle. A Rome, Miucius Félix exerça sa profession d'avocat. Né dans le paganisme, il se convertit au christianisme par un de ses amis, un compatriote, élevé lui aussi dans les ténèbres de l'idolâtrie, mais dont les yeux s'étaient plus tard ouverts à la lumière.

The text on this page is estimated to be only 20.75% accurate

lieu précieux entre la littérature piémontaise et la littérature
dirigée. M. Angelo Mal pense que le Cécilius du dialogue est le même

The text on this page is estimated to be only 27.70% accurate

_ 56 — spective l'imineDsité de la mer , ils commencent UQ solennel entretien. Oslie, ville prédestinée aux pieuses méditations , ce n'est pas le seul immortel entretien dont tu seras témoin ! On aura plus d'une fois lieu de le remarquer : les écrivains chrétiens, quand ils encadrent leurs discours dans une scène empruntée à la nature , cliolsissent de préférence les aspects de l'océan et la solitude mélancolique de ses rivages : Pontum aspectabant fleiites. Ainsi, c'est au bord de la mer que saint Justin placera la rencontre du vieillard avec lequel il s'entretient et qui le convertit à la foi nouvelle; comme si le calme profond de l'océan et son immensité convenaient seuls, par l'idée qu'ils donnent de l'infini, à la gi-avité et à l'étendue des espérances chrétiennes. Mais laissons Miuucius lui-même nous retracer cette scène pleine de charme et de fraîcheur.

The text on this page is estimated to be only 25.98% accurate

_ 57 — empreinte de nos pas. Arrivés à l'endroit où les vaisseaux sont à sec, nous vîmes des enfants qui s'amusaient à faire des ricochets. Octavius et moi nous prenions le plus grand plaisir à ce spectacle ; mais Cécilius , loin de sourire à l'ardeur de ces enfants, n'y faisait pas la moindre attention; inquiet, silencieux, solitaire, et, pour ainsi dire, séparé de nous, son visage annonçait en lui je ne sais quelle douleur secrète. « Qu'avez-vous, lui dis-je? Qu'est devenue cette gaieté que vous ne vous abandonnait pas même dans les « affaires les plus graves? — Ce que vous a dit o Octavius , me répondit-il , m'a piqué au vif; « mais je n'en resterai pas là , j'aurai satisfaction « entière.... Allons nous asseoir sur le parapet « qui défend les bains et s'avance dans la mer ; Maintenant nous pourrons , en nous délassant des fatigues du chemin, argumenter plus à notre aise. » Nous acceptâmes sa proposition. Alors donc s'engage la discussion entre Octave qui représente le christianisme, et Cécilius qui soutient le paganisme. Minucius Félix est juge du débat. Cécilius commence : « Le monde, dit-il, est l'œuvre du hasard ; tout ici atteste l'absence ou l'indifférence des dieux , les misères morales de l'homme comme les désordres physiques de l'univers. Pourquoi donc l'homme se fatiguerait-il à vouloir pénétrer des mystères qui lui échapperont toujours , et que le plus sage des Grecs, dit-on, Google

The text on this page is estimated to be only 18.59% accurate

— 58 — Socrate, a dédaignés? L'haimne est coadtataé à un doute éternel, à une profonde ignorance; et ce sont les chrétiens, honunessans études et sauç connaissances, qui auraient la prétention de pénétrer de tels secrets! Ah! dans une telle incertitude, ne vaut-il pasniieux s'en tenir à Ja croyance de no« ancêtres ? La religion des Romains a fait la prospérité de leur empire ; leur né^gence envers les dieux a au contraire toujours été pour Rome une source de revers. Et pourquoi d'ailleurs abandonneraient-ils leurs dieux? pour embrasser la croyance de gens qui se livrent à d'infâmes débauches, à d'horrililes initiations, qui adorent une tête d'âne et croient à une résurrection chimérique ; gens qui vantent la toute-puissance de Iciur Dieu el sont malheureux et soulîrants? De deux choses l'une : ou votre Dieu ne veut pas venir au secours de ses enfants, ou il ce le peut pas; il est donc impuissant ou injuste. » Ces objections, on le voit, tiennent tout à fait du scepticisme philosophique. Cécilius est incrédule; il est en nième temps intolérant et dédaigneuc à l'égard des chrétiens. Octave éprouve quelque embarras à répondre à Cécilius, à le suivre au miUeu de toutes ses incertitudes. Cécilius d'abord a proclamé qu'il n'y a point de dieux, puis, il croit à leur existence ; enfin, selon lui, Les dieux sont les auteurs de la fortune de Rome 1 les dieux auraient donc db,Google

The text on this page is estimated to be only 18.38% accurate

récoatpeusé ceux qui les ont outragés; car le\$ Booiai^s cowptept autant d'impiétés que de vietoines; mais ces dieux, auxquels les Romains attribuent leurs victoires , out-ils jamais existé ? Octave, reprenant ,9 Leur origine la uais6aacc^ rétal^ssement, le cujte de toutes ces divinités, ouvrages des ignorajices et de la main de l'homme, prouve qu'elles ne furent jai^ais. Minu* dus Félix ue se borne pas à montrer la vanité des dieux en général; il attaque le\$ dieux de Rome , les dieux iij^igènes; il fait voir fmssi, mais non sans quelques méijagementSt le vide des cérémonies ejt des saprifcies nationaux. Or, \$i l'on se rappelle que les sacrifices et les cérémo^iies étaient toute la rdigion romaine, on verr^a qu'il y avait dans ces attaques beaucoup plus de hardiesse qu'il n'y efl aura à confondre le polythéisme \$fec, qui n'était guère qge]a religion des poê^ et n'intéressait pas l'^tat. a Mais si les dieux de Rome ne furent jamais, faut-il en conclure qu'il n'existe pas d'êti-e suprêmCf et que le mopde est l'œuvre et le jouet du hasard? Non; tout atteste l'existence de Dieu et S9 sollicitude : la befufé de l'univers, l'ordre et la régularité des saisons, l'harmonie des éléments, en un mot, toute l'écouoipie du monde. Que si l'existence d'uoë divinité est incontestable, son unité ue l'est pas moins. Mais, dit-on, ce sont les chrétiens, gens pauvres , ignorants et grossiers , db,GoogIf

The text on this page is estimated to be only 29.03% accurate

— 60 — qui prétendent pénétrer des mystères impénétrables. Je ferai remarquer à CécilJus que tous les hommes sans distinctionD d'âge, de sexe et de rang, sont nés capables de connaître Dieu. Dieu se doit cberclier par l'âme , et non par l'esprit ; descendons au dedans de nous-mêmes, nous le trouverons au fond de notre conscience. » Ce point de vue est nouveau; il change toute la philosophie ; il met l'instinct moral au-dessus de l'intelligence, et pour ainsi dire à la portée de tous les hommes, ce qui semblait réservé aux plus sublimes esprits. Octave répond ensuite aux accusations populaires de festins homicides, d'unions incestueuses, par le tableau des mœurs chrétiennes qu'il oppose à la corruption des mœurs romaines. JMais vous n'avez pas de temples, pas d'autels? a Quelle image pourrions-nous faire de Dieu, puisqu'aux yeux de la raison, l'homme est l'image de Dieu lui-même? Quel temple lu! élèverai-je, loi-sque le monde qu'il a construit ne peut le contenir ? Ne vaut-il pas mieux lui dédier un temple dans notre espiit et le conservei" dans le fond de notre cœur? « Vous nous reprochez l'impuissance ou l'injustice de notre Dieu, qui ne peut ou ne veut nous sauver de ces misères qui vous révoltent ; nous ne concevons pas comme vous le bonheur et le malheur; Dieu ne nous abandonne pas, il nous éprouve ; celte vie pour nous est un comdb,Google

The text on this page is estimated to be only 26.24% accurate

— 61 — bat, dont la palme est au ciel. Eh ! quel plus beau spectacle pour la Divinité que de voir un chrétien aux prises avec la douleur, bravant les supplices et les tourments, défendant sa liberté contre les princes et les empereurs , ne cédant qu'à Dieu seul, et triomphant, même dans la mort, du juge qui le condamne ! » Ce défi à la loi termine la réponse d'Octave. Cécilius est convaincu , et victorieux même dans sa défaite , il triomphe de l'erreur, si Octave a triomphé de lui. ■ VOctavius, on a pu le remarquer, présente, et dans le style, et dans les pensées, d'assez nombreux souvenirs de la littérature latine profane. Ce que Minucius Félix met dans la bouche de Cécilius sur le destin, est, en grande partie, emprunté au traité de Cicéron, qui porte ce titre. La conclusion de Cécilius est celle du De Fato. Le tableau des calamités, qu'à diverses époques, et surtout sous la république, a attirées sur Rome sa négligence envers les dieux, i-appelle d'une manière frappante le discours que sur le même sujet Tite Live prête à Camille; en6n le tableau du chrétien qui, aux prises avec le malheur , offre ici-bas à la Divinité le plus beau spectacle qu'elle puisse contempler, ce tableau ne nous reporte-t-il pas involontai-ement à celui que Sénèque trace de Caton inébranlable au milieu des revei-s de son parti et des ruines de l'univers? A ces imitations, ainsi qu'à l'élégance du db,Google

The text on this page is estimated to be only 16.12% accurate

— ft2 TM langage, on reconnaît donc que VOciamiis a été écrit à Rome ; on voit aussi que dans Mintrcius Félix, le christianisme retient encore quelque chose de philosophique; la discussion y est plus morale que théologique; ta foi y est, le dogme n'y est pas encore dans toute sa rigueur ; nous te trouverons dans Tertullien. db,Google

The text on this page is estimated to be only 25.22% accurate

CHAPITRE IV. Tertullien naquit à Carthage, sous l'empire de Sévère et de Caracalla , vers l'an 160. Sa jeunesse nous échappe; on sait seulement qu'il était né païen. Comment le païen devint-il l'apologiste habile et éloquent du christianisme? On l'ignore. Tertullien porta-t-il les armes? Suivit-il la carrière du barreau ? On hésite entre ces deux opinions qui trouveraient dans ses écrits des preuves égales ; car il emploie aussi fréquemment des expressions , des métaphores prises à l'art militaire, qu'il emprunte des termes au langage judiciaire. Quoi qu'il en soit, jamais encore le christianisme n'avait fait une si importante conquête; jamais le paganisme n'avait rencontré un si redoutable adversaire. Tertullien réunit en lui plusieurs caractères • apologiste, docteur, controversiste , il a défendu la religion, établi la discipline chrétienne, et combattu l'hérésie. Nous le considérerons sous ces trois faces différentes; et d'abord voyons en lui l'apok db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.89% accurate

— 64 — II J^{po}/ogefique de TertvⁱVien se distingnekdeux traits profonds : au peu de ménagements qu'il garde envers le paganisme, et à La hardiesse avec laquelle il s'attaque aux empereurs et à la loi. Mais avant de marquer ces deux caractères , faisons connaiirele plan de Y^{po}/ogétique.JethiWien y répond d'abord, mais d'une manière vive et neuve , à ces accusations calomnieuses que l'on répandait contre les mœurs des chrétiens , et surtout à cette odieuse imputation que portait contre eux Fronton. Mais après s'être arrêté un instant et avec dédain à repousser ces bruits infâmes, il laisse de c6lé les vaines raisons qui de part et d'autre masquaient, entre le paganisme et le christianisme, la véritable cause de la guerre; il s'adresse directement aux dieux et à Rome; il montre l'origine mortelle et souvent honteuse de ces divinités ; leur histoire burlesque ou cruelle ; leurs cérémonies impies ou ridicules, sanguinaires ou scandaleuses, et semble épuiser déjà un texte qu'après lui, Arnobe, Lactance et saint Augustin sauront pourtant rajeunir. Les attaques de Tertullien contre le paganisme sont, on le voit, beaucoup plus hardies et plus directes que ne l'avaient été celles deMinucius Félix. Dans Minucius, la question philosophique domine la question politique; si les dieux y sont atteints, les empereurs y sont respectés; Minucius efHeure le paganisme, Tertullien va le frapper mort. db,Google

The text on this page is estimated to be only 25.91% accurate

— 65 — On a recherché si X Apologétique était adressé au sénat romain ou aux magistrats carthagiens ; qu'il s'adresse à ceux-ci et non aux sénateurs romains, je n'en voudrais d'autre preuve que les attaques de Tertulien contre ces dieux nationaux, dî patries indi^{tes}, qui étaient en même temps des dieux domestiques. A Rome, les dieux sont nés avec l'empire; ils ont leur place au foyer comme dans les temples; les attaquer, c'est renverser l'empire. Tertullien le sait bien; et à la hardiesse avec laquelle il les détrône, on dirait qu'il accomplit la vengeance de Carthage sur Rome. Il y avait quelque chose que Rome vénérât à l'égal et presque au-dessus des dieux , c'était la loi. Tertullien ne la respecte pas davantage. Il la montre toujours variable, toujours modifiée. On comprendra sans peine la vigueur que Tertullien porte dans ses attaques. Plus que les empereurs, en elTet, la loi, nous le savons, était impitoyable à l'égard des chrétiens; et autant que la loi, le sénat chargé de la maintenir; les jurisconsultes ne leur étaient pas plus indulgents. Pourtant ni les attaques des chrétiens contre le paganisme, ni leur révolte contre la loi, n'élaient, au fond, le véritable grief qu'on avait contre eux; les Romains eussent encore fait bon marché de leurs lois et même de leurs dieux : les véritables dieux, c'étaient les empereurs, .ussi db,Google

The text on this page is estimated to be only 25.86% accurate

laissant de côté et les dieux et la loi, Tertullien aborde-t-illa
'vëritable question : « Écartons, s'écrite-L-il, les vains prétextes; notre
crime^ le voici : nous n'adorons pas les empereurs; » ce crime, si c'en est
un, il l'avoue, et c'est alors que dépouillant les empereurs de ce caractère de
divinité qu'on leur avait injurieusement prêté, il les réduit à n'être que des
princes placés comme tous les hommes sous la main de Dieu; attaque bien
hardie , car ces empereurs sont aussi des pontifes. Ainsi brise-t-il du même
coup entre leurs mains le glaive et le lituus. Tertullien touche ici à la
révolte; il l'a compris, et bientôt de la même voix dont il rabaisse les
empereurs comme dieux, il les relève comme princes. Il fait plus; il résout
le problème terrible qui depuis que la république est devenue l'empire, agité
Hotne et l'ébranlé jusqu'en ses fondement». Cette grave question vaut qu'on
s'y arrête , et qu'on la reprenne de plus haut. L'empire avait été en quelque
sorte une sui^ prise. Auguste ne s'était point ouvertement porté comme
héritier de la république; c'est au nom du peuple, c'est sous le titre modeste
de tribun qu'il gouverna. Sa victoire semblait être celle du peuple. Les
patriciens ne s'y trompèrent pas; aussi , non-seulement sous Auguste et dans
Cette domination récente, mais même sous les successeurs de ce prince , on
entend tantôt les soiû-ds db,Google

The text on this page is estimated to be only 20.37% accurate

— 67 —
frémisseinenU , tantôt les publiques imprécadioDS du
séoit contre les empereurs. Quoi qu'ils fassent, les empereurs ne
parviennent jamais à donner à leur pouvoir, tout ensemble violent et craintif,
une parfaite sécurité. Et il ne faut pas croire que les folies et les cruautés de
quelques princes causassent seules ces baïues et ces révoltes. Non ; pour
contenir, pour se concilier les Romains, quelques empereurs, et même des
plus mauvais, employèrent des moyens aussi prudents qu'habiles, et qui
eussent désarmé le ressentiment des Romains , s'il n'eût eu des racines que
l'on ne pouvait atteindre. Panem et circenses : ce trait du satirique a été trop
pris à la lettre. En effet, pour satisfaire et captiver les Romains, la politique
des empereurs ne se bornait pas à leur procurer de frivoles distractions; ils y
employaient de plus nobles prévoyances et veiller à l'entretien des édifices
publics de Rome, en construire de nouveaux ; tenir rigoureusement , dans
les affaires civiles à la stricte exécution des lois, dans les calamités
imprévues venir au secours des citoyens; relever par d'habiles et généreuses
mesures le crédit public, multiplier tous les objets d'art qui pouvaient
charmer les regards du peuple et élever son imagination , ce ne fut là
certainement le soin d'Auguste, mais de Tibère, et de Claude lui-même.
hieuLes piécailieu: ^! Ja db,Google

The text on this page is estimated to be only 27.96% accurate

— 68 —
Ue n'en durait pas moins au fond des cœurs. Aussi quand Néron, s' abandonnant plus lui-même qu'il ne fut abandonné des soldats, se donna la mort, le sénat profitant avec une promptitude hardie des hésitations des prétoriens, chercha-t-il à ressaisir le pouvoir; il nomma Thérastier de Néron. Mais alors la lutte entre le principe populaire et le principe patricien , recommença plus ardente et plus terrible. Galba, Otton, Vitellius furent les candidats éphémères du sénat ou du peuple. Vespasien sembla , par une heureuse transaction, réunir en lui les vœux des soldats et du sénat. Le sénat octroie une espèce de charte , donne une espèce d'investiture que Vespasien semble accepter. Sous Domitien, le sénat se tait. Avec les Antonins, il reprend son autorité, quelquefois contestée par les soldats, mais le plus souvent invoquée et reconnue par les prétendants à l'empire ; et pour ces prétendants, selon qu'ils acceptent ou méconnaissent sa suprématie, le sénat a des apothéoses ou des anathèmes. Vainement les empereurs cherchaient-ils à donner à leur pouvoir une légitimité qui les mit à l'abri des révoltes des soldats ou des déchéances du sénat ; ils ne savaient où la prendre, et surtout où la fixer. La famille des Jules la demanda au souvenir d'Auguste; Vespasien, à cette investiture du sénat que nous avons racontée, Google

— 69 — peUe. LesAiiitODÎns semblèrent la créer par leurs vertus; aussi , leur nom est-il pendant longtemps invoqué par leurs successeurs , comme une promesse de bonheur en même temps qu'un droit. Les familles africaines et syriennes qui leur succèdent, cherchent dans la tolérance ou plutôt dans la confusion des cultes divers , dont ils se font les pontifes, une espèce de sanction religieuse. Mais la gloire des Jules, la sagesse des Anlonbis, la magie des superstitions étrangères n'y peuvent rien. Il n'était donné qu'à la parole chrétienne de concilier ces deux principes ennemis, ou plutôt de les remplacer par un principe nouveau. TertuUien tranche résolument la question. Il se prononce contre le sénat pour l'empereur et pour le peuple. Cette décision était d'une grande importance; elle terminait un conflit de plusieurs siècles; elle mettait définitivement le droit où déjà étaient le pouvoir et la responsabilité. Il est bien vrai que l'intérêt des chrétiens et, le diraije, une certaine parenté les portaient on était la justice. Comme l'empire, le christianisme sortait du peuple ; et tous deux , sans doute , par des moyens bien différents, et à Tinsu l'un de l'autre, accomplissaient la même œuvre. Tous deux remplaçaient le vieux principe patricien, principe qui avait justement péri. Le sénat leur était d'ailleurs plus ennemi que les empereurs. En défendant ses anciennes superstitions, le sénat combattait db,Google

The text on this page is estimated to be only 23.29% accurate

— TO — pour ses pénates ; car presque toutes les fonctions sacerdotales liaient pour lui honneur en même temps que profit. Il ne faudrait pas croire néanmoins que cet intérêt secondaire fût la cause de l'adhésion que les chrétiens donnaient aux empereurs. Non. entre les empereurs et les chrétiens , il y avait des raoti& plus relevés et plus forts d'heureuse harmonie. Cette défiance réciproque où étalent les empereurs du sénat , le sénat des empereurs, n'existait pas entre tes empereurs et les chrétiens. En respectant dans les princes, quels qu'ils fussent, l'image et le pouvoir de Qieu, les chrétiens donnaient de la dignité à leur obéissance, en même temps qu'ils assuraient ^ui empereurs une sécurité qui les devait rendre plus doux. C'était le grand mal de l'empire que la soumission ne pût se séparer de la servitude, l'indépendance de la révolte, hes empereurs n'étaient si cruels que parce qu'ils étaient effrayés ; ils ressentaient la terreur qu'ils inspiraient t Pavebant terrebantgua , a dit Tacite. La parole chrétienne fit cesser cette fihoheuse alternative. Elle rendit la dignité à l'obéissance , en rendant la sécurité au pouvoir; elle mit le respect de l'homme à côté delà crainte de Dieu. Alors même qu'ils repoussent une dégradante idolâtrie, et refusent de rendre à l'empereur l'hom-r mage qui n'appartient qu'à Diçu, les chrétiens db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.61% accurate

— Tt — placent l'empereur dans un sanctuaire bien plus inviolable que celui où les i-eléguait , à côté des dieux, la servilité des païens : « La vie des empereurs commença donc à être plus assurée; ils purent mourir dans leur lit, et cela sembla avoir un peu adouci leurs mœurs; ils ne versèrent plus le sang avec tant de férocité : u la remarque est de Montesquieu. Voici quelle était, si je puis ainsi parler , dans Tertullien , la formule de l'obéissance et tout à la fois de l'indépendance des chrétiens à l'égard des empereurs i k Nous invoquons, pour le salut des empereurs, le Dieu éternel , le vrai Dieu , le Dieu vivant. Les yeux levés au ciel, les mains étendues, parce qu'elles sont pures, la tête nue, parce que nous n'avons à rougir de rien , nous demandons pour les empereurs une longue vie, un règne tranquille, la sûreté dans leurs palais, la paix dans tout le monde, enfin, tout ce qu'un homme, tout ce qu'un empereur peut désirer. Si nous ne jurons point par le génie des empereurs, nous jurons par leur vie, plus auguste que tous les génies, qui ne sont que des démons; nous respectons, dans les empereurs, les jugements de Dieu qui les a établis pour gouverner les peuples. Mais pourquoi parler davantage de nos sentiments religieux pour l'empereur? Pourrions- nous ne pas les avoir pour celui que notre Dieu a placé sur le trône , et qu'à oe titre , nous sommes fondés à recondb,Google

The text on this page is estimated to be only 27.94% accurate

— 72 — naître spécialement pour notre empereur; mais je n'égalerai point l'empereur à Dieu ; c'est bien assez pour lui d'avoir le titre d'empereur , titre auguste qu'il tient de Dieu. » Opposant ensuite à cette noble fierté qui, dans l'empereur, respecte, sans le craindre , le représentant de Dieu , les perfides adulations des Romains : « D'où sont sortis, demandait-il, les Cassius, les Nigers, les Albinus ; ceux qui assassinent leur prince entre deux bosquets de lauriers ; ceux qui s'exercent dans les gymnases pour les étrangler liablement; ceux qui forcent le palais à main armée , plus audacieux que les Sigerius et les Parthenius ! Si je ne me trompe, tous ces gens-là étaient Romains, c'est-à-dire qu'ils n'étaient pas chrétiens. » Et dans un autre traité : « Nous respectons la personne de l'empereur; tous, nous lui rendons l'honneur que permet notre conscience, que réclame sa dignité. Reconnaisant en lui un homme qui vient après Dieu , qui tient de Dieu tout ce qu'il est , nous sacrifions pour son salut ; mais ces sacrifices, nous les offrons à Dieu , notre maître et le sien . » Ces paroles portèrent leurs fruits. Tertullien annonce la royauté chrétienne de Constantin, et dans la royauté de Constantin , la royauté moderne. L'Eglise leur a ouvert (aux rois) une place plus vénérable ; elle les a fait régner dans la conscience ; c'est là qu'elle les a fait asseoir sur un trône, en présence et sous les yeux de

D,q,i,i.:dbvGoogle

The text on this page is estimated to be only 29.49% accurate

— 73 — Dieu même. Quelle merveilleuse unilé! FJle a fait im des articles de la foi , de ta sûreté de leur personne sacrée ; un devoir de la religion, de l'obéissance qui leur est due. » Ainsi avait parlé Bo9> suet, avant Montesquieu. On conçoit que cette doctrine dut plaire aux empereurs ; aussi Bossuet, dit-il encore avec la même justesse : u Les empereurs auraient été chrétiens , s'ils avaient pu être chrétiens et empereurs, u C'est-à-dire, si le sénat, dans son intérêt, n'eût relardé, autant qu'il était en lui , cette alliance salutare qui , commencée sousCon6tantin,n'es'acbevèra que sous Théodose. En proclamant ainsi le principe nouveau de l'obéissance des sujets envers les princes, représentants de la Divinité dont ils relèvent, Tertullien se réserve et réclame un droit qui n'est pas moins nouveau et important, la liberté de conscience. Rien dans le monde ancien , où le culte n'était qu'un symbolisme vide, ne faisait sentir le besoin, ne donnait l'idée d'un tel droit; âme et corps, l'homme était livré au pouvoir politique , et sans communication intellectuelle avec la Divinité, il recevait ses croyances sans examen. I«s auteurs dirétiens ne peuvent accepter cette servitude de la pensée. Ils revendiquent hautement le droit nouveau , droit qu'a tout homme de ne consulter que sa conscience dans le commerce qu'il établit avec Dieu et dans le culte qu'il lui rend : proprietas reii^onis ; c'est l'énei^que expression db,Google

The text on this page is estimated to be only 19.77% accurate

— 74 — de Tertullien. Cette doctrine nouvelle et fi^{nde} qui renferme en elle seule toutes les libertés qui avient péri, et celles que devait donner l'avenir, cette doctrine exprimée dans X Apologie et mise, of^{me} comme une compensation, en regard de l'inviolabilité impériale, se trouve encore et plus fortement développée dans la requête à Scapula. « Chaque homme, dit Tertullien, reçoit de la nature la faculté d'adorer Dieu comme il l'entend? Qu'importe à un autre qu'à moi la religion que je professe? La religion n'admet aucune violence, aucune tyrannie et fi^{He} est libre; jamais elle ne doit être embrassée par contrainte, mais librement; tout sacrifice veut être (fait volontairement, et Cyprien sera dans les mêmes sentiments. Cette liberté de conscience dont le germe est ici déposé, ira se développant, grandissant avec une merveilleuse puissance; elle n'est rien moins que la grande et future question du spirituel et du temporel, le démembrement, si je puis dire, de la puissance impériale; Tertullien déjà sépare l'empereur du pontife; à côté du trône nouveau qu'il élève aux empereurs, il place l'autel: Il y aura bientôt le pape en regard de l'empereur. Nous venons de voir Tertullien aux prises avec les dieux, la loi et les empereurs) il le faut maintenant contempler dans la guerre qu'il fait à la partie sensible du paganisme, qu'il attaque dans ses plaisirs, les spectacles; dans ses intérêts et ses devoirs, Google

The text on this page is estimated to be only 22.49% accurate

— 7& — arts, l'industrie ; dans »a sagesse enfin , le philo>
Sophie. Ceux même d'entre les païens qui avaient ' passé au christianisme, ne pouvaient entièrement s'arracher aux riantes fêtes (lu paganisme, et même à ses jeux sanglants; \\b y tenaient par des liens nombreux , par les souvenirs, les habitudes, par toutes les faiblesses humaines. Il faut pourtant rompre ces liens, couper les derniers nœuds qui attachent encore au monde païen les néophytes chancelants. Ces liens sont, de tous les liens, les plus difficiles à briser : les liens des plaisirs, de l'art, des spectacles surtout. Les spectacles, c'était toute la vie des Romains, et, dans les derniers siècles, leur unique privilège : chassés du forum , ils régnaient à l'amphithéâtre ; ils pouvaient s'y rassasier de sang. Ces spectacles, que la politique avait établis, avait multipliés, étaient devenus les seules consolations de la servitude, dont ils étaient un des moyens. Les Romains n'avaient pas de (byer domestique ; ils vivaient , pour ainsi dire, en plein air, sur la place publique. Les spectacles satisfaisaient donc tout^ la fois à leurs goûts , à leur oisiveté , à leur imagination ; ils remplissaient le vide que laissait l'absence de la tribune et du foyer domestique. Ce sont là cependant les enchantements que le christianisme vient rompre. Le paganisme engraisait et tenait en haleine, par de rudes exercices, les athlètes db, Google

The text on this page is estimated to be only 27.55% accurate

— 76 — qu'il desUnait au cirque. Dans le duel spirituel que la religion nouvelle livre au monde romain, c'est par la solitude , le renoncement à la société, rabstineDce^ qu'elle se prépare à la victoire. Ainsi initié à la mort par un exercice journalier, par une mort de tous les jours, une mort mystique, le chrétien la contemple avec un visage riant ; elle ne lui est pas inconnue ; et il y a déjà trop longtemps qu'il s'est familiarisé avec elle, pour être étonné de ses approches ; les jeûnes et la pénitence la lui eut déjà fait voir de près , et l'ont souvent avancé dans son voisinage. Il sortira du monde plus légèrement, s'il s'est déjà déchargé d'une partie de son corps, comme d'un empêchement importim à l'âme, dit TertuUien traduit par Bossuet. Aussi le chrétien doit-il être toujours prompt et alerte à la moit. Mais l'homme souvent renonce plus difHcilement aux plaisirs qu'à la vie. Les nouveaux chrétiens avaient peine à se détacher de ces fêtes païennes , si tumultueuses et si brillantes; et« pour les justifier, ils trouvaient de ces raisons spécieuses qui ne manquent jamais pour excuser les plaisirs , ou légitimer les faiblesses : Dieu est auteur de toutes choses ; il en a fait présent à l'homme : elles sont donc bonnes, puisqu'elles viennent d'un principe essentiellement bon; or, parmi les créalions qui sont des dons du ciel, il faut compter tout ce qui entre dans l'appareil et la pompe des speedb,Google

The text on this page is estimated to be only 27.34% accurate

— 77 — tacles. Édfm , les spectacles et les jeux , où se passent-ils? sous la voûte du ciel, qui est aussi l'ouvrage de Dieu. Les spectacles, dites-vous, sont la demeure du démon ; mais le démon , ou u'est'il pas? dans les rues, sur les places publiques, dans les hôtelleries , dans nos maisous même; où donc pourraient vivre les chrétiens, s'il ne leur fallait nulle part rencontrer les vestiges et les images de l'idolâtrie ? Tels étaient les prétextes par lesquels les chrétiens mal affermis, les catéchumènes , cherchaient à se tromper euxmêmes. Tertullien y répondit par le traité iks Spectacles , composé d'abord en grec. Suivant, pas à pas , les objections que l'on présentait contre l'interdiction des spectacles, et les prétextes que l'on donnait en leur faveur , Tertullien , tout en reconnaissant que toutes choses viennent de Dieu , dit qu'on ignore le véritable usage que l'on en doit &ire. « Ne considérez pas seulement par qui tout a été créé , mais par qui tout a été corrompu. Le fer n'est-il pas l'ouvrage de Dieu ? croyez-vous cependant que Dieu l'ait donné pour la destruction de l'homme ? L'homme lui-même, auteur de tant de crimes, n'es(-il pas l'ouvrage aussi bien que l'image de Dieu ? Les spectacles lie corrompent point l'âme! Examinons donc l'origine de chacun d'eux; comment ces jeux divei's ont été introduits dans le monde; leurs litres, leur appareil; à quelles divinités ils sont db,Google

The text on this page is estimated to be only 19.98% accurate

— 78 —
les lieux où ou les célèbre, ut quels ont été les inventeurs des arts qui en sont le principe. Tertullien, développant cette idée, trace une liistoire curieuse et complète de l'origiue et du but de tous les spectacles qui se célébraient dans HotUe. Cette partie historique, tout intéressanie qu'elle soit, n'est cependant qu'une introduction à la véritable question. Entre tous les spectacles t il en est un plus coupable que les autres : c'est le thé&tre ; sur ce sujet éclate la verve de lerlullien, et se montre le point de vue nouveau du christianisme. Le théâtre, c'est le sanctuaire de Vénus; c'est là que naissent, que fermentent les passions ; car partout oïl il y a plaisir, il y a passion ; partout oit il y a passion, il y a désir ; car c'est le désir qui rend la passion attrayante; or, le désir mène à là fureur, mène à l'emportement, à la colère, ali chagrin. Cette ana* lyse de l'impression que produisent les spectacles, ces gradations hatHles des sentiments dangereux qu'ils nourrissent et fortifient, sont développées avec une faiesse singulière , une connaissance par* faite du cœur humain , où excellent les Pères dû l'Église; tact délicat qui se retrouvera dans les orateurs sacrés du siècle de Louis XIV, etqueBos' suet a conservé dans ses Héff exions sur la comAUe, L'ouvrage se termine par une magniBque et pathétique péroration, où Teitullien met en regard des Joies coupables et «livrantes du paganisme, MbvGoogle

The text on this page is estimated to be only 22.26% accurate

-^ 79 _la satisfactioD que donne au chrétim la victoire sur ses passions, et le mépris même des plaisirs du monde; la fuite précipitée du temps, et l'éternité qui s'avance; puis, pat- un admirable mouvement f assistant à la consommation des siècles, au jugement dernier, 11 précipite dans les enfers les monarques, les dieux, les philo* sophes, les magistrats, tous ceux qui ont persécuté le nom chrétien ; et faisant , de toutes ces puissances foudroyées, une effrayante tragédie, il leur oppose, par un dramatique contraste, le triomphe du Christ, maintenant méconnu, insulté; spectacle, ajoute-t-il , iitfmiment plus agréable que les spectacles du cirque , du théAtre, de l'amphithéâtre et du stade^ Ces mouvements hardis ne sont plus pour nous qu'un écho affaibli, et l'oserai-je dire, une inagnifi'que figure de rhétorique. Mais qu'on se re< porte BU temps où écrivait Terlullieo ; qu'on se transporte en idée au milieu de cette Église nai^ante , toujours placée entre l'apostasie et le martyre, et on se représentera facilement l'effet que devait produire sur des imagbiations enthousiastes ce tableau des joies de la vertu et des béatitudes célestes; ce contraste du bonheur des chrétiens, et du supplice de leurs pei'sécuteurs. Cette immotalioa des rois, des philoso* phes, de tous les heureux et de tous les puissants du siècle, et cette perspective ibs éternelles rédb,Google

The text on this page is estimated to be only 26.52% accurate

compenses, n'étaient-elles pas une sublime consolation et UD vif encouragement au martyr ? N'y a-t'il pas aussi, dans ces flammes anticipées de l'enfer, où Tertullien précipite les dieux du siècle, une image de ces feux, de ces cercles vengeurs où Dante plongera ses ennemis? Daule est né du christianisme, plus encore que du moyen âge. Ainsi donc, pour combattre cette passion des spectacles, si ancienne à Rome, si vive, si entraînant, qu'emploie Tertullien? la peinture des dangers qu'y court la pureté, et l'espérance des récompenses du ciel ou la crainte des supplices éternels : ces deux motifs lui suffisent. Rousseau les a trouvés faibles , et il a demandé à l'économie politique et domestique un autre frein et d'autres scrupules. Rousseau a-t-il mieux vu? on peut en douter. Les spectacles n'étaient, à Rome, qu'un effet de la corruption; ils n'en étaient pas la cause première. Les mœurs avaient reçu une autre blessure et plus profonde, la famille ou n'existait pas , ou était corrompue ; elle périssait , nous l'avons montré, par ce qui aurait dû la sauver. Les femmes avaient perdu, avec la solitude du gynécée , la pureté des mœurs ; injustement bannies de la société, elles y rentraient violemment, et trop souvent, par la débauche et le crime. Qu'imagera, pour réparer tant de mal, Google

The text on this page is estimated to be only 23.66% accurate

— 81 — de maux, la discipline chrétienne? (l'ébrièrera-t-elle par des lli«ories, par des traités sur l'éducation? Non ; pour refaire la société, elle reformera ta famille, et la reformera par la mère; et la mère, elle ira la préparer dans la Vieillesse. Deux traités de Tertullien sont consacrés à cette œuvre nouvelle et difficile : ce sont les deux livres sur l'Ornement des femmes , et un traité sous ce titre : Que les Vierges doivent être voilées. Des deux livres sur l'Ornement des femmes, le premier a particulièrement pour but de combattre la toilette, le dernier la coquetterie : l'un s'adresse uniquement aux femmes; l'autre, le plus important, se rapporte aux hommes comme aux femmes. Ces deux traités sont pleins de pensées piquantes, fines et délicates, où, au milieu de maximes familières à la philosophie morale païenne, à Sénèque surtout, percent des idées qui trahissent le point de vue nouveau du christianisme, n La simplicité des premiers âges ne connaissait pas ces raffinements d'orgueil ; la cupidité n'avait pas imaginé d'arracher l'or des entrailles de la terre, ni la vanité de sourire à un miroir. » Voilà les premières réflexions de Tertullien ; c'étaient aussi les sentences de la sagesse païenne. Voici les conseils et les reproches de la morale nouvelle : « O ambition ! que tu es forte de pouvoir pointer sur toi seule ce qui pourrait faire subsister tant d'hommes mourants ! » Tel MbuGoogk"

The text on this page is estimated to be only 25.85% accurate

— 82 est le texte inépuisable que développeront les Basile, les Ambroise, les Jérôme. CoDtinuoDS : t< Si vous avez reçu la beauté en partage, femme chrétienne, oubliez-la; du moins, ne cherchez pas à la rehausser; effacez-la, s'il se peut, car le propre de la beauté et ses conséquences inévitables, c'est de nourrir les passions. Et quelle honte pour le chrétien, de façder son visage, de mentir dans ses traits, quand il ne lui est pas permis de mentir dans son langage I » C'est déjà là une teinte chrétienne plus prononcée; mais nous n'avoDS pas encore toute la pensée de Tertullien, et le but où il veut ramener tous ses conseils. » Réduisons, ajoute-t-il, réduisons en servitude l'appétit de ces voluptés qui, par leur» délicatesses, rendent molle et efféminée cette mâle vertu de la croix. Des mains accoutumées à porter de riches bracelets, seront-elles bien capables de porter le poids des chaînes? Cette jambe, qui se complaît dans de brillants tissus, consentira-t-elle à livrer passage au tranchant du glaive? Ah! tenons-nous prêts aux plus violentes menaces; loin, bien loin de nous ces vains ornements, si' nous aspirons à des parures immortelles; toujours, mais aujourd'hui plus que jamais, c'est le fer et non l'or que doivent connaître les chrétiens. » Voilà comment, dans Tertullien, les maximes de la morale s'animent des espéranceset des obligations de la foi; comdb,Google

The text on this page is estimated to be only 23.19% accurate

— 83 — nient, dans cette lutte vive, continue, que la religion nouvelle soulevée contre le paganisme, elle entretient et enflamme le courage de ses soldats } comment elle rompt avec les séductions de la beauté, plus dangereuses que les épreuves du martyre. Le traité : Que les vierges doivent être voilées a le même but que les deux livres sur les Ornaments des femmes ; on y voit commencer cette longue éducation de la vierge chrétienne , qu'acheveront Cyprien, Ambroise, Jérôme. La coquetterie se défendait, contre les sages prescriptions de l'ascétisme chrétien, par les mêmes prétextes que la passion pour les spectacles : nulle part l'Écriture n'ordonnait aux vierges d'être voilées; en outre, la coutume était ici d'accord avec le silence des livres saints. Tertulien répond : «Rien ne peut prévaloir contre la vérité; » et c'est seulement après avoir habilement développé cette pensée préliminaire, qu'il entre dans la discussion elle-même, et la réfutation des prétextes qu'on lui oppose. Il fait alors ressortir, avec un tact délicat et une science profonde du cœur humain, tous les périls, évidents ou cachés, que court, à se montrer aux regards, la pudeur virginale. Des conseils pleins de grâce, de naïveté, de finesse, voilà, ainsi que pour la mère, tout ce que Tertullien, tout ce que le christianisme a fait pour achever l'image pure et sublime de la Vierge, db,Google

The text on this page is estimated to be only 25.24% accurate

— 84 — pour ce que nous appellerions aujourd'hui l'éducation de la femme. Était-ce trop peu? cette éducation n'est-elle pas complète? et la femme aurait-elle à réclamer, à attendre une autre émancipation? nous ne le pensons pas. Le caractère admirable du christianisme, c'est, entre autres traits, son bon sens et sa sagesse pratique. Il n'a rien fait, rien bâti sur des généralités, par synthèses, par théories. Il a saisi, il a changé la société et le cœur humain insensiblement, et, pour ainsi dire, en détail; remontant de l'esclave au maître, de l'ignorant au savant, du pauvre au riche, allant du cœur à l'esprit, de l'âme à la raison. La famille était corrompue; par où y faire entrer la pureté et les mœurs qui en ont été bannies? par l'innocence, ou le repentir? par la mère, ou par la Vierge? Le christianisme a choisi la Vierge; il en a fait l'objet de ses complaisances. S'est-il trompé? la Vierge chrétienne n'a-t-elle pas préparé les chastes épouses? n'est-ce pas devant l'image de la Vierge que se sont arrêtés les Barbares? n'est-ce pas l'idéal de la Vierge, qui a créé ce spiritualisme de tendresse, cette mysticité rêveuse, qui sont un des plus grands charmes et la plus féconde inspiration de la poésie et des arts, et qui ont produit les sonnets de Pétrarque et les têtes de Raphaël? Supprimez les idées chastes et tendres que réveille dans l'imagination l'idée de la Vierge chrétienne, db,Google

The text on this page is estimated to be only 25.23% accurate

_ 85 — et voyez si vous n'ôtez pas au culte de la femme son pins doux, son plus puissant prestige. D'où sont nées toutes ces créations délicieuses de la poésie et de la peinture, sinon de ce type virginal du christianisme . Le christianisme a donc bien vu, même poétiquement; se serait-il trompé dans le fond, dans la réforme morale ? n'aurait-il point assez fait pour le bonheur et pour la dignité de la femme, en la fabant simple et pudique, ignorante et chaste? Laissons donc la femme à ses enfants , à son foyer , à ses vertus naturelles , à son véritable et indestructible empire.

■ Mais la prévoyance chrétienne ne s'arrête i>as à l'éducation de la jeune fille, pas même ii celle de la mère ; elle embrasse la femme dans tous ses âges et toutes ses conditions ; dans le mariage , comme dans le célibat. C'est ainsi que TertulUen, dans deux Traités , donne à sa femme , dans le cas où il mourrait avant elle, des conseils que la sagesse de l'Église n'a pas entièrement adoptés, mais où se trouvent, avec des détails intéressants, de salutaires préceptes. Dans le premier , qui a pour titre: De la monogamie, TertuUien l'engage, si elle devenait veuve, à ne se point remarier. Au premier coup d'œil, cette recommandation paraît inquiète et jalouse; elle a pourtant un côté juste , une raison légitime. Que l'on réfléchisse à l'abus, que sous le nom de divorce, la db,Google

The text on this page is estimated to be only 27.44% accurate

société païenne faisait du mariage, et alors ne trouvera-t-on pas bon que le mariage, si profané par les païens, fût réhabilité par la sévérité chrétienne ? n'était-il pas utile que les inconstances du cœur humain fussent enchaînées par l'inflexibilité du précepte ? Au point de vue moral, le précepte était donc fondé. Le conseil de s'abstenir des secondes noces, qu'est-ce en effet autre chose que la condamnation du divorce, sous un autre nom ? Et quand Tertullien donne ce conseil, ne se rencontre-t-il pas avec Tacite qui, en contraste et en critique des femmes romaines, louait les femmes des Germains de leur fidélité à un premier hymen ? Dans le second Traité, Tertullien semble s'être un peu relâché de sa sévérité ; il permet, quoiqu'à regret, à sa femme de contracter, lui mort, un second mariage ; mais à cette condition que ce ne sera pas avec un païen. Ici l'aisons qu'il donne à l'appui de ses conseils sont aussi délicates que touchantes ; tirées des devoirs mêmes imposées à la femme chrétienne par l'Église, elles présentent un tableau aussi vrai qu'éloquent des vertus qui alors retrouvaient, au sein de la famille régénérée, leur exercice et leur but : H L'épouse fidèle est tenue d'obéir à la loi de Dieu ; attachée à un époux qui ne la respecte pas, comment pourra-t-elle servir à la fois Dieu et son époux, et encore un époux païen ! Par déb,Google

The text on this page is estimated to be only 23.96% accurate

— 8T — fèi'ence pour son époux , il faudra donc qu'elle suive avec lui des coutumes profanes, qu'elle consente à des parures et à toutes les vanités mondaines? Où trouvera-t-elle le loisir de vaquer aux exercices de la piété chrétienne, asservie qu'elle sera aux volontés d'un maître qui la traîne où il veut ? Ira-t-elle , avec sa permission, assister ses frères, visiter et parcourir les réduits de l'indigence, s'arracher, durant la nuit, à ses côtés, pour aller se réunir à la célébration de la Pâque , participer , soit à la table du Seigneur, soit à ces fraternelles agapes que le païen ne connaît que pour les calomnier ? Quel mari païen y consentira? En est-il qui permet à sa femme de descendre dans les cachots pour y baiser les chaînes de nos saints confesseurs, leur laver les pieds, donner et recevoir le baiser de paix, remplir tous les devoirs de l'hospitalité envers les étrangers ? La voilà donc réduite à la dangereuse alternative , ou de violer sa foi en la dissimulant, ou de troubler la paix domestique, en excitant les soupçons et les persécutions de son époux. » A, ce tableau du mariage, ou plutôt du divorce entre la femme chrétienne et l'époux païen, Tertullien oppose, par un admirable contraste, la peinture d'un mariage, de part et d'autre, chrétien : » Quelle alliance que celle de deux époux chrétiens unis dans une même espérance , dans MbvGoogle

The text on this page is estimated to be only 28.87% accurate

un même vœu , dans une même règle de conduite et la même soumission ! Ils ne forment bien véritablement qu'une seule chair, qu'une même âme. Ensemble, ils prient, ensemble, se livrent aux saints exercices de la pénitence et de la religion. L'exemple de leur vie est une instruction, un encouragement, un support mutuel. A l'église, à la table du Seigneur, vous les voyez de compagnie ; tout est commun entre eux, sollicitudes, persécutions, joies et plaisirs; nuls secrets ; confiance égale, réciproques empressements ; ils n'ont point à se cacher l'un de l'autre pour visiter les malades, assister les indigents, répandre leurs charités , offrir le sacrifice. Rien ne les oblige à dissimuler ni le signe de la croix, ni l'action de grâces ; leurs bouches libres comme leurs cœurs, font retentir ensemble les pieux cantiques. » Veut-on, dans une seule image, voir les différences profondes de la société chrétienne et de la société païenne? que l'on compare, à ce tableau d'un mariage chrétien, le tableau d'un mariage païen que trace Apulée dans son apologie : les deux mondes si opposés du spiritualisme nouveau et du sensualisme ancien sont là. Ces raisons sont délicates et profondes, et pourtant l'Église ne les approuva point. Elle redouta moins, pour la femme, la contagion d'un époux païen, qu'elle n'espéra pour cet époux la douce

The text on this page is estimated to be only 29.82% accurate

— 89 — et puissante influence de la femme chrétienne. L'Eglise s'est-elle trompée? non; les femmes ont été, dans leur famille, les prédicateurs de l'Évangile, comme elles en ont été les messagères dans le monde. A côté de son époux indifférent, ou même païen, la femme chrétienne élevait un enfant chrétien : Monique veillera sur Augustin. Nous avons vu le monde romain attaqué dans la loi, dans la religion, dans le prince, dans ses plaisirs et dans ses mœurs; il va l'être maintenant dans l'industrie, dans l'art, dans les lettres, dans les sciences, dans la philosophie. La puissance des empereurs ne fut pas, nous l'avons montré plus haut, fondée uniquement sur des moyens matériels; elle ne se maintint pas seulement par la terreur; elle s'appuya aussi sur des bases plus solides, sur de plus nobles prévoyances. La protection accordée aux arts, la conservation des monuments de Rome, l'embellissement de la ville éternelle, les chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture, multipliés, rassemblés dans son sein, furent aussi un des soins et des secrets de la politique. Auguste avait fait de la Rome de brique, une Rome de marbre; ses successeurs ajoutèrent aux beautés de la ville, en réparèrent les monuments, en élevèrent de nouveaux, et l'enrichirent des merveilles du ciseau grec et latin. Les plus mauvais empereurs, Caligula, Claude, Néron, ne négligèrent point de, Google

The text on this page is estimated to be only 28.29% accurate

— 90 — cette popularité des magnificences publiques. Comme les palais des princes , les maisons des particuliers rassemblèrent les chefs-d'œuvre des arts, que l'ignorante opulence des Trimalchiou savait si mal apprécier, et dont les ruines nous ravissent encore d'admiration. Rome, quand elle n'est plus éloquente, est encore artiste. Le goût pour les arts était une des dernières jouissances de ces esprits blasés sur tous les plaisirs; c'était, en même temps , une dernière ressource pour les populations appauvries et esclaves. Les grands, dans leurs villas , retrouvaient , par la contemplation des statues antiques, quelque sentiment de ce beau idéal qui avait péri dans la littérature. Entourés de ces chefs-d'œuvre, les Romains se croyaient moins seuls dans ces palais déjà trop grands pour eux. Ce peuple des divinités de la Fable , qui remplissait leur atrium , comblait le vide de leurs heures et de leur solitude. L'art et ses chefs-d'œuvre étaient donc la distraction de la vie opulente et la ressource des prolétaires , comme les spectacles étaient le dédommagement de l'absence de la vie politique. Eh bien, ce sont ces jouissances de l'imagination , ces sources de l'industrie, que Teitullien vient combattre et anathématiser ; et ici, il ne gardera plus aucun de ces ménagements que jusque-là il avait observés; il déclarera une guerre ouverte à l'industrie, à l'art et aux lettres. Toutes db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.39% accurate

— 9< — ces attaques sont contenues dans le traité *Idolâtrie*. L'idolâtrie est proscrite, et, avec elle, tout art, tout commerce, toute profession qui s'y rattache. Et d'abord l'industrie ; « Il n'est pas plus permis de fabriquer une idole, que de l'adorer. — Mab c'est mon état; je n'en ai point d'autre. — Eh quoi! mon ami, est-il nécessaire que tu vives? Tu seras pauvre, dis-tu? eh bien, tu seras de ceux que Jésus-Christ appelle bienheureux. — Je n'aurai pas de quoi me nourrir. — Dieu y pourvoira. — De quoi me vêtir? — Pense au lis des champs. » Étrange et terrible dialogue, où se trahit cette lutte qui n'est point encore terminée, entre le principe sévère de l'abnégation chrétienne, et le génie actif de l'humanité! Ainsi est condamnée l'industrie. L'art sera-t-il mieux traité? « Eh quoi! vous sacrifiez aux idoles, non pas avec le sang des victimes, mais avec votre âme; vos veilles, vos sueurs, votre génie, telle est l'offrande que vous leur présentez. Vous êtes pour elles plus qu'un sacrificateur, plus qu'un pontife ; car vous leur créez des adorateurs. H Je ne sais si l'intimité de l'artiste et de son œuvre, si les profondes et pénibles études du génie qui s'abîme et se perd dans ses créations, en un mot, si le labeur de la pensée qui veut se reproduire et se manifester dans l'objet matériel qu'elle forme à son image, je ne sais, dis-je, si les inquiétudes, les joies, les inspirations, les

db,Google

The text on this page is estimated to be only 28.15% accurate

— 92 — découragements de l'art et ses sacrifices, ont jamais été peints avec plus d'âme et de vivacité qu'ils le sont ici par Tertullien. L'art sera longtemps à se relever de ces attaques : il lui faudra dix. siècles; mais ce repos ne sera pas stérile. Dans le silence , l'art se transformera; il passera de l'esprit à l'âme, du physique au moral. Il allait du monde extérieur à l'homme; de l'homme maintenant, il se réfléchira dans le marbre ou sur la toile. Quand, au moyen âge, il reparâtra, l'art se montrera avec un caractère profondément distinct de celui qu'il avait dans l'antiquité. H était intellectuel ; il sera spiritualiste. Peut-être donc , même dans l'intérêt seul de l'art, cette proscription momentanée a-t-elle été utile; au point de vue chrétien , elle était nécessaire. Comment, en effet, le christianisme aurait-il pu pénétrer dans les esprits , tant que les symboles du culte païen frappaient les regards du peuple? Comment le peuple, en ayant sous les yeux les images de l'Olympe, pouvait-il s'en détacher, et s'élever à l'adoration intellectuelle de la Divinité, quand les sages mêmes avaient peine à la concevoir sous cette pureté invisible ; quand , déchirant le voile du temple de Jérusalem, Tacite s'étonne de n'y point trouver de simulacre? Et voyez combien l'existence du paganisme était liée à l'art païen : au xv* siècle, Rome se crut assez bien établie pour ne plus craindb,Google

The text on this page is estimated to be only 25.03% accurate

— 93 — (Ire les prestiges de l'art profane, qu'elle avait autrefois proscrit. L'éon X l'amnistia ; il l'appela à partager, avec l'art chrétien , le génie de Michel-Ange et de Raphaël. Eh bien, pourrait-on assurer qu'alors même les illusions de l'art païen ne furent pas fatales au christianisme ; que l'art chrétien, devenu païen, n'affaiblit pas, dans l'imagination des peuples, cette majesté du catholicisme, déjà atteinte par les révoltes de la Renaissance ; et qu'enfin Léon X , je ne dis pas seulement par les prodiges munificences de son pontificat , mais par ce retour au paganisme , n'ait aplani les voies à Luther et à Calvin? L'industrie, l'art, sont répudiés; les lettres, les sciences ne trouveront pas davantage grâce aux yeux de l'inflexible Tertullien ; elles seront aussi comprises dans l'anathème. Pour interdire les lettres profanes , Tertullien se fonde sur la nécessité ou serait le maître chrétien de se soumettre à des formalités, qui sont autant d'hommages rendus au polythéisme. Il lui faudra avoir dans son école les images des dieux , célébrer les fêtes de Minerve, lui offrir les prémices du salaire qu'il reçoit de ses élèves. De ces anathèmes contre l'industrie, contre l'art, contre les sciences et les lettres, à la proscription de la philosophie, il n'y a qu'un pas. Que dis-je? moins que l'art, moins que la littérature , la philosophie pouvait trouver grâce aux db,Google

The text on this page is estimated to be only 25.37% accurate

_ 94 — yeux (le Tertullicien ; car, pour lui , la philosophie, c'est l'hérésie. Les apologistes grecs accepteront, eu l'épurant, la philosophie, la philosophie de Platon du moins; TertuUien rompt avec Platon , comme avec le Lycée et le Portique. Dans les systèmes des plus sages philosophes, il ne voit que des plagiats adultères des Écritures. Tertullien a donc combattu la philosophie ; il l'a combattue dans les Prescriptions, dans ses divers traités contre Marcion , Valenlin , Praxéas, véritables ouvrages philosophiques sous forme théologique. Ce n'est pas là, toutefois, que nous irons chercher sa véritable pensée ; ces ouvrages, que nous examinerons tout à l'heure, et à un autre point de vue , se rapportent à la métaphysique plus qu'à l'histoire morale du christianisme. Nous avons deux ouvrages où se dessinent mieux le caractère de TertuUien et le jour sous lequel l'Église latine considérait la philosophie; ces deux ouvrages sont : les traités du Témoignage de Hdme, et de H Ame. Dans le premier de ces ouvrages , du Témoignage de Pâme, le caractère particulier de TertuUien et son dédain pour la philosophie se trahissent tout d'abord. Dès le début , TerluIUen rappelle qu'avant lui, plusieurs apologistes de la religion chrétienne ont confondu le paganisme par ses propres aveux , par les nombreuses et perpétuelles contradictions de ses philosophes) db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.41% accurate

— 95 — et que cependant ces travaux si pénibles, ces profondes et laborieuses recherches n'ont pas produit les fruits qu'on en devait attendre. Il faut donc frapper à une autre porte; évoquer, non pas des preuves obscures, mais en appeler à des témoignages évidents; en un mot, demander à la conscience ce que, Jusque-là, on avait inutilement demandé à la raison. L'âme sera donc appelée à témoigner sur elle-même, à parler de son origine, de sa dignité, de son avenir; non point l'âme telle que l'ont faite l'Académie, le Lycée, ou le Portique; mais bien l'âme dans sa naïveté et sa beauté primitives; l'âme telle qu'elle se révèle dans ces moments sublimes, dans ces élans involontaires, où elle semble la voix de Dieu même. Qu'elle vienne donc, cette âme rude et franche, qu'elle vienne rendre d'elle-même un témoignage irrécusable, témoignage d'autant plus vrai, qu'il est plus simple; d'autant plus simple, qu'il est plus populaire; d'autant plus populaire et commun, qu'il est plus naturel et, par conséquent, divin. Eh bien, cette âme ainsi interrogée dans ses soudaines illuminations, dans ses brusques ravissements, que dit-elle? Elle proclame l'existence de Dieu, son unité, sa bonté; elle proclame aussi sa propre immortalité par la crainte de la mort, par l'intérêt qui s'attache, au delà du tombeau, à ceux que l'on a chéris sur la terre, par l'espoir, Google

The text on this page is estimated to be only 25.50% accurate

— 9G — rance de vivre dans la nicmoirc des liommes , tous
itisliucls admirables, pressentiments sublimes, échos divers d'une même et
indestructible croyance. On le voit : aux yeux de Tertullien , la certitude
n'est plus dans l'esprit, elle est dans l'âme : c'est toute la distance qui sépare
la foi de la métaphysique. C'est ainsi du reste que , dans tous les temps , on
a combattu les opinions anciennes, attaquant tour à tour la raison par la foi,
ou la foi par le doute. Singulier retour des choses humaines ! La
philosophie^ un jour, s'em|>arera de ces armes du christianisme naissant ;
Rousseau invoquera, contre la tradition, cette voix de la conscience que
ïertullien fait parler contre la pliilosophie. La philosophie , indirectement
attaquée dans le Tifmoignage de Vâme, l'est ouvertement dans le traité de
l'Âme. Tertullien tout d'abord la prend à partie dans son représentant le plus
grave, dans Socrale. Le fasie de ses derniers moments ne l'étonné point; et,
plus sévère que le philosophe de Genève, dans le fils de Sophronisqtie,
même mourant, il ne voit qu'un sophiste. Qui jamais, en effet, a découvert la
vérité, si Dieu ne lu lui a révélée? Mais quelques philosophes, dira-t-on, se
rencontrent quelquefois avec les chrétiens. « 11 n'est pas étonnant, reprend
Tertullien, que cette longue et terrible tempête d'opinions et d'eireurs les ait
quelquedb,Google

The text on this page is estimated to be only 27.79% accurate

— 97 — fois jetés au port par aventure , el par un heureux égarement. M Puis, repoussant ta sagesse païenne par une superbe ironie : « Sans doute la sagesse divine se serait trompée , en établissant son berceau et son école dans la Judée, plutôt que dans la Grèce ! » Il quitte cette véhémence cependant, et entre dans des discussions métaphysiques sur les sens, leurs organes, sur nos sensations, sur le sentiment et l'intelligence, sur la vie dans les plantes et dans les animaux. Ces détails, purement philosophiques , ne lui sauraient longtemps convenir; aussi, satisfait d'avoir attaqué , en passant , Lucrèce et Platon , il revient, dans le reste de ce traité, à des idées morales qui se rattachent au témoignage de l'âme , et le complètent. Il a sur le sommeil de ces pensées profondes qui ne pouvaient sortir que des méditations chrétiennes. Le sommeil, avait dit la sagesse profane dans ses plus douces consolations, le sommeil, c'est l'image de la mort. — Le sommeil , reprend la philosophie du christianisme, c'est l'image et la preuve de l'immortalité. L'âme, par son activité pendant le sommeil, révèle hautement sa divine et immortelle essence. A cette preuve de l'immortalité de l'âme par son activité pendant le sommeil, Tertullien en ajoute d'autres : « Cette âme a ses souffrances , ses joies à elle; joies et souffrances indépendantes de l'action du corps, et qui sont,

The text on this page is estimated to be only 29.17% accurate

vent le coDtrarieDt; elle montre, même au milieu de ses douleurs, qu'elle est maîtresse du corps qu'elle anime : voyez l'âme de Mucius, quand il livre aux flammes du bûcher la main qui a manqué Porsenna. » Nous avons considéré TertuUien comme apologiste et comme moraliste, il nous reste à montrer en lui l'adversaire de l'hérésie. Le plus célèbre des traités de Tertullien contre les hérésies et celui qui contient en quelque sorte tous les autres, ce sont les Prescriptions. TertuUien s'y montre tout d'abord avec une vigueur singulière de raisonnement. L'hérésie est nécessaire ; elle est la pierre de touche de la foi; il ne faut donc pas s'en scandaliser; c'est la pensée de l'apôtre. Puis , s'adressant aux hérétiques du mépris et superbe ton dont il répondait aux païens, il n'accepte pas la loi , il la fait. Ainsi, en face de l'hérésie, il est, pour ainsi dire , défenseur et non demandeur ; il ne descend pas à prouver la légitimité de ses titres , il lui demande les siens. Pour lui, il est en possession de la vérité , c'est à elle , à l'hérésie , si elle a des droits plus anciens, à les produire. Jusque-là, TertuUien n'a point à discuter avec elle; il lui oppose la prescription. Déjà, dans son Apologétique^ il avait dit : « A tous les corrupteurs de l'Évangile nous opposons l'argument invincible de la prescription, u c'est-à-dire du droit, db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.30% accurate

du droit de vérité conOmië par la possession ; M Qui êtes-vous , vous qui me venez disputer mon héritage? Depuis quand et d'où êtes-vous venus? à quel titre, Marcion, coupez-vous ma forêt? Qui vous a permis, Valentin, de détourner mes canaux? Qui vous autorise, Apelle, à ébranler mes bornes ? comment osez-vous semer ici et vivre à discrétion? ceci est mon bien ; j'en ai depuis longtemps et la première, la possession ; je descends des anciens possesseurs , et je prouve ma descendance par des titres authentiques. » Cette solennelle déclaration , cette tin de non-recevoir tout d'abord opposées à l'hérésie, et les droits de l'Eglise réservés, Tertullien consent à discuter les objections des hérétiques. Il les confond par leurs erreurs, mais principalement par leurs mœurs; il ne leur demande pas seulement compte de leurs opinions, mais de leurs vices ; puis , opposant à leurs perpétuelles inconstances, à leurs dérèglements , la fixité des doctrines et la pureté des mœurs chrétiennes , le tableau des Églises naissantes, leur concorde, leurs traditions immuables, il s'écrie : n Parcourez les Églises apostoliques où président encore et aux mêmes places les chaires des apôtres. Êtes-vous près de l'Achaïe, vous avez Corinthe; de la Macédoine , vous avez Philippi et Thessalonique. Passez-vous en Asie, vous avez Éphèse. Êtes-vous sur les frontières de l'Italie, vous avez

db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.71% accurate

Borne , heureuse Église dans le sein de laquelle les apôtres ODt répandu leur sang et leurs doctrines! » EnBn, après avoir, par les mœurs, par la tradition, par les doctrines, convaincu les liérétiques de nouveauté et par conséquent d'illégitimité, Tertullien termine par cette réflexion : « Les hérétiques varient dans leurs règles ; chacun parmi eux se croit en droit de changer et de modifier par son propre esprit ce qu'il a reçu, comme c'est par son propre esprit que l'auteur de la secte l'a composé. L'hérésie retient toujours sa propre nature en ne cessant d'innover, et le progrès de la chose est semblable à son origine; ce qui a été permis à Valentin, l'est aussi aux valeniiniens Les marcionites ont le même droit que Marcion , et les auteurs d'une hérésie n'ont pas plus le droit d'innover que leurs sectaleui-s ; tout change dans les hérésies ; et quand on les pénètre '*à fond, on les trouve dans leur suite différentes en beaucoup de points de ce qu'elles ont été dans leur naissance. » Ces paroles, dont nous empruntons la traduction à Bussuet, qui y a puisé le titre et l'idée de ses Fariationur , , résument le traité de Tertullien. Cette réfutation générale des hérésies ne pouvait toutefois suffire ni au besoin de la vérité, ni à l'ardeur du génie de Tertullien ; aussi à la fin même des Prescriptions ^ prenait-il l'engagement db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.80% accurate

qu'il a tenu, d'une lutte plus vive et plus longue. a Nous venons, y dit-il, de donner des armes pour combattre généralement toutes les hérésies ; dans la suite, si Dieu nous en fait la grâce, nous répondrons à quelques liérésies en particulier. » 11 y a répondu en effet. Le premier et le principal de ces traités particuliers de Tertullien est dirigé contre Marcion. Marcion admettait deux dieux différents; de ces dieux, le créateur esL le second, le dieu inférieur; aussi prétendait-il que quand le créateur avait dit : « Quelalumière soit faite, » c'était moins un commandement ({u'il adressait à la nature, qu'une prière au Dieu suprême qui était au-dessus de lui. L'erreur de Marcion, on le reconnaît, venait du dualisme oriental. Frappé des imperfections apparentes de l'univers, et ne les voulant point attribuer à un dieu parfait, Marcion en faisait auteur le dieu inférieur. Tertullien montre que la sagesse et la puissance du créateur éclatent partout dans celle nature si vile et si îmiKirfaite aux yeux de Marcion. « Ne remontez passî liant, abaissez vos regards sur ce qui semble leur échapper : la fleur cachée dans le buisson comme celle qui émaille nos prairies; le plus petit des coquillages aussi bien que celui qui nous donne la pourpre; l'aile du dernier des insectes non moins que la magnitique parure du paon , vous montrent-ils dans le créalenr un si misérable ouvrier ? r.,'Google

The text on this page is estimated to be only 24.35% accurate

— ^Q•i — vnus qui regardez en pitic ces mêmes insectes en qui la merveilleuse main qui les a faits a réparé la faiblesse par l'adresse dont elle les a doués, imitez, si vous le pouvez, les construc-[<]tiens de l'abeille, les greniers de ta fourmi[^] le venin de la cantharide, l'aiguillon de la mouche, la trompette et la lance du moucheron. Si d'aussi faibles créatures, ou servent à vos besoins, ou vous préservent des ennemis, quels sentiments avez-TOus pour de plus grandes, vous qui refusez de reconnaître le créateur dans ses moindres ouvrages? ne sortez pas de vous-mêmes; considérez l'homme, au dedans, au dehors de lui-même; Irouve-t-il plus grâce à vos yeux, cet ouvrage de Dieu? H Tableau brillant et simple tout à la fois qu'il termine par ce trait plein de fraîcheur et de grAce. « Si je vous présente une rose ; oserezvous encore calomnier le créateur ? » Bernardin de Saint-Pierre a décrit , avec infiniment de charme , l'histoire du rosier qui om[^]t sa trèsmodeste fenêtre du faubourg Saint-Marceau; mais cette anatomie descriptive vaut-elle la vive et courte pensée de Tertullien? Remarquons comment, à des époques si éloignées l'une de l'autre, le besoin des douces et fraîches images saisissait et le génie sévère de Tertulltep et la tendre rêverie de l'auteur des Étwles de la nature. db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.73% accurate

— 103 — Tertullien n'est pas moins admirable quand , combattant par l'ironie et le raisonnement le double principe de Marcion , il termine par ce dilemme qu'il développe avec une invincible logique : « Dieu est un ou il n'est pas ; et il y aurait un moindre blasphème à nier son existence qu'à le supposer autre que ce qu'il doit être. Or, Dieu est l'être souverainement grand , nécessairement éternel, sans principe, sans commencement, sans fin. Avoir de Dieu une autre idée, c'est le méconnaître; c'est le nier en lui ôtant ce qui le constitue essentiellement. Et comment , s'il avait un égal , serait-il souverainement grand ? Or , il y a un égal , s'il y a un second être souverainement grand. Deux êtres souverainement grands ne sauraient exister à la fois , parce que l'essence de l'être souverainement grand est de n' avoir point d'égal, et la prérogative de n'avoir point d'égal ne peut convenir qu'à un seul. L'être souverainement grand efface nécessairement tout être , tout rival que vous prétendrez lui égaler, par la raison même qu'il est souverainement grand; et que dès lors ce second être, quelque grand que vous le supposiez, ne peut plus être souverainement grand. Dieu est donc essentiellement un ; et s'il n'était un, il ne serait point du tout. » D'autres hérétiques tombèrent sous les coups de Tertullien. Après Marcion , après Hermogène , il combattit les valentiniens et Praxéas qui niait

db,Google

The text on this page is estimated to be only 28.59% accurate

— 104 — l'unité de l'essence de la Divinité. Nous ne le suivrons pas plus loin dans ces controverses où nous aurions toujours à admirer la vigueur de sa dialectique et les vives couleurs dont il sait revêtir des idées qui s'y prêtait difficilement. Déplorable fragilité de l'esprit humain! le défenseur intrépide de la morale et de la discipline chrétienne, le rude adversaire des hérétiques, va nous donner le spectacle de ses propres erreurs. Dans un bourg de la Mysie , dans Ârbadan , était né un de ces esprits ardents et inquiets qui apparaissent surtout aux époques de fermentation religieuse. Après Marcion , après Âpelle, après Valentin^ parut Montaa. Montan était un libérateur. Il prétendait que Dieu avait voulu sauver le monde d'abord par Moïse et par les prophètes; qu'ayant échoué dans ce dessein, il était descendu eu lui Montan par le moyen du Saint-Esprit, et dans deux prophétesses , Priscille et Maxiraille, toutes deux fort riches et fort attachées à sa doctrine. Montan et ses sectateurs s'accordaient toutefois à reconnaître que l'Esprit saint avait inspiré les apôtres; mais ils distinguaient le Saint-Esprit du Paraclet. Le Paraclet, selon eux, avait inspiré Montan , et avait dit par sa bouche des clioses bien supérieures à celles que Jésus-Christ avait enseignées dans son Évangile. Sa morale du reste était austère : db,Google

The text on this page is estimated to be only 29.01% accurate

— 105 — U ordonnait plusieurs carêmes , condamnait les secondes nocces; recommandait de ne point fuir la persécution , et de refuser la pénitence à ceux qui étaient tombés. Les montanistes remplirent presque toute la Pbyrgie , se répandirent dans la Galatie, s' établirent à Constantinople et pénétrèrent jusque dans l'Afrique. Leur morale rigide et leur imagination exaltée séduisirent le génie ardent et sombre de Terlullien. D'autres motifs, la jalousie et les affronts du clergé romain , l'auraient aussi, selon saint Jérôme, poussé dans le camp de l'erreur. L'hérésie de Montan était double : elle portait sur la tradition et sur la discipline. Si la première révélation avait été , pour ainsi dire, incomplète; si Dieu pouvait se manifester à chaque bommepar de soudaines illuminations; si audessus et en dehors de l'Église , une voix inlérienne parle à chacun de nous , et nous fait juge de noire foi, que devient la tradition , que devient l'autorité de l'Église? Or, le Paraclet de Montau , c'était l'imagination et les écarts substitués à l'autorité , à la parole de l'Église ; chez lui, la règle suprême, c'était l'inspiration. Dans la discipline, Montan n'errait pas moins. L'Eglise honorait la chasteté ; Montan proscriit les secondes Doces ; l'Église conseillait le jeûne et la sobriété ; Montan condamne les repas quotidiens; l'Église enfin recommandait la constance dans les tourdb,Google

The text on this page is estimated to be only 20.31% accurate

— 106 —
menis, Montan veill que de soi-même on coure au-devant de la mort. Ces exagérations séduisirent naturellement l'enthousiaste de Tertullien. Plein de dédain pour la philosophie et ses vaines subtilités, avant même de connaître Montan, il en avait appelé des sophismes au témoignage naïf de l'âme ; du savoir, à l'inspiration ; le prétendu Paraclet de Montan lui offrait donc une voie agréable vers ces communications intimes de Dieu avec l'âme, qui, selon lui, devaient remplacer les incertitudes de la science ; il s'y jeta avec ardeur. Mais nous n'insisterons pas sur ces erreurs d'un grand génie ; il les faut oublier en présence de tant de services rendus à l'Église, et hors de l'Église, à la liberté et à la dignité de la conscience humaine. Tertullien mourut dans un âge avancé ; il mourut non pas loin, mais en dehors de l'Église. Toutefois les erreurs de son zèle n'ont pu effacer la grandeur de ses services. Cyprien, et ce fut là une partie de la gloire de Tertullien, Cyprien le reconnut, tout d'abord, pour le fondateur du dogme et de la discipline : « Donnez-moi le maître, » disait-il. Oui, Tertullien est le maître de la vie chrétienne ; et l'Église, qui n'a pu inscrire son nom dans ses fastes glorieux, le cite souvent dans ses chaires. Car si l'Église n'a pu placer dans ses temples l'image de celui qui, d'une main si ferme, en avait posé les solides
db,Google

The text on this page is estimated to be only 17.83% accurate

~ 107 — fondements, elle ne pouvait non plus oublier que cet homme avait préparé sa victoire ; qu'il avait créé, en regard de la puissance impériale, de la puissance temporelle, une puissance morale et spirituelle qui la devait détrôner; qu'il avait rompu les liens qui attachaient encore au vieux monde païen la société chrétienne ; qu'il avait terrassé les hérésies , et que tour à tour apologiste ou docteur, le bouclier ou l'épée d'Israël, il avait, de ses mains triomphantes, élevé le périBlylo de ce temple chrétien où viendront s'abriter les barbares et le moyen âge. Bossuet, comme Cyprien , faisait de Tertullien sa lecture habituelle- Cette prédilection de Bossuet est presque une consécration. db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.76% accurate

CHAPITRE V. *sitRT cnvx*n. Cyprien, *cotnnie* Tertulien, naquit à Carthage, vers le commencement du m^e siècle, d'une famille qui tenait un rang considérable. Elevé au sein du paganisme, il suivit d'abord la carrière du barreau, où ses talents et ses succès fixèrent sur lui l'attention des Carthaginois qui le voulurent avoir pour professeur d'éloquence. Dans cette nouvelle carrière, Cyprien ne tarda pas à se faire un grand nom ; mais cette gloire ne devait pas rester aux lettres profanes. Un saint prêtre de Carthage, Cécilien, le convertit au christianisme. C

The text on this page is estimated to be only 23.31% accurate

— 109 — Les chrétiens avaient accueilli avec joie la conversion de Cyprien. Ils se hâtèrent de l'attacher à l'Église. Et un même jour, Cyprien reçut une double consécration; il fut ordonné prêtre et évêque. On a cru, et non sans vraisemblance, que Cyprien nous avait laissé, dans l'épître à Donat, la peinture des agitations de sa vie première, et les motifs qui, l'y faisant renoncer, l'avaient conduit des tempêtes du monde et des écarts de la gloire au port de la religion. Cette lettre à Donat forme donc ainsi une introduction naturelle et intéressante au caractère et aux œuvres de Cyprien. Par un souvenir de rhétorique, ou plutôt par ce tour nouveau et gracieux de l'imagination chrétienne, que nous avons déjà remarqué, Cyprien place dans un cadre ingénieux et neuf les confidences qu'il fait et les conseils qu'il donne à Donat. C'est pendant le repos des vendanges, au fond d'une grotte tapissée de pampres jaunissants dont le feuillage flexible s'entrelace en festons au-dessus de leurs têtes, que Cyprien et Donat se donnent le spectacle des erreurs, des vanités et des grandeurs humaines. L'entretien commence avec une simplicité charmante : « Vous faites bien, mon cher Donat, de me rappeler ma promesse ; je ne l'avais point oubliée ; et d'ailleurs la saison et la liberté d'esprit qu'elle nous donne, l'à-propos des vendanges et l'usage où l'on est de confabuler, Google

The text on this page is estimated to be only 25.99% accurate

sacrer au repos la dernière période de l'année, le lieu même où nous sommes, une certaine mollesse, qu'avec les douces vapeurs qui s'exhalent de nos jardins, l'autoaine répand dans chacun de nos sens , tout nous invite à ces conversations cjui occupent si agréablement les journées, et dont le charme secret pénétrant tous les cœurs, les dispose à l'amour de la vérité et à la connaissance des préceptes divins. Pour qu'aucun témoin étranger ne trouble, qu'aucuu bruit importun n'interrompe notre entrelieu , allons , loin de la maison , uous retirer sous ce berceau ; nous y trouverons une solitude à souhait, protégée contre les ardeurs du soleil par l'épais feuillage de cette vigne dont les rameaux se jouent en serpentant le long de cette treille qui la soutient, et nous présentent un portique de verdure; nous pouvons ici commodément méditer et conférer ensemble : le riant aspect de ce verger récréera nos regards, en même temps que notre esprit se nourrira agréablement de vérités utiles. » Viennent ensuite sous forme de conseils , des conBdences touchantes : « Du temps où j'étais plongé dans les ténèbres et clans une profonde obscurité, flottant sur la mer orageuse du siècle, errant çà et là, sans roule fixe, et ni'ignorant moi-même, je legardals comme bien difficile à croire , difficile à esj}érer MbvGoogle

The text on this page is estimated to be only 27.70% accurate

que Ton pût, sans changer de corps, devenir un homme tout nouveau. Le moyen, me disais-je à moi-même, de renoncer tout à coup soit à des penchants naturels, soit à des habitudes invétérées, dont les impressions se sont profondément gravées dans l'âme? de devenir sobre, quand on est accoutumé à la bonne chère et au luxe des festins ; de ne se montrer que sous l'extérieur le plus simple, quand on ne paraissait en public qu'avec une riche parure, éclatante d'or et de pompe ? Demanderez-vous à cet homme, nourri dans les dignités et dans les honneurs où il mettait son bonheur, lui demanderez-vous de descendre à la vie privée? Non ; qui s'est laissé, pendant toute la vie , enchaîner par les liens de la volupté, devient, sous l'empire de l'habitude, esclave des sensualités , de l'orgueil , de la colère , de l'ambition. Telles étaient les pensées qui venaient souvent s'offrir à mon esprit; je me sentais de toutes parts enlacé dans les passions qui me captivaient autrefois; je cédaï avec complaisance à leur douceur qui me paraissait invincible; je désespérais de pouvoir jamais m'arracher à des maux qui avaient pris sur moi l'empire de l'habitude. » Après ce préambule , déjà si pittoresque et si intéressant par l'émotion contenue qui en colore les expressions et en anime les sentiments, après cette co^{ndence} voilée, qui est en même temps

db,Google

The text on this page is estimated to be only 27.35% accurate

— H2 — un avertissement chrétien, doux et grave, Cyprien sait encore trouver un tour dramatique et nouveau pour exciter et soutenir l'attention de Donat. Par une vive et heureuse supposition, depuis, souvent et diversement imitée, il se transporte en imagination, lui et son auditeur, sur un Heu élevé d'où se découvre à eux Carthage tout entière , avec ses cirques , ses forum , ses palais , avec tous les théâtres des passions et des luttes humaines; et de là, mettant sous les yeux de Donat tout le spectacle de la vie humaine , dans l'intérieur des maisons comme sur la place publique, il lui étale toutes les misères réelles cachées sous des bonheurs apparents : poursuite des honneurs , de la gloire , des plaisirs ; jeux sanglants du cirque , jeux des théâtres plus tranquilles, mais non moins dangereux pour l'âme. Bossuet s'est emparé de cette dramatique peinture, et comme toujours, il a été original en traduisant. Mais laissons parler Cyprien Itinérien : « Voici flue se préparent les jeux des gladiateurs; vous y pourrez, par des spectacles de sang, repaître vos féroces regards. Cet athlète fut longtemps nourri des sucres les plus substantiels : on l'engraissait, pour qu'il mourût, à plus grands frais. Quoi ! un homme froidement égorgé pour le plaisir des yeux, le meurtre érigé en science, devenu une élude, un usage ! il faut commettre le crime, que dis-je ! il en faut tenir école; c'est un état de droit, Google

The text on this page is estimated to be only 26.79% accurate

— 113 — tiier, une gloire de mourir. » Notons cette pro* testation de la conscience chrétienne contre des jeux parricides ; répété par Prudence, et par lui porté jusqu'à Salvien , ce cri ébranlera les amphithéâtres de Trêves et de Cologne , jusqu'au jour où, vengeurs de leurs frères égorgés dans le cirque, les barbares viendront le renverser. Cette lettre à Donat, si belle par les sentiments, n'est pas exempte de quelques traces de mauvais goût ; le rhéteur s'y reconnaît quelquefois : désormais nous ne verrons plus que l'évêque. Les premiers temps de l'épiscopat de Cyprien furent tranquilles. Depuis quarante ans environ, depuis Maximin et depuis Sévère , l'Église jouissait d'un calme assez profond. Mais la persécution , ralentie et non éteinte , devait se rallumer plus vive et plus étendue : Dèce publia un édit contre les chrétiens. Gibbon donne pour motif à cette persécution , je ne veux pas dire pour excuse, la prévoyance de Dèce qui , dans les chrétiens , avait deviné les futurs héritiers des Césars ; je doute que Dèce, quelle que fût sa pénétration, ait vu d'aussi loin. Quoi qu'il en soit, dans l'intérêt de son troupeau et fidèle au précepte de l'apôtre, Cyprien crut devoir fuir. Cette fuite lui fut reprochée ; voici , à ces reproches , la réponse de Cyprien : a Conformément à l'ordre que nous en donne le Seigneur, au premier signe de la persécution , db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.17% accurate

— 114 — entendant un peuple furieux demander ma tête à grands cris , je pensai , moins dans l'intérêt de ma sûreté personnelle que dans celui de la tranquillité publique, à me retirer pour quelque temps. J'aurais craint que ma présence ne parût téméraire » et ne donnât de nouveaux prétextes à la sédition ; mais, quoique éloigné de mon troupeau, mon esprit, mes conseils, mes actes étaient avec vous; je n'ai cessé, autant qu'il était en moi, de veiller aux besoins de mes frères. » Cyprien, en effet, n'oubliait point son peuple; il encourageait , soutenait et glorifiait les martyrs, et ne cessait de prodiguer à son troupeau , nonseulement les conseils d'une vive sollicitude, mais les secours d'une inépuisable charité. Il le faut contempler dans cette situation^ gouvernant et soutenant , du fond de l'exil , la société chrétienne. Il écrit aux prêtres qui ont confessé la foi; aux chrétiens qui souffrent dans les mines» « Cyprien aux prêtres et aux diacres* de son Église : « De cette tranquille retraite que la faveur divine m'a ménagée, je vous écris, mes très-chers frères, pour vous témoigner d'abord ma joie d'apprendre que vous-mêmes n'avez rien à craindre pour votre liberté ; mais, les circonstances me tenant éloigné de Carthage, je vous conjure, par votre foi et votre piété, de remplir fidèlement vos fonctions et les miennes, en sorte que l'ordre et l'exactitude de,Google

The text on this page is estimated to be only 18.76% accurate

— <16 — de la discipline n'aient point à souffrir de mon absence. Noire premier devoir est de fournir aux besoins des confesseurs, prisonniers pour la cause de Jësus-Christ, et des pauvres qui persévèrent dans la foi; je demande que rien ne leur manque. Je ne réclame pas moins pour eux tous les ménagements et les délicatesses d'une sage et paternelle sollicitude à leur procurer les consolations qui leur sont nécessaires. Je recommande spécialement ù vos soins les veuves tfl tous ceui qui sont dans Tindigeiice , les malades, les étrangers; disiribuez-leur ce que j'ai laissé de mon fonds entre les mains du prêtre Rogalien -, et comme je crains que cela ne suffise point, je lui fais passer une autre somme. » Cypriai» en soutenant son troupeau, ne veut point braver ses ennemis ; à la charité de l'évêque, il joint la prudence du chef de gouvernement : « Ceux que la charité portera à visiter noa saints oonlèsseurs , le doivent faire avec précaution , ne pas se présenter dans les prisons eu grand nombre, pour ne point porter ombrage à nos ennemis, qui ikiiraiient par leur en refuser l'accès. PreoBE garde aussi que les prêtres qui vont y offnr le saint sacrifice, n'y paraissent que tour à tour, accompagnés d'on seul diacre. Nous devons en toiitt ^tre ïllouy et humbles, comme il convient à des serviteurs de Dieu , nous accom* modtiF au temps, et procurer le r^os au peuple, u db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.41% accurate

— 116 — Telle est, sous la main de Tévèque, même perséculée, même privée de son chef, la société chrétienne. Ainsi, tandis que dans le monde romain tombent de toutes parts les liens qui en avaient fait la force ; que le sénat a perdu son autorité, le peuple, sa soumission, la majesté impériale, son prestige, les lois, leur empire ; à côté de ce monde, au milieu de lui s'est élevé, grandit, se répand un peuple chrétien, uni, soumis et libre tout à la fois ; qui trouve dans la voix de son évêque, sa règle, ses franchises et un appui ; qui, dans l'organisation hiérarchique de l'Eglise, a tout un ordre civil et politique : assemblées, représentants, voix publique. Ce peuple, s'il souffre, a qui veille sur lui, qui le conseille, s'il est persécuté, qui lui donne du pain, s'il en manque. Comparez à ce peuple si dévoué et si fort, quoique peu nombreux encore, la société païenne, délaissée et languissante, également malade de ses misères morales et matérielles, et vous devinerez facilement où est l'avenir. L'Eglise pourtant avait ses mauvais jours. La persécution ne trouvait pas tous les chrétiens également inébranlables ; elle intimidait quelquefois la faiblesse ; elle amenait le schisme. Ce fut la douleur qui pour Cyprien se joignit aux chagrins de l'exil. Deux prêtres, Novat et Novatien, se déclarèrent contre lui ; voici à quelle occasion ou plutôt sous quel prétexte. Pendant la persécution,

The text on this page is estimated to be only 26.98% accurate

tion, tous les chrétiens n'avaient pas montré la même fermeté; quelques-uns avaient faibli, ceux-ci à la vue seule, ceux-là aux premières atteintes des tourments; d'autres avaient sacrifié aux idoles, d'autres enfin avaient abjuré sur l'ordre du magistrat, et ils en avaient reçu un certificat de polythéisme, libellati. Quelle conduite fallait-il tenir à l'égard de ces chrétiens faibles ou parjures? Cyprien inclinait à l'indulgence; il faisait la part de la faiblesse humaine, et à côté des sévérités nécessaires, des expiations légitimes, il plaçait les miséricordes de l'Église. Ainsi ne pensaient pas Novat et Novatien. Novat, prêtre de Carthage, d'abord attaché à Cyprien, s'en sépara; il voulait prévenir l'excommunication que ses crimes avaient méritée. Il entraîna dans sa défection quelques prêtres et entre autres Félicissime, prêtre violent et déréglé dans ses mœurs. A Rome, Félicissime et Novat rencontrèrent Novatien. Philosophe d'abord, Novatien avait plus tard et avec ardeur embrassé le christianisme; il jouissait d'une haute réputation de savoir et d'éloquence. On a de lui un traité sur la Trinité, ordinairement inséré à la suite des œuvres de Tertullien. A Rome, un intérêt commun de haine et d'ambition réunit Novatien et Novat. Saint Fabien, évêque de Rome, venait de mourir. On élut pour le remplacer Corneille, prêtre de l'Église de Rome. db,Google

The text on this page is estimated to be only 22.53% accurate

„ 118 _ Corneille s'était montré indulgent à ceux qui étaient tombés durant la persécution. Novatien soutenait que, même à l'heure de la mort, on ne devait pas admettre à la réconciliation, non-seulement ceux qui étaient tombés dans les trois grands crimes de l'idolâtrie, de riiomicide et de la fornication , mais ceux même qui s'étaient rendus coupables de péchés mortels ; il ne reconnaissait à l'Église le pouvoir d'en remettre aucun de cette nature. Ce fut sur ce prétexte que Novat et Novatien s'élevèrent contre lui. Ils nommèrent d'abord à sa place un faux évêque, appelé Fortunat; puis Novatien fmit par gagner quelques évêques, et par eux il se fit ordonner prêtre de Rome. Du schisme, il arriva bientôt à l'hérésie, et fut le chef de la secte des novatiens. Un moment Novat et Novatien intimidèrent ou surprirent la religion de Corneille; mais ils ne purent ébranler te courage et la modération de Cyprien. D'accord sur le but, la condamnation et lerenversementdeCyprien, Novat et Novatien au fond ne s'entendaient pas ; car si Novatien trouvait Cyprien trop indulgent, Novat le trouvait encore trop rigoureux; mais, par deux chemins opposés, ils arrivaient au même but. A Rome, Novatien prêchait une excessive sévérité ; àCarthage, Novat, une extrême indulgence. Ces deux moyens , en apparence contraires, en réalité s'accordaient parfaitement. A Carthage, le génie db,Google

The text on this page is estimated to be only 21.61% accurate

— H9 — du peuple L'iait pliilût porlû ati rigorisme; à Rome, U
iiiclôait à la modûration. En prenant ainsi à rebours Rome et Carthage, on
les excitait également contre Cyprieu et contre Corneille, contre l'évêque et
contre le pape. Cypri«i ne se départit point d'une sage modération. Tout en
s'arfligeant sur ceux de ses frères qui ont failli , il se demande s'il faut les
tenir à jamais exclus de celte Église qu'ils ont un moment abandonnée. Ne
doit-on pas faire la pai't de l'infirmité humaine et la part surtout de la
charité? Cette persécution, à laquelle quelques-uns ont succombé, n'a-t-elle
pas été en définitive salutaire à tous ? n'a-t-elle pas ranimé des vertus
assoupies, et par le péril commun ramené la concorde? Toutefois, si l'Église
doit accueillir le repentir, elle doit craindra auiisi d'encourager la tiédeur ou
la faiblesse ; elle ne refusera donc pas le pardon à des chutes réparables
quoique tristes; mais ce pardon, le repentir le doit précéder et justifier} une
indulgence sans expiation serait tout à la fois et une faiblesse inexcusable et
un dangereux exemple. Tel est le sage tempérament que garde Cyprien ; tels
sont les sages conseils qu'il donne dans son traité : Des relaps. a A Dieu ne
plaise que je cherche à charger les coupables! non, je veux seulement
exciter un frère à la peine et à la satisfaction. Flatter lepédb,Google

The text on this page is estimated to be only 27.66% accurate

— V20 — cheur par une indulgeoce a contre-temps, c'est lui méûager de nouvelles occasions de pécher ; mais reprendre son frère et lui donner de généreux conseils, c'est lui ouvrir la porte du salut; ainsi le prêtre du Seigneur ne doit point tromper le coupable , mais le guérir par de salutaires remèdes. Ce n'était donc pas assez de tous les maux delà persécution! Voici que pour comble d'infortune, un poison séducteur s'est glissé parmi nous sous le nom spécieux de miséricoi'de. Contre la rigueur de l'Évangile, et au mépris de la loi de Dieu, l'on donne et l'on reçoit indiscrètement la paix et la communion; inutile et fausse paix, pernicieuse à ceux qui la donnent, inutile à ceux qui la reçoivent ! Pour vous , bien-aimés frères , que la crainte du Seigneur retient encore sur le bord du précipice, vous qui, dans votre unité même, n'avez point perdu le souv«iir de votre blessure , envisagez vos fautes d'un œil pénétré de douleur et de repentir ; écoutez les reproches sévères que vous adresse votre conscience, et sans trop légèrement préjuger votre pardon, ne désespérez point de la divine miséricorde. » On ne peut trop admirer la sage fermeté de Cyprien ; il sait concilier avec les ménagements de riiumaine faiblesse les sévérités de la discipline chrétienne, et faire du repentir un engagement plus fort à la foi un moment trahie. On sent du reste combien ces questions étaient vives

db,Google

The text on this page is estimated to be only 28.04% accurate

— 121 — et importantes pour la société chrétienne, au moment où elles s'agitaient. La société chrétienne était alors, au sein de l'empire, en état permanent de défiances et d'alarmes; elle avait à se défendre tout à la fois des pièges du dehors et des embûches du dedans. Elle lui fallait garder entre tous ses membres la pureté et l'union qui faisaient sa force et sa sûreté; ouvrir ses rangs à ceux qui y voudraient entrer, et pourtant exiger d'eux des garanties sévères. La société païenne, si elle était troublée par quelques-uns de ses membres, avait, pour les contenir et les réprimer, l'autorité et le secours des lois. Pour exciter le zèle, maintenir la concorde, encourager la faiblesse, glorifier le courage, la société chrétienne ne possédait qu'une ressource, la punition ou la récompense morale. Être mis, par la bouche de l'évêque, en dehors de la communion chrétienne, ou en recevoir l'absolution et de publiques louanges, c'était contre le relaps et pour le martyr, toutes les peines et toutes les récompenses dont pouvait disposer l'Église. Avec quelles précautions cette autorité toute spirituelle ne devait-elle pas être exercée ? quel mélange d'habileté et de force ne demandait pas l'exercice d'un tel ministère, et combien est merveilleuse l'influence de cette parole qui était tout à la fois la règle, le châtiment et la couronne du chrétien ! Ah milieu de ces luttes contre le schisme, des

db,Google

The text on this page is estimated to be only 21.17% accurate

— 122 — douleurs de l'exil, Cyprien trouva il encore du temps pour des ouvrages plus calmes et de plus douces exhortations : il confirmait les maximes de Tertullien contre les hérésies | il donnait aux vierges chrétiennes de sages conseils; il répondait au paganisme qui rejetait sur les chrétiens le désastre des saisons et les fléaux qui en étaient la suite ; il élevait en faveur des malheureux une voix éloquente , et faisait entendre en faveur de l'esclave des accents pleins de courage et de générosité. Le premier de ces traités de discipline et de morale est le traité intitulé *De la simplicité des pasteurs*. Ce traité se distingue des prescriptions de Tertullien par un caractère particulier, Tertullien expose les hérésies et les discute ; Cyprien n'entre point dans ce détail; il se contente d'opposer à leurs erreurs , à leurs variations, à leurs contradictions, le tableau de la constante tradition de l'Église, de son unité ; cette marche est plus haute et plus ferme : « U n'y a qu'un épiscopat, et comme il n'y a qu'un épiscopat, ainsi n'y a-t-il qu'une seule Église, répandue dans la vaste multitude des membres qui la composent. Du soleil sort une multitude de rayons, mais il n'y a qu'un seul centre de lumière ; du corps d'un arbre s'élèvent des rameaux en grand nombre, mais le corps tout entier demeure un. »

db,Google

The text on this page is estimated to be only 23.51% accurate

— 123 —
lient à un tronc fortement attaché à la terre par sa racine. D'une même source s'épanchent divers courants d'eau qui, malgré l'abondance des ruisseaux qui les partagent, remontent à leur commune origine. Séparez un rayon du corps du soleil ; plus de lumière là où le rapport est interrompu avec le principe de la lumière ; détachez une branche de l'arbre ; la branche rompue ne prendra point racine ; isolez un ruisseau de sa source , il va tarir et disparaître : telle est l'image de l'église ; la divine lumière qui la pénètre embrasse dans son rayon le monde tout entier ; mais elle vient d'un point unique qui distribue la clarté dans tous les lieux , sans que l'unité du principe soit divisée ; son inépuisable fécondité propage ses rameaux sur toute la terre , elle épanche au loin ses eaux abondantes : c'est partout le même principe , partout la même origine. » L'unité de la doctrine chrétienne, à ne la prendre même qu'historiquement , est une des plus belles conquêtes de l'esprit humain. Réunir toutes les intelligences, toutes les âmes dans un même symbole et une même foi ; donner à tous les peuples, à tous les âges, à toutes les sociétés un point fixe où pût se ramener et se rattacher la pensée humaine ; réaliser pour le monde ce que la philosophie osait à peine demander pour quelques disciples, n'est-ce pas ce qu'a fait l'Église, quand, dit, Google

The text on this page is estimated to be only 25.93% accurate

— 124 — repoussant de son sein les Itéreaies à mesure qu'elles naissaient, elle a opposé, dans l'unité de ses croyances, une tradition impérissable et une immuable barrière aux continuelles inconstances et aux inquiétudes de l'esprit humain. Une des préoccupations constantes de Tertullien avait été, nous l'avons vu, de régler la vie de la viei^e chrétienne ; c'est aussi la sollicitude de Cyprien. Il a fait un traité remarquable sous ce titre : Comment les vierges doivent se conduire. Le calme qui avait suivi la persécution de Dèce, et surtout la paix dont l'Église jouit pendant plusieurs années, sous le règne de Philippe, avaient singulièrement relâché , parmi les chrétiens , les liens de la discipline et la sévérité des mœurs. C'est pour remédier à ces désordres que Cyprien composa le traité sur la conduite des vierges. Avec le caractère d'indulgence et de délicatesse qui lui est propre, tout en indiquant les fautes, il insiste particulièrement sur les vertus. Il se plait à tracer de la vierge chrétienne un idéal qui pourra devenir un portrait : « Fleurs odoriférantes des églises, le plus bel ornement de la grâce divine, l'image de Dieu , où sa sainteté se refléchit avec le plus d'éclat , les viciées chrétiennes sont la portion la plus illustre du troupeau de Jésus-Christ. » Comme Tertullien, il s'élève contre ces artifices de la coquetterie, qui font mentir l'âge ou le visage de la femme. Il le fait db,Google

The text on this page is estimated to be only 27.30% accurate

— 125 —]ar lin magnifique mouvement quo saint Augustin citera comme un exemple de l'éloquence sublime : « L'on vient changer et intervertir ce que Dieu a fait ; mais c'est s'attaquer à Dieu même que d'entreprendre de reformer son ouvrage ! Dites-moi : voici un portrait sorti des mains d'un peintre excellent, où l'art, rival de la nature, a parfaitement exprimé les traits de son original. L'ouvrage achevé, si un aulre, sous le prétexte de le corriger et de le perfectionner, s'avisait d'y poiter le pinceau, ne serait-ce [ws faire au premier un sensible affront contre le(|iel il pourrait, à bon droit, témoigner son indignation ? Et vous , vous croyez pouvoir retoucher à l'image de Dieu, sans qu'il vous punisse d'une si étrange témérité. » Il donne ensuite aux vierges riches, sur l'emploi de leurs richesses, des conseils où ne perce pas moins la cliarité de l'évêque que la prudence du directeur : « Vous êtes riche, et vous vous croyez le droit d'user des biens que Dieu a voulu mettre à votre disposition. Usez-en, à la bonne heure, mais faitesen un usage utile et salulaire ; que les indigents éprouvent que vous êtes riche ; que ceux, à qui manque le nécessaire, se ressentent de voire opulence. Regardez un grand patrimoine comme une grande tentation. » Ainsi la parole chrétienne prépare ces détachements aux plaisii-s, ces renoncements au monde et à ses biens, qui feront un db,Google

The text on this page is estimated to be only 19.26% accurate

— 126 — jour des richesses des Fabius et des Paul Emile, le
palrimoine des pauvres. La cbarité était, à proprement parier, la vertu
dominaole de Cyprieii ; il y a consacre sous le titre de : CJumâne^ uu traité
tout entier, ka milieu d'excellents préceptes, se trouve ce pathétique
mouvement i

The text on this page is estimated to be only 16.14% accurate

— 127 — Montres-m'en parmi les disciples formés à votre école ,
parmi les riches qui regorgent de super* fin 1 Montrez-m'en qui vous
fassent d'aussi magnifiques présents , qui pour tous vendeot ou engagent
leurs héritages ; qui, pour courir après les trésot-8 du ciel que vous leur
promettez, consentent à perdre ce qu'ils ont i et puis, les pré* sents que l'on
me fait, àquiprofitent-ilt? Aquels pauvres donnent'ila du pain , des
vêtements, de quoi rassasier leur faim , étancher leur soif? mes frères,
qu'avee-vous à n^pondre ? Ces rJchM que leur sacrilège dureté jette dans un
incurable aveuglement, comment les défendrons

The text on this page is estimated to be only 26.50% accurate

— 128 — famine : « Vous vous étonnez , tous murmurez de ce que les rosées du ciel ne viennent plus étancher la soif de la terre ; de ce qu'un sol aride et poudreux produit à peine quelques germes bientôt avortés ; que vos vignes soient mutilées par la grêle, vos oliviers emportés par des ouragans impétueux ; mais, je vous le demande, servez-vous Dieu ? c'est-à-dire , êtes-vous doux et charitable envers les pauvres, doux envers vos esclaves. » C'est ainsi seulement que le pauvre et le riche pouvaient cesser d'être ennemis, et la société romaine regarder en face le fléau qui l'avait troublée. Cyprien, un des premiers aussi, plaida en faveur de l'esclave : « Vous exigez , écrit-il à Démétrien , vous exigez de votre esclave qu'il vous soit tout dévoué, homme d'un jour ! Cet esclave est-il moins homme que vous ? Entré dans le monde aux mêmes conditions, voire égal par la naissance et par la mort, doué, aussi bien que vous, d'une âme raisonnable , il est appelé aux mêmes espérances , soumis aux mêmes lois , et pour la vie présente et pour le temps à venir. » Mais si l'esclavage était l'iniquité de la société romaine, il en était le pivot et la condition. Comment le renverser sans détruire la société ? Comment proclamer l'égalité sans déclencher la révolte ? Le monde antique le savait, et voilà pourquoi Sénèque se borne à conseiller au malade, Google

The text on this page is estimated to be only 26.28% accurate

— 129 — tre, la douceur, plutôt qu'il ne lui demande la liberté de l'esclave. Le christianisme saura, sans secousse, sans péiil, résoudre ce difficile problème. On voit déjà où il place l'égalité, dans la commimauté d'une âme et d'une espérance immortelles. Je ne puis ici encore me défendre d'un rapprochement. Dans cette même Cartilage, où Ter-' luilien et Cyprien font entendre à Scapula et à Démétrien de si fières et si humaines paroles, peu de temps avant eux, Apulée s'adressait aussi à des proconsuls romains, et il épuisait, pour les louer, toutes les formules de sa brillante rhétolîque. Qu'on rapproche les Flondes du traité de la Mortalité, on aura le contraste le plus frappant de l'éloquence païenue et de l'éloquence chrétienne au ii^e siècle. Ainsi Cyprien employait à instruire, à diriger, à défendre son troupeau , la trêve que le paganisme avait accordée aux chrétiens, quand la persécution, ud moment assoupie, se ranima. Valérien publia contre les chrétiens un édit, plus violent que ne l'avait été celui de Dèce. Cyprien avait prévu lè péril ,■ et le péril le trouva prêt. 'Longtemps à l'avance il prépare, il exhorte, il anime les fidèles au combat. Lui-même , quand le jour est venu , il veut mourir, nonàUlique, où le proconsul a envoyé des soldats pour le saisir, mais là où il peut être db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.19% accurate

— 130 — le plus «n spectacle aux infidèles, en exemple à son peuple, sur le théâtre même de son épiscopat , à Carthage : « Cyprien aux prêtres , aux diacres et à tout le peuple de Carthage, salut : « Informé que le proconsul, alors à Utique, y avait envoyé des soldats pour se saisir de moi et m'amener dans cette ville, j'ai dû céder au conseil de mes amis , qui m'engageaient à chercher une autre retraite, jusqu'au moment où je pourrais me retrouver à Carthage. C'est dans sa propre ville, et non dans une autre, qu'un évêque doit confesser le Seigneur, afin que tout le peuple soit honoré par la confession de son pasteur sur les lieux mêmes. Ce que l'évêque dit dans ce moment , tout son troupeau semble le dire avec lui. Ce serait flétrir l'honneur d'une Église aussi illustre que la nôtre, que de recevoir ma sentence à Utique. Aussi, dans toutes mes prières, ne cessé-je point de demander au Seigneur qu'il veuille bien m'accorder de confesser son nom dans votre ville, d'y souffrir la mort, et de n'en sortir que pour aller à lui. u Son vœu fut exaucé. Arrêté à Curube , à douze lieues de Carthage , dans des jardins qu'il avait autrefois vendus pour en distribuer le prix aux pauvres, et que lui avait ensuite rendus la généreuse délicatesse de celui qui les avait achetés, Cyprien reçut la mort à Carthage. Sangheureudb,Google

The text on this page is estimated to be only 19.72% accurate

— 131 — sèment répandu ! s'écrit saint Jérôme , il fut le baptême de tout un peuple , felix cruore damnatus. « Dana cette même Carthage , dit M. de Chateaubriand, qui rappelait tant d'autres souvenirs , Cyprien remporte la palme du martyre, due à son éloquence et à sa foi. Ce premier Fénelon eut la tête tranchée. Il se banda lui-même les yeux. Justice, prêtre, et Julien, dia^e, lui lièrent les mains; les néopbjrtes étendirent dea linges pour recevoir son sang, » Faut-il maintenant réfuter Gibbon qui, dans le dévouement de Cyprien, trouve un calcul de vanité ? En résumant la vie et les ouvrages de Cyprien , on y saisit une physionomie remarquable et profonde , bien qu'au premier coup d'oeil elle n'offre rien d'original. Comme écrivain, en effet, Cyprien n'est pas exempt de recherche et d'enflure, et dans ses pensées il y a moins de nouveauté que de justesse. Mais c'est là précisément sa gloire : Cyprien est continuateur, continuateur de Tertullien. Mais en le continuant, il le développe et le corrige. Tertullien donne-t-U des conseils aux viei^s chrétiennes, il ne le fait pas toujours avec une discrète délicatesse; Cyprien, au contraire , a la chasteté du langage en même temps que la pudeur des pensées. En fait de discipline chrétienne et de ta conduite à tenir dans les circonstances graves où à chaque instant se trouvait jetée l'Église, même sagesse dans db,Google

The text on this page is estimated to be only 25.11% accurate

— 132 — Cyprien. Ainsi cette question si délicate de la fuite eQ temps de persécution, que TertuUien avait tranchée en un sens extrême , Cyprien lui donne une solution tout ensemble ferme et habile. Une première fois, quand le salut de son peuple lui paraîtrait compromis par un courage déplacé, quand sa présence au milieu de son troupeau ne serait qu'un pèiil inutile , Cyprien a fui. Mais quand recommence la persécution, quand la fuite cette fois ne serait plus qu'une faiblesse et un scandale pour l'Église, Cyprien s'y refuse, et brave la mort qu'une première fois il eût mieux aimé attendre que fuir. En un mot, autant homme d'action qu'éloquent écrivain, évêque en même temps que docteur, Cyprien est le chef de cette société chrétienne dont TertuUien n'était que l'ardent apologiste : Tertullien a détruit, Cyprien a fondé. D,q,i,i.:db,.Goo

The text on this page is estimated to be only 25.26% accurate

CHAPITRE VI. L'Atnque, qui avait déjà donné à l'Église de si puissants docteurs , ne s'épuisait pas : c'est en Afrique, à Sicca, ville de Numidie, que naquit, sous l'empire de Dioclélien , le disciple de Cyprien , Arnobe. Ainsi que Cyprien , Arnolie était né païen, et comme lui encore il fut professeur de rhétorique. Converti au christianisme par des visions miraculeuses , s'il en faut croire Eusèbe . ou plutôt par les inquiétudes morales qui alors travaillaient tous les esprits, Arnobe voulut donner uD gage à sa foi nouvelle, et protester ouvertemrat contre ses premières erreurs. Pour obtenir plus facilement des évêques d'être admis au nombre des fidèles, il composa, lorsqu'il n'était encore que catéchumène, un ouvrage contre la religion qu'il venait de quitter. L'ouvrage se ressent de la précipitation avec laquelle il (ut écrit ; Arnobe , selon la remarque de saint Jérôme, s'y montre plus habile à attaquer le paganisme, qu'instruit des vérités de la religion chrétienne. I/ouvrage d' Arnobe est un tableau de toutes db,Google

The text on this page is estimated to be only 20.11% accurate

— 134 — les impostures , de toutes les superstitions de la religion païenne. Jamais encore les apologistes chrétiens n'avaient pénétré aussi avant dans les sanctuaires païens, n'en avaient arraché aus» hardiment, pour les traîner au grand jour, les idoles qui y étaient cachées. Le secret des mystères y est révélé ; tes paroles sacramentelles sont livrées à l'indiscrétion des profanes ; les foi^ mules expiatoires, divulgua; le mot des initiations prononcé; le paganisme tout entier est mis à nu : nous avons là le secret que gardait si religieusement Apulée. Arnobe, en même temps qu'il démasque le polythéisme , venge le christianisme des acou^alions dont il est l'objet. Ces accusations b« réduisaient à deux points principaux i les chrétiens sont des gens grossiers , sans culture d'esprit , et crédules. Dan» VOctavius^ on leur avait déjà fait ce reproche. Arnobe y répond et le réfUie assez longuement. Nous ne nous arrêterons pas à celte accusation , qui se r^roduira plus tard i nous l'examinerons alors. Le second grief contre les cfarétiena, et celui-ei est beaupoupplus grave, c'est qu'ils étaient les au< leurs de&oalamités qui fondaient^ur l'empire; il vaut que nous nous y arrêtions. Quand le christianisme parut , la société ancienne, nous l'avons dit, n'était pas seulement malade de toutes les tristesses morales et inteldb,Google

The text on this page is estimated to be only 27.92% accurate

— 135 -^ lectuelles ; elle souffrait aussi matériellement ; la misère d'un côté, de l'autre l'opulence, les extrémités des joies et des douleurs humaines faisaient du monde romain un étrange et pénible contraste. La société païenne elle-même s'en était vivement émue , et au milieu de la frivolité de ses conversations , elle avait eu des caprices de réforme que Tibère, avec sa rude parole, apprécia à leur juste valeur. Sénèque a sur ce sujet des paroles magnifiques, que malheureusement il ne confirmait pas de son exemple. Pliny l'Ancien n'est pas moins éloquent, et il a plus de vraie sympathie pour ceux qui souffrent des excès du luxe et de la débauche , devenus la seule distinction des riches romains. Il ne se borne pas à des plaintes stériles; il s'enquiert des causes de cette choquante inégalité , de ces révolutions lentes et terribles qui ont enlevé au pauvre son antique héritage, ce jardin, patrimoine sacré de tout ancien Romain. Avant Pliny un autre écrivain, Columelle, avait été également frappé de cette solitude qui allait s'étendant dans les campagnes romaines. Les grandes propriétés remplaçant les petites cultures, le bras des esclaves substitué dans la culture à des mains libres , le luxe et tous ses caprices dévorant en un jour les ressources d'une année, telles étaient les causes de la stérilité et de la dépopulation de l'Italie. «Les païens, dit Montesquieu, ne cessent de se dépeupler, Google

The text on this page is estimated to be only 24.70% accurate

— 13G — saient de crier contre ud culte nouveau, inouï jusqu'alors : et comme autrefois, dans Rome florissante, on attribuait les débordements du Tibre et les autres effets de la nature à la colère des dieux, de même, dans Rome mourante, on imputait les malheurs à un nouveau culte, u Ainsi depuis longtemps Rome était travaillée par deux fléaux : le luxe et la misère. Sous Vespasien et quelques-uns de ses successeurs, les efforts faits pour former et entretenir avec l'Orient des relations commerciales témoignent d'une prévoyance habile. On cherchait, autant que possible, par des échanges nouveaux à créer ou à appeler au sein de Rome, avec des richesses nouvelles, des moyens plus faciles et plus également répartis d'existence. Mais cette large voie ne servit guère qu'à favoriser le luxe ; l'industrie, qui de nos temps répare tant d'inégalités et de misères, l'industrie n'était pas née. Le monde romain continuait donc à souffrir, quand regardant autour de lui, il aperçut le christianisme. Pour tout peuple, comme pour tout individu, c'est, dans le malaise, une consolation de pouvoir s'en prendre à quelqu'un ou à quelque chose. " Et qu* sibi quicquid timebit, Unius in miserâ extitum conversa tulerit. » La récolte est mauvaise, le vin rare, les fruits rares,Google

The text on this page is estimated to be only 25.01% accurate

gât^s ; il eût été plus naturel de ne voir dans ces accidents que les effets assez ordinaires de l'inclémence des saisons; et si l'on eût ajouté que, les grands se bornant, je ne dis pas au nécessaire, mais au superflu sans aller jusqu'au monstrueux, si médiocre qu'elle eût été, l'année aurait suffi, et au delà peut-être, à tout le monde, on eût été bien près de trouver la véritable cause de ces maux dont on chargeait le culte nouveau. Mais on aimait mieux s'en prendre aux chrétiens. Une telle explication, favorable aux riches, plaisait aussi au peuple. Si donc le nécessaire manque à ce peuple, les chrétiens en seront responsables. Ennemis des dieux dont par leur impiété ils attirent le courroux sur les Romains, il faut les sacrifier, victimes expiatoires, à la prospérité de l'empire; ainsi dès les premiers temps parlent les païens. A ces plaintes, Tertullien avait déjà répondu par ces belles paroles : « Si le Tibre inonde Rome, si le Nil n'inonde point les campagnes, si le ciel est fermé, si la terre tremble, s'il survient une famine, une peste, on entend crier aussitôt : Les chrétiens aux lions ! » Après lui, Cyprien aussi avait relevé avec une vigoureuse indignation, une éloquente émotion, ces injustes reproches, et les avait renvoyés aux Romains : « J'ai longtemps gardé le silence. Mais aujourd'hui que par tout l'empire retentit une plainte générale contre les chrétiens; qu'on leur dise, Google

The text on this page is estimated to be only 23.17% accurate

— 138 — impute la fréquence des guerres qui s'élèvent, les fléaux de la famine, de la mortalité, des inondations qui se succèdent, le silence n'est plus permis. C'est à nous , dites-vous , qu'il faut imputer les calamités diverses qui accablent aujourd'hui la société tout entière ; et cela , parce que nous n'adorons pas vos dieux. La cause de ces désordres, ne vient point, comme vous affectez de le répandre, ignorants que vous êtes de la vérité, de ce que nous n'adorons pas vos dieux ; elle est en vous , vous qui n'adorez pas le vrai Dieu. Lors donc qu'il arrive de ces événements , auxquels il est impossible de ne pas reconnaître la colère du ciel qui se venge, qui faut-il en accuser, les chrétiens qui l'honorent, ou vous dont les crimes ont provoqué son courroux? Vous vous plaignez que les éléments ne soient pas à l'ordre de vos besoins ou de vos plaisirs; mais, je vous le demande, servez-vous Dieu, vous qui voulez que toutes choses vous servent? lui obéissez-vous, vous qui faites de toute la nature la tributaire de vos caprices? Vous vous plaignez que le ciel vous refuse des pluies fécondes ; mais vos greniers s'ouvrent-ils aux besoins de l'indigence? que la terre produise moins de fruits; mais ceux qu'elle donne, les partagez-VOUS avec ceux qui n'en ont pas? les mortalités vous assiègent; mais quels secours donnez-vous aux malades ? n db,Google

The text on this page is estimated to be only 22.83% accurate

— 139 — Arnobe reprend dotte Mtte «(H^usation poH^ contre les chrétiens, d'être les auteurs des calamites qui affligent l'empire. Il la réfute au long, prouvant sans peine qu'avant l'avènement du ohUtanisme des Réaux nombreux et terribles s'étaient fait sentir, et que s'il y a, entre les temps anciens et les temps nouveaux, une différence, elle est à l'avantage du christianisme ; depuis qu'il a paru , ces fléaux ont été et moins fréquents et moins désastreux. Excellent pour battre en brèche le paganisme , pour confondre ses vaines plaintes, Amobe est moins heureux dans l'exposition des doctrines chrétiennes; (l s'égare et se perd dans les questions théologiques. Amobe reproduit plusieurs des erreurs du gnosticisme, les erreurs d'Hermogène surtout ! Amobe est le Tatlen latin ; il pêche par un excès de respect envers la Divinité. Il trouve la ^tuation et la condition de l'homme si malheureuses, qu'il nomme impie, blasphématoire, cette affirmation : « Dieu est l'auteur et l'ordonnateur de l'univers ; n suivant lui, les calamités infinies, les désordres perpétuels de la vie de l'homme ne s'expliqueraient point et ne se justifleraient pas suffisamment par la liberté de la volonté ; car s! Dieu, qui connaît tout et qui peut tout, n'empêche pas ce qui doit être empêché, la dépravation de l'humanité doit lui être imputée; ne pas db,Google

The text on this page is estimated to be only 27.41% accurate

la provenir, c'est l'autoriser. Ceci seul le rassure, c'est que le mal peut provenir d'une autre source que de Dieu. Il inclinerait donc à penser, sans l'aflinir toutefois, qu'il y a un second principe du monde, la malice. Arnobe, on le voit, est bien près du dualisme oriental. Arnobe ne peut non plus se résoudre à croire que l'âme soit immortelle, qu'elle soit une image de la Divinité. Des âmes si faibles, si mobiles, si flexibles aux vices, si portées à toutes sortes de péchés, peuvent-elles avoir rien de commun avec la Divinité ? Si elles avaient avec Dieu quelque rapport, leseût-il envoyées dans un corps qui renferme en lui le germe de tout mal ? Non, l'âme n'est point née de Dieu. Mais d'où vient-elle ? c'est ici qu'Arnobe trahit ses affinités avec le gnosticisme ; ici que, se rattachant à la doctrine des émanations, il donne à l'âme un autre père qui habite, il est vrai, la cour du Dieu suprême, mais qui n'en est pas moins éloigné de la magnificence du Très-Haut. Puis, il assigne à l'âme une place intermédiaire entre le monde, au delà de nos sens et du monde sensible. A cette âme moyenne, Arnobe ne dénie pas absolument l'immortalité, mais il ne la lui donne pas entière. Se séparant ici de Platon, qu'ailleurs il élève quelquefois jusqu'aux nues, il n'appuie pas l'éloge que ce philosophe a donné à l'âme, en la démontrant simple et immortelle. L'immortalité, dans le système de Google

The text on this page is estimated to be only 26.58% accurate

— U1 — d'Arnobé , n'est pas l'essence de l'âme , mais un don de Dieu. C'est par l'obéissance à Dieu que les âmes, qui occupent le milieu entre la vie et la mort, obtiennent le privilège de l'immortalité. Arnobé ne redoute pas la mort; car elle n'est que la séparation de l'âme avec le corps ; mais il craint que l'âme, oubliée de Dieu, ne soit anéantie complètement dans les flammes. Par ses vertus, par son humilité, l'âme doit donc sans cesse se rappeler à Dieu. Suivant lui , croire orgueilleusement que Dieu a départi au monde le germe d'une vie impérissable, est un principe moins vraisemblable que de regarder cette vie immortelle comme un don futur de Dieu. On le voit : Arnobé, sous le rapport théologique, est loin d'être irréprochable. Quant au plan de son ouvrage, il n'est pas non plus très-régulier. Les matières y sont mal distribuées et développées sans proportion. Arnobé évite et confond les questions, les quittant, les reprenant sans règle et sans nécessité; en un mot, en se faisant chrétien, il est resté rhéteur, et rhéteur africain, plein d'emphase et d'hyperboles , plus habile à étaler les folies et les absurdités du polythéisme , qu'à expliquer les dogmes de la foi nouvelle; aussi Arnobé n'a-t-il pas été accepté sans restriction par l'Église; il est exagéré et inégal, dit saint Jérôme. db,Google

The text on this page is estimated to be only 17.51% accurate

CHAPITRE TII. naCXÈS DU CBBISIUHISIIE, —

AVÈNEMENT DE CONSTÂITI. Le cbristianisme luttait ainsi depuis trois siècles contre le paganisme, contre sa politique, sa philosophie, ses intérêts et ses passions ; il avait résisté aux persécutions et aux sophismes : « L'Église commence par la croix et les martyrs. Fille du ciel, il faut qu'il paraisse qu'elle est née libre et indépendante dans son état. Quand après trois cents ans de persécutions , parfaiteiuent étaUie et parfaitement gouvernée, il paraîtra clairaentqu'elle ne tient rien de l'homme } venez maintenant, 6 Césars, il est temps. » Ckinstantin parut, et fit asseoir avec lui le cbristianisme sur le Xtbue. Avant de recherdier quel» furent les motifs qui déterminèrent C(mstantin à ce grand ehiuigement , il est à propos de revenir sur nos pas, et de voir quels obstacles le christianrâme avait eu à surmonter pour airiver à cette victoire. Nous avons dit que longtemps les chrétiens avaient été inconnus et confondus avec les juifs. Tant qu'ils furent ainsi ignorés , le mépris qu'on avait pour les juife leur fut en quelque sorte une db,Google

The text on this page is estimated to be only 21.76% accurate

— U3 — sûreté; mais quand on les reconnut pour une religion nouvelle, la loi leur fut impitoyable : on eût dit que la Rome des Césars pressentait en eux ses futurs héritiers. Alors commencent les persécutions; Néron le premier en donna le signal : « Date glorieuse pour nos martyrs , s'écrit Tertullien ; car assurément ce que proscrivait le cruel tyran, ne pouvait être que la vertu même. » Dès lors la guerre est déclarée aux chrétiens. Dieu reprend contre eux les vengeances de Néron. Marc Aurèle même est pour eux sans justice. Il prive ceux qui sont accusés de christianisme du privilège qu'ils ont, en qualité de citoyens romains, d'être envoyés à Rome; il ordonne au gouverneur de les faire exécuter dans la province. Trajan se montre plus juste envers eux , mais d'une justice incomplète encore. Quand Plinius lui écrit pour le consulter sur la conduite qu'il doit tenir à l'égard des chrétiens que l'on défère à son tribunal , Trajan répond : « Il ne faut pas faire de recherches contre eux ; s'ils sont accusés et convaincus, il faut les punir. » — « Ordonnance impériale, s'écrit à ce sujet Tertullien , pourquoi vous combattez-vous vous-même? si TOUS ordonnez la condamnation d'un crime, pourquoi n'en pas ordonner la recherche ? et si vous en défendez la recherche , pourquoi n'en pas ordonner l'absolution ? » db, Google

The text on this page is estimated to be only 27.45% accurate

— 144 — A partir des *Àiitoiiiiis*, cette sévérité envers les chrétiens s'adoucit. Des empereurs étrangers à Rome y introduisirent avec leurs dieux des idées nouvelles de tolérance religieuse. Le premier, Adrien, prince philosophe et littérateur, se montra très-disposé à une fusion religieuse. -La Tamille syrienne des empereurs se fit de cette tolérance religieuse et philosophique, comme un système politique. Septime Sévère construisit un panthéon dans Alexandrie ; il leva l'intéidit qui excluait les juifs des charges publiques. Julia Domua reçoit dans son palais toutes les sectes; plus tard Héiiogabale essaye une réunion orientale de tous les cultes. Il y eut alors dans le monde romain une espèce de syncrétisme religieux , comme en Grèce , à Alexandrie , il y aura eu un syncrétisme philosophique. Les chrétiens eurent part à cette tolérance. Septime Sévère les protégea contre la populace des grandes villes, toujours acharnée à leur perte. Son fils, Caracalla, élevé par une nourrice chrétienne, se montra pour eux bienveillàit^ Alexandre Sévère suivit celte politique , bien que 6a toléi'ance fût plus philosophique que religieuse. Il avait fait placer et adorait, dans une espèce de sanctuaire domestique , tes âmes saintes au nombre desquelles il avait mis le Christ entre Abraham et Orphée. Il fut également indulgent aux chrétiens. Le peuple ayant D,q,i,i.:dbvGoogle

The text on this page is estimated to be only 27.29% accurate

— U5 — demandé la destruction d'une église que les chrétiens avaient bâtie sur un emplacement du domaine public , Alexandre voulut qu'on la laissât subsister, disant que mieux valait un temple qu'une taverne. Il aurait, ajoute-t-on, eu la pensée d'élever un temple au Clirist ; mais il en aurait été détourné par ceux, qui, chaînés de consulter les auspices, déclarèrent que bientôt, si l'on donnait au culte des chrétiens cette marque d'adhésion, tout le monde serait chrétien. Philippe l'Arabe , s'il ne fut chrétien , fut du moins favorable aux chrétiens. A la faveur donc de cette tolérance générale, religieuse ou philosophique, et surtout par la sagesse de ses évêques, l'Église grandit pi-omptement. Tacite atteste que du temps de Néron les chrétiens étaient déjà nombreux à Rome ; Pline le Jeune écrivant à Trajan, dit ; « La chose m'a paru digne de consultation, principalement à cause du nombre de ceux qui se trouvent exposés; car on met en péril un grand nombre de personnes de tout âge, de toute condition et de tout sexe, cette superstition ayant infecté nou-seulement les villes , mais les bourgades et les campagnes. » Aussi Tertullien pourra-t-il bienlôt dire : « Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons tout, vos villes, vos lies, vos conseils, vos camps, vos tribus, le palais, le sénat, la place publique, nous

D,q,i,i.:db,.GQogle

The text on this page is estimated to be only 25.67% accurate

— U6 — ne voufi laissons que vos temples; » et ailleura il trace de la propagation rapide du cbristiatiisme ce magninque tableau que Bossuet a reproduit dans son Discours sur fhisloire universelle : tt Eu ces temps l'Église encore naissante remplissait toute la terre , et non-seulement l'Orient où elle avait commencé, c'est-à-dire la Pales* tine, la Syrie, l'Egypte, l'Asie Mineure et la Grèce; mais encore dans l'Occident, outre l'Italie, les diverses nations des Gaules, toutes les provinces d'Espagne, l'Afrique, la Germanie, la Grande-Bretagne, dans les endroits impénétrables aux armes romaines ; et encore hors de l'empire, l'Arménie, la Perse, les Indes, las peuples les plus barbares, les Sarmates, les Oaces, les Scythes, les Maures, les Gétuliens, et jusqu'aux îles les plus inconnues. » En même temps qu'elle s'étend dans tout l'univers, l'Eglise s'affermit et s'organise; ainsi que sa hiérarchie , sa constitution est complète. Vers le commencement du n* siècle, se forment les diocèses, réunions de plusieurs petites églises de campagnes avec une église de ville ; plusieurs villes se réunissent à leur tour : ce sont les métropoles. Vers la fin du a' siècle» des synodes s'étaient tenus à Éphèse, à Jérusalem, dans le Pont et à Rome. Mais ces conciles n'étaient assujettis à aucune forme régulière, à aucun retour périodique. I^s synodes provinMbvGoogle

The text on this page is estimated to be only 23.99% accurate

— UT — ciaux, qui d'abord aussi avaient paru sous une forme et à des époques irrégulières, se fixent et se régularisent. Les synodes provinciaux étaient formés de la réunion des évêques d'un district soumis au métropolitain. Ainsi l'Église avait son gouvernement public en même temps que sa discipline intérieure ^ elle élevait le pouvoir qui devait hériter de la société romaine et la sauver. À côté de ce mouvement général de la foi chrétienne, de ce progrès universel, il ne sera pas sans intérêt de marquer par quelques traits particuliers , par des noms, la révolution secrète qui , troublant et renouvelant la société , faisait monter insensiblement à la surface ce qui jus* que-là avait été au fond : l'esclave, la femme, les pauvres et les malheureux. C'é* à eux que l'Évangile s'était surtout adressé, bien qu'il ne fît acception de personne ; ce furent eux qui les premiers y répondirent. Les premiers aussi , ils en sont les martyrs, martyrs connus que l'Église a consignés dans ses fastes ; martyrs inconnus , comme ces malheureux sur lesquels Néron rejeta le crime d'avoir incendié Rome , et que par un supplice , flétri par Juvénal , il fit périr au milieu des flammes que nourrissait le vêtement de soufre dont il les avait fait envelopper. L'Évangile n'était pas accueilli du peuple seulement; dans le sénat , à la cour des empereurs , db,Google

The text on this page is estimated to be only 25.40% accurate

il allait chaque jour gagnant du leri-airi. Si de Néioii date la première persécution , de son règne aussi datent les premiers noms qui, célèbres dans l'histoire de Rome, le sont devenus également dans celle de l'Église. C'était une chrétienne sans doute que Pomponia Grécina, qui, accusée de superstitions étrangères, mais reconnue innocente par le tribunal marital , vécut pendant quarante ans dans la tristesse ; son habillement annonçant le deuil, son esprit l'affliction. Sous Domitien, on compte au nombre des chrétiens et des martyrs Flavius Clemens, son cousin germain et son collègue dans le consulat; les deux Flavie Domitille, l'une femme et l'autre nièce de Flavius Clemens. Flavius Clemens fut mis à mort; Flavia, sa femme, reléguée dans l'Ile de Pandatarie , dans la baie de Pouzzoles; sa nièce, exilée dans l'Ile de Poutia. Trois cents ans plus tard , une descendante des Scipions , des Gracques et des Paul Emile, saillie Paule , rejoignant saint Jérôme dans la solitude de Bethléem , s'arrêta à l'île de Pontia , pour visiter les cellules où sainte Domitille avait passé son exil. Ainsi se rencontraient, ainsi s'expiaient, dans le sacrifice volontaire de la piété, les grandeurs de la Rome ancienne. Mais, si rapides que fussent les progrès du christianisme , le paganisme ne cédait pas sans résistance : il faisait appel aux passions, aux instincts, Google

The text on this page is estimated to be only 27.80% accurate

— U9 — téréts, aux souvenirs. La politique lùcliail aussi de rendre aux cérémonies, ans rites, aux solennités du paganisme, une autorité qu'ils avaient depuis longtemps perdue. Il y a dans un écrivain de Y Histoire Jugus^, dans Yopiscus, deux témoignages importants de celte tentative de restauration païenne. L'une est une proposition , dans le sénat, de FulviusSabinus, préteur urbain ; l'autre, une lettre d'AuréUen. Voici ta proposition de Sabinus : « Nous soumettons à vos lumières, pères conscrits, l'avis des pontifes et la lettre de l'empereur, ordonnant l'inspection des livres sibyllins ; vous savez déjà que, dans toutes les guerres importantes, on les a consultés, et que te terme des calamités publiques est ordinairement dans les sacrifices qu'ils prescrivent, u Alors I31pius Syllanus, qui opinait le premier, se levant : « Pères conscrits, dit-il, nous avons trop tardé à nous occuper du salut de l'État, trop tardé à consulter les arrêts du destin, semblables à ces malades qui n'envoient, qu'en désespoir de cause, chercher les grands médecins. Vous vous souvenez sans doute, pères conscrits, que depuis longtemps déjà , quand on nous annonçait l'invasion des Marcomans, je vous ai conseillé d'ouvrir les livres sibyllins, d'user des bienfaits d'Apollon et d'obéir à l'ordre des dieux immorteb. Hâtez-vous donc , pontifes ; montez au temple, avec la pureté, la sainteté, avec db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.99% accurate

— 150 — l'esprit et dans l'appareil qu'exigent de telles cérémonies. Alors qvie les banquettes auront été couveptes de lauriers , vos mains vieillies au service (les dieux ouvriront les livres sacrés , et leur demanderont les destinées de TĚtat, dont la durée dpit être éternelle. Aux jeunes en&nts que la nature n'q privés ni d'un père ni d'une mère, apprenez les chants qu'ils doivent réciter. Nous, nous voterons les frais des cérémonies, l'appareil pour les sacrifices, et les victimes ordinaires. » Cet avis est adopté; on rédige le sénatusconsulte. Puis on se rendit au temple ; les livres ubyllins l'irent «laminés , les vers publiés ; l'eau lustrale purifia la ville ; on chanta les hymnes pieux ; on fit une procession solennelle autour des murs, op immola les victimes promises, et ainsi furent accomplies les solennités prescrites. On voit quelle magie et quelle pompe conservait encore le paganisme. Voici la lettre d'Âurélien BU sénat, non moins' importante comme témoignage historique : u Je m'étonne , sénateurs , que votre sainteté ait tardé si longtemps à ouvrir les livres sibyllins , comme si vous délibériez dans une assemblée de chrétiens , et non dans le temple des dieux immortels. Hâtez-vous donc, et, parla pui'ificalion des prêtres , par les cérémonies imposantes de la religion , assistez l'empereur qui db,Google

The text on this page is estimated to be only 27.09% accurate

— 151 —

soit de la position difficile où se trouve la république. Que l'on examine les livres sacrés, qu'on s'acquitte envers les dieux des devoirs qui auraient dû leur être déjà rendus. Toutes les dépenses, les captifs de toute nation, les victimes royales, loin de les refuser, je vous les offre avec empressement; car il ne peut y avoir de honte à vaincre avec l'aide des dieux. C'est ainsi que nos pères ont entrepris, ainsi qu'ils ont terminé tant de guerres. Quant aux dépenses, j'y ai pourvu en écrivant au préfet du trésor. D'ailleurs vous avez à votre disposition la caisse de l'État, et je le trouve plus riche que je ne le désire. » Nous pouvons mieux maintenant apprécier la hardiesse des apologistes chrétiens, de Minucius Félix et de Tertullien, quand, en présence des païens qui attribuaient à la protection de leurs dieux les victoires de Rome, ils déclaraient que ces dieux n'y étaient pour rien. Si les oracles sibyllins conservaient tant de crédit qu'un empereur, tel qu'Aurélien, crût de sa politique et du salut de l'empire de les consulter dans la guerre contre les Marcomans, les cérémonies païennes dont nous venons déjà de voir une image ne conservaient pas un moindre éclat, comme on le voit par la description qu'un autre historien, Zosime, fait de la célébration des jeux séculaires sous Dioclétien. Ainsi veillait la politique et la philosophie à

d=,Google

The text on this page is estimated to be only 26.26% accurate

— 152 — coml>atre les progrès du christianisme; la loi non plus ne sorameillait pas. De Marc Aurèle à Dioclétien , on peut suivre, dans le code, à la trace du sang des martyrs , tes conquêtes du christianisme, et les obstacles qu'il rencontrait. Au m* siècle encore, un jurisconsulte célèbre, titpien, rassemblait en sept livres , sous le titre de l'Ofp.ce du proconsul, lesresci-itsdes princes pour faire voir à quel supplice on devait condamner les chrétiens , et il déclarait que la religion chi-étienne était l'innovation la plus dangereuse , et qu'elle détruirait l'empire. Il semblait qu'ainsi défendu par la politique, la loi, la philosophie, le paganisme eût longtemps encore à vivre; son heure pourtant était venue. Des catacombes, son berceau et sa gloire, l'Église allait paraître au grand jour; elle allait prendre possession du monde qu'elle avait changé , mais non conquis encore, et avec Constantin monter sur le trône; double triomphe pour elle , car en même temps que l'empire , la croix avait subjugué l'empereur. Quels ont été les motifs de la conversion de Constantin? Selon Zosime, il aurait cherché dans la religion chrétienne une absolution à des crimes que le paganisme se refusait à absoudre, pour lesquels il n'avait point d'expiation. Si, au contraire, on consulte Æusèbe, la conversion de Constantin serait due tout enlière h un coup de db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.72% accurate

— 153 — la glace. Tout en recoiiiiiaissaiil la sincérité de la conversion de Conslanlin , on peut admettre aussi que la politique n'y fut point étrangère. Il est permis de penser que l'exemple de Constance Chlore, chéri dans son gouvernement, la force et la discipline des chrétiens, l'appui qu'il en pouvait recevoir, disposèrent Constantiu à un changement où le porta aussi sans doute le spectacle contraire de la cour sanglante de Nicomédie. Le principe politique du christianisme qui conciliait la liberté avec la soumission, et qui tendait à l'unité , lui devait aussi convenir; enfin la lutte, la lulte décisive qu'il eut à soutenir contre Licinius, qui se posait comme le représentant du paganisme, acheva de vaincre ses dernières hésitations, s'il en avait encore; il dut voir, dans uu parti nombreux, actif, ardent, une force qui ferait pencher la victoire en sa faveui'. A ne juger donc le changement de religion de Constantin qu'au point de vue politique, on trouvera qu'il indiquait dans ce prince autant d'intelligence de l'avenir que de courage et de décision. En effet, si d'un côté l'on réfléchit à la haine ou au mépris qu'avait jusque-là excités la religion chrétienne, proscrite par les empereurs, repoussée par le sénat, combattue ou tournée en dérision par les philosophes et les autres écrivains païens ; de l'autre côté , au respect , aux préventions nationales qui entouraient encore le pagadb,Google

The text on this page is estimated to be only 27.04% accurate

— 154 — nisme, aux racines profondes qu'il avait dans les intérêts, dans les passions des grands et du peuple, dans les souvenirs historiques de Rome, on sera frappé de la fermeté et de la hardiesse d'esprit qui poussa Constantin à faire monter avec lui sur le trône une religion nouvelle. Quoi qu'il en soit, cette résolution fut différemment jugée : les païens lui ont reproché ses préférences pour le culte nouveau, les chrétiens ont quelquefois blâmé ses ménagements pour l'idolâtrie; ces reproches étaient également fondés; car dans Constantin, devenu chrétien, il y eut toujours un peu du païen. Néanmoins, Constantin protégea la religion nouvelle avec amour. L'édit de Milan n'est pas un simple acte politique, c'est aussi une profession de foi; Constantin s'y exprime non-seulement en prince qui veille au bien de ses sujets, mais en chrétien qui prend un tendre intérêt à des chrétiens. En tout, il montra un grand zèle pour la foi nouvelle; il proscrivit les cérémonies païennes, en même temps qu'il accordait des privilèges aux ministres de l'Église chrétienne. Il leur permit d'affranchir leurs esclaves dans l'église, en présence du peuple et du clergé; ordonnant, en outre, qu'une simple attestation de la part de l'évêque suffirait à rendre valables, devant les magistrats, ces sortes d'affranchissements. Plus tard, chaque chrétien put donner la liberté à son esclave, sans avoir. db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.88% accurate

— 135 — pour cela, besoin de se présenter devant l'Évêque. Ainsi les réclamations (éloquentes des docteurs de l'Église en faveur des esclaves, se traduisaient en faits ; l'humanité était réhabilitée. La conversion de Constantin fut due pour le christianisme une grande conquête. Assurément, cette conversion ne détruisit pas à l'instant même le paganisme. Outre qu'un changement soudain et complet ne se pouvait faire , la politique de Constantin s'attacha à tenir la balance , sinon égale , incertaine du moins entre les deux cultes ; néanmoins c'était, pour la religion nouvelle , un avantage Immense que cette prédilection du prince; le reste devait lui venir d'elle-même et de sa seule vertu. Après la conversion de Constantin , le plus grand événement de son règne , c'est la translation du siège de l'empire à Constantinople. Deux villes se présentèrent un jour devant l'empereur Claude, pour en obtenir la remise d'impôts onéreux. L'une d'elles faisait valoir humblement les services qu'elle pouvait avoir rendus à Rome. Elle rappelait « son alliance avec Rome dans le temps où Rome combattait contre le roi de Macédoine, qui fut surnommé le faux Philippe , à cause même de son indigne origine; puis les troupes envoyées contre Antiochus , contre Persée, contre Aristonicus; Antoine, secouru dans la guerre des pirates à l'assistance offerte à Sylla, & db,Google

The text on this page is estimated to be only 27.55% accurate

— 156 — LucuDus, à Pompée; enfin, ses services plus récents rendus aux Césars. » Cette ville, c'était la rivale future de Rome, c'était Byzance, qui devait être Constantinople. La résolution que prit Constantin de donner à l'empire romain une capitale nouvelle, n'a pas été moins diversement jugée que sa conversion même. « L'envie qu'eut Constantin, dit Montesquieu, de faire une ville nouvelle, la vanité de lui donner son nom le déterminèrent à porter en Orient le siège de l'empire, h Tacite ne jugeait pas cette position de Byzance si défavorable : H Byzance est située à l'extrémité de l'Europe, sur le point qui présente le plus étroit espace, entre l'Europe et l'Asie; elle jouit d'un sol fertile, d'une mer féconde. » Gibbon, si peu favorable à Constantin, parle ici comme Tacite : « 11 (Constantin) avait eu souvent l'occasion d'observer, comme capitaine et comme homme d'État, l'incomparable position de Byzance, et de remarquer combien la nature, en la mettant à l'abri d'une attaque étrangère, lui avait prodigué de moyens pour faciliter et encourager un commerce immense. La nature semblait l'avoir formée pour être la capitale et le centre d'un grand empire. Le spectacle de la beauté, de la sûreté et de -la richesse réunies dans un coin de la terre, suffisait pour justifier le choix de Constantin. » En lui-même, et comme siège de l'empire, le db,Google

The text on this page is estimated to be only 28.89% accurate

— iÔl — choix de Byzance était donc heureux. Les faits ne sont pas toujours, il est vrai, des témoignages irrécusables de sagesse, et le succès ne suffit pas à absoudre la témérité ; néanmoins, il en faut tenir quelque compte; et quand les événements confirment les prévisions, il est juste de penser qu'elles étaient sages ; or, en reportant, de l'Italie aux rives du Bosphore, le centre et la garde de l'empire, Constantin n'en a-t-il pas, en réalité, reculé les limites , et éloigné les dangers de l'invasion ? N'était-il pas là plus à même de se porter partout où l'appellerait le péril? et si, à l'égard de l'Italie , sa prévoyance a pu être en défaut, à l'égard de l'Orient, n'a-t-elle pas été justifiée? Cet empire grec , cet autre empire romain , fondé par Constantin , a duré dix siècles. La pensée même de transférer à Byzance le siège de l'empire n'a donc point été un mouvement de vanité, le simple désir de donner son nom à une ville nouvelle; le motif même de ce changement serait-il celui que lui prête Zosime? Serait-il vrai que ce serait pour se dérober à la haine du sénat, qui voyait avec \iême en lui le déserteur et l'ennemi du culte païen , que Constantin aurait transporté loin de Rome le siège de l'empire; qu'après avoir songé à l'établir dans un lieu situé entre la Troade et l'ancienne Dion , il aurait abandonné ce projet commencé, i>our fixer son choix sur Byzance ? db,Google

The text on this page is estimated to be only 22.45% accurate

— 158 •— ConstaDtia ne fuyait point , aiosi que le dit Zosime, devant les mécooteatements du sénat, alors, comme depuis longtemps, peu rebellé aux empereurs. Cependant dans ce que dit Zosime , il y a quelque chose de vrai ; au fond, dans le dessein de Constantin , il y avait un motif qui tenait à la religion. Rome était trop pleine des souvenirs , des intérêts , des passions du paganisme, pour que le christianisme n'en fût pas, même malgré la protection de l'empereur, gêné et combattu ; il était donc sage de lui chercher ud théâtre plus favorable , un ciel nouveau et pur, où ses regards ne fussent pas, malgré eux, blessés du contact et du spectacle du paganisme. Constantin avoue lui-même ce motif : « Nous l'avons, dit-il, fondée par l'ordre de Dieu u et saint Augustin confirme et développe cette pensée : « Il (Constantin) a fondé une ville , compagne de l'empire romain , et qui est comme la fille de Rome, mais où il n'y a pas un temple de faux dieux , ni une seule idole 1 i> Singulière prévoyance de la sagesse humaine! Constantin , en croyant déshériter Rome , lui laissait plus qu'il ne lui enlevait; elle n'était plus le siège de l'empire; elle sera la capitale du monde chrétien : au lieu du trône impci'ial, elle a la chaire de SaintPierre. Toutefois, il le faut dire, si la translation du siège de l'empire à Constantinople fut plus tard UD avantage pour Home; si^ moins voisine des db,GoogIt;

The text on this page is estimated to be only 24.31% accurate

— 459 — empereurs, elle put mieux conserver son indépendance et son pouvoir, le séjour même de l'Asie , le contact de l'Orient et de l'Occident ne furent pas pour l'Église latine sans quelques inconvénients. Le luxe de l'Orient y pénétra; et le temps n'est pas loin, où saint Jérôme pourra dire qu'en s' enrichissant des biens de ce monde, l'Église est devenue plus pauvre en vertus : Postquam ad principes christianos venit^ potentia quidem et divitiis major, sed virtutibus minor. Cependant s'il faut donner à cette résolution de Constantin , à côté d'un dessein religieux , un motif politique , en voici un qui ne contredit ni Zosime ni saint Augustin, et qui peut les concilier. A proprement [tarière la monarchie de Constantin n'était plus une monarchie romaine; avant la translation du siège de l'empire à Constantinople , cette monarchie était déjà plus orientale que latine. Dioclétien le premier avait entouré , avait rehaussé la majesté impériale de cet éclat extérieur qui devait, mieux que les prétoriens, protéger l'empereur. Le cérémonial nouveau mis en usage et en honneur par le futur solitaire de Salone, n'était pas, que je sache, une satisfaction de la vanité, mais un artifice de la politique. Constantin suivit cet exemple : par la hiérarchie domestique et militaire du palais, il constitua les dignités et les garanties extérieures de la royauté ; et à cette MbyGoogle

The text on this page is estimated to be only 25.07% accurate

— 160 — royauté parée des pompes orientales, le christianisme ajouta une autre et plus inviolable majesté. Cependant, au sein de Rome, cette doctrine de respect devait trouver des résistances dans les souvenirs et les prétentions des soldats et du sénat ; et les formes nouvelles de la monarchie, le cérémonial de l'Orient, introduits dans l'Italie, y pouvaient paraître déplacés. Transporter ailleurs, sous le ciel et aux portes de l'Asie, la majesté impériale, c'était la placer dans un lointain favorable et sous un plus heureux jour, dans des conditions meilleures et pour le prince et pour la religion. Ainsi donc au point de vue politique, ainsi qu'au point de vue chrétien, cette translation avait ses raisons et sa légitimité. db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.80% accurate

CHAPITRE TIII. — nRMICDS MITSKMIII. La littérature fut pour beaucoup dans le caractère et le respect nouveaux que prit et garda la royauté de Constantio. \a littérature chrétienne, au temps de Constantin , présente une étude intéressante : soit que dans sa victoire, elle se repose d'un combat long et opiniâtre; soit que les grands génies lui manquant au moment même où ils ne semblent plus aussi nécessaires, elle quitte le champ des hautes questions religieuses, pour entrer, à la suite du prince, dans des voies de modération et de tolérance politique : c'est le caractère que me paraissent surtout offrir les écrits de Lactance. Né en Afrique, Lactance étudia l'éloquence à Sicca , sous Arnobe , et en donna bientôt lui-même des leçons à Nicomédie , où il avait été appelé. Lactance avait été élevé dans le paganisme, et il y persévéra longtemps; il ne fut converti que par le spectacle même des persécutions qui, sous Diocétien, s'exercèrent au nom de la philosophie. La persécution, par un de ses db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.64% accurate

— 162 — effets assez ordinaires, lui fit embrasser le parti des victimes : ii Lorsque j'enseignais la rhétorique, en Bithynie, nous raconte-t-il lui-même, et que le temple de Dieu y fut abattu, il se trouva deux hommes qui insultèrent à la vérité persécutée, et qui le firent d'une manière où la cruauté le disputait à l'arrogance. » Quels sont les deux philosophes dont parle ici Laclance ? On peut, à des traits certains, reconnaître Hiéroclès dans le second; quant au premier, on ne peut que former des conjectures incertaines. Est-ce Maxime? est- Nous avons de Lactance plusieurs ouvrages : le plus important, ce sont ses Institutions divines, remarquables et comme apologie de la religion chrétienne, et comme témoignage de cette tolérance sage et habile qui fut, sous Constantin, le caractère particulier de la littérature. Considérons-le d'abord comme apologiste Les Institutions divines forment sept livres ; les trois premiers sont consacrés à Montrer les contradictions et les monstruosité du polythéisme; Laclance y résume avec force et boudb,Google

The text on this page is estimated to be only 15.79% accurate

— 163 —
beur tout ce que jusque-là avaient dit les apologistes grecs et latins. Après avoir renversé le paganisme dans ses bases, Lactance élève le temple nouveau de la vraie religion; c'est le sujet des quatre derniers livres. Ainsi donc l'ouvrage de Lactance se partage en deux grandes divisions : la réfutation de l'erreur, l'enseignement de la nouvelle religion ; d'un côté, il rassemble et confond toutes les erreurs du polythéisme ; de l'autre côté, il cherche à doucement amener à la vraie religion les esprits droits et sincères. Aussi y emploie-t-il les considérations morales plus que les raisons théologiques ; apologiste plutôt que docteur. Les Institutions divines sont précieuses et importantes à un autre titre : elles peuvent être regardées comme un manifeste officiel de cette politique sage et tolérante que Constantin garda et à l'égard du paganisme et envers les chrétiens. « Nous avons cru devoir travailler à bannir du monde cette double erreur, en faisant connaître aux savants la sagesse qu'ils doivent suivre, au peuple la religion qu'il doit embrasser, » Ainsi commence Lactance, et il termine en disant : « Il ne me reste plus qu'à exhorter tout le monde à embrasser la véritable religion. » ■ Lactance s'adresse à tous les hommes de bonne foi qui, comme lui, engagés autrefois dans l'erreur, sont revenus à la religion par la raison et la justice. L'apôtre, Google

The text on this page is estimated to be only 26.91% accurate

— 164 — qu'il leur fit, fut entendu. Ou voit par l'ouvrage même combien les progrès du christianisme furent rapides; la préface et la fin , dédiées toutes deux à Constantin , en sont un éclatant témoignage. En commençant son ouvrage, I^c* lance exprime des vœux et des espérances pour le triomphe de la foi ; il le termine par des actions de grâces : « Maintenant, dit-il en s'adressant à l'empereur, maintenant que vous gouvernez l'empire romain avec une si haute sagesse et une si parfaite équité, les serviteurs de Dieu ne sont plus traités comme des scélérats et des impies; maintenant la vérité est découverte, et elle paraît avec éclat ; on ne nous reproche plus le nom de Dieu. » Après les Institutions divines, l'ouvrage le plus important de Laclance est le Traité des mondes persécuteurs , traité que la critique lui a quelquefois contesté , mais qui aujourd'hui ne lui est plus disputé. Ce traité a un caractère de circonstance , un cachet politique qu'il serait difficile de ne pas reconnaître : il célèbre hautement le triomphe de la religion et flétrit ses persécuteurs ; il les montre périssant tous misérablement sous la main du Dieu qu'ils ont bravé, et en expiation des maux qu'ils ont faits aux chrétiens. Mais en même temps qu'il a ce caractère général d'une protestation, au nom de la conscience , contre les oppresseurs de l'humanité, il présente un intérêt particulier. db,Google

The text on this page is estimated to be only 25.55% accurate

— 165 — LacUice , il est vrai , reprend tes choses de loin ; il remonte jusqu'au premier empereur qui ait persécuté les chrétiens; mais ce n'est qu'un détour pour arriver à ce qui était proprement le but de son ouvrage, la lutte de Constantin et de Maximio, c'est-à-dire le duel du paganisme et du christianisme; alors son récit a toute l'ardeur et l'émotion d'un grand spectacle, d'une vive attente. Après avoir raconté la défaite de Maximin , la fuite de cet empereur, sa mort horrible, il s'écrie, faisant allusion aux titres pompeux que prenait cet ennemi des chrétiens ;

The text on this page is estimated to be only 26.99% accurate

— 166 — rien ; voire roi mettra à vos pieds tous vos ennemis ,
fiissent-ils les plus puissants de tous les rois. » Au premier coup d'œil, une
telle vivacité de langage surprend; mais après tout, on comprend
l'indignation de Lactance ; en même temps qu'il vengeait la religion , il
satisfaisait la conscience du genre humain. Les païens eux-mêmes avaient
fait entendre contre plusieurs de ces empereurs flétris par Lactance , les
mêmes imprécations. Au milieu des renseignements curieux et officiels
qu'offre V Histoire Auguste, on remarque surtout ces anathèmes dont le
sénat poursuivait, après leur mort, les princes qui avaient par leurs cruautés
encouru sa haine et celle du genre humain. Bien que cet écrit de Lactance
ait été composé au moment de la lutte armée du paganisme contre le
christianisme et en quelque sorte au milieu de la mêlée; bien que Lactance
s'y laisse un peu emporter à ses ressentiments légitimes contre les ennemis
du nom chrétien , il y conserve cependant une vue nette des événements et
un jugement supérieur à celui des historiens païens du même temps; il voit,
même qu'eux, où sont les causes de la décadence de l'empire, où est son
avenir. Il attribue justement à Dioclétien et au partage qu'il fit de l'empire,
cette décadence que l'on a attribuée à Constantin, pour avoir transféré à
Ravanne le siège de l'empire, Google

The text on this page is estimated to be only 24.23% accurate

— t6T — l'empire : « Les chrétiens disaient que Dioclétien avait perdu l'empire en s'associant trois collègues, parce que chaque empereur voulait faire d'aussi grandes dépenses et entretenir d'aussi fortes armées que s'il avait été seul; que par là le nombre de ceux qui recevaient n'étant pas proportionné au nombre de ceux qui donnaient, les charges devinrent si grandes, que les terres furent abandonnées par les laboureurs, et se changèrent en forêts, » Montesquieu, de qu> sont ces paroles, ne s'explique point sur cette réponse que les païens faisaient aux chrétiens. Ce silence est fâcheux; il eût pu, il eût dû, ce nous semble, ajouter que le partage de la puissance fut, ainsi que le dit Lactance, fatal à l'empire, et qu'il explique mieux sa décadence que la translation du siège de l'empire de Rome à Constantinople. En étudiant les œuvres de Lactance, on voit que la teinte païenne ne s'est point complètement effacée en lui; sa science est plus philosophique que religieuse [il sait mieux exposer et embellir les préceptes de la morale, que présenter les vérités de la religion : c'est le jugement de saint Jérôme sur lui. Mais dans cette tolérance où il se maintient, dans cet accord d'une science profane et d'une pensée chrétienne, qui est sa physionomie propre, Lactance a peut-être mieux servi la foi nouvelle, que ne l'eût fait une doctrine plus rigoureuse. Que d'hommes, sous db, Google

The text on this page is estimated to be only 26.28% accurate

— 168 — G>Dstaiitin , qui , intliflereuls au paganisme , ne l'eussent pas cependant quitté si , pour arriver à la religion chrétienne , on ne leur eût montré , ou ne leur eût offeil, dans les vërilés générales de la pliilosophie et de la conscience humaine, une facile et heureuse transition à des dogmes plus relevés ! c'est l'œuvre que Lactance a entreprise , qu'il a accomplie. Écrivain élégant, moraliste pur, homme d'une grande science, également versé dans la littérature grecque et dans la littérature latine, il unit l'indulgence des apologistes grecs à l'exactitude des apologistes latins. Quelquefois cependant son origine africaine se trahit sous les précautions de rhéteur ; dans la Mort des persécuteurs, OD retrouve un peu de l'exagération de Tertullieu, ainsi que dans le style, malgré son habituelle élégance , quelques traces de rudesse et de corruption. Ce qui fut irréprochable , c'est sa vie. On remarque en lui ce que l'on remai'que en beaucoup d'autres écrivains qui passèrent du paganisme au christianisme : leur àme prit plus facilement les vertus de leur foi nouvelle , que leur esprit ne renonça aux souvenirs de la science païenne; Lactance le chrétien rappelle quelquefois Lactance le rhéteur. Après F^ctance, nous placerons FirmicusMatcrnus, auteur sur lequel on n'a que des renseignements incertains , mais que l'on peut avec vraisemblance rattacher au règne des empereurs db,Google

The text on this page is estimated to be only 25.55% accurate

Constance et Constant, fils de Constantin, auxquels il a adressé un ouvrage intitulé : De terreur des religions profanes, n U me reste maintenant, Constance et Constant, augustes empereurs, à implorer la puissance de votre foi , élevée audessus des hommes, au-dessus de la fragilité humaine , et qui , associée en quelque sorte aux conseillers célestes , suit dans tous ses acies , autant qu'il lui est donné, la volonté de Dieu ; il vous reste bien peu à faire, pour que, entièrement renversé par vos lois, le diable soit anéanti ; pour que s'airéte la contagion funeste de l'idolâtrie : chaque jour son poison expire , chaque jour sa profane cupidité s'éteint. Élevez doue l'étendard de la foi; c'est la gloire que le ciel vous a réservée, le ciel qui vous a fait triompher de tous vos ennemis; élevez -le, cet étendard vénéré; portez des lois, des décrets qui soient utiles, u Cet ouvrage se distingue, à quelques traits particuliers, des réfutations du polythéisme que nous avons vues jusqu'ici. Firmicus montre comment les hommes se sont abusés eux-mêmes, eu faisant des quatre éléments des divinités , et explique l'origine des dieux de la Fable, en rapportant historiquement ce que les poètes ont déguisé. Il fait sentir l'absurdité et l'impiété de la théologie des païens qui mettent au nombre des dieux des hommes qiû ont commis toutes sortes de crimes; db,Google

The text on this page is estimated to be only 19.51% accurate

— no — car ces dieux ont ^t^ tiit's, blessés et mal traita par les hommes. 11 prétend que la religion des Égyptiens a commencé au temps i]e Joseph, et que leur dieu Sérapis est ce patriarche qu'ils ont ainsi appelé parce qu'il était fils de Sara. Il remarque que les hommes ont respecté comme des divinités les choses qu'ils aimaient , ou dont Ils avaient hesoin. Ils ont appelé Pénales le manger et le boire ; Yesta, le feu domestique dont on se sert, et ainsi de plusieurs autres objets; et c'est pour cela que le nom des dieux marque les propriétés des choses naturelles. Enfin 11 décrit les signes profanes ou les paroles mystérieuses dont on se servait dans la religion des païens ; révé> lation que Clément d'Alexandrie et Arnobe ont faite comme lui. L'ouvrage deFirmicus a un autre intérêt; il donne de curieux détails sur les religions étrangères t on y voit que le culte de Cybèle, le culte longtemps proscrit , et que nous avons retrouvé dam Apulée , avait fait à Rome de grands progrès ; les imaginations étaient conver* ties aux pratiques singulières et sangkntes des cul> tes orientaux { le criobole et le launbole étaient la consécration nouvelle des initiés; l'homme y cherchait une régénération dont le besoin se fai. sait partout sentir ; c'était le baptême de ridolâtrie. Tel est un e6lé de ce traité, d'ailleurs asses court, qui n'offre rien , on le voit, d» nouveau, db,Google

The text on this page is estimated to be only 25.34% accurate

— i?1 — sinon cette idée de trouver, dans raltération de l'histoire, l'origine de la Fable; on y peut aussi remarquer comment le paganisme , ne pouvant plus soutenir le sens littéral de ses croyances, se rejetait dans les interprétations philosophiques et allégoriques. Cette révolution, k proprement parler, n'était point nouvelle ; les premiers , les stoïciens y avaient eu recours. Mais Insensiblement elle devint générale ; nous verrons quel rôle joue chez les néo-platoniciens, l'allégorie : les poètes seront leurs théologiens. Mais ce traité a un autre cÂté plus frappant. Quelque pure' que soit d'abord une opinion , le jour où elle trioniphe , l'ambition ou le ressentiment courent grand risque de la corrompre. Il se mêle aux partis les plus nobles, aux plus sincél'es croyances, des partis moyens, des convictions politiques qui ne s'y associent que pour en tirer des fruits; convictions qui peuvent porter dans leur intolérance de la bonne foi encore, mais qui n'ont pas la vertu du désinlérèssment. Quand la victoire du christianisme fut assurée, la réaction commença. Elle fut conseillée par des hommes qui semblaient letenir dans leur croyance nouvelle l'àpreté d'une erreur ancienne, et qui, dans la victoire d'un culte nouveau, ne voyaient que la part à prendre des dépouilles de la religion vaincue. Je crains que Firraicus Maternas n'ait été un de ces hommes ; à l'ardeur avec db,Google

The text on this page is estimated to be only 28.47% accurate

— 172 — laquelle il conjure les princes auxquels il s'adresse, de détruire les restes du paganisme, de le dépouiller de sa grandeur ou de sa force, on reconnaît facilement l'interprète d'une de ces opinions pour qui l'intolérance est le prix du succès. Ces lois, ces dispositions favorables à la religion que Firmicus avait indirectement demandées dans sa dédicace, il les réclame ici explicitement : « Enlevez, augustes empereurs, enlevez sans scrupule les dépouilles des temples; livrez à la flamme leurs dieux ; qu'ils aillent grossir le trésor public & versez-en dans vos épargnes tous les revenus, consacrez-les à votre utilité. Depuis que les temples ont été détruits, vous êtes entrés plus avant dans la vertu de Dieu; vous avez vaincu vos ennemis, reculé les limites de l'empire ; et pour que votre gloire éclatât davantage, vous avez méprisé et renversé l'ordre des saisons. L'hiver, spectacle jusqu'alors inouï, et qui ne se renouvellera point, l'hiver, les éléments ont cédé à votre courage. Que vous faut-il encore? Mais ce que Dieu défend, les saintes Ecritures le proscrivent aussi : elles ne veulent point qu'on élève des idoles. » Et comme s'il craignait de n'avoir point été assez bien compris, il ajoute plus loin : a Dieu, augustes empereurs, vous promet les récompenses de sa miséricorde; il augmentera votre grandeur déjà si étendue. Faites donc ce qu'il MbvGoogle

The text on this page is estimated to be only 24.84% accurate

— n3 — ordonne, achevez ce qu'il coDseille. Les prémices de votre règne ont été comblées des plus grandes faveurs ; au début de votre foi , tous avez senti s'accroître pour vous la faveur divine. Jamais la main de Dieu ne vous a abandonnés; jamais, dans vos besoins, elle ne vous a fait défaut. » Et il ter* mine en leur promettant, en appelant sur eux de plus grandes faveurs divines, récompense et obligation d'un zèle plus ardent pour la religion nouvelle, d'une pins vive attaque contre le paganisme. Ce langage surprend; on y doit reconnailre cette violence et cet égarement qui se mêlent quelquefois aux causes les plus pures, le lendemain de la victoire. J'aime à croire que ceux qui appelaient ainsi, contre les païens et leurs temples, la foudre impériale, ne les avaient pas quittés depuis bien longtemps : Firmicus n'est pas encore véritablement chrétien. db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.26% accurate

CHAPITRE IX. L'Église, un moment triomphante, eut bientôt ses épreuves. L'arianisme trouva en lui un appui qui inquiéta l'Église; mais elle eut dans saint Hilaire un intrépide défenseur. Hilaire, né à Poitiers, vers 355, avait été élevé dans les ténèbres du paganisme; il fut converti à la doctrine nouvelle par des circonstances dont il nous a laissé un intéressant récit. Cette conversion fut vive et profonde; elle se manifesta par des vertus qui ne tardèrent pas à attirer sur Hilaire les souffrances de la société chrétienne. Quoique marié, il fut choisi pour évêque. Les temps étaient difficiles. C'était le moment où, soutenu et propagé par deux évêques courtisans et ambitieux, Ursace et Valens, l'arianisme menaçait d'envahir la Gaule. Pour arrêter les ravages de cette hérésie, Hilaire composa le Traité de la Trinité. Ce traité est divisé en douze livres: le premier livre est une introduction à tout l'ouvrage; Hilaire en trace le plan, et indique les matières dont chacun des livres suivants doit se composer. 11 y suit pas de, Google

The text on this page is estimated to be only 17.32% accurate

à pas , et y réfute les erreurs d'Anus. Hais on sent qu'il est mal k l'aise dans ces subtiles distinctions si familièivs au génie des Grecs, et auxquelles au contraire se rerusaient même l'exactitude et la sévérité de la langue latine. Hilaire s'épouvante, il recule, en quelque sorte, en présence de ces grands problèmes , de ces impénétrables mystères : « C'est, dit-il, une tâche immense, une incompréhensible audaced'ajouter quelque chose k la définition de Dieu; il s'est donné les noms de Père , de Filg , d'Esprit saint ; tout ce qu'tHi cherche au delà dépasse la portée du discours et la conception de l'intelligence; il ne saurait plus être énoncé, atteint, saisi. La nature de l'olv jet dévore le sens des paroles ; une lumière que l'on ne peut soutenir aveugle l'œil de la contemplation , et ce qui n'a aucune borne , dépasse la c^adté de l'intelligence. » 11 ajoute ailleurs aveo tristesse : k L'hérésie et l'impiété nous obligent à dépasser la loi , à les suivre dans les routes escaipées qu'elles ont ouvertes ; à traiter des choses au-dessus du langag« humain ', à cha-cher à expliquer des mystères qu'il n'est pas permis d'examiner ; et quand on devrait se borner à croire , nous nous voyons forcés d'employer nos faibles raisonnements k la défense d'une doctrine qui n'admet point ces «isonnements humains, el de parafti« ainsi nous rendre coupaMes , parce que d'autres le sont. » db,Google

The text on this page is estimated to be only 27.70% accurate

— 176 — Ce Traité de la Trinité, manifeste vigoureux contre l'arianisme, excita la colère de Constance qui punit Hilaire, en l'exilant en Plirygie ou, selon d'autres auteurs, dans la Thébaidé d'Égypte. Cet exil fut le salut de l'Église. Les conciles de Rimini et de Séleucé s'étaient ouverts. Le concile de Rimini, comme Déce sous d'heureux auspices, s'était terminé par une espèce de surprise. Les ariens vaincus au concile de Nicée ne se résignèrent point à leur défaite ; mais ce ne fut pas par des attaques ouvertes qu'ils cherchèrent à regagner le terrain qu'ils avaient perdu ; ils y employèrent de plus adroites pratiques. Ils ne visaient pas à la domination, mais au succès ; ils voulaient moins s'imposer que se faire accepter. Ainsi, au concile de Sirmium, inspiré par les ariens, en 357, on convint de retrancher des confessions de foi, les mots qui n'étaient pas dans l'Écriture sainte. Osius de Cordoue et Libérius de Rome, adhérèrent à cette correction ; c'était cependant une victoire pour les ariens qui, lors du concile de Nicée, avaient de tous leurs efforts repoussé le mot Consubstantiel ; ce mot, disaient-ils, ne se rencontre nulle part dans toute l'étendue des divines Écritures. Aussi les protestations ne se firent pas attendre : Rimini reprit, ou du moins chercha à reprendre ce qu'avait enlevé Sirmium. Les ariens y présentèrent une formule de foi ; la dernière formule de la

The text on this page is estimated to be only 27.96% accurate

— 177 — Sirmium , celle où rejetant les mots de substance et de consubstantiel consacrés par le concile de Mcée, ils se bornaient à dire que le Fils était en toutes choses semblable au Père. Les catholiques cette fois ne se laissèrent point surprendre; ils répondirent qu'ils n'avaient pas besoin de nouvelles formules, et demandèrent, à l'unanimité, que la doctrine d'Arius fût condamnée. Les anathèmes lancés contre Arius et sa doctrine furent donc solennellement renouvelés. Mais cet acte de vigueur ne se soutint pas : Constance qui, sans pa* raitre, dirigeait cette assemblée, vînt à bout d'en amortir l'ardeur par des délais affectés et des rebuts mortifiants. L'ennui d'une longue absence, les fatigues d'un séjour prolongé dans un pays étranger, les tracasseries suscitées par les agents de l'empereur, le prétexte de la paix, excuse si facile des consciences pusillanimes , mille autres motifs affaiblirent les meilleures résolutions. On souscrivit une formule captieuse, où le terme de substance était abandonné. Les ariens triomphèrent; et à peine revenus dans leurs églises, les évêques sùrpns reconnurent le piège qu'on leur avait tendu. En même temps que les évêques d'Occident fléchissaient à Rimini , ceux d'Orient étaient assemblés à Séieucie , métropole de l'Isaurie. Hilaire y assista. Mais» Séieucie, comme à Rimini, rarianisme, soutenu par l'empereur, triompha. db,Google

The text on this page is estimated to be only 18.38% accurate

— ns — En 358* HUaire reçut une lettre des évêques de la Gaule, qui protestaient contre la lâcheté du concile de Rimini. Il lui demanda ce qu'il pensait des orientaux; c'est le nom que l'Occident, aux semi-ariens. En réponse à leur lettre, Hilaire écrivit le Traité des six jours. Ce traité a, s'il est permis d'ainsi parler, un but politique. A cette époque, les semi-ariens effrayés des exagérations de leurs frères inclinèrent vers l'orthodoxie, et semblaient disposés à négocier avec elle. Sans rien céder sur les principes, Hilaire se montre accessible à la conciliation; il ne repousse point absolument le mot qui exprime la similitude des substances, le mot *omoiousion*; quant au mot *consubstantiel* il l'admet, il le tolère, mais avec un correctif qui prévient la confusion des personnes. Cette sagesse trouva des contradicteurs : Lucifer de Cagliari, toujours extrême, ne s'y associa point. Il défendit, défenseur intrépide d'Athanase et adversaire ardent de l'arianisme, mais depuis entraîné dans le schisme par son inflexible opiniâtreté; et de leur côté, les ariens persistèrent dans la formule de foi qu'ils avaient dressée à Rimini : issue ordinaire de toutes ces tentatives de conciliation. Hilaire ne se découragea point. Prenant à partie Constance lui-même, il lui redemanda la foi de Vercorin, la tolérance pour les catholiques, en butant « lors à de violente » pénalité ». Ses db, Google

The text on this page is estimated to be only 15.00% accurate

— ng — prières ne furent point écoutées. C'est alors que dans l'ardeur, j'allais dire dans l'emportement de son siège, Hilaire lança contre l'empereur deux ma* nifester ; Constance ne répondit point. IrHl^ dt ce silence, M^{nt} Hilaire écrivit, tnaîs ne publia point les paroles que nous citerons « D'après : « Si je romps aujourd'hui le silence que j'avais gardé si longtemps, j'en appelle à tout homme raisonnable ; on ne m'accusera pas de m'élre lu par indifférence, ou de parler par emportement. Point d'intérêt qui m'anime que l'attente de Jésus-Christ. Pourquoi, ô mon Dieu, ne t'n'avez' vous pas fait naître plutôt du temps des Dèce et des Néron ? J'aurais béni des combats à soutenir contre des ennemis déclarés. Mais ici nous avons affaire à un ennemi qui ne se montre pas, qui ne s'avance que sous le masque, ne procède que par artifices et que par séductions. Ici sous le nom de Constance, c'est l'Antéchrist, armé, non pas de fouets, mais de caresses; non d'arrêts de prison, mais de manœuvres hypocrites; il n'en veut pas à la vie, mais à l'âme. Ce n'est point par le fer qu'il menace les victimes; c'est par l'attrait des récompenses qu'il cherche à corrompre la foi. Il ne professe Jésus-Christ que pour le mieux trahir en ne parlant d'effort que pour troubler la paix, en comprimant l'hérésie que pour empêcher qu'il y ait des chrétiens, en humiliant le sacerdoce qu'en anéantissant l'épiscopat, en » db, Google

The text on this page is estimated to be only 27.33% accurate

— 180 — bâtissant des églises que pour sacrifier ta foi. Votre tyrannie s'exerce non-seulement contre les hommes, mais contre Dieu. Vous affectez les dehors du chrétien ; on ne s'y trompe point ; vous anéantissez la foi par vos œuvres contraires à la foi. Vous réservez les évéchés pour vos complices; aux bons évêques vous en substituez de mauvais ; vous incarcérez les prêtres ; vous faites marcher vos légions pour tenir l'Église dans l'effroi; vous enchaînez les conciles. Tyran plus cruel que les plus cruels tyrans qu'ait vus l'univers, vos persécutions, avec leurs raffinements , nous laissent, à nous, bien moins de moyens d'y échapper, et vous rendent, vous, bien plus criminel. Vos victimes n'auront pas à présenter au souverain juge , pour excuser leur défaite, et des commencements de torture et quelques cicatrices imprimées sur leur corps, et la faiblesse de ta nature à laquelle ils ont succombé. Votre politique barbare s'y prend mieux ; elle sauve à l'apostasie l'apparence du crime, et ôle à la confession le mérite du martyre, h C'est le martyre que demandait Hilaire en écrivant ces pages brûlantes ; y éd martyrium per has voces exeamus; il ne l'obtint pas; mais comme le milieu , la fin de sa carrière fut troublée par de continuels orages. Sous Valentinien , l'arianisme disputait à l'orthodoxie quelques-unes de ses Églises. Auxence, évêque de Milan , faisait profession d'arianisme.

MbvGoogle

The text on this page is estimated to be only 27.23% accurate

— 181 — Toujours inquiet , toujours armé pour la foi , Hilajre ne recula point devant ce nouvel ennemi , et il alla l'attaquer au sein même de son empire , à Milan. Il fut à ce propos traduit devant le questeur, sous l'accusation de mettre le trouble dans l'Église de Milan. Il put toutefois revenir à Poitiers sans autre disgrâce; mais en se retirant, Hilaïre crut devoir avertir l'Église de ce nouveau danger, et la mettre en garde contre une profession de foi trompeuse que, pour séduire Valentioien, Auxence avait signée : « C'est quelque chose d'imposant, dit-il, que le nom de paix; et l'on fait bien de nous parler d'union. Mais hors de l'Église et de l'Évangile, hors de Jésus-Christ, peut-il y avoir de l'union? Non, il n'y a de paix véritable et de sincère union que dans la doctrine de l'Église et de l'Évangile. Qui eD doute ? Mais aujourd'hui sous le masque d'une fausse piété , on ne tend qu'à détruire l'empire de Jésus-Christ. On veut que Dieu ait besoin de la protection des hommes, et que l'Église de Jésus-Christ ne se puisse passer de l'assistance du siècle; on l'appelle, on l'invoque à grands cris. » A la chaleur avec laquelle il cherche à éloigner l'hérésie de la Gaule, au bonheur qu'il éprouve à l'en voir préservée, Hilaire semble pressentir ce lointain, mais glorieux résultat de son courage religieux ; le pouvoir bienfaisant du clergé gaulois. db,Google

The text on this page is estimated to be only 16.58% accurate

CBAPITHE X. Ambroise naquit à Trêves , vers 333 , dans le prétoire des Gaules , dont son père était prêtre. Il commença, à Trêves, des études brillantes qu'il vint achever à Rome. Ses études terminées, il se fixa à Milan , et se consacra au barreau. Hier était alors la rivalité des empereurs, qui de là se pouvaient porter plus facilement à la défense des provinces menacées par les barbares. Ambroise plaida devant le préfet du prétoire ; ses débuts furent heureux et attirèrent sur lui l'attention publique. Il devint premier magistrat de Milan, et bientôt fut nommé gouverneur général de l'Italie septentrionale et centrale. Une circonstance imprévue vint tout à coup changer sa destinée, et l'élever au monde pour le donner à l'Eglise. La lutte entre les évêques ariens et les évêques catholiques durait encore. L'évêque de Milan , Auxence , étant mort, chaque parti aspirait à le remplacer par un de ses candidats. Le peuple s'agitait en tumulte, flottant et partagé, quand du milieu de

db,Google

The text on this page is estimated to be only 25.66% accurate

— 183 — oe tumulte, une voix s'élève, la voix d'un enfant :

The text on this page is estimated to be only 28.43% accurate

— 184 — (le chaque séance, les sénateurs brûlaient aux pieds de la déesse quelques grains d'encens, et prêtaient devant elle serment de fidélité à l'empereur. Gratien avait ordonné de faire disparaître du sein de la curie ce monument des prétentions et des souvenirs du paganisme, que sous son règne les païens essayèrent vainement d'y faire replacer. Ils espérèrent être plus heureux sous Valentinien II. En 382, une députation fut donc envoyée à l'empereur pour lui demander le rétablissement de cet autel, auprès duquel se livra le dernier combat du paganisme et du christianisme : les champions furent Symmaque et Ambroise, Symmaque est, au iv^e siècle, le représentant le plus illustre du paganisme; sénateur, préfet de Rome, orateur brillant et habile, sa fidélité à l'ancienne religion de l'empire tient tout à la fois du rhéteur et du citoyen ; il y est attaché par les souvenirs de la gloire et de l'éloquence, du patriotisme et de la religion. Libanius et Thémistocle regretteront et défendront avant tout dans le polythéisme le symbole des vérités philosophiques et les riants fantaisies de l'imagination-, Symmaque, lui, s'y attache et se défend comme l'appui et la vie même de l'empire. Aussi son opposition au christianisme et ses préférences pour le paganisme ne se bornèrent-elles pas à de simples paroles, elles se manifestèrent par des actes qui tous ne furent pas de même nature,Google

The text on this page is estimated to be only 27.48% accurate

— 185 — toujours conformes à une parfaite loyauté; et il eut besoin de la clémence de Théodose pour échapper aux rigueurs que son attachement extrême au paganisme lui devait attirer : au moment où le christianisme était inquiété par la révolte de Maxime, Symmaque n'avait pas gardé envers lui une impartialité complète. Tel est le rival contre lequel saint Ambroise avait à lutter. Le débat fut solennel ; c'était le duel de deux cultes, du passé de Rome et de son avenir. Symmaque prit le premier la parole. M. de Chateaubriand , par un anachronisme permis au poète, a transporté cette lutte dans ses *Martyrs* , et l'a placée sous le règne de Dioclétien. Il a reproduit cette célèbre prosopopée où personnifiant Rome , Symmaque lui fait redemander, au nom de sa vieillesse et de sa gloire , le culte qui lui a donné l'empire de l'univers. Mais il faut bien le dire : cette défense de l'autel de la Victoire, côté spécieux et national de la lutte, n'était pas la seule et au fond la vraie question ; la gloire ici masquait l'intérêt; ce qu'il s'agissait d'obtenir, au moins autant que le rétablissement de l'autel de la Victoire, c'était la révocation de l'édit qui avait enlevé aux vestales les privilèges dont elles avaient joui jusque-là, et attiré, dit Symmaque, l'inclémence des cieux : une famine se fit bientôt sentir ; une triste récolte trahit l'espoir des provinces. La faute n'en était pas à la d=,Google

The text on this page is estimated to be only 24.11% accurate

— 186 — terre; nous n'avons rien à reprocher aux astres; ce n'est pas la nielle qui a détruit le Hè , ni l'ivraie qui a étouffé les moissons; ce qui a desséché le sol, c'est le sacrilège. » Et Symmaque conclut par ces mots : n Le respect des temps passés veut que vous ne balanciez pas à révoquer une loi qui n'est pas digne d'un prince. » On voit que l'on a un peu oublié l'autel de la Victoire. Ambroise répondit officiellement à cette relation de Symmaque. Il prouve que ce n'est point à ses dieux , mais à ses propres vertus que Rome a dû l'empire de l'univers ; et réfutant la seconde, et au fond la plus importante partie du discours de Symmaque , car l'abolition des privilèges des vestales , ce n'était rien moins que le décret de mort du paganisme, il montre qu'avant même l'édit du prince, l'indifférence païenne a condamné cette institution : « À peine comptez-vous sept vestales. Voilà ce que peuvent de nos jours et les bandelettes révérees , et les robes bordées de pourpre, et les litières des pontifes toujours escortées par la foule, et d'énormes privilèges. » Puis opposant à ce faste des vestales la simplicité des vierges chrétiennes , il ajoute : « Il n'est pas nécessaire que des bandelettes brodées décorent la tête quand elle est ornée par la pudeur , un voile grossier suffit. Il faut effacer, et non relever les attraits de ta beauté; c'est le jeûne qui lui convient, et non la pourpre. » db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.28% accurate

— 18T — Celte r[^]onse d'Ambroise souvent clt[^]e , souvent admirée, me paraît, l'avouerai -je ? devoir sa célébrité plutôt à la grandeur même de la cause qui se débattait, qu'à sa beauté même et h sa force. Elle a en quelque sorte un caractère officiel , et si j'osais le dire, jusqu'à un certain point philosophique, que je n'approuve pas ici. On y a vanté ces paroles où saint Ambroise proclame, a-t-on dit, la loi du progrès : « Tout ne va-t-il pas en s' améliorant ? le chaos a précédé le monde, et les ténèbres ont devancé la lumière; la terre nouvelle, dépouillant ses ombres humides , s'étonne de la nouveauté du soleil. L'homme ne sut d'abord pas cultiver la terre. L'année, au commencement, est stérile, puis viennent les fruits et les fleurs. Qu'ib disent donc que tout aurait dû rester à ses commencements ; qu'ils accusent la moisson , parce qu'elle vient à la iln de l'année; qu'ils accusent l'oUve, parce qu'elle est le dernier des fruits. » Je l'avoue, ces raisons me paraissent peu concluantes, et le goût seul ne les pourrait même guère approuver; je crains qu'ici l'évêque ne se souvienne d'avoir été avocat. Il y a dans cette même cause , non un discours, mais une lettre d'Ambroise, moins citée, et selon nous plus éloquente et plus vraie. Il l'adresse à l'empereur Valentiuien, au moment même où il apprend que , avant même que les db,Google

The text on this page is estimated to be only 28.88% accurate

— 188 — évêques en eussent pu être informés , Valentinien, dans son conseil, a reçu la requête que Symmaque avait surprise au sénat pour le rétablissement de l'autel de la Victoire. Après avoir montré que les païens ne sont pas fondés dans leur demande, il s'écrie : « Qu'aujourd'hui un empereur païen, ce qu'à Dieu ne plaise, élevât un autel aux idoles et contraignit les chrétiens à se trouver aux sacrifices avec les idolâtres, et à jurer devant cet autel; qu'il portât une pareille ordonnance en plein sénat, en présence des chrétiens qui y forment une si nombreuse majorité , tout chrétien ne prendrait-il pas cette démarche pour une véritable persécution ? mais que penserait-il d'un empereur chrétien qui commettrait ce sacrilège ? C'est là pourtant le crime dont vous vous rendriez coupable, si vous souscriviez au décret qui vous est présenté. » Puis il demande à Valentinien copie de la requête qui lui a été présentée, pour y répondre plus à loisir, et afin qu'elle soit discutée mûrement par l'empereur Théodose. « Si, ajoute-t-il, on en ordonne autrement, il n'est point d'évêque qui puisse ni le souffrir ni le dissimuler. Vous pourrez venir à l'église, mais il n'y aura point d'évêque pour vous y recevoir, ou il n'y sera que pour vous résister, et rejeter vos offrandes. » Et enfin par une prosopopée hardie, il ajoute : H

Que répondrez-vous à votre frère Gratien , vous db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.43% accurate

— 189 — disant du fond de la tombe : Je me consolais de mes revers , parce que je laissais l'empire dans vos mains; de n'être plus, parce que vous me succédiez; d'avoir perdu avec la vie le titi-e d'empereur, parce que je me survivais à moi-même dans mes ordonnances en faveur d'une religion immortelle. C'étaient là autant de trophées érigés par moi à la piété, de dépouilles remportées sur l'ennemi du salut, de gages qui m'assuraient une victoire à l'abri des temps et des révolutions. Mon assassin n'a pu m'enlever que la vie ; vous , en annulant mes ordonnances, vous avez plus fait que celui qui osa porter les armes contre moi. De deux choses l'une : en souscrivant volontairement, vous condamnez ma foi; en cédant à la violence, vous Irahbsez la vôtre. » Ambroise triompha. Symmaque, accablé de chagrin, voulut abdiquer les fonctions qu'il remplissait; il avait compris que c'en était fait de l'ancien culte. Le paganisme n'était pas ^ plus redoutable ennemi qu'eût à combattre saint Ambroise. L'arianisme qui, dans Alexandrie, sera l'ennemi le plus actif qu'ait à combattre Athai^ase, fut aussi, dans Milan, la grande lutte d'Ambroise. L'impératrice Justine, chargée pendant la jeunesse de Gratien, son fils, du gouvernement de l'empire , était tavorable aux ariens. Eu 385 , elle fit sommer l'évêque de Milan de lui livrer la db,Google

The text on this page is estimated to be only 19.90% accurate

— 190 — . basilique Portia , située hors des murs de Milan.

Ambroise répondit qu'il ne livrerait janoais le temple de Dieu à ses enoemis. De nouvelles sottimatôiii , faites au nom de l'impérafricef n'eurent pas plus de succès. On vint de sa part tendre les tapisseries impériales à la basilique Porcienne} c'était une espèce de prise de potsessioD. Cette violence excita une émeute. Des comtes et des tribuns vinrent sommer Ambroise de céder la basilique qui^ disaient-iU, apparie^ nait à l'empereur : a Que ce prince , répondit l'archevêque, me demande ce qui est à moi, mes terres , mon argent , je ne les lui refuserai pas, quoique tout ce que je possède appartienne aux pauvres; mais il n'a aucun droit sur ce qui appartient à Dieu. Voulez-vous mon patrimoine , TOUS pouvez le prendre Demandez-vous mon corps, je suis prêt à vous le livrer. Avez-vtsis dessein de me mettre à mort, vous n'éprouve* rez de ma part aucune résistance. Je n'aurjù point recours à la protection du peuple; je ne me réfugierai point au pied des autels; mais pour ces mêmes autels, je sacrifierai ma vie. n Cette lutte dura pluâeurs jours, et par l'ordre de l'empereur, les soldats se retirèrent de la basilique qu'ils occupaient. Justine ne se découragea point. Elle engagea son fils à rendre une loi qui autorisât les assemblées religieuses des ari^os, et en vertu de cette loi , ell« insista de nouveau db,Google

The text on this page is estimated to be only 20.37% accurate

— m — pour que la basilique Porcienne fut donnée à ceux de son parti. Averti du nouveau péril , Ambroise se retira dans l'église. Il y fut quelque temps gardé par le peuple , qui nuit et jour veillait pour empêcher qu'on ne lui enlevât son pasteur. Une seconde fois encore l'empereur fléchit , et donna aux soldats l'ordre de se retirer. D'autres soins d'ailleurs occupaient l'empire ; Maximien s'avancait. Nous touchons ici à un moment solennel. Nous avons vu Constantin séparer par le glaive ardent de sa parole le pontife de l'empereur, et commencer ainsi, théoriquement du moins, la séparation du spirituel et du temporel. Plus tard Athanase avait soutenu contre l'arianisme une lutte opiniâtre ; mais cette lutte n'était point politique: si la religion y était intéressée, l'empereur même ne l'était pas. Ici il n'en est pas de même. L'empereur pour ainsi dire est en cause; et de quelque respect que saint Ambroise voile sa résistance , elle n'est pas moins réelle ; il n'y a plus dans la société un seul pouvoir; il y en a deux , l'empereur et l'évêque : « Le tribut appartient à César; à Dieu, son Église; elle ne peut être à César, car l'autorité de César ne s'étend pas sur le temple de Dieu; l'empereur est dans l'Église , non au-dessus d'elle. » C'est ainsi que saint Ambroise formula le droit de l'Église ; et ailleurs : s On nous dit : Cèdez la basilique.

— db, Google

The text on this page is estimated to be only 24.08% accurate

— 192 — Je réponds : Il ne m'est pas pJus permis de la céder, qu'à vous, prince, de la prendre. Vous*ne pourriez, sans crime, vous emparer de la maison d'un simple particulier; à plus forte raison de la maison de Dieu. — Tout est permis à l'empereur; tout est à lui. — Je réponds : He vous faites pas le tort de croire que , comme empereur, vous ayez quelque droit sui' les choses divines; votre domaine, ce sont les murailles de la cité, non les choses de la religion. » Le caractère de saint Ambroise, sans doute, le portait à cette fermeté ; les circonstances aussi lui furent favorables. Ambroise n'était pas seulement un évêque d'une merveilleuse éloquence , d'une admirable vertu, d'une inépuisable charité; il fut le conseiller et comme l'appui de plusieurs empereurs. Quand Gratien a été tué, à Lyon, parl'usui^ pateur Maxime, c'est Ambroise que Justine, qui depuis ne s'en souvint guère , envoya à Trêves pour y défendre les intérêts du jeune Valenlîiiien, intérêts que sainl Ambroise soutint avec une habileté profonde; lui qu'elle députe une seconde fois auprès du même Maxime : moins heureux dans cette ambassade, Ambroise n'y avait pas fait preuve de moins de zèle et de moins de courage. Appui de ses princes, il était en outre leur guide spirituel. Quand Gratien va combattre les Goths et rejoindre son oncle Valens ,

The text on this page is estimated to be only 22.68% accurate

— 103 — pour lui le traité De la foi, quoiqu'il évitât de se mêler aux discussions théologiques, a aimé mieux, dit-il, exhorter à la foi que disputer sur la Foi. Mais nous avons vu en quelque sorte agir saint Ambroise; il le faut maintenant étudier dans ses écrits, et considérer le docteur après avoir admiré l'évêque. Malgré la réserve qu'avait mise saint Ambroise dans le traité De la foi, qu'il avait adressé à Gratien, la doctrine en avait été attaquée. Pour la défendre, l'évêque de Milan composa les trois livres ' Sur le Saint-Esprit, et le livre De l'Incarnation. Ces éclaircissements mêmes ne le mirent point à l'abri de tout reproche. Saint Jérôme l'accusa de soulever, dans le traité Du Saint-Esprit, quelques opinions qui touchent à l'erreur. Ces reproches pouvaient n'être pas sans quelque justice, car saint Ambroise, bien que dans ces différents traités il s'attache surtout, selon le génie de l'Occident, à confirmer les mystères par la tradition et par les témoignages des Écritures, n'est cependant pas tout à fait exempt de cette disposition particulière aux Grecs, et qu'il avait contractée dans leur commerce, d'incliner au sens allégorique. Ses commentaires des Écritures sacrées, sur l'Éden, sur Caïn et Abel, sur Noé, sur Abraham, sur Isaac, sur la Mort, sur l'Église et sur le Jeûne, sur l'Influence du monde; ses Livres de, Google

The text on this page is estimated to be only 20.76% accurate

— 194 — sur Jacob et la vie bienheureuse attestent
maoïfe&teraent l'imitation d'Origène. Hais s'il se trompe dans
l'interprétation mys< tique de l'Ecriture, Ambroise est un grand maître dans
ta science de la vie chrétienne; en lui nous voyons oommencer cette
direction des consciences, que l'Église latine a beaucoup mieux connue que
l'Église grecque. Moraliste sage et profond , ferme et babile conducteur des
âmes-, sa parole douce él touchuite avait un charme particulier. De toutes
parts, les vierges accouraient pour l'entendre ; d'Afrique même elles
venaient. Cet empressement ne doit pas surprendre. La prédication et l'éloge
de la virginité étaient le texte favori de l'éloquence et des travaux de saint
Ambroise. Le premier de ces ouvrages, le traité Sur let vierges est comme
un liyraoe à la virginité : « L'état le plus pur sur la terre , la plus heureuse
condition est cdle d'une viei^e. » Saint Ambroise, après avoir tracé d'une
manière vive et brillante ce tableau plein de grâce et

The text on this page is estimated to be only 22.51% accurate

— 195 — iiôicé contre le mariage ; il n'a pas ici ta même réserve. Son premier ouvrage avait excité quelques plaintes : on l'accusait , sinon de proscrire ie mariage, d'en détourner du moins. Ces plaintes semblent avoir moins refroidi qu'enflammé son zèle pour le célibat , et il y répond avec quelque vivacité. Rattachons au même sujet un traité Sur les veuves, adressé à une veuve, d'abord inconsolable, et qui songeait à se remarier, Arabroise ne lui interdit pas absolument les secondes noces ; mais il ne les approuve point; son avis, du reste, est un conseil, et non une défense. Remarquons comment par une nuance légère, mais vraie, Ambroise concilie la sagesse et l'aus' térité dans ses conseils sur la fidélité à un premier mariage ; il est près de Tertullien , et pourtant il ne tombe point dans ses exagérations ; remarquons aussi comme insensiblement les esprits ont incliné vers une sévérité plus grande. Et ici, il faut bien se garder d'imputer aux écrivains chréliens ce qui est l'œuvre de leur temps , qu'ils oaX. suivi aussi souvent qu'ils l'ont guidé. Si les Âmes se détachent ainsi du monde; si l'on se réfugie dans les cloîtres el dans le sanctuaire ; si l'on préfère aux devoirs et aux douceurs du mariage la sécurité et l'isolement du célibat , tout l'honneur n'en est point à l'éloquence des Pères; le fiudheur des temps, le déseuchuitfiment de la db,Google

The text on this page is estimated to be only 25.50% accurate

— 196 — vie y sout pour beaucoup. Que de vides, en effet alors , et de calamités dans le inonde ! et ne faut-il pas admirer celte force nouvelle de Tâme qui se crée, au milieu de ces ruines et de ces désolations, un asile où, retirée et élevée au-dessus des orages passagers de la terre , elle échappe aux misères matérielles ainsi qu'aux tristesses morales ? Après avoir tracé pour les vierges les règles de la vie chrétienne, saint Ambroise rédigea, sous le titre A' Offices, le code des devoirs du prêtre. Ce mot d'Offices rappelle tout d'abord l'ouvrage que Cicéron a composé sous le même titre. La ressemblance n'est pas seulement dans le mot , elle est dans les choses; et, au début, saint Ambroise ne se défend pas d'une imitation, qui est d'ailleurs manifeste. Mais si les ressemblances sont nombreuses, les dilTérences le sont plus encore^ et le point de départ comme le but est entièrement différent. Gcéron , en effet , écrit, pour tous les hommes; sans exclure qui que ce soit de ses préceptes , Ambroise écrit plus particulièrement pour tes ministres des autels. Èd concentrant ainsi les devoirs, il les fortifie; il ne conseille plus seulement des vertus, il les impose ; et les vertus mêmes qui deviennent ainsi des obligations, il les rend plus étroites. Marquons les différences dans les rapports mêmes. Comme Cicéron, saint Ambroise reconnaît quatre vertus db,Google

The text on this page is estimated to be only 28.18% accurate

— 197 — principales : la prudence, la justice, la force et la tempérance; mais en les adoptant, il les transforme. La prudence, chez lui, est la bonne direction de la science, aboutissant à Dieu; la justice n'est plus la simple notion du bien et du mal, c'est la justice universelle; mieux que cela, c'est la piété envers Dieu, envers la patrie, envers les parents, envers tous les hommes. Mais la justice même, ainsi devenue chrétienne, est encore incomplète; il faut mieux; où s'arrêtait la sagesse païenne, le christianisme a placé une vertu nouvelle, la charité. C'est ici, entre Cicéron et saint Ambroise, disons mieux, entre le monde ancien et le monde chrétien, la grande différence et la grande supériorité du dernier : sur cette vertu nouvelle et si féconde, Ambroise s'étend avec complaisance. Au tableau qu'il en trace, au devoir qu'il en fait, on reconnaît l'évêque qui, pour racheter des captifs, ne craignit pas de vendre les vases du sanctuaire. Aux yeux de saint Ambroise, du pauvre qui reçoit et du riche qui donne, l'obligé n'est pas le pauvre, l'obligé c'est le riche; car il reçoit du pauvre plus qu'il ne lui donne : il lui doit son salut, debitor salutis. Cette tendresse pour les malheureux, elle éclate dans saint Ambroise, à toutes les pages. Nous verrons avec quelle éloquence les Pères grecs faisaient appel aux riches en faveur des pauvres. Ni Grégoire, ni Basile ne surpassent pourtant de, Google

The text on this page is estimated to be only 24.19% accurate

— 108 — Ambroise dans les vives peintures des souffrances de l'indigent, de la dureté des riches. Écoulez ces paroles tirées du livre Sur Naboth : « l'histoire de Naboth est vieille , quant au temps ; mais elle est habituelle; elle est d'aujourd'hui. Quel est, en effet, le riche qui ne convoite point chaque jour les biens d'autrui ? Quel est l'opulent qui ne s'efforce pas de chasser le pauvre du petit champ qu'il possède, et d'expulser l'indigent des confins de la terre léguée par ses aïeux? Qui donc se contente de ce qu'il a ? Quel est le riche qui n'a point l'esprit tourmenté des possessions voisines? Il n'est pas né Un seul Achab; et ce qui pis est , chaque jour, Achab renaît, et ne meurt jamais dans le siècle. Pour un qui tombe , il s'en élève plusieurs. Il n'y a pas que Naboth le pauvre qui ait été mis à mort ; chaque jour Naboth est opprimé , chaque jour le pauvre est tué. . . . Jusqu'où étendrez-vous, ô riches, vos passions insensées? Est-ce que vous habitez seuls sur la terre? Pourquoi chassez-vous celui qui, comme vous, a part à la nature? pourquoi en voulez-vous être les possesseurs absolus? La terre a été établie pour tous les pauvres et pour tous les riches en commun. Pourquoi donc , ô riches , vous appropriez-vous seuls le droit de la posséder? Elle ne connaît pas de riches, la nature qui nous enfante tous pauvres. Elle nous met au jour, et nus, et manquant de nourriture, de boisson, de vêtement; la terre

db,Google

The text on this page is estimated to be only 25.91% accurate

— 199 — reçoit nus ceux qu'elle crée ; elle renferme dans un tombeau les confins des possessions. Un tertre étroit suffit et au riche et au pauvre. La nature nous crée donc tous semblables; elle nous renferme tous semblables dans le sein du sépulcre. Qui donc discernera les figures des morts? Ouvrez la terre, et si vous le pouvez, reconnaissez le riche. Ensuite, remuez un peu le tombeau , et dites-nous si vous distinguez le riche du pauvre ; oui peut-être, à cette seule ditTérence, qu'en mourant , le riche avait plus à perdre, u Et dans le même livre Sur Naboth : « Vous révélez les murs , et vous mettez à nu les hommes. Un homme nu crie devant votre maison , et vous l'oubliez. Un homme nu crie , et toi , tu t'inquiètes de quels marbres tu couvriras tes parvis. Un pauvre demande de Taisent, et n'en reçoit pas; un homme demande du pain , et ton cheval broie forsous ses dents. Quel jugement tu te prépares, 6 riche! Le peuple a faim, et tu fermes tes greniers, toi ; il est en ton pouvoir de sauver de la ' mort tant de personnes , et tu ne le veux pas ; et pourtant une seule gemme de ton anneau pourrait conserver la vie de. tout un peuple. » Telle est la vivacité de saint Ambroise, quand il plaide pour le pauvre. Cette vivacité, il faut le reconnaître, l'emporte quelquefois un peu loin. C'est ainsi que dans les Offices , oubliant la distinction, très-bien établie par Cicéron et consacrée db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.25% accurate

par le droit romain , entre les choses qui sont naturellement communes à tous les hommes et celles qui ne le sont pas, et partant de cette idée que la nature aurait tout donné à l'homme en commun , et Dieu ordonné à chaque chose de naître, afin que ce qui était produit fût commun à tous, il arrive à cette conclusion : que le droit commun , c'est la propriété commune , et le droit privé, l'usurpation. Il ne faut pas l'oublier, du reste : cette vivacité de zèle avait dans la religion même son préservatif. Si la charité est un devoir pour le riche , si les biens ne sont qu'un dépôt entre ses mains , ce dépôt , c'est Dieu qui l'y a mis , c'est à lui qu'il en doit et qu'il en rendra compte} l'insensibilité du riche n'autorise pas la révolte du pauvre: entre eux, le ciel est juge. Nous avons examiné saint Ambroise sous des faces diverses; il nous reste, pour achever de le peindre, à le montrer comme orateur, et principalement comme panégyriste. L'oraison funèbre , dans saint Ambroise , est double ; elle est, si je puis dire, domestique et historique, consacrée à exprimer des regrets de famille ou à déplorer des calamités publiques. Parlons d'abord de la première. Saint Ambroise a fait deux oraisons funèbres sur la mort de son frère , Satyrus, ou plutôt une seule oraison partagée en deux livres ; le second de ces deux livres est plutôt une homélie sur la foi, à l'occasion même de db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.28% accurate

— 201 — la mort de Satyrus, qu'une oraison funèbre; nous nous arrêterons donc principalement au premier livre, ou pour parler plus exactement, à la seule oraison funèbre. Le jour qui suivit immédiatement la mort de Satyrus, saint Ambroise apporta lui-même, dans son église, le corps de son frère. L'exorde, simple et vif, est pris de cette circonstance : « Nous venons, mes frères, d'amener à l'autel du sacrifice, la victime qui m'a été demandée, victime pure, agréable à Dieu, Satyrus, mon guide et mon frère. Je n'avais pas oublié qu'il était mortel. Bien loin donc de me plaindre, je dois à Dieu des actions de grâces ; car j'avais toujours souhaité que dans les malheurs qui de~ valent menacer l'Église ou ma personne, l'orage tombât plutôt sur moi et sur ma famille. Grâces donc soient rendues au Seigneur, puisque, dans l'alarme universelle où nous jette la crainte des barbares qui remuent de toutes parts, j'ai satisfait à la commune affliction par mes chagrins particuliers ; et que j'ai seul été frappé, quand j'avais à craindre pour tous; et daigne le ciel agréer ma douleur, en échange de la douleur publique 1 » Ce sentiment patnotique, saint Ambroise y revient encore dans le cours de cette oraison funèbre, et on le retrouve souvent dans ses autres ouvrages ; ce lui est un trait particulier; il est, si je puis ainsi parler, le plus romain des Pères de l'Eglise; 11 a l'âme de l'ancienne Italie ainsi, jz.Gôo^Ie

The text on this page is estimated to be only 27.40% accurate

— 202 — dans ses Offices , adoptant la classification de Cicéron, dans l'ordre de nos devoirs, après avoir mis au premier rang ce mol ; Dieu, que la morale païenne ne connaissait pas, il place immédiatement, après et avant la famille, la pairie. Les autres Pères latins, sans doute, ne sont pas insensibles aux malheurs de Rome; mais ils n'ont pour elle qu'une pitié chrétienne, et non patriotique : Jérôme et Augustin se résignent assez facilement à la chute de home. Revenons à Satyrus. Saint Ambroise , après ce premier épanchement de la douleur, réveille les grandes idées chrétiennes de l'immortalité : « L'espérance des gentils, c'est que la mort fasse cesser tous les maux ; quant à nous, qui avons une plus gêné* reuse espérance , nous avons une plus facile et plus pieuse consolation; nous ne perdons pas, nous envoyons devant nous ceux qui nous quittent; nous donnons, non pas des victimes à la mort, mais des citoyens à l'éternité. Donc, arrêtons nos pleurs, n Mais le chrétien fait vainement violence à sa douleur; le frère reparaît dans l'évêque, et par un mouvement qui part de l'âme, il s'écrie bientôt: «Mais comment, hélas! la source en pourrait-elle tarir , quand à votre nom seul, ô mon frère, je sens qu'elle se rouvre; quand tout me ramène à votre souvenir ; quand voire image, profondément gravée dans mon cœur, est sans cesse présente à mes yeux ? A tous db,Google

The text on this page is estimated to be only 25.52% accurate

— 203 — les moments, je tous vois, je vous parle, je vous serre dans mes bras. Durant le silence des nuits, sous la clarté du ciel , j'entends les paroles de consolation que vous m'adressez. La nuit, dont l'approche m'était importune , le sommeil lui-même à qui je reprochais de rompre nos entretiens, ils me sont chers maintenant, parce qu'ils me rendent à moi. » Puis, s'oublîant lui-même pour parler à leur sœlir commune, à cette sœur, qui est à Borne , solitaire et affligée , il ajoute : «Encore trouvé-je, moi, quelque relâche à ma douleur, dans l'exercice de mes devoirs, dans les travaux du saint ministère; mais elle, notre pieuse sœur, que deviendra-t-elle ? Console-la, b toi qui peux pénétrer dans son âme. » Enfin, l'orateur triomphant de sa douleur par sa foi, termine ce discours par un chant de victoire; ses dernières paroles sont un hymne : a Mon âme est impatiente de quitter ce monde , de voir tes noces , 6 Jésus ! ces noces dans lesquelles ton Épouse est conduite en ttionphe de la terre au ciel ; de voir ses lits ornés de roses , de lis et de couronnes! Et quelle autre noce est ainsi parée du sang des martyrs, des lis des vierges et des couronnes des pontifes ? u Ambroise, nous l'avons dit, a donné à l'éloge funèbre un caractère nouveau. Cette oraison , dans les premiers siècles de l'Église, était surtout consacrée à honorer des vertus chrétiennes , db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.67% accurate

— 204 — simples et modestes. Si elle avait un côté historique, ce D'était qu'accidentellement. Sans doute, dans l'éloge d'Alhanase, dans l'éloge de Césaire, Grégoire de Nazianze touche à deux grands événements, l'arianisme et la persécution de Julie», événements politiques en même temps que reli* gieux ; mais ce n'est là qu'une vue, pour ainsi dire, ouverte sur l'histoire, et que bientôt l'orateur abandonne pour se renfermer dans un cercle, en qudque sorte, intime. Saint Ambroise, lui, titins* porta hardiment l'oraison funèbre dans le champ de l'histoire. Ses sujets, il est vrai, l'y introduisaient naturellement. Les funérailles qu'il célèbre; ce sont des funérailles de princes, d'erapereurs. Si l'autorité , ou plutôt la majesté des princes, gagna dans l'imagination des peuples à cette consécration que la religion donnait à leur vie comme à leur mort, la religion elle-même y trouva une source nouvelle d'inspirations; elle en fit le texte éloquent, où elle étala la vanité des grandeurs humaines , et dans un dernier hommage rendu à la puissance, lui donna, ainsi qu'à tous les chrétiens, un solennel enseignement. L'oraison funèbre devint ainsi une décoration du pouvoir et une des pompes de l'Église. Deux des oraisons funèbres de saint Ambroise offrent surtout à un haut degré un caractère et un intérêt historiques; ce sont : la Consolation sur la mort de Valentinien et XÉlose de Théodose.

db,Google

The text on this page is estimated to be only 27.77% accurate

— 205 — Valentinien avait été tué à Vienne, sur les bords du Rhône, en 391, par quelques-uns de ses gardes ; il n'avait guère que vingt ans. Saint Ambroise prononça son oraison funèbre, dans la chaire de Milan, en présence des soeurs de cet infortuné prince. Dans cette oraison funèbre, où l'orateur était réduit à louer dans le prince qu'il regrette les vertus privées plus que les talents d'un empereur, l'espérance plus que les fruits, saint Ambroise a des traits louchants. Il retrace avec émotion les adieux que lui avait adressés Valentinien expirant; puis par un rapprochement bien naturel, il unit dans ses éloges et ses regrets Gratien à Valentinien : « Heureux l'un et l'autre, si mes prières sont exaucées, tous les jours vous serez présents à ma pensée; dans tous mes entretiens votre éloge viendra se placer sur mes lèvres ; toutes mes nuits vous apporteront le tribut de mes prières : votre nom sera mêlé à toutes nos offrandes. Si jamais je vous oublie, ô couple sacré, 6 âmes pacifiques et saintes ! que ma langue desséchée s'attache à mon palais. » Puis par un mouvement pathétique, emprunté aux Écritures : « Comment, s'écrie-t-il, tous les deux ont-ils péri? comment sont morts les puissants ? ô Gratien ! ô Valentinien ! princes chers à mes yeux et à mon cœur, que vos morts sont pressées! que vos cercueils sont proches l'un de l'autre ! 6 Gratien ! 6 Valentinien ! princes de,Google

The text on this page is estimated to be only 24.77% accurate

— 206 — cher» à tous les yeux comme à tous les cœurs , avec quelle promptitude la mort a frappé ses coups et rapproché vos tombeaux ! n'ête dans des regrets qu'il prolonge, saint Ambroise rappelle, avec un charme attendrissant, son dévouement à ces jeunes princes; avec une réserve délicate, les services qu'il a pu leur rendre, et l'attachement qui de leur part en fut le prix. C'est au milieu de beaucoup de traits, que le goût ne saurait approuver, l'intérêt de ce discours; ce sera aussi celui de l'oraison funèbre de Théodose, que l'intervention personnelle de l'orateur : la vie politique de saint Ambroise, ou plutôt son rôle de grand évêque, sert merveilleusement en lui le panégyriste. L'éloge de Théodose présentait à l'orateur une riche matière, si riche qu'au premier coup d'oeil le talent de saint Ambroise en paraît plutôt accablé que soutenu. Toutefois, si l'on y regarde de plus près, on reconnaîtra que l'évêque de Milan n'a point été au-dessous de son sujet ; il ne le domine pas , mais il l'égale. Il est vrai qu'il y montre le chrétien plus que l'empereur; qu'il rappelle les vertus plus que les combats; mais cela même , si je ne me trompe , fait le mérite de son discours. Tout l'intérêt du temps était là. Qui n'est ému, quand l'orateur rappelant cette grande expiation , que par sa bouche l'Église avait imposée à Théodose pour le massacre de Thessalonie* db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.36% accurate

— 207 — que, et la soumission de ce prince à uoe pénitence publique qui, après tout,n'était qu'une publique satisfraction donnée à l'humaDité, s'écrie : « Je Taiinais cet liomrae, parce qu'il recbercbait plus les réprimandes que les flatteries : il a pleuré dans l'assemblée des fidèles , le crime que la faute des autres lui avait fait commettre; il n'a pas rougi de faire une publique pénitence, et depuis il n'a cessé de pleurer sa faute. Oui, je l'aimais cet homme de miséricorde, el pai'ce que je l'aimais, je le conduirai dans la région des TivaDts, et ne l'abandonnerai point que, par mes pleurs, je ne l'aie introduit dans le repos, sfr la montagne du Seigneur, là où la vie est immortelle, où elle est sans tristesse et sans douleur. » Puis associant l'Italie à ses regrets et à sa justice : « Ne ci-aignez pas que ces restes d'un grand monarque passent sans bonneur dans les lieux qu'ils doivent traverser : tels ne sont pas les sentiments de l'Italie, qui a vu les triomphes deTliéodose et qui, deux fois affranchie de ses tyrans, honore l'auteur de sa liberté. Ainsi ne pense pas Constantinople, qui l'avait vu partir une seconde fois pour la victoire. Maintenant , il est vrai , elle attendait , avec le retour de son prince, des solennités triomphantes et des monuments de gloire. Elle attendait le maître du monde, suivi d'une armée vaillante, escortée de toutes les forces du monde soumis. Mais, aujourd'hui, Tbéodose redb,Google

The text on this page is estimated to be only 26.32% accurate

— 208 — vient plus puissant, revient plus glorieux, reconduit par la troupe des anges et suivi du chœur des bienheureux. » Cette traduction ^ nous n'avons pas besoin de le dire, est de M. Villemain. Rassemblons les traits divers qui, comme écrivain et comme évêque, forment la physioDOMie particulière de saint Ambroise. On a dû le reconnaître : saint Ambroise, au milieu des défauts de son siècle , au milieu de ses défauts particuliers, la diffusion, la recherche, les traits prétentieux, le mauvais goût enfin, a la qualité qui fait le grand orateur, la sensibilité. S'il n'offre aucun de ces grands mouvements qui frappent dans TertuHien, ou de ces vives images et de ces pittoresques expressions qui se trouveront dans Jérôme et dans Augustin, il a une tendresse de sentiments qui touche l'âme, et la dispose au recueillement ; son style est agréablement tempéré. Il n'a ni l'élégance travaillée des écoles gauloises, où cependant il avait étudié, ni la rudesse originale du style africain. Son mérite, selon nous, est dans la variété et la souplesse d'une imagination plus habile à profiter des ressources étrangères , que forte par elle-même et féconde ; d'une diction, souvent suave et harmonieuse, mais d'une harmonie qni vient plus de la douceur et du calme de la pensée , que du nombre et de la pureté des expressions. Ambroise a d'ailleurs un mérite particulier : le premier des écrivons db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.68% accurate

— 209 — latins ecclésiastiques, il unit en lui le génie romain et le génie grec; il se teint des couleurs empruntées à l'Orient ; il a des reflets de Platon et de saint Basile : il forme évidemment une transition entre l'Église latine des premiers siècles et l'Église latine du iv^e et du v^e siècle. Il n'a plus pour la littérature profane le superbe dédain de Tertullien ; il aime au contraire à en rappeler les souvenirs et les pensées; on peut même lui reprocher, et saint Jérôme l'a fait, de n'avoir point assez fondue en une seule nuance, qui lui fût propre, ces teintes différentes et quelquefois disparates. Ambroise, bien qu'il ait d'éclatants mérites, ne présente donc pas, comme écrivain, une physionomie profonde et distincte. Mais si l'écrivain s'efface quelque peu , l'évêque se montre avec un caractère singulièrement haut et puissant. Au premier coup d'œil, cette grandeur ne paraît pas. Les qualités d'Ambroise sont si unies, si solides et en même temps si naturelles, qu'il faut la chercher, cette grandeur, plutôt qu'elle ne se découvre d'abord. Ainsi, contre l'arianisme, Ambroise a fait autant qu'Athanase; mais sans moins de fermeté, il l'a fait avec moins de bruit. Assurément, dans ses résistances diverses, Athanasius ne franchit jamais la limite où la hardiesse serait la révolte; cependant, on reconnaît en lui, tout pieux et arrêté qu'il est, cet esprit grec de

The text on this page is estimated to be only 12.71% accurate

— 210 — qu'anime et qu'exalte la lutte i Atbanase est l'athlète
ioTindible d'une croyanee; est»!! toujours le chef modéré et prudent du
peuple cbré' lien ? Je ne l'oserais assurer. Comme Athanasej Ambroùe a son
église à défendre contre les ariens; mais, quel que soit le danger qui le me^
nace^ il reste à son poste, exemple admin^le de vigueur tout ensemble et de
mddéfatlon. Atlil^ nsse au contraire s'éloigne. Jusque'là, l'évêque n'avait
eUf pour ainsi dire, qu'un troupeau à conduire chrétieniiemeat ; de be
gouvefoenieDt, saint Ambroise fait une société civUe à laquelle il douue un
guide temporel en même temps qti'im guide apirituel i l'Italie désormais
peut se passer d'un empereur j elle a un chef i saint AmbroiK prépare
Grégoire le Grand* j:,Google

The text on this page is estimated to be only 10.13% accurate

CHAPITRE XI. Cette dernière à ténacité que l'empire dévalait k
théodose, ne se BOULANT pas Après lui \$ ot que sa ténacité puissante avait t-
éuni, se aépAra; les hommes) les pépées durent dûtik soigei- eux'-ifléities à
ktr sûreté. Il se Htlt alors ^ en eflel » dèhs te Uitnde romaiti , en titème
tertipe qti'tine didpërBkm etn-ojable, Utl slfiguUer tnttall de
fetiompositioun soËiale. Le^ diiïérentes parties de Yétapire tombent et se
détaclierit de Rome; les Goibs, les Alains, les Vandalas^ prennent posle^ioti
de l'Italie; RoAej elle-même, Va devenir leur proie ; l'empire se dissout ;
mais dans cette coirusion et cette ^poUvaDte f la société trouve où se
reconnaître et se rflSsuferi Les monastères se bâtissent, se multiplient,
s'organisent pour i-ecevoir les débris épaps du monde rotnaiu ; dans letr
enceinte , ou autour d'eux , se foraient paf groupes, et sous une discipline
nouvelle) diecifiie de l'âme tout à la fois et du cdfps) des associations
Civiles et religieuses où le travail doit avoir sa place à côté à la db,Google

The text on this page is estimated to be only 25.88% accurate

— 212 — prièi-e, el conletiir, régler ce que la vie contemplaUve et ascétique, livrée à elle-même , aurait odert de dangereux. Le législateur de cette société encore irrégulière, de ces couvents qui deviennent comme autant de petites patries , ce sei'a un génie libre et fier, ce sera Jérôme. Jérôme naquit, vers l'an 331, à Stridon, sur les confins de la Dalmatie et de la Pannonie : origine un peu barbare, à laquelle il attribuera luimême quelques-unes des vivacités de sa pensée et de son caractère. Sa famille était riche ; elle lui fit donner une brillante éducation. Il vint à Rome étudier sous les maîtres les plus habiles, sous Donat le commentateur de Virgile , et sous Victorin, rhéteur éloquent et célèbre par sa conversion au christianisme. Rome était alors pleine de séductions auxquelles n'échappa pas la jeunesse de Jérôme. Une plume illustre , la plume de M. de Chateaubriand, a rapproché et poétiquement retracé cette vie de plaisirs et d'étude que menaient alors, à Rome, trois jeunes gens qui devaient être plus tard trois Pères de l'Église. Contre le tourment de l'âme et le dégoût du monde, le premier remède de Jérôme fut l'étude : il voulut commenter le prophète Abdias ; mais l'étude étant impuissante à calmer les vivacités de son âge et de son imagination, il eut recours aux voyages. 11 quitta donc Rome pour Aquilée, audb,Google

The text on this page is estimated to be only 23.04% accurate

— 213 — jourd'liiii obscur village, alors ville HorissaDte; puis il passa dans les Gaules. Il visita Toulouse, Bordeaux, Autuu, Trêves, et fut témoin des ravages qu'y firent les barbares. La Gaule ne le retint pas longtemps toutefois : l'Orient sollicitait son ardente imagination. Il se rendît en Syrie avec un prêtre d'Antioche, Évagre. Evagi-e possédait aux environs d'Antioche un village appelé M[^]ronie ; Jérôme s'y relira d'abord ; puis cette sùlitude ne lui paraissant plus assez profonde, il choisit, pour s'y ensevelir, les déserts de Chalcis , sur tes confins de la Syrie , que , plus tai-d, il échangea pour Bethléem. Enchaoté du bonheur qu'il y trouvait , il convie ses amis à venir le rejoindre ; il écrit à Héliodore pour l'engager à rompre tous les liens qui peuvent l'attacher au monde , liens de famille et de devoirs ; et dans son enthousiasme pour le désert, il s'écrie-: « Que failes-votis dans le monde, 6 mon frère, vous qui êtes plus grand que le monde? Jiisques à quand demeurerezVDus à l'ombre des maisons? jusques à quand serez-vous renfermé dans des villes d'où s'élève une noii-e fumée ? Croyez-moi , il me semble être ici comme dans un nouveau jour. Délivré du poids accablant de mon corps, je prends un essor plus libre pour m' élancer dans une région pure et sans nuage. » Dans le désert qu'il célébrait ainsi , où il appelait ses amis , Jérôme ne D,q,i,i.:db,.Google

The text on this page is estimated to be only 10.38% accurate

— 21A — trouvait pas ^pendant tQ^J'^»'^ ^ calme qu'A y nvait
es!^éréf et qu'il leqp pi-omeUait, Dtux pa&siom de sa j«u«Bsse l'y
assif^geaiait, les voluptés de Home et las souvenirs de la poésie. Vainement
par la fatigue de l'étude, il ^ppren^il l'hér bpeu ; par la ti-Avail des maiofi,
par les amUtités de jeànp, essayait-il ^ dompter les révoltes de spi) cppps et
de son imaginatint) ; tout y était impuissant : 0 ûli I combien ^e ùn^ >
depuis que J0 cuis venu R^er ma derpeure au désert, dans cette vaste
solitude qui , dévoj-ée par des ubaletirs §ans relAplie, ne présente aux
solitaires qui l'habitent que les plu« savages aspect^, combiep de fois , en
imagin^ion , me suis-je eru transporté au sein de f^ame et tle ses voluptés!
plongé que j'étais dans qp abime d'amertumes, je me laissais tomber an fond
de ma pilule solitaire. Un rude sac couvrait mon coq>s hideux; ma peau
noircie , desséchée , pie donnait la figure livide d'ui) esclave. Tout le jour
dans les larmes, dans les gémissseipenis ; et si , durant }a nuit, le sompieil,
en dépit de toutes mes résistances , venait paribia fermer ma paupière , à
peine avaisrje la force de soutenir mon corps qui retombait sur une terre
nue. Eh bien, ce même hompie qui, pour éviter les feus de l'enfer, s'était de
lui-même condamné à s'enseve'ir dans uqe espèce de prison, où, pour
compagnie, il n'avait que les bêtes fëropes et yenidb,Google

The text on this page is estimated to be only 10.18% accurate

— 215 — Bwium, son imagindlion Iç imaspâHait parmi les dansM 4m viepges rçmaineï, &qqs un visage défait, abailii par un jeûne npiniMre, et dans iine «bail! déjà niorte nwant sa destruction , brûlait une àtne pleine de coupables souvenirs et ngit^ de désirs et de r^reta.. Implorant du secours et ne sachant plus où trouver un asile contre noi^nême, j'allais et venais; épuisé^ je tombais aux pieds de la croix, baigné de mes pleurs qui Boulaient à grands Hots» et que j'e«sny»s de mes cheveux ; par les plus rudes austérités, je luttai poHlre les révoltes de ma pliair* Je me souviens d'avoir passé souvent les nuits à Pfier et» me frapper la poitrine, jiifqua ce que le Seigneur, dissipant la tempête ^ ftût rendu le calme à mes sens. Cependant, je p'appr^phais lie ma cellule qu'ave» etlroi , comin^ «î ^\U pût connu m^s penséns; et, m' armant cpqtre moimême de coLirrouK et ^'indignatipu, j'allais m'enfoncer dans le plus profond de ma ^itude. D'autres fois, égaré sur la eime des montiignes, perdu dans les obscurités du vallon, pti dans lrs aniiïs des rochers, c'est là que je priaï , là que je domptais une chair onminelle. Quand mes la^RKs avaient cotdé en abondance ; qnand mes yeux s'étaient longtemps reposés sur le ciel, plus d'une fois aussi il m'^t arrivé de me croire transporté parmi les chfBur^ des anges. » Les voluptés de Rome ne le li^ublaient pas seules ; une db,Google

The text on this page is estimated to be only 25.75% accurate

— 2tG ~autre enchanteresse, la poésie, venait aussi lui .
apparaître, et excitait en lui des scrupules et des extases qui allaient jusqu'à la vision ; laissons-le parler : « H y a plusieurs années, je quittai patrie, père, mère, sœur, parents, dans l'intention d'aller à Jérusalem pour y servir Dieu; je n'emportais avec moi que les livres que j'avais amassés à Rome avec beaucoup de soin et de travail, et dont je ne pouvais me passer. Tel était alors l'excès de ma misère : je jeûnais pour lire Cicéron. Après de longues et de fréquentes veilles , après des torrents de larmes , que le souvenir de mes premières fautes faisait couler de mon cœur, je me mettais à lire Platon; et lorsque, rentrant en moi-même, je commençais la lecture de quelques-uns de nos prophètes, leur st)>le inculte me rebutait. Séduit et trompé ainsi par les artifices de l'ancien serpent, j'eus une fièvre qui pénétrant jusqu'à la moelle des os de mon corps épuisé par de continuelles austérités, et me tourmentant nuit et jour avec une violence incroyable , me dessécha au point de n'avoir plus que les os. Le principe de la vie était à peine soutenu en moi par un reste de chaleur, qui se faisait reconnaître a quelques battements de mon cœur. Tout à coup, il me survint un ravissement ; je me vis transporté en esprit devant un tribunal. Là, ébloui de l'éclat qui jaillissait du trône où le juge était assis, je D,q,i,i.:db,.Google

The text on this page is estimated to be only 26.22% accurate

— 217 — tombai prosterné contre terre, n'osant seulement pas lever les yeux, quand, interrogé sur ma profession, je répondis : Je suis chrétien. — Tu mens, me répliqua le juge ; tu n'es pas un chrétien , mais un cicéronien. Je n'avais rien à répondre. Muet, déchiré par les remords de ma conscience, je n'avais de force que pour pousser de profonds gémissements. Ayez pitié de moi, Seigneur ! c'étaient là les seules paroles que je pusse faire entendre. A la fin, on demanda ma grâce en faveur de ma jeunesse; on promit pour moi que je ne lirais plus aucun des auteurs profanes; je le promis moi-même avec serment : on me remit en liberté. Revenu à moi, je me retrouvai sur la terre, les yeux baignés de larmes qui coulaient si abondantes, que les assistants s'en étonnèrent, et purent aisément reconnaître combien j'avais eu à souffrir. » Telles étaient ces luttes de Jérôme , qui aboutissaient à des visions extatiques. Jérôme tint parole. « Vous le savez, écrit-il plus tard , il y a plus de quinze ans qu'il ne m'est tombé dans les mains un Cicéron, un Virgile, aucun auteur profane; et si parfois, dans mes conversations, il s'en rencontre quelque passage, ce n'est qu'un songe d'autrefois qui a laissé dans la mémoire une idée confuse. » D'autres soucis venaient encore troubler sa solitude. Les controverses religieuses, et principalement la question des hypostases, avaient

pédagogie, Google

The text on this page is estimated to be only 18.94% accurate

— 218 — nétre dans les solitudes de Chalois, et causé parmi les
raoînes une ablation et u»e euriosité fie demandes qui fatiguaient Jérôme ; il
ne dissimula pas assez son mépris pour ces furbuleats selitaiiWB, et bientôt
leurs menaces et leurs permutations le décidèrent à quitter le désert. H revint
à Aqtioche, auprès de sqn ami Évagre. C'est là que, malgré ses scrupules et
sa réustance , il fut ordonné prêtre par Paulin d'Antioche. Il alla ensuite à
Jérusalem visiter les lîeui saints ; puis, il se rendit à Copstanfinople, on il
entendit Grégoire de Nazianze. Rome enfin le revit : le pape Damase l'y
avait appelé pour l'aider à régler les affaires d'Orient et d'Ûcoident. k Rome,
JérAme, a\ec d'illustres amitiés, retrouva des inimitiés nombreuses qui l'y
avaient précédé, et que sa présence ne devait pas calmer, non plus que
l'honneur que lui avait fait le pape Damase. Damase mourut , et son
successeur n'eut pas pour Jérème la même défiérence. La malveillance ^n
profita ; \l y eut contre Jérôme un spulèvement général. Ses ceusui%8 trop
vives contre quelque prêtres étaient le motif de ces ipinijliés; en voici les
prétextes. Jérôme était lié ^vec les femmes les plus illustres de Rome, avec
les descendantes des Fabius, des Paul Emile et des Scipions. tîette
lamiliarilé spirilpelle fut calomniée. Ixingtemps Jérème se cqntenta de
repou^spr avec indignation ces atiadb,Google

The text on this page is estimated to be only 16.23% accurate

— 219 — qii8 4ebni«tvei)Unce; ù la fin, si prêt, si ardent qu'il ni
à la lultf , tant de btàaB et d'injustice le lassa. 1) prH }e parii de quitter
Rome, le disert sans doute aussi le vaptielait. Dans Rome, il était à l'ÂFoit ,
et ses yeui ae pouvaient oublier ce cial de rOvifint qu'il§ avaisbt vu. Bu
partant, il laissa ces adieux iloquenls, qui seraient en méipe temps , s'il en
avait besoin , une éclatante justification : « Noble Asella , c'est ainsi que je
vous ^is à la bâte, aif moment de m'embarquer, triste, les ymi baignés de
larmes. losensë que j'étais! je vwilaia chaoter le cantique du Seigneur suv
une terre étrangère, et j'ai abandonné le mont fiinaï pouF les raines
espérances de l'Égvple. Je ne me sourenais plusdn voyageur de l'Évangile
qui, ù peifiB sorti de Jérusalem, tombe dans les mains des voleurs qui le
dépouillent, l'accat^fent de coups et 3e laissent pour mort. Salue^ Baule et
EustQchia , mes filles en Jf^sus-Christ ; saluez ilbina leur mère , et
ditesrleui : Nous serons tous un JQUv devant le tribunal de Dieu , què
chacun pompacaltra avec ses œuvres. Adieu, modèle de la plus pure vertu ;
souyenez-vous de moi, et, par vos prièr

The text on this page is estimated to be only 27.00% accurate

inonde, el épuiser cette inquiétude qui ne t'abandonnait jamais entièrement , il visita l'île de Cliypre, Antioche, Jérusalem, l'Egypte : Bethléem fut enfin le terme de sa course. Il n'y fut pas longtemps seul. Quelques-unes de ces illustres Tenames qui l'avaient connu à Rome , l'y rejoignirent, poussées moins encore par le besoin qu'elles avaient de sa parole, que par le désir qui saisissait les plus belles âmes de cliercher dans la solitude un abri contre les tristesses et les ruines d'un monde qui s'écroulait : telles Turent Paula et sa tille Eustochia. Paula bâtit un monastère pour les hommes et trois monastères pour les femmes ; Jérôme en eut la direction. Les monastères prennent en ce moment un caractère grave et nouveau. Ce n'est plus seulement le besoin d'une vie ascétique, plus rigoureuse, le désir enthousiaste de la solitude qui poussent tout un peuple d'hommes et de femmes à se séparer de la société. Les monastères ne sont plus un isolement, mais le germe d'une société nouvelle qui se forme au milieu des morcellements de la société ancienne. Quel trouble, en effet, dans le monde! et dans un seul empire, que d'empires s'écroulent! Du fond de sa solitude , Jérôme contemple et décrit avec une pittoresque imagination el tout ensemble une remarquable exactitude historique, ces catastrophes contre lesquelles le désert même db,Goo

The text on this page is estimated to be only 24.55% accurate

n'était pas un sûr asile : « D'une extrémité du monde à l'autre, l'empire s'écroule. L'Orient semblait être à couvert de ces malheurs; et voilà que pendant le cours de l'année qui vient de s'écouler, des loups sortis, non de l'Arabie, mais du milieu des rochers les plus reculés du Caucase, sont venus fondre sur ces vastes provinces avec la rapidité du turrenl. Que de monastères sont devenus leur proie 1 Que de fleuves ils ont teints de sang humain ! Antioche assiégée par eux, toutes les villes que baignent l'Halis, le Cyduus, l'Oroïite et l'Euphrate, menacées par les armes; des troupeaux de captifs emmenés loin de leur pays ; l'Arabie , la Phénicie, la Palestine, l'Egypte, muettes d'épouvante ; » et ailleurs, il peint « ces barbares qui , montés sur de légers chevaux, paraissent en mille endroits à la fois, portant partout le carnage et la consternation. » La Gaule qui est plus particulièrement exposée à leur fureur : « Une prodigieuse multitude de nations cruelles et barbares s'est emparée de toutes les Gaules. Tout ce qui est entre les Alpes et les Pyrénées , entre l'Océan et le Rhin, a été en proie aux Quades , aux Vandales, aux Sarmates, aux Alains, aux Gépides, aux Mérules, aux Saxons, aux Boui^uignons, aux Allemands et aux Pannoniens, qui en ont fait un vaste théâtre de deuil. Mayence , cette ville autrefois si considérable, tombée en leur pouvoir, a été dévastée,Google

The text on this page is estimated to be only 12.84% accurate

— 222 — ruinée de fond en comble } elle a vu égorger dans ses
lediples [ilusieuFs tnilUers de ses habitants. ReimSf cette ville si forte,
Amiens, Arras, Téroiennë^Toumay, Spire^ Strasbourg, toutes ces villes
solit aujourd'hui sous la dodilnfttion des Allemands. Les barbares ont
raVflgé presque toutes les villes d'AquitainCf de Gascogne et des pi-ovllioes
lyonnaises et Qdrbonnaises. Vépée au dehors, au dedans la faim, lOut
cotispire à leor rUiW. » home elle-même n'échappa pas à te deMSifé. Où
se réfugiaient alors ces restes de la fureur des barbares, ce» débris du
monde roftialn? Dans l'asile qu'avait pfépbfé la piété des descendantes des
Scipions et des MârtellUi l c'était l'expiation de la conquête de l'utilvers ;
âibSi se trouvaient sânci6ées les dépotiiltea opiuiies. Chaque jour donc
arrivaient à Jéi'iisaleiti les|)ltis illustres famUles, ainsi que les plus
obsciires; confondues dans Tégâlité du naalhelt^ et de la piété, elles
Tenaient s'abritei* à la crèche de Bethléem : les hôtes de ees ttionftstèreSj
c'étoietit les débris d'un empire. Si grand cependant qiie fât ce bHIt d'un
monde qui tombait avec tant de ft'abàs , H ne pouvait effi-ayer la pensée
chrétietine et la distraire de ses profondes et habituelles méctita* tions sur
les desseins de la ProvidencJe. Ce monde qui s'en allait, Il avait été
condamné ; Il devait faire place à un monde nouveau. Aussi » au
midb,Google

The text on this page is estimated to be only 13.11% accurate

— 223 — lieu même de sa sympathie pour le malheureux qui
accablait Rome, Jérôme ne peut-il défendre d'une certaine joie si Komi
est détenue, pour la gentilité, une espèce de désert où ces dieux qui recevaient
les hommages de tous n'ont plus d'asile que les génies qu'ils
habitent avec les oiseaux de nuit. L'étendard de la croix flotte avec honneur
parmi nos légions ; l'Égypte, devenue chrétienne, a consacré au vrai Dieu
les dépouilles de Sérapis ; Jupiter tremble pour ses autels. Peuplées de
solitaires, l'Inde, la Perse, l'Éthiopie, répandent au loin de longues
colonies. L'Arménie a mis haut son oratoire les Heures Tont retentir lourd
déserta du chant de nos cantiques sacrés. Les Gètes se rassemblent dans
leurs tentes, comme en autant d'églises, pour chanter les louanges du
Seigneur. Ainsi tout Rome chrétienne s'élevait sur les ruines de Rome païenne
et enivrée du sang des martyrs. Au sein de Rome, le christianisme obtenait
des victoires qui lui devaient être plus chères. Dans cette même lettre, où il
nous peint les progrès de l'Évangile chez les peuples barbares, Jérôme nous
montre, dans la maison d'un pontife consacrée au culte des idoles, sa petite-
fille faisant retentir le nom et la louange de Jésus-Christ } et au déclin des
ans, le pontife, le grand-père aimant à tenir sur ses genoux sa jeune fille,
vouée, par sa mère, à la virginité chrétienne. 1 Aussi ailleurs, dit Google

The text on this page is estimated to be only 25.67% accurate

Jérôme, célébrant cette victoire, s'écrie-t-il, en s'adressant à Rome : « Et toi qui as effacé par la confession du nom de chrétien , le mot de blasphème que tu portais écrit sur ton front ! cité puissante, maîtresse de l'univers, remplis tes destinées , justifie ce nom de Rome, c'est-à-dire, de force et d'élévation , en te montrant grande par tes vertus. Ton capitule n'est plus; les autels et les sacrifices de Jupiter sont détruits; pourquoi en retiendrais-tu le nom et les vices ? » Ce n'était point assez ; il fallait de ces ruines faire sortir un monde nouveau ; il fallait donner, non pas seulement à la société chrétienne en général, si dispersée elle-même et si troublée par les barbares, mais à chaque chrétien en particulier, une règle qui le pût guider dans cette confusion du monde. Les monastères avaient leur rôle; mais si vastes , si nombreux qu'ils fussent, les monastères n'abritaient pas et ne pouvaient abriter toute la famille chrétienne : si les vierges, si les veuves y entraient , l'enfant , la mère n'y pénétraient pas. Les instructions de Jérôme iront donc les chercher dans cette Rome désolée, dans ce monde condamné qu'ils n'ont pu quitter, et leur porter, avec les enseignements de la religion , les plus douces paroles de la tendresse chrétienne. Jérôme a donné sur l'éducation des enfants, et des filles en particulier, des conseils empreints

db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.31% accurate

— 225 — du sceau de la plus profonde expérience , de la plus délicate sollicitude. Ses conseils sont simples d'ailleurs : marquer du cachet chrétien les premières pensées, les premiers travaux et même les premiers jeux de l'enfance ; imprimer insensiblement, mais fortement dans son esprit et son âme, la croix du Christ , tel est tout le système d'éducation de saint Jérôme : « Car l'enfance est une nature molle et flexible; dans une rigole, l'eau suit le doigt qui la conduit; ainsi l'enfance suit, pour le bien comme pour le mal, la route qui lui. est tracée, n Vaut-il mieux, pour la prémunir, initier la jeunesse au mal qu'elle rencontreia plus tard ? Jérôme ne le pense point. « Il peut y avoir, dit-il, plus de vertu à mépriser la volupté qui est sous vos yeux ; mais j'estime que la continence est mieux assurée, à ignorer ce que l'on doit chercher. » Ainsi ne pensait point le philosophe de Genève, alors que traçant le plan de sa chimérique éducation, il faisait de la connaissance du mal comme la condition de la pudeur et la sécurité de la vertu. Si l'enfant, si la jeunesse ont besoin de conseils et de guides, il est, dans la discipline chrétienne, des âmes qui c'en réclament pas moins. La veuve chrétienne a des devoirs que ne connabsait pas le paganisme. Rester (Idèle à la mémoire d'un époux, c'est le moindre de ces devoirs ; elle se doit à elle-même , elle doit à la db,Google

The text on this page is estimated to be only 12.92% accurate

— 226 — reUgion ud air« cult« et plu» difScil* au milieu de» périls auxquels elle peut étr« exposée, dei révoltM ou de« défaiikuces d'une oltair qui, n'ayant plus l'innocenoa^ doit conaerver la pu* r«té. Cette ohair, toi^ourt prompte à 90 rani' met, il la faut éteindre; éteindre par la solitude, par la inortiBcation, par le jeûne, par la prière , par toutes ces pratiques qui sont le rempart de la fragilité et la garantie de la veriu chrétienne. JérûmQ ne tarit pas sur ces préceptes qui formmt oomnM un code aussi oomplet que sage de la conduite des veuves chrétiennes. Hais, au milieu de ses sollicitudes pour l'en* fance , la jeunesae et le veuvage , le soin et la prédilection en quelque sorte de iérône s

The text on this page is estimated to be only 18.54% accurate

— 227 — sur rÉcritur« sainte, la direction de» iinet, l« discii^ne de la société cbrétieone occupaient l'activité infatigable et le génie ardent de Jérôme. Au milieu des ruines qui s'amoncelaient sur le monde ancien, il élevait l'édifice nouveaa du spiritualisme chrétien , qui devait éire la vie nouvelle. Son vaste et perçant ri^ard en embrassait tous les détails ; il en pénétrait les cJ>scurités les plus profondes et les plus délicats mystères. Tel est, en effet, le caractère de ce rare génie : il unit la douceur à la vivacité, l'é'oergie à la gr&ce, la connaissance habile du cœur humain aux aspirations les plus sublime* de la pureté chrétienne ; àme ardente et sensible, emportée et calme tour à tour, il semUerait ne pouvoir, ne devoir parler que le langage des prophètes, et il sait cependant pour l'enfant, pour la vierge, pour la mère elle

The text on this page is estimated to be only 27.09% accurate

^ 228 — brer la mort de celle enfant qu'il avait tenue entre ses bras, pour laquelle il avait écrit sa lettre sur l'éducation, Laeta, la fille de Panla. Mais la blessure la plus profonde qu'il reçut, fut celle que hù causa la mort de son cher Népotien. Népotien était comme le fruit de ses entrailles ; il l'avait élevé, il l'avait formé pour être l'honneur du sacerdoce. C'est à Népotien qu'il adressait, pour Népotien qu'il avait écrit cette lettre où prenant sans doute pour modèle les vertus qu'il voyait dans le neveu d'Héliodore, il traçait d'après lui l'idéal du prêtre chrétien. Plein de sa douleur il s'écrie : « Népotien, mon fils, le vôtre, notre bien à tous deux, Népotien nous a abandonnés, nous, sur le déclin delà vie. À la place de ce brillant espoir qui nous promettait un successeur, il ne nous reste qu'un tombeau. A qui désormais Jérôme consacrera-t-il ses veilles laborieuses ? Dans quel sein épanchera-t-il ses plus secrètes pensées? Où est-il, cette âme de mes travaux , qui les animait par des sons plus doux que les derniers chants du cygne ? Mon esprit accablé demeure sans force ; ma main est tremblante; un voile épais s'est appesanti sur mes yeux; ma langue est incapable de rien articuler; en vain voudrais-je parler; Népotien ne m'entend plus. Autrefois , c'étaient les entants qui venaient faire à la tribune l'éloge de leurs pères, en présence de leurs dépouilles db,Google

The text on this page is estimated to be only 27.47% accurate

— 229 — mortelles ; aujourd'hui l'ordre naturel est renversa; le tribut ijue la jeunesse devait à nos cheveux blancs, c'est nous, vieillards, qui le lui payons. » Puis après avoir retracé les vertus de Népotien et s'être, autant qu'il le pouvait, consolé de ce trépas par cette idée que Népotien par une mort prématurée et chrétienne avait échappé aux malheurs qui accablaient le monde, Jérôme descendant, un peu tard, de cette hauteur où avec Xerxès il se donnait le spectacle des calamités humaines, abaisse sur lui-même ses regards, et par un retour éloquent : « Chaque jour, dit-il, chaque jour nous mourons, chaque jour nous changeons, et néanmoins nous nous croyons éternels. Le temps même que j'emploie ici à dicter, à écrire, ne fait plus partie de ma vie. Nous nous écrivons souvent; nos lettres passent les mers ; et chaque sillon que le vaisseau trace dans l'onde, emporte un moment avec lui. ■• Jérôme eut ainsi successivemeot à dire un dernier et éloquent adieu à ces nobles Romaines, à ces vierges chrétiennes qui avaient vécu de sa parole et de sa foi, Marcelle, Blésille, fille de Paule, Paule elle-même , Fabiole, l'héritière des Fabius, Pauline, épouse de Pammaque, toutes héroïnes de la piété , toutes pauvres au sein des richesses et sanctifiant leur grandeur par leur humilité. db,Google

The text on this page is estimated to be only 20.24% accurate

L'oraison funèbre dans saint Jérôme « présente un caractère particulier des circonstances où elle est prononcée, de la modestie de celles qui en sont l'objet. A proprement parler ce ne sont point des oraisons funèbres; ce sont des lettres, des lettres de consolation et pour le rotateur et pour les familiers auxquelles il les adresse, et aussi pour la chrétienté à qui doit profiler l'éloge. Toutefois on sent que dans ce cercle restreint, Jérôme est mal à son aise; il en sort souvent, et semble parler plutôt du haut d'une tribune, que du fond de la solitude de Bethléem. Il y a parfois dissonance entre la voix de l'orateur, et si je le puis dire, l'enceinte domestique où elle s'élève. D'un autre côté cette familiarité a ses avantages: elle permet à Jérôme plus d'abandon et de mouvement; je voudrais pouvoir dire plus de naturel. Mais si l'émotion est vraie, l'expression ne l'est pas toujours. Les allusions classiques, les souvenirs profanes, contraires au goût non moins qu'ils l'étaient à la foi de Jérôme, les citations peu discrètes altèrent parfois le sentiment, et nuisent à la franchise de la pensée. Quoi qu'il en soit, l'éloquence s'y trouve souvent, car l'orateur y a mis son âme. L'oraison funèbre dans Jérôme ressemble à ces louanges libres et viriles que, dans les premiers siècles de Rome, les grandes familles adressaient, par la bouche du parent le plus illustre, à la mémoire, Google

The text on this page is estimated to be only 21.43% accurate

— 231 —
moire de ceui qui les avaient honorées. Mais qui l'eût dit, que le dernier panégyriste des Camille et des Fabius dût être saint Jérôme? La vie et les ouvrages de saint Sétame ont dans leur variété un ensemble qu'au premier coup d'œil ils ne semblent pas offrir. A Bethléem en effet comme à Koihe, dans ses Lettres comme dans ses différents Traites de controverse, Jérôme ne poursuit qu'un but, la direction des âmes ; ses voyages ainsi que ses études s'y rapportent. Au sein du désert, dans la solitude des monastères; à Rome, au milieu de ses luttes, sa constante pensée est de graver dans la conscience chrétienne une règle qui la puisse guider; d'y répandre une lumière qui l'éclaire au milieu des ténèbres et des ruines que l'ignorance et les barbares vont amonceler et épaissir. Jérôme possède au plus haut degré cette science des âmes. Tout l'y avait préparé : les erreurs mêmes de sa jeunesse , la sensibilité de son cœur non moins que la vivacité de son imagination et la pénétrante délicatesse de son esprit. Telle est l'ardeur de son âme, que sa pensée, même solitaire , a cette émotion qu'ordinairement donnent seules la lutte et la fouie : il est éloquent, la plume il la main. Écrivain , comme d'autres sont orateurs, il improvise et ne compose pas. Il le dit, et on le sent, ses pensées courent, se précipitent rapides et enflammées ; et dans cet élan de,Google

The text on this page is estimated to be only 26.81% accurate

— 232 — vif et souteDU d« la pensée, le tour est toujours naturel, l'expression pittoresque. Nul écrivain n'a eu plus d'imagination dans le style, parce que nul n'a eu plus de sensibilité dans l'âme. La vivacité de sa jeunesse, contenue et enfin apaisée f s'est tournée en une inépuisable fécondité de sentiments tendres, délicats, pathétiques. C'est dans son cœur qu'il a trouvé le secret des autres ; c'est de là qu'il a fait jaillir cette source abondante de la spiritualité clirélienne : pieuses délicatesses, pudiques mystères, saints scrupules qui forment le fond d'une vie nouvelle. De son kme encore s'épanchent incessamment ces riches images, ces tours rencontrés, ces mouvements qui sont autant de vives et impétueuses saillies, toutes qualités qui font du style de Jérôme un charme et une surprise continuels. Sa brillante imagination , ses passions frémissantes , quoique domptées, son amour mal vaincu de la littérature profane, le contraste de l'austérité delà vie et de la fougue du naturel , tout donne à la pensée de Jérôme une singulière et saisissante émotion . Aussi du fond de sa solitude, simple prêtre, Jérôme a-t-il exercé la plus puissante influence sur la société chrétienne. Sa parole inégale, soupie et gracieuse le plus souvent , mais quelquefois aussi rude et âpre , toujours sincère , avait une souveraine autorité. La grotte de Bethléem fuait b,Google

The text on this page is estimated to be only 28.33% accurate

— 233 les regards du monde chrétien; dans son désert, Jérôme était l'oracle de l'Église : ses censures étaient redoutées , autant qu'étaient religieusement suivis ses conseils. Au sein de Rome , il eût été moins puissant. Du reste cet isolement même de Jérôme, qui convenait à son génie, convenait aussi à la situation où se trouvait alors la société chrétienne. Dispersée en mille liens, vivant, ici, dans un désert, là, dans un monastère, fuyant pour ainsi dire à chaque instant devant les barbares, il lui fallait pour la guider, moins une règle fixe et absolue, qu'une voix toujours présente et chérie. Jérôme fut cette voix; voix qui se fit entendre, à chaque moment et en tous lieux, dans l'Orient comme en Italie, dans les Gaules comme sur les bords du Rhin. Pour Jérôme, ces différents groupes de la société chrétienne, épars çà et là, formèrent un tout. Il n'y eut plus de solitude. Cette voix, tour à tour douce et grave, triste et enthousiaste, voix de science et de piété, elle suit, elle anime, elle contient, elle console les consciences chrétiennes; elle est, dans les temps de confusion, la règle au milieu du monde, la règle dans le désert, la règle surtout au fond de l'âme chrétienne. En un mot, Jérôme a été le plus grand des solitaires, comme Augustin sera le premier des évêques. db, Google

The text on this page is estimated to be only 20.50% accurate

CHAPITRE XII. KDvru .

The text on this page is estimated to be only 20.31% accurate

— 236 — en Orient. Une jeune veuve , H[^]lanie , avait eu la
méffHi pens[^]; mais elle ne l'ex[^]uta que deux aoi après. A cette époque donc
, Mélanie , après avoir employé six mois à visiter les monastères et les
solitudes de l'Egypte, se fixa à Jérusalem où elle embrassa la vie religieuse.
Ruffin, qui pendant le même temps avait visité les monastères d'Egypte,
vint l'y rejoindre; et bientôt ils établirent une double communauté religieuse
: communauté de femmes, sous la direction de Mélanie, communauté
d'hommes que Rullin lui-même dirigeait. Sur ces entre[^]tes, Jérôme
s'établissait aussi k Jérusalem ; et cette circonstance vint d'abord resserrer
les tiens d'amitié qui déjà l'unissaient à Ruflin. En 377, cette amitié durait
encore; car k cette [^]oque Jérôme, dans sa chronique, parle de RufBn. U lui
écrit : « OU! si par une grâce particulière je pouvais aujourd'hui être
transporté auprès de vous , avec quelle ardeur je vous serrerais dans mes
bras! mais comme je ne mérite pas une telle faveur, je voua envoie, à ma
place, cette lettre comme une ehaine que l'amour même a tissée pour vous
attirer jusqu'ici, m Douces paroles d'amitié que devaient, nous allons te voir,
remplacer sans retour d'amères invectives ! Du resie ce qui peut excuser ces
vivacités de Jérôme, c'est le péril dont il croyait l'Église menacée. Origène
avait composé sous le titre : Des prindb,Google

The text on this page is estimated to be only 26.60% accurate

— 236 — cipes, un ouvrage qui semblait renfermer le germe de l'arianisme et contenait sur plusieurs questions de dogme des opinions qui de bonne heure avaient inquiété quelques consciences. Cependant depuis deux siècles environ cet ouvrage jouissait de l'assentiment de l'Église grecque, et il n'avait pas éveillé les défiances de l'Église latine qui probablement le connaissait peu. Les querelles terribles et récentes de l'arianisme lui inspirèrent les premières inquiétudes sur Origène, et bientôt les discussions devinrent très-vives. Saint Épiphanes en attisa encore le feu. Épiphanes était venu à Jérusalem, où il avait reçu l'hospitalité de Jean, évêque de cette ville. Dans son zèle, plus ardent qu'éclairé, Épiphanes voulut que Jean se prononçât contre Origène. C'est à ce moment que Jérôme et Rufin se mêlèrent à la discussion. Pour éclaircir ces questions obscures, car la plupart de ceux qui disputaient sur Origène ne le connaissaient pas, Rufin entreprit de traduire l'ouvrage qui donnait lieu à de telles controverses. Dans sa préface, il s'autorisait de l'approbation de Jérôme. Soit que Rufin n'eût pas toujours exactement rendu le sens d'Origène, soit qu'en effet Origène, mieux informé de l'Église latine, eût plus frappé son sévère esprit qu'il n'avait fait l'esprit souple de l'Église grecque, toujours est-il que cette traduction produisit, Google

The text on this page is estimated to be only 28.69% accurate

— 237 — sit un effet enlièrement contraire à celui qu'on en attendait : elle jeta l'alarme dans l'Église. Averti par la publique frayeur, Jérôme s'inquiéta; il fut surpris de cette approbation dont Ruffin s'était couvert, et il fit connaître à ses amis ses véritables sentiments. La guerre toutefois n'était pas sérieusement engagée. Jérôme n'avait point de suite oublié sa vieille amitié; il écrit à Rufin pour le conjurer de désavouer ses erreurs, et l'engage surtout à ne les point appuyer de son approbation. Les avis de Jérôme étaient encore les conseils et les vœux de l'amitié. Ils furent écoutés, et l'heureuse médiation de Héliane acheva de réconcilier Ruffin et Jérôme ; mais cette réconciliation fut de courte durée. Ruffin , Jérôme le lui reprocha du moins, aurait continué à faire passer Jérôme pour un partisan exclusif d'Origène et à lui' donner des éloges qui, en paraissant l'honorer, n'avaient d'autre but que de le compromettre et de couvrir Terreur de l'autorité de son nom. La lutte alors recommença, ardente, opiniâtre de part et d'autre; et loin de se modérer au souvenir d'une ancienne amitié, elle sembla, comme il arrive trop souvent, s'en animer et s'en aigrir. Jérôme après avoir, dans différentes lettres , fait connaître à ses amis ses véritables sentiments sur Origène , composa plusieurs traités où il repoussait et réfutait les erreurs d'Origène. Sa justification n'aldb,Google

The text on this page is estimated to be only 19.32% accurate

Il n'est pas sans attaques à Rufinus. Rufinus répondit à Jérôme par deux apologies. Il lui reproche, entre autres griefs, d'occuper quelques-uns des jeunes solitaires qu'il avait auprès de lui, à Jérusalem, à copier les œuvres de Virgile, au lieu des saintes Écritures qu'ils devaient transcrire. Le reproche avait pu être fondé; nous apprenons par Jérôme lui-même quelle avait été sa faiblesse, ses rechutes pour la littérature profane; mais je crois qu'alors il était rétrospectif. Cette lutte alourdisait l'Église. Un homme, un évêque s'offrit comme médiateur. Il écrivit à Jérôme: « Je ne suis pas peu consolé, lorsque je pense au désir réciproque que nous avons de nous voir, quoiqu'il demeure un désir et n'a eu pas jusqu'à l'effet. Mais cette pensée réveille en même temps l'extrême douleur où je suis de voir, qu'après avoir été avec Rufin dans l'état où nous souhaiterions être; après vous être nourris ensemble, durant tant d'années, du miel des saintes Écritures, on vous trouve présentement pleins de fiel l'un contre l'autre, et dans une si grande division- » Après quelques douces et délicates pensées, cet ami, dans une admirable effusion de charité chrétienne, ajoute: « Je pouvais vous rencontrer l'un et l'autre, je me jetterais à vos pieds dans le transport de ma douleur et de mes craintes; je les baignerais de mes larmes, et avec tout ce que j'ai de tendresse b,Google

The text on this page is estimated to be only 23.33% accurate

* 239 — et de cfaarilé pour vow , ja voui conjurerais et par ce que chacun de voua se doit h lui.ménie , et par ce que vous voua devez l'un à l'autre, et par ce que vous devez à tous les Bdèles, je vous conjurerais de ne pas répandre l'un contre l'autre des écrits que nul de vous ne pourra plus supprimer, et qui par csia seul seront un obstacle étemel à votre réconciliation, ou au moins un levain que vous n'oseriez toucher, quand vous séries réunis, «t qui, à la moindre occasion, pourrait vous aigrir et voua armer l'un contra l'autre. Où seront après cela les cœurs qui oseront s'ouvrir l'un à l'autre? où sera l'ami dans le sein duquel on pourra répandre en sûrelé ses plus secrètes pensées , sans crainte de l'avoir quelque jour pour ennemi , puisque Jérôme et Rutfin n'ont pu demeurer unis? O misérable condition de l'homme ! ô qu'il y a peu de fond à faire sur le cœur de ses plus intimes amis ! » Ainsi s'exprimait Augustin. Triste inconstance, en effet, des amitiés humaines; mais spectacle plus triste encore que celui de la haine qu'elles laissent au fond du cœur, quand elles viennent à périr! Serait-il vrai que cette inimitié de saint Jérôme n'ait point cessé même à la mort de Ruffin; et serait-ce à Ruflin qu'il faudrait appliquer ces paroles où Jérôme se félicite de la mort du serpent qui ne fera plus entendre ses impurs sifUements? db,Google

The text on this page is estimated to be only 21.38% accurate

— 240 — Origène et son traducteur étaient-ils coupables des erreurs qu'on leur imputait ? dans les temps anciens et dans les temps modernes, ils ont tous deux trouvé des apologistes, et la question, plus souvent résolue affirmativement, n'a jamais été entièrement décidée. Dans tous les cas, si l'orthodoxie de Ruffin pouvait être mise en doute, sa piété ne saurait être contestée. Esprit doux, solitaire, laborieux, plus fait pour l'étude que pour la lutte, il a par sa science rendu de grands services à l'Église. Nous le retrouverons. db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.55% accurate

CHAPITRE XIII. •UNT lueDinit. Augustin naquit vers 354 , sous l'empire de Constance , à Tagasie, ville de Numidie. Il commença daDs cette ville ses études qu'il alla coqtinuer à Madaure , la patrie d'Apulée , et qu'il acheva aux écoles de Carihage. A Carthage, élève et bientôt maître, Augustin vit sa jeunesse emportée à ces plaisirs dont il nous a laissé de si vives peintures et des regrets si éloquents. Cependant saisi d'inquiétude et d'ennui au sein même de celte ivresse , et touché quoique non vaincu encore par les prières et les larmes de sa mère; fatigué aussi de l'indiscipline et de l'inconstance de ses élèves d'Afrique, il quitta Carihage pour Rome, espérant y trouver des disciples plus fidèles et moins de séductions. Mais Rome ne lui devait pas être un moindre écueil que n'avait été Carthage. A Rome, en elîet, Augustin retrouvait et plus faciles et plus nombreux les enchantements de Carthage. Mais il y fut aussi plus vivement poursuivi de ces inquiétudes morales qui déjà , dans la ville africaine , db,Google

The text on this page is estimated to be only 21.88% accurate

— 242 — étaient Teiiues troubler ses joies coupables. Rome ne le retint donc pas longtemps , et bientôt poussé par les secrets desseins de la Providence il quitta cette ville pour Milan , où il ne cherchait qu'une chaire de rhétorique, et où il reconnut, en entendant saint Ambroise , la voix qui depuis si longtemps paraissait à son cœur. Malgré cet avertissement, il doutait encore, ou plutôt ses passions résistaient à la foi qui avait pénétré en lui : « Asservi par l'ignorance de ma chair à ces voluptés qui donnent la mort, je traînais après moi ma chaîne, craignant d'en être délivré. » Il a raconté et bien souvent d'après lui on a retracé la lutte violente qui s'éleva en lui, ce coup de la grâce qui abattit toutes ses résistances et brisa toutes ses irrésolutions : « Dans le combat que je livrais hardiment à mon cœur, l'esprit rempli du trouble qui se peignait sur tous les traits de mon visage , je me tournai tout à coup vers Alype, et m'écriai : Où en sommes-nous? Qu'est-ce que cela? Que venons-nous d'entendre ? Pourquoi les ignorants s'empressent; ils ravissent le ciel; et nous, avec notre science nous nous roulons dans ta chair et dans le sang. Je lui dis ces paroles et quelques autres à peu près semblables. Alype me regardait en silence et fut frappé d'étonnement. En effet, le son de ma voix avait quelque chose d'extraordinaire; et mon front, mes joues, mes yeux, la couleur

The text on this page is estimated to be only 19.54% accurate

— 243 —

The text on this page is estimated to be only 25.86% accurate

— 244 — tnnps, combien de fois encore, dirais-je : demain, demain , et toujours demain ; quand tout à coup j'entends sortir d'une maison une voix, voix d'enfant ou de jeune fille, qui chantait en refrain et répétait ces mots : Prends et lis. Changeant aussitôt de visage , je me mis à chercher, avec la plus grande attention , si , dans quelquesuns de leurs jeux , les enfants avaient accoutumé de chanter un reirain semblable ; je ne me souvins pas de l'avoirjamais entendu. J'arrêtai mes larmes et me levai ; je retournai précipitamment au lieu où Alype était assis, et où j'avais laissé le livre des Épitres de saint Paul, lorsque j'en étais parti, et je lus des yeux seulement ce passage, le premier sur lequel ils s'arrêtèrent : Ne vivez ni dans les excès du vin, ni dans ceux de la bonne chère, mais revêtez-vous de Nôtre-Seigneur Jésus-Christ. Je n'en voulus pas voir davantage, et il n'en était pas besoin, car à peine avais-je achevé de lire ce peu de mots , qu'il se répandit dans mon cœur comme une lumière qui lui rendit la vie; à l'instant même se dissipèrent les ténèbres dont mes doutes le tenaient enveloppé. » Augustin était converti. Il ne voulut pas toutefois que son changement de vie se fit avec éclat; il attendit le temps des vacances, afin de quitter son école naturellement et sans bruit. Cette conversion d'Augustin a Un caractère particulier. db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.78% accurate

— 245 — Comme lui, la plupart des apôlcs^stes el des docteurs chrétiens sont sortis des ténèbres de l'erreur, de la nuit des passions pour arriver à la lumière et aux vertus de la foi ; mais en eux , ce changement paraît avoir été l'efTet d'une sou* daine illumination. Dans Augustin la grâce assurément, et il ne l'oubliera jamais , la grâce a été manifeste f mais à côté de la grÂce, la raison conserve sa place et entre avec elle en partage de la victoire. Pour se préparer donc à la vie et à la foi nouvelles qu'il était résolu d'embrasser, Augustin s'ensevelit dans la retraite. Avec quelques amis, frappés comme lui de la grâce, il se retira dans une maison de campagne, voian de Milan , à Cassiciacum. Cette retraite fut féconde : il v composa plusieurs ouvrages qui forment, dans l'histoire de sa vie, une étude pleine d'intérêt. S[>ectacle charmant et instructif en effet! des amb, des jeunes gens, réunis sous la direction d'un jeune homme , pour chercher dans une solitude de piété et de science , la vérité et la foi ; un maître aussi jeune que les disciples et sans autre autorité que celle d'un talent où s'annonçait le génie, d'un repentir qui déjà était de la vertu ! Les traités qu'Augustin composa dans cette retraite et qui forment l'inlroduction naturelle à ses ouvrages , sont : les livres contre les acade'fnteiensy les traités de la vie heureuse , de tordre. db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.66% accurate

— 246 — Augustin privé de bonne heure de son père ne se soutint aux écoles de Carthage que par la générosité d'un citoyen riche et éclairé, Romanianus : il n'oublia point ce bienfait ; c'est à Romanianus que, dans sa juste reconnaissance, il a dédié le traité contre les académiciens. Cette dédicace a un caractère particulier : elle est un conseil de chrétien, en même temps qu'un hommage. Arrivé au port, Augustin exhorte Romanianus à s'y réfugier ; lui en montre la route et lui signale les écueils qui l'en pourraient écarter. Ce traité est un dialogue ; les trois interlocuteurs sont trois des disciples d'Augustin ; en voici le sujet : suffit-il pour être heureux de chercher la vérité ? les académiciens le pensaient. La religion veut davantage. Pour arriver au bonheur, il faut non-seulement chercher la vérité, mais la connaître parfaitement : telle est la double question qui s'agite dans ces trois livres contre les académiciens. Licentius soutient la doctrine des académiciens ; Triguëtius l'opinion contraire, l'opinion chrétienne qui ne sépare pas, pour arriver au bonheur, la connaissance de la vérité de ses recherches, tous deux s'accordant d'ailleurs sur ce point : que la sagesse seule fait le bonheur. Mais cette sagesse, en quoi consiste-t-elle ? Ce n'est point assurément cette sagesse païenne toujours bornée, toujours incertaine ; mais bien cette philosophie qu'Augustin venait de découvrir, Google

The text on this page is estimated to be only 25.35% accurate

— 247 — d'embrasser, philosophie qui a donné à son âme le calme que si longtemps elle avait inutilement cherché, à son esprit Taliment qui le forliBe et Npure. Ces entretiens où Augustin se met souvent en scène; où à des réflexions personnelles et touchantes on sent l'état de son &me, sont pleins de charme et d'intérêt. Les trois disciples exposent ensuite les divers systèmes qui partagent les écoles des académiciens sur la nature du bonheur, de la sagesse, de la vérité. Augustin prend à son tour la parole pour combattre avec une ironie ingénieuse et vive les conséquences ridicules ou funestes du probabilitisme académique; il termine par cette pensée que s'il n'y a de bonheur pour l'homme que dans la recherche et la connaissance de la vérité, il n'y a de vérité que dans la religion. Le traité contre les académiciens n'avait point été composé sans interruption. Entre le premier livre et les deux derniers, il y eut un repos, ou pour mieux dire un travail; ce fut le traité de la vie heureuse. Ce traité est adressé à Théodorus Mallus, célèbre patricien. Dans une introduction in-illanle, qui est une espèce de dédicace, Augustin donne à Mallus les conseils qu'il avait donnés à Romanianus sur la fragilité des richesses et des grandeurs, sur le bonheur d'une vie consacrée à la recherche de la vérité. Ce traité rentre dans l'ouvrage contre les acadb,Google

The text on this page is estimated to be only 26.53% accurate

— 248 — flémiciens. Il est un développement de cette pensée exprimée à la fin du premier livre de ce dialogue, savoir : qu'il n'y a point de bonheur sans la vertu. Augustin partant de ce principe que l'homme étant composé d'un corps et d'une âme , il faut à l'un et à l'autre des aliments conformes à leur nature, montre que la seule nourriture de l'esprit , c'est la vérité; la nourriture de l'âme , c'est Dieu , sans la connaissance duquel il n'y a point de bonheur parfait. L'âme, quand elle ne possède pas Dieu , est vide ; elle est pleine , si elle s'en rassasie : Dieu, sagesse, bonheur, seule et même chose sous des noms différents. Point de bonheur donc , point de sagesse , où Dieu n'est pas; car Dieu, seul objet de notre félicite , peut seul donner à notre nature cette perfection qui conduit au bonheur. Dans le traité de la vie heureuse, les interlocuteurs sont les mêmes que dans le traité contre les académiciens, à l'exception d'Alype, qui y est remplacé par la mère d'Augustin. Cette intervention de la femme dans des discussions philosophiques est un fait nouveau, un témoignage manifeste du soin que le christianisme prenait de l'éducation de la femme , de la dignité qu'il lui donnait. Du reste la mère d'Augustin méritait cette place par sa tendresse et par l'élévation

The text on this page is estimated to be only 25.51% accurate

— 249 — ' d'Augustio. Le petit jardin d'Ostie achèvera ce qu'a commencé la maison d'Alype. Le troisième des traités philosophiques d'Augustin , de ces traités qui sont la préparation à sa vie de prêtre, sont les deux livres de l'ordre. Sans se rattacher directement à la vie heureuse^ ce traité s'y rapporte cependant. Qu'est-ce que l'ordre? Voilà la question que se fait, et que cherche à résoudre Augustin dans les deux livres qu'il y consacre. Pour lui , l'ordre , c'est être avec Dieu, et dans l'ordre de Dieu; c'est le comprendre, c'est être gouverné par lui. Mais si Dieu est l'ordre même , comment le désordre physique et moral se peut-il admettre? par les vues secrètes de la Providence. Mais quoi ! ce désordre existe-t-il réellement ici-bas. Prenez-y garde, ce qui vous semble un désordre, est une nécessité, une harmonie. Otez une seule pièce de cet ensemble, et l'accord est rompu. Pour soutenir cette thèse , Augustin ne recule point devant des conséquences qui nous sembleraient peut-être extrêmes : il va , entre autres propositions , jusqu'à soutenir la nécessité du bourreau et de la guerre. On reconnaît là le germe des deux idées principales développées dans un ouvrage célèbre, les Soirées de Saint-Pétersbourg. Telles étaient les recherches philosophiques et pieuses qu'Augustin faisait avec ses amis et ses disciples ; il avait avec lui-même d'autres et plus intimes de

The text on this page is estimated to be only 23.25% accurate

— 250 — entrelent, de plus profondes méditations; ce*
m[^]dilatatioDS, il les a appelées Soliloques : *Caoniam*, dit-il, *cum solis nohis*
loguimur, *SoUloquia vocari et inscribi vola*; et il ajoute : « La vérité ne
saurait mieux s'obtenir que par des interrogations et des réponses; mais dans
la discussion l'amour-propre souffre à se voir confondu; et me y est blûcée,
qu'elle avoue ou non ses blessures) en m'interrogeant moi-même, sous le
regard et avec l'aide de Dieu, il n'y a plus cet inconvénient. » Ce Dieu qu'il
cherche, il le cherche d'abord par la prière; puis, par cette marche qui est son
habitude et son caractère, à la prière il unit l'intelligence, et c'est à la raison
qu'il demande de lui révéler cette science de Dieu à laquelle il aspire. Alors
commence entre la raison et Augustin un dialogue vif et serré, où la raison
lui subit à Augustin un examen sévère, s'assurant si par le soin qu'il a pris
de renoncer à toutes ses fautes de purifier son âme, il s'est préparé à
cette connaissance de Dieu qu'il désire, et à laquelle on ne peut arriver que
par le renoncement au monde sensible. De la recherche de Dieu, qui fait le
sujet du premier livre des Soliloques, Augustin passe dans le second livre à
l'âme, dont il jwouve l'essence immortelle par le besoin de vérité qui la
tourmente. Les raisonnements d'Augustin, rigoureux et solides le db, Google

The text on this page is estimated to be only 23.82% accurate

— 251 — plus souvent, sont quelquefois aussi subtils et raffiné ; quelques réminiscences platoniciennes s'y mêlent à des souvenirs d'ivision profane } mais une vive piété , les aspirations ardentes de la prière, le regret attendri des fautes passées couvrent ces souvenirs , et l'impression qui reste de ces entretiens si sublimes dans leur simplicité est une impression de calme et d'élévation morale. Mais bientôt Augustin eut quelque sorte de ces méditations philosophiques pour entrer dans ces controverses dogmatiques où devaient triompher sa sagesse et sa foi. C'est alors qu'il composa, dans un court séjour qu'il fit à Rome, ses traités : sur les mœurs des manichéens; sur les mœurs de l'Église catholique , et sur le libre Arbitre. Le manichéisme avait été le premier péril de la jeunesse d'Augustin. « Lors de ma première jeunesse , dit-il dans ses Confessions , une certaine timidité d'enfant qui tenait de la superstition , me faisait craindre d'entrer dans l'examen de la vérité. Mais l'âge m'ayant enflé le cœur, je me jetai dans une autre extrémité. J'entendis parler de gens qui assuraient que , sans se servir de la voix impérieuse de l'autorité , ils délivreraient d'erreur quiconque viendrait se ranger sous leur discipline , et lui montreraient la vérité à découvert. Plein alors de tout le feu et de toute la légèreté de la jeunesse, amoureux de la vérité. db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.52% accurate

— 252 — mais enflé de cette sorte d'orgueil que l'on prend d'ordinaire dans les écoles à entendre disputer sur toutes les matières des hommes qui passent pour être habiles , je me livrai à eux , et leur restai attaché durant neuf années entières. » Échappé au péril , Augustin se devait de le signaler aux autres. C'est ce qu'il fit dans son traité sur les mœurs des manichéens. Il y expose leurs erreurs, qui consistaient surtout à rejeter l'autorité de l'Ancien Testament. Les manichéens avaient le faste de la sagesse; ils séduisaient les esprits par une affectation de rigorisme et de pureté qui imposaient. Ce fut pour combattre cette prétention , qui était un danger pour les simples, qu'Augustin composa le traité des mœurs de l'Eglise catholique. Aux prétentions de l'orgueil , il oppose le tableau des bienfaits et de la vertu austère de l'Eglise ; aux mœurs fastueusement sévères et hypocritement dissolues des manichéens l'image de la modestie et de la pureté chrétiennes. Nous avons franchi les deux premiers Âges de la vie de saint Augustin. Le philosophe de Cassiciacum va disparaître pour ne plus laisser voir que le chrétien. Après la mort de sa mère, Augustin avait quitté l'Italie, et s'était embarqué pour Tagaste, lieu de sa naissance, nous le savons. Là il reprit, plus grave encore et plus austère, la vie de,

The text on this page is estimated to be only 26.60% accurate

— 253 — qu'il avait commencé de suivre dans sa retraite aux environs de Milan. Retiré avec quelques amis dans un lieu champêtre, ils y menaient, dans une parfaite union, la vie des premiers fidèles: une même table, une seule bourse, un seul cœur et une seule âme. L'étude et le travail des mains partageaient leurs loisirs ; sage succession , dont Augustin fera une obligation de la vie monastique. C'est dans cette seconde retraite que saint Augustin a écrit le six livres sur la Musique ; le livre du Maître ; le traité de la vraie religion; derniers souvenirs du rhéteur et préludes à la vie sévère du prêtre. Le traité de la

The text on this page is estimated to be only 24.32% accurate

— 254 — celle même, que la philosophie ou l'amour et la recherche de la sagesse ne sont point choses différentes. » Et ailleurs : n Dieu, pour nous élever vers lui, nous a donné deux moyens : ce sont l'autorité et la raison qui, loin de se combattre, se concilient aisément l'une avec l'autre. La première se compose de tout ce qu'il a plu à Dieu d'opérer de visible et de sensible pour nous ramener à lui; l'autre suffit toute seule pour nous élever par les choses mêmes corporelles à la connaissance de cette nature incorporelle, éternelle, immuable, que nous appelons Dieu, et nous rendre capables de nous en former une idée qui convienne à la pureté infinie de cette ineffable nature. Ce Dieu, cette nature éternelle, elle est empreinte dans tout l'univers; dans le monde, et surtout dans l'homme; dans ces passions mêmes qui en paraissant l'éloigner de Dieu, c'est-à-dire de la vérité, l'y ramènent par le dégoût même et le vide qu'il trouve dans tout ce qui n'est pas cette vérité, ce bonheur, par conséquent ce Dieu qu'il cherche. Les passions sont comme les Voiles du navire qui doivent pousser plus rapidement l'homme à la connaissance de la vérité et à la recherche du souverain bien. » Ce traité de saint Augustin, où une touchante émotion se joint à la plus pure spiritualité, offre, au milieu des preuves historiques de la religion, les considérations les plus élevées sur les Mœurs

The text on this page is estimated to be only 25.63% accurate

— 256 — arts et sur U conveDancé et l'unité qui en lotil la loi suprême. Cette douce solitude où il goûtait ainsi les charmes de l'amitié et de l'étude, Augustin n'en devait pas jouir longtemps. Un jour il s'était rendu à Hippone; il y arriva au moment où Valère, qui était évêque de cette ville, parlait de la nécessité où il était d'ordonner un prêtre. A l'instant les yeux se portèrent sur Augustin et le désignèrent. Vainement il voulut se dérober à l'empressement du peuple et de son évêque : il fallut céder. Valère lui confia, par une exception glorieuse dans l'Église d'Afrique, avec le sacerdoce, le soin de la prédication. Une fois engagé dans la prédication , Augustin ne cessa d'en remplir le devoir; prêchant quelquefois tous les jours , et souvent deux fois par jour. L'Afrique lui offrait de fréquentes occasions d'exercer son éloquence et son zèle. A cette époque, elle présentait, à côté des monuments et des arts de la civilisation romaine , les restes vivants et nombreux d'une barbarie indigène qui n'avait jamais disparu , et les résistances opiniâtres d'un paganisme qui , jusqu'au dernier moment, luttait contre le christianisme par des attaques matérielles non moins que par les superstitions : c'était encore la terre des devins aussi bien que des donatistes. Le troupeau de saint Augustin se composait en grande partie de

db,Google

The text on this page is estimated to be only 27.54% accurate

— 256 — mariniers, de gens dont le rude et grossier Ungage se ressentait plus du punique que du latin. Augustin savait cependant s'en &ire entendre; son langage simple et populaire ne se refusait pas un barbarisme pour arriver jusqu'à eux et en être mieux compris. Les mariniers, les laboureurs n'étaient pas ses plus grands embarras. Hippone l'écoutait avec respect; mais Carthage plus polie et plus savante, Cartbage, qui avait vu sa jeunesse vive et peu chrétienne, Carthage s'en souvenait. Ce n'est pas une des pages les moins belles et les moins touchantes que celle où saint Augustin, allant au-devant de la mémoire un peu maligne de quelques-uns de ses auditeurs , répond , en les prévenant, à leurs secrètes pensées; artifice ingénieux de l'éloquence, dira-t-on? non, aveu simple et noble d'une âme chrétienne qui se sent assez élevée au-dessus de ses fautes passées pour ne les point renier; douce expiation pour lui-même , leçon pour ses auditeurs :
K Vous accusez mes anciens désordres; je les condamne plus sévèrement que vous-mêmes. Ce que vous me reprochez aujourd'hui , j'ai été le premier à m'en reconnaître coupable. Ce que vous m'imputez, ce sont des fautes passées, celles surtout que j'ai commises dans cette ville , où elles sont trop notoires, je le confesse. Et plus je me réjouis delà grâce que Dieu m'a faite, plus db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.43% accurate

ma première vie me fait dirai-je de la douleur? oui, j'en aurais beaucoup, si j'y étais encore engagé. De la joie? non, je ne le saurais dire, car plutôt à Dieu que je n'eusse jamais été ce que j'ai été! Mais quel que j'aie pu être, maintenant, grâce au ciel, je ne le suis plus. Voilà ce qu'ils savent. Ce qu'ils ne savent pas, ce qu'ils ne peuvent savoir, c'est la vérité des reproches particuliers qu'ils m'adressent. Je le sais trop; j'ai encore des défauts dont on me peut blâmer, mais d'où leur Viendrait la prétention de les connaître? lisent-ils dans le secret de mes pensées? sont-ils témoins de mes combats intérieurs? de cette lutte continuelle que j'ai à soutenir? car je me connais bien mieux qu'ils ne me peuvent connaître, et Dieu surtout, bien mieux que moi. » Augustin a du reste rarement cette émotion; son langage brille plus par la force, la suite et la solidité des preuves et du raisonnement que par éclat du style ou les ornements du discours; il cherche plus à convaincre qu'à persuader; il ne se livre pas, comme les orateurs grecs, à ces développements qui séduisent et entraînent l'imagination; il est sobre même dans ces idées générales et toujours saisissantes de la rapidité de la vie, de la fragilité de nos espérances; du contraste de notre petitesse présente et de notre grandeur à venir. Quelquefois cependant il se livre à la peinture de profondes et louchantes méditations, Google

The text on this page is estimated to be only 18.33% accurate

tionit « Que ferai-je pour trouver mon Dieu? je conùdiSrera la
terre : la terre a ét^cr^; j'y v

The text on this page is estimated to be only 18.21% accurate

— 259 — toutes ces choses. L'&me voit donc aussi par elle-même, puisqu'il y a quelque chose que je ne vois point par les yeux. Ce n'est donc point par les yeux extérieurs que je dois chercher Dieu, le Dieu qui a fait tout ce que je vois de mes yeux, mais Comme tous les grands orateurs, saint Augustin croyait rester toujours au-dessous de l'idéal qu'il concevait dans son esprit, et s'il n'avait pas pour lui-même les inquiétudes de la vanité, il avait, pour la vérité qu'il prêchait, la crainte de se démentir : « Il m'est bien rare d'être content de ce que je dis. Quand je parle, j'ai peur de me tromper à une pierre

The text on this page is estimated to be only 25.39% accurate

— 260 — m'être pas fait entendre avec l'énergie dont j'avais le sentiment, je me reproche de tromper l'attente de mes auditeurs ; je m'imagine avoir perdu mon temps et mes peines; je suis tout désolé de la stérilité de mes efforts, et mon découragement réagissant sur le discours lui-même achève de le rendre encore plus faible et plus traînant, n Le caractère particulier de l'éloquence de saint Augustin est une simplicité , j'ai presque dit une familiarité noble et touchante. Mais quoi qu'il fasse pour être toujours simple, pour se tenir à la portée de ses plus humbles auditeurs, sa pensée l'entraîne et l'élève; son expression se colore de vives images; il semble alors se teindre des brillantes couleurs de l'imagination grecque. C'est la différence entre ses Sermons et ses Commentaires sur les psaumes. Il n'a pas toutefois la magnifique abondance de Grégoire et de Chrysostome ; mais il a une secrète et pénétrante tristesse que le génie grec a rarement connue. Orateur populaire, simple, vif pourtant et soudain , Augustin fut aussi un critique supérieur ; et comme l'orateur romain il a laissé les préceptes de celle éloquence chrétienne, dont il avait donné le modèle. Ces préceptes, il les a présentés dans le traité : de la Doctrine chrétienne. Ce traité, à proprement parler^ n'est point un traité littéraire. Augustin s'y propose avant tout et surtout de rechercher quelles sont les maMbvGoogle

The text on this page is estimated to be only 27.71% accurate

— 261 —
tières de l'enseignement chrétien ; c'est-à-dire d'
«(poser l'Écriture sainte et les dogmes. Olte reclierche occupe les trois
premiers livres de la Doctrine chrétienne. Après avoir fait connaîtie ce que
l'on doit enseigner, saint Augustin va dire, et c'est le sujet du t|uatrième
livre, comment on le doit enseigner. Les trois devoirs de l'orateur, avait dit
Cic(^ ron, sont de prouver, de plaire, d'émouvoir; Augusiin adopte les deux
derniers conseils, et le premier, prouver, il le change en celui d'instruire : ce
changement est une révolution dans l'art. Que se proposait, qu'ambitionnait
avant tout l'éloquence ancienne, judiciaire ou politique? le combat, la
victoire; la victoire, en excitant les passions, plus jalouse qu'elle était du
succès que de la vérité : telle n'est point l'éloquence nouvelle ; éclairer les
esprits , gagner les âmes , docere, voilà son ambition; et si au lieu
d'applaudissements, elle provoque les larmes, elle a remporté le seul
triomphe qui lui soit permis, le seul qu'elle désire; non plausus sed
lacrymæ. Ce sont les paroles qu'Augustin adressait au peuple de Césarée, en
Mauritanie, qui applaudissait à son éloquence ; et c'est ainsi qu'il obtenait
d'un peuple entier de renoncer à une coutume barbare qui lui était ud
spectacle plein de charme. Dans une autre circonstance, Augustin rapporte
qu'il mêla ses larmes aux larmes de ses db,Google

The text on this page is estimated to be only 17.07% accurate

— 262 — auditeun e u Pandant que je partab , leurs lannes
prévinrent les miennes; j'avoue que je ne pus point alors me retenir. Après
que nous eûmes pleuré ensemble, je commençai à espérer fortement leur
correction : » telle est la vraie rhéto* rique de l'orateur chrétien ; il ne
faudrait doue pas s'y méprendre, et, parce que dans ce quatrième livre» saint
Augustin a retracé quelques règles qui se trouvent dans Cicéron , croire qu'il
veut complètement remettre en honneur la rhétorique. Non : elle lui paraît
toujours non pas suspecte, mais peu nécessaire i ce qu'il consent à en
accepter, c'est ce qui ne lui appartient pas , les secrets ressorts qui vont
trouver et remuer le cœur humain ; quant à ses artifices , à ses précautions,
il les dédaigne. Y a-t

The text on this page is estimated to be only 20.63% accurate

ouït pas la distinction d'ancien* des trois genres d'éloquence :
éloquence délibérative ou politique, éloquence judiciaire, éloquence
démonstrative ou académique. Qu'il ne s'occupe ni de la première*, ni même
de la seconde, on le conçoit ; quant à la troisième, qui jusqu'à un certain
point se rattache à l'oraison funèbre, l'on pourrait être surpris de voir
Augustin la rejeter, « l'on ne se rappelait que son but principal est de dire
comment on doit lire et enseigner l'Ecriture sainte, et ce qui est la matière
de la foi, les dogmes. Cet oubli est donc parfaitement logique, car
l'éloquence chrétienne n'est rien de tout cela) aussi saint Augustin, qui un
moment avait paru avec Cicéron admettre les trois genres de style adoptés
par les rhéteurs , le style simple, le style tempéré, le style sublime, efface-t-
il bientôt et détruit-il cette distinction , en marquant les deux caractères si
opposés des sujets sur lesquels roulent l'éloquence profane et l'éloquence
chrétienne : R Au barreau, la cause est petite, quand il s'agit d'intérêts
pécuniaires; grande, quand il y va du salut et de la vie des hommes} mais
aucun de ces intérêts n'est-il engagé ? n'a-t-on d'autre but que de charmer
l'auditeur ? c'est en quelque sorte un juste milieu d'éloquence, une
éloquence moyenne : on l'appelle éloquence tempérée. Mais dans les
questions religieuses , surdb,Google

The text on this page is estimated to be only 25.83% accurate

— 264 — tout quand du haut de la chaire nous parlons au peuple , nous devons tout rapporter au salut des hommes, salut non point temporel, mais éternel : toujours noire éloquence roule sur im grand sujet. ■ La différence des styles répondant nécessairement à la différence des genres, on voit que saint Augustin , en ne reconnaissant point les genres, supprime par le fait cette distinction des styles qu'un moment il avait semblé admettre. Augustin n'adopte donc pas les règles de l'ancienne rhétorique; à la division des trois genres d'éloquence, éloquence délibérative , judiciaire et démonstrative , il substitue un seul genre qu'il nomme élevé, à raison de la grandeur et de l'importance de la matière sur laquelle il roule; il ne reconnaît pas non plus différents styles, style simple, tempéré, sublime, ajoutant cette réflexion pleine de goût et qui confond d'ailleurs justement l'ancienne et fausse distinction des trois genres de style : a On ne manque point aux règles de l'art en variant ainsi le discours par les différents genres de style. Au contraire, un langage toujours soutenu sur le même ton a bien moins de charmes pour celui qui l'écoute. Au surplus on s'accommode du seul genre tempéré bien mieux que du seul sublime. Les émotions qu'il a fallu exciter dans l'Âme de l'auditeur pour le monter à ce ton , s'y affaiblissent d'autant plus vivement qu'elles ont été plus violentes : le

db,Google

The text on this page is estimated to be only 28.17% accurate

— 265 — secret d'intéresser l'auditeur est donc de les savoir mélanger. » Mais ce qu'il recommande avant tout, c'est l'improvisation; c'est-à-dire le soin des choses et l'indifférence pour les mots, le don de surprendre , de persuader, de fléchir le cœur, d'en saisir, d'en diriger les divers mouvements et de l'amener par des roules que l'art n*a pu tracer d'avance à l'émotion , aux larmes , à ce repentir enfm (jui prépare et assure le triomphe de la parole chrétienne : il faut, en effet , que selon les dispositions de son auditoire , l'orateur chrétien puisse changer non-seulement le plan, mais le ton de son discours. C'est ainsi que souvent Augustin changeait un discours qu'il avait prépara , quand il ne lui paraissait plus convenable à la disposition des esprits. « Tout discours , ajoute-t-il , qui laisse l'auditeur tranquille , qni ne le remue et ne l'agite point, et qui ne va pas jusqu'à le troubler, l'abattre , le l'enverser et vaincre, quelque beau qu'il paraisse, n'est point un discours véritablement éloquent. » « Il me semble qu'un prédicateur devrait faire choix, dans chaque discours, d'une vérité unique, mais capitale, terrible ou instructive ; la manier à fond et l'épuiser; se livrer, après une certaine préparation, à son génie et aux mouvements qu'un grand sujet peut inspirer ; jeter, par un bel enthousiasme, la persuasion dans les esprits et l'alarme dans le cœur, et toucher les auditeurs d'une toute autre db,Google

The text on this page is estimated to be only 22.06% accurate

— 266 — craiale que celle de le vmr demeurer court. » Ces lignes de La Bruyère résument, eu les confirmant, les règles de Saint-Augusdn sur l'im|HY)vîsation. C'e&t donc pour Toraieur chrétien un rigoureux devoir, non-«eulement d'instruire, en éclairant l'esprit, et de plaire pour attacher le coeur comme l'esprit, mais de toucher vivement les Ames, pour élre sûr de la victoire. Ainsi saint Augustin réhabilite et consacre l'éloquence et la rhétorique; mais comme servantes et non comme rivales, moins encore comme ennemies de la vérité : « la sagesse marche comme la maîtresse, l'éloquence s'avance après comme la suivante. » Touterois c'était beaucoup que de l'admettre, même ao second rang : longtemps elle avait été entièrement exclue du sanctuaire chrétien. En somme , les obligations qu'Augustin aurait à l'orateur romain sont petites; ce qu'il lui emprunte, ce sont quelques préceptes communs que l'usage seul enseigne. Mais pour quelques rapports, que de diiiiérencesl Augustin ne dit rien de l'exorde , rien de la péroration ; de l'invention et de la disposition, pas davantage; il n'adopte aucun des trois genres d'éloquence, et, nous venons de le voir, la distinction des styles, un instant admise , par le fait disparaît. S'il fallait chercher quelque part la source où a pu puiser saint Augustin , nous la trouverions peutMbvGoogle

The text on this page is estimated to be only 23.97% accurate

— 267 — être Rii delà de CîcëroD , dans certain dialogue où Platon a traité Je l'éloquence , comme il faisait toute chose , en la ramenant à ce type étemel du bon et du beau qui domine toutes les règles et toute* les inventions de la rhétorique. Mais il est plus juste de dire que saint Augustin □e doit rien qu'à lui-même : celte théorie nou velle de l'éloquence , si grande et si féconde , est sortie de son àme et de sa foi-, à la hauteur où il s'est élevé, tous les artifices des rhéteurs, toutes les stériles et vaines distioctious de style ou de genre se sont évanouis. L'instruction remplaçant la controverse; l'improvisation et ses soudaines illuminations, les lentes précautions de l'exorde et de la dispoùtion ; le salut des &mes , les intérêts de la terre ; les larmes, les applaudissements, tels Bontles conseils que saint Augustin donne, ou plutôt tes devoirs qu'il impose à l'orateur : voilà ce qui fait l'originalité et la profondeur de son traité de la Doctrine chrétienne. Pour avoir toute la théorie oratoire de saint Augustin, il faut joindre au traité de la Doctrine chrétienne , le traité : Sur la manière d instruire les catéchumènes. Augustin s'y propose de donner à un diacre qui le consulte , des conseils sur la manière d'enseigner les premiers éléments de la religion à ceux qui désirent les connaître. Mais ce but proposé , il a pour les délicats tous les ménagements possibles. Ce qui révoltait les savants , MbvGooglé

The text on this page is estimated to be only 27.49% accurate

— 268 — les philosophes, les orateurs, c'était la simplicité de la science évangélique. Saint Augustin dit : « Si ce sont des grammairiens ou des orateurs que vous avez à instruire , il faut particulièrement leur apprendre de quelle manière il faut écouter la parole de Dieu dans l'Écriture sainte , de peur que nos livres sacrés, tout solides qu'ils sont, ne les dégoûtent sous le prétexte que le style n'est ni enflé , ni pompeux , et qu'ils ne s'imaginent qu'il faut prendre à la lettre tout ce que l'on y rencontre, sans se mettre en peine d'en chercher la véritable intelligence, au travers des voiles grossiers dont elle est enveloppée. Il faut même leur faire remarquer combien est utile cette manière de proposer les mystères, qui ne sont appelés mystères que parce qu'ils sont cachés. Us ont encore grand besoin qu'on leur fasse comprendre que les paroles ne sont, en comparaison du sens, que ce que le corps est en comparaison de l'âme; qu'ils doivent mieux aimer des discours pleins de vérité, que d'en entendre qui n'aient que l'agrément de l'éloquence. » S'il est plein de ménagements pour les habiles, saint Augustin est plus indulgent encore et plus tendre aux ignorants : m J'avoue, dit-il, qu'il n'y a rien de plus ennuyeux et de plus rebutant pour un homme dont l'esprit est vif, que d'enseigner ainsi les premiers éléments de la religion à des enfants qui manquent assez souvent d'ouverture, Google

The text on this page is estimated to be only 27.85% accurate

— 2G9 — ture et d'aUention. Mais est-ce chose bien agréable pour un père que de balbutier des demi-mots avec son fils pour lui apprendre à parler? cependant il en fait sa joie. » C'est la première fois que la rhétorique donnait un tel précepte et que le génie l'appliquait; la première fois aussi qu'elle formulait cette définition de l'éloquence : « La persuasion , la conversion des mœurs, tel est l'unique but que se propose l'éloquence chrétienne, d Aussi l'orateur ne doit-il point songer à lui-même ; « et juger l'effet de son discours non point par les applaudissements et les acclamations de l'auditoire , mais par les larmes, les gémissements et le changement de vie. u C'est le conseil que donnait aussi saint Jérôme à Népotien : « Quand vous prêchez, que ce soit dans ta vue d'exciter non des applaudissements populaires mais de secrets gémissements; que les larmes de votre auditoire fassent l'éloge de vos discours. Laisse/ aux ignorants leur flux de paroles , leur facilité à s'exprimer, qui n'en impose qu'aux sots. » C'était pour Augustin un plaisir en même temps qu'un devoir d'instruire le peuple qui lui était confié ; mais son zèle et son génie furent mis à de plus rudes épreuves ; l'hérésie , sous des formes diverses, avait envahi l'Afrique; ce fut donc contre l'hérésie que se tournèrent sa science et son ardeur. Nous venons de voir en db,Google

The text on this page is estimated to be only 16.16% accurate

lui l'orateur, il faut maintenant considérer le « théologien ». Il y avait alors trois grandes hérésies, manichéisme, donatistes, pélagiens. Nous ne rentre pas en conformité avec ses doctrines. Le donatisme était ancien : il remonte au second siècle ; il se rattache à saint Cyprien ou plutôt au schisme de Novat. Quand ce schisme s'éteignit, les chiéristes, un moment égarés par Novat, voulurent rentrer dans le sein de l'Église. Fallait-il pour les y admettre de nouveau faire r^ahre sih- leut- front le signe qui en avait été enlevé, ou d'autres termes, fallait-il les rebaptiser ? Saint Cyprien le pensait ; Rome, au contraire, maintint par la bulle du pape Etienne que le baptême des hérétiques était valable. Cette question sembla s'éteindre et sommeilla jusqu'au moment où prenant une autre forme elle se rev^Ua plus vive et plus com^lquée. Un évêque de Cases-Noires, en Numidie, Donat, se sépara de la communion de l'Église, en 311, et fut élu évêque de Carthage, qu'il accusait d'avoir livré AUX païens les saintes Écritures. pMtdaot h perdb, Google

The text on this page is estimated to be only 20.20% accurate

— 271 — sédition de Dioclétien. Son schisme, d'abord obscur, éclata surtout en 311, au moment où Cécilien fut élu à la place de Mensurius. On prétendit que l'élection de Cécilien était irrégulière ; qu'il avait été élu par des évêques traditeurs. On reprochait aussi à Cécilien d'avoir empêché les fidèles de porter des vivres aux confesseurs détenus dans les prisons : ces accusations étaient calomnieuses. Cécilien n'en fut pas moins déposé par les factieux réunis à Carthage, au nombre de soixante-dix ; Majorin fut élu à sa place. Osius prit la défense de Cécilien. Les donatistes s'en indignèrent ; du schisme ils se précipitèrent dans l'hérésie, et dans une hérésie furieuse. Ils avaient trouvé un nouveau chef, éloquent, de mœurs austères, et avec l'extérieur d'un inspiré : ce fut le second Donat, élu par un autre évêque de Carthage, après la mort de Majorin. C'est de lui que les donatistes ont pris leur nom. Ils allaient partout que l'Eglise avait péri, qu'elle ne subsistait plus que sous leurs bannières, et faisant pour le schisme ce que Julien voulut faire contre lui, ils se mirent à rebaptiser ceux que par violence ou par séduction ils entraînaient dans leur erreur. Ce schisme se divisa bientôt ; il forma plusieurs sectes, dont la plus ardente et la plus odieuse fut celle des circoncellions. Vagabonds, abandonnés à leurs excès, renonçant à l'agriculture «t k db,Google

The text on this page is estimated to be only 27.07% accurate

— 272 — leurs foyers, voués au brigandage et aux crimes, les circoucelHoDs parcouraient , le fer et la flamme à la maio, les cités et les campagnes, chantant louanges à Dieu : c'était là entre eus le signal du meurtre. Poursuivis par les ordres de l'empereur Constantin et vaincus, leur fanatisme devint du délire ; ils eurent la passion du martyre, et pour être plus sûrs de l'obtenir ils s'attaquèrent non-seulement aux catholiques,, mais aux païens qu'Us troublaient dans leurs plus grandes fêtes ; ils se jetaient au-devant des traits. Le fanatisme religieux ne suHît pas, je crois, à expliquer les résistances presque invincibles , la fureur désespérée des circoncellions. Il me semble entrevoir dans cette faction religieuse UD parti politique qui dans sa haine se recrute et s'arme d'une passion populaire ; qui invoque le fanatisme à l'appui de l'indépendance nationale : c'était une révolte contre l'autorité des empereurs au^i bien que contre l'Eglise; c'est par là que l'on peut s'expliquer la sévérité des peines portées contre eux par les empereurs. Les donatistes trouvèrent dans saint Aiigustiu un adversaire qui ne devait laisser ni un prétexte à leurs erreurs, ni une occasiou à leurs violences; car il se contenta de réfuter les premières, et contre les secondes il implora la clémence et non l'appui du pouvoir impérial. S' élevant au-dessus des différences et des subtilités de db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.33% accurate

— 273 — la controverse, il cherche à réunir, à confondre CCS sectaires dans l'unité de la charité chrétienne; il s'écrie du fond de ses entrailles catholiques : « Vous êtes nos frères. Us ont beau nous dire : pourquoi nous cherchez-vous? Pourquoi vous mettez-vous en peine de nous? répondons-leur : vous êtes nos frères. Qu'ils nous disent : retirez-vous de nous ; nous n'avons rien de commun avec vous. Mais pour nous, nous avons bien des choses communes avec vous. Ne confessons-nous pas un même Jésus-Christ avec vous? Ne tenons-nous pas à un même corps sous un même chef? Mais, disent-ils, pourquoi, si je suis déjà perdu, pourquoi me cherchez-vous ? O folie ! Extravagance ! eh ! pourquoi vous cherchez -je, sinon parce que vous êtes perdu? vous insistez : si je suis déjà perdu, comment suis-je encore votre frère? c'est afin qu'on me dise de vous : votre frère était mort, il est ressuscité ; il était perdu , et il est retrouvé. » Et dans un autre passage, combattant la prétention des donalistes qui disaient que la véritable Église était resserrée dans un petit coin de l'Afrique ; le Noir père n'est pas mort sans faire un testament; il l'a fait, ouvrons-le donc ce testament ; j'y lis Dieu : son père lui a donné toutes les nations pour héritage, et les extrémités du monde pour toutes bornes à son empire. De quelque côté que vous vous tourniez, Google

The text on this page is estimated to be only 23.81% accurate

— 274 — niez , tout appartient donc à Jésus-Christ. Mais vous voulez posséder une portion de l'héritage ; vous dérobez donc tout le reste à Jésus-Christ. Nous avons été les trouver quelquefois pour leur dire : cherchons la vérité ; trouvons*la ensemble. Ils nous répondent ; gardez ce que vous avez; vous avez vos brebis, et moi les miennes; ne vous mêlez pas de mes brebis , puisque je ne me mêle pas des vôtres. Dieu soit loué! j'ai mes brebis , il a tes siennes ; mais Jésus-Christ , qu'estce donc qui lui appartient? qu'est-ce donc qu'U a racheté? ces brebis sont-elles à vous? sont-elles à moi? qu'elles soient donc à celui qui les a rachetées , qui les a payées de son sang , qui les a marquées de son sceau. Pourquoi donc ai-je mes brebis et vous les vôtres? Si Jésus-Christ est parmi vous, que mes brebis y aillent, puisqu'elles ne sont pas à moi ; et s'il est parmi nous, que vos brebis y viennent , puisqu'elles ne sont pas à vous, n Les faits ne démentaient point ces paroles de douceur et de fraternité. Quand les donatistes rebelles à toutes les concesûons comme à tous les raisoonements répondent à saint Augustin par le meurtre d'un prêtre, Restitut, Augustin écrit au tribun Marcellin pour implorer sa miséricorde en leur faveur : « Souvenez-vous, lui dit-il, que vous êtes un juge chrétien, et qu'en faisant le devoir de juge, vous devez aussi faire l'olEce de père. Que le MbvGoogle

The text on this page is estimated to be only 21.11% accurate

— 275 — zèle qui vous anime à la puniioo des crimes, ue vous fasse pat oublier ce que rimauuiité vous prescrit. Gude'i. dans le supplice la méoie dou* ceur que vous avez gardée dans la question, puisqu'il est même plus important de découvrir les crimes que de les punir. Travaillons à Taire entrer les donatistes dans la voie du salut, et à les retirer de celle de la perdition ; et pour cela que chacun emploie ce qui dépend de lui, l'un les discours des prédicateurs catholiques, l'autiv les lois des princes catholiques. » Les hérétiques n'étaient pas la seule préoccupation d'Augustin ; en dehors de l'Église , ou dans l'Église même , il y avait des esprits curieux et indécis , païens de bonne foi ou chrétiens mal ailermis qui pour éclaircir leurs doutes avaient recours à la parole tolérante et profonde d'Augustin. Ici, c'est un rhéteur palan qui rendant justice au génie d'Augustin et à la pureté de sa croyance, lui demande si, laissant de côté les fables du pagaaisue , on ne peut , dans ta variété des cultes, trouver l'unité de Dieu aussi bien que dans la religion nouvelle ; là, un disciple de Flotiu qui veut faire accepta: à Augustin les intermédiaires sumatui-eU des génies et des sacrifices expialoii^es du néo-platonisme; ailleurs, un philosophe qui le prie de lui expliquer certains passages de Cicéron relatifs H des questions de morale et de métaphydb,Google

The text on this page is estimated to be only 27.28% accurate

— 216 — siqiiie. C'est enfin un païen qui , écho des vieilles accusations portées contre les chrétiens , leur impute les malheurs de l'empire, \ugustin répond à toutes ces ouvertures, indiscrètes parfois, avec une douce urbanité et une grande tolérance ; mais quelquefois aussi avec une finesse d'ironie et une certaine vivacité qui vient moins de l'importunilé des questions que de leur frivolité : il pardonne à l'erreur dans Maxime; il n'excuse pas aussi volontiers la légèreté raisonneuse dans Dioscore. Au milieu de ces occupations si diverses et si nombreuses, et en même temps qu'il combattait par les armes de la parole et par une sévérité qui n'excluait pas la mansuétude chrétienne , et les sectes qui troublaient l'Église et les philosophes qui lui disputaient le privilège de la vérité, Augustin élevût à la religion un monument immortel, et posait sur la terre les fondements de la cité céleste. La Cité de Dieu est le plus célèbre et le plus magnifique des ouvrages de saint Augustin. Il nous apprend lui-même à quelle occasion il le composa : k Rome ayant été prise et ' saccagée par les Goths, sous la conduite de leur roi Marie , les païens rejetèrent ce malheur sur la religion chrétienne et en prirent occasion de blasphémer le vrai Dieu. Me sentant plein de zèle de sa maison , je résolu de les combattre par cet ouvrage. » hà. Cité de Dieu ^ul donc èxre db,Google

— 277 — regardée d'abord comme la dernière et la plus éloquente de ces apologies que les chrétiens opposaient à ces plaintes qui, nous l'avons vu, ne cessaient de leur imputer les calamités de l'empire. Mais ce caractère d'apologie ne lui reste pas longtemps ; bientôt Augustin passe de la défense à l'attaque , et ce qui n'était qu'une apologie devient en réalité comme l'acte d'accusation et la sentence suprême du monde romain qu'Augustin confond dans ses dieux , dans sa gloire, dans sa philosophie. Ces dieux que les apologistes chrétiens avaient depuis longtemps détrônés, saint Augustin en montre à son tour l'origine mortelle et souvent scandaleuse. Divinités mensongères, que les Romains cessent de leur attribuer des victoires qu'ils n'ont dues qu'à leur courage , et une prospérité qu'ils devaient aussi à leurs vertus , plus souvent à leurs brigandages : vaine récompense d'ailleurs pour de vaines vertus. Car ces vertus si vantées, la mort de Lucrèce, le suicide de Caton, à quoi se réduisent-elles dans leurs plus grands héros? Lucrèce, pourquoi s'est-elle poignardée? Pure, elle devait vivre; souillée, elle ne mérite pas d'être louée. Quant à Caton , ce suicide si prôné n'était qu'un désespoir. Rome et les dieux ainsi condamnés y Augustin dans une éloquente apostrophe appelle les Romains à embrasser le culte qui peut seul, en les épurant, consacrer leurs vertus; à la db,Google

The text on this page is estimated to be only 25.17% accurate

— 278 — place de ces dieux qui ne furent jamais , tl leur montre le Dieu véritable, le Dieu qtû élève, abaisse et renverse les royaumes; qtii, auteur et dispensateur de la félicité, donne les royaumes delà terre, non fortuitement et au hasard, mais suivant l'ordre des choses et des temps qu'il connaît et que nous ignorons ; le Dieu entre les mains de qui les Romains n'étaient que les instruments destinés à châtier les crimes des nations. C'est dans ces passages que saint Augustin ébauche cette philosophie chrétienne de l'histoire que Bossuet doit achever. Tandis qu'en dehors de Dieu et dans les ténèbres de l'idolâtrie, la société ancienne , Assytiens, Grecs, Romains, marchait dans l'erreur, la corruption et l'injustice, un peuple suivait les Voies de la justice et de la vérité : peuple choisi de Dieu pour être ici-bas le dépositaire de sa loi, l'acheminement h l'Église ou cité de Dieu, et jus* quella sa figure visible ; ce peuple, c'est le peuple hébreu. Mais le peuple hébreu lui-même n'est qu'une image incomplète, une ombre de la cité céleste. Entre la cité de Dieu et la cité des hommes, la véritable distinction, c'est la chair et l'esprit : qui vit selon la chair, est de la cité terrestre; de la cité céleste, qui vit selon l'esprit; en d'autres termes encore , il y a ici-bas deux amours qui font toutes choses : l'un, l'amourde soi-même porté jusqu'au mépris de Dieu, et c'est MbvGoogle

The text on this page is estimated to be only 27.12% accurate

— 279 — ta vie terrestre ; l'autre est l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi-même; c'est la cité de Dieu. Ces deux villes différentes sont formées par deux différents amours : l'amour de Dieu bit Jérusalem ; l'amour du siècle fait Babylone. Que chacun s'interroge, et se demande où tend son amour; et il connaîtra de laquelle des deux cités il est citoyen ; s'il trouve qu'il Boit citoyen de Babylone, qu'il arrache la cupidité de son cœur, et qu'il y plante la charité. S'il trouve, au contraire, qu'il soit citoyen de Jérusalem, qu'il tolère sa captivité, et qu'il espère sa liberté. tt II n'y a qu'une ville et une ville, un peuple et un peuple, un roi et un roi. Que veut dire ceci, une ville et une ville? une ville, qui est Babylone, l'autre, qui est Jérusalem. Quelques autres noms mystérieux qu'on leur puisse donner, ce n'est néanmoins qu'une ville et une ville ; une ville qui a pour roi le démon ; l'autre, qui a pour roi Jésus-Christ. Tous ceux qui n'ont de goût que pour les choses d'ici-bas ; tous ceux qui préfèrent à Dieu les faux plaisirs de la terre et non ceux de Jésus-Christ, appartiennent à cette ville unique, qui est appelée mystérieusement Balytone, et qui a le démon pour roi. Tous ceux, au contraire, qui n'ont plus de goût que pour les choses du ciel, qui ont toujours l'esprit appliqué aux biens éternels, qui vivent en ce monde dans une sainte inquiétude et avec une crainte condb,Google

The text on this page is estimated to be only 28.54% accurate

— 280 — linuelle d'oïïenser Dieu; qui sont humbles et dou.i, qui sont justes, saints et purs, tous ceuxlà appartiennent à la ville unique qui a JésusChrist pour roi. Ces deux villes sont maintenant mêlées et confondues l'une dans l'autre; elles ne seront séparées qu'à la fin du monde ; elles se font une guerre continuelle, l'une pour l'iniquité, l'autre pour la justice; l'une pour la vanité, l'autre pour la vérité. Tolérez l'une, soupirez après l'autre. Mais comment peut -on maintenant discerner ces deux villes? les séparer l'une de l'autre? Elles sont confondues et mêlées; et depuis le commencement du monde, elles marchent ensemble dans une confusion qui durera jusqu'à la fin du siècle. Mais Dieu nous les fera connaître un jour, lorsque mettant Jérusalem à sa droite et Babylone à sa gauche, il dira à la première ; Venez, vous que mon père a bénie; et à l'autre, allez au feu éternel. « Voilà donc et la cité de Dieu et la cité des Itommes. Jamais encore la séparation du monde romain et du monde chrétien, de la matière et de l'esprit, n'avait été faite avec une telle hardiesse ; jamais Rome plus hautement condamnée dans ses dieux, dans ses conquêtes, dans ses sciences ; on le sent : l'ouvrage d'Augustin est l'oraison funèbre du monde ancien en même temps qu'il est l'annonce éclatante du monde nouveau; voici bien en effet le règne du spiridb,Google

The text on this page is estimated to be only 25.71% accurate

— 281 — tualisme, le règne de la cité célesle, qui est l'Église. Rome, la Rome de César, n'est plus; mais au raornenl où elle périt, une Rome nouvelle paraît : pour elle commence un autre empire. L'évêque d'Hippone avait un ami auquel sont adressées quelques-unes de ses lettres les plus importantes; ami dont il avait demandé et obtenu l'appui , quand sa tolérance chrétienne intercédait pour les donatistes; cet ami, c'était le gouverneur même de la province d'Afrique, c'était le comte Boniface. Boniface, affligé de la perte de sa femme, avait songé à entrer dans la vie religieuse et demandé à ce sujet les avis d'Augustin qui lui avait conseillé , tout en suivant la loi clirélienne, de rester dans le monde où il pouvait être plus utile. Boniface goûta cet avis, et se reprenant au monde, il épousa quelque temps après une nièce de Genséric , roi des Vandales établis en Espagne. Boniface'était déjà mal vu à la cour de Ravenne ; cette alliance augmenta les défiances que la calomnie avait éveillées contre lui. La cour de Ravenne le destitua donc, et sur son refus d'obéir le fit déclarer ennemi de l'empire. Dans son ressentiment de cette injure, Boniface prit les armes , et associa les Vandales à sa vengeance : au printemps de l'année 428, ils passèrent en Afrique, où ils exercèrent d'affreux ravages. Rappelé a son dedb,Google

The text on this page is estimated to be only 27.70% accurate

— 282 — Toir par les remontrances d'Augustin , Bonirace Toulut en vain mettre un terme à leurs fureurs, et moins heureux dans son repentir qu'il ne l'avait été dans sa défection , successivement vaincu et repoussé , il vint avec les débris de ses troupes chercher un refuge dans Hippone. Les barbares l'y suivirent et l'y assiégèrent. Augustin partagea les périls de son troupeau; mais l'âme brisée par le spectacle de tant de maux, il succomba à l'Âge de soixante-treize ans. Augustin est le dernier et le plus grand des Pères de l'Église. Métaphysicien profond, orateur pathétique et populaire, théologien invincible, infatigable controversiste, historien original, il a sondé tous les problèmes de la philosophie, fixé les règles de la morale chrétienne , combattu les hérésies, arrêté le dogme comme la discipline avec une suprême autorité : enBn à tous ces travaux il a mis le sceau de son génie et de sa foi, en élevant sùr les débris du paganisme la cité nouvelle, l'Église. Cette vie si pleine et si soutenue ne fut cependant pas. uniforme. Il y a trois âges dans la carrière d'Augustin. Le premier, quand il entrevoit et cherche au milieu des égarements de sa jeunesse la vérité que son cœur appelle ; le second, quand l'ayant aperçue^et saisie, il s'y attaclie, s'y voue par la sévérité de ses études et la consécration du sacerdoce; le troisième enfin, lorsque devenu évêque d'Hippoue, il se livre db,Google

The text on this page is estimated to be only 25.54% accurate

— 283 — tout entier à la défense et à l'instruction de son troupeau. Ces trois âges se marquent à des différences sensibles dans sa pensée et dans son style. D'abord, c'est à la philosophie, éclairée, il est vrai, d'un rayon de la foi, mais à la philosophie pourtant qu'il demande la vérité : c'est le temps des Soliloques, de l'ordre, de la vie heureuse. Puis sans répudier la philosophie, il ne l'accepte plus que par souvenir; il la place au second rang; il écrit alors les *Mœurs de l'Église et la Vraie religion*; il répond à Maxime et à Longinien : c'est son second âge. Enfin il a rompu avec la philosophie; il est évêque alors : il ne reconnaît, il ne prêche que la science divine; il est théologien. C'est le dernier effort de ce travail continu de sa pensée et de son âme pour trouver Dieu et la vérité; il s'y tient et s'y renferme. Les spéculations métaphysiques qui l'avaient pu aider et soutenir dans le passage de l'erreur à la foi, ces spéculations qui lui pouvaient encore servir à la seconde période, de la hauteur où il est placé il les dédaigne alors. Ce troisième âge de la pensée d'Augustin a son expression précise et éclatante dans le manuel qu'il adresse à Laurent : ce traité est le résumé de sa foi, et comme le dernier mot d'Augustin. A ces trois âges de sa pensée répondent trois caractères particuliers de style. Dans les ouvrages philosophiques, le style d'Augustin a de

db,Google

The text on this page is estimated to be only 29.34% accurate

— 284 — l'élégance, de la vivacité et une pureté remarquable ; dans les ouvrages qui tiennent à la morale et à la doctrine chrétienne en même temps qu'à la philosophie , il n'a plus déjà la même correction , le même naturel. Les nouvelles idées qu'il exprime se refusent quelquefois à une rigoureuse exactitude; on sent qu'Augustin a besoin de créer cette langue théologique dont il est resté le modèle. A son troisième âge, cette langue , il la parle uniquement : il parvient à soumettre cet idiome latin moins rebelle à la théologie qu'il ne l'avait été à la philosophie, même sous la main de Cicéron. Cependant sous la plume d'Augustin, la langue latine est quelquefois obscure, subtile, roide; elle résiste à le suivre dans les distinctions profondes où il la conduit; elle s'épouvante à ces questions de la grâce, du libre arbitre, où le génie grec , lui , est si souple et si à son aise. Ces teintes diverses du style et de la pensée d'Augustin se marquent aussi dans ses sentiments. Si pendant longtemps Augustin conserve avec des païens des relations bienveillantes ; si , une première fois, il répond avec une indulgence aimable et enjouée à un pontife qui lui expose ses doutes; s'il entretient avec des sophistes un commerce poliment affectueux, plus tard il n'aura plus ces complaisances. Sa foi plus austère , sans les proscrire , dédaignera ces discussions, Google

The text on this page is estimated to be only 25.05% accurate

— 285 — sions oiseuses qui alors lui seront presque une injure. Mais ces légères différences dans la vie d'Augustin s'effacent et disparaissent dans l'admirable unité de l'œuvre qu'il a poursuivie et accomplie, et pour lui-même et pour l'Église : pour lui-même , la recherche , la connaissance , la possession en Dieu de ce bonheur qu'il avait cherché dans sa jeunesse, saisi dans son Age mûr et qu'il ne quitta plus ; pour l'Eglise qu'il munit et forUHa de tous côtés, la victoire définitive sur le paganisme, le triomphe sur l'hérésie, et cette puissance qu'il assit sur des fondements si solides que le moyen âge tout entier pût s'y appuyer, et le wii* siècle aussi s'y retrancher et y vaincre. db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.45% accurate

CHAPITRE XIV. U PIIUCUKiaNB. Dans l'examen que nous avons fait des écrits de saint Augustin , nous n'avons point compris plusieurs ouvrages qui occupent une grande place dans ses œuvres et dans sa vie et se rattachent à une des questions les plus graves du dogme chrétien, le pélagianisme; il en faut parler maintenant. L'auteur de cette hérésie, Pelage, était né dans la Grande-Bretagne ; son origine était petite. Consacré à la vie monastique, pendant longtemps Pelage s'y distingua par une éminente sainteté. Ce seitiit , dit-on , dans les ouvrages d'Origène qu'il aurait puisé le germe de ses erreurs qu'il commença à l'épandre au sein même de Rome où pendant longtemps il habita, d'abord par des écrits, des discours et des discussions particulières, mais sans bruit toutefois et avec précaution : saint Augustin , qui alors ne connaissait de Pelage que sa piété, l'avait en grande estime. Ce bon accord ne devait pas durer. Dans une prière, saint Augustin s'adressant à Dieu s'était dit, Google

The text on this page is estimated to be only 26.28% accurate

— 287 — écrié : « O Dieu ! veuille ce que lu me dormes et
donne-moi ce que tu veux :

The text on this page is estimated to be only 29.03% accurate

— 288 — lin. Célesliiia souliiit contre Paulin une discussion publique, où il fut condamné. Contrairement au sentiment de l'Église, Célestiis prétendait que le péché d'Adam n'avait nui qu'à lui-même, et non au genre humain, et que tes enrants qui naissent, sont dans le même état où était Adam avant sa chute; en d'autres termes, Célestius niait le péché originel, et par conséquent la rédemption. Jusque-là Pelage n'avait point pris part à ce débat. Cependant sa doctrine allait s'élendant; d'Afrique elle avait passé en Asie. En quittant l'Afrique, Pelage s'était rendu en Palestine. Saint Jérôme l'avait d'abord bien accueilli; mais ensuite, croyant reconnaître dans Pelage des opinions analogues à celles d'Origène qu'il venait de combattre avec tant de vivacité en la pei-sonne de son traducteur, de Ruffin, il lui devint aussi contraire qu'il lui avait été bienveillant. Sa solitude de Bethléem en fut troublée; et dans ce champ clos pacifique se livra un rude combat, où le principal champion fut un Espagnol, Orose, que nous retrouverons. Jean, évêque de Jérusalem, penchait pour Pelage; il le fit, quoique laïque, asseoir parmi les prêtres au concile de Jérusalem, qui reconnut l'orthodoxie de Pelage. Sur les vives réclamations d'Orose, on convint d'écrire au pape, à Innocent : Innocent se prononça contre Pelage.

db,Google

The text on this page is estimated to be only 22.26% accurate

Cette victoire du clergé (l'Afri(que sur Pelage fut courte. Innocent mourut , et son successeur Sazime prit parti pour Pelage ; mais saint Augustin en appela du pape à l'empereur HoDorius. L'empereur par un rescrit condamna Pelage ; et Sozime revenant sur sa première décision confirma cette sentence. Quelques années après le pélagiaisme devait être solennellement condamné au concile oecuménique d'Ephèse. Telle est l'histoire du pélagianisme ; il faut maintenant en cliquer le sens. On voit quelle est la gravité de la question : elle a ses racines dans les profondeurs mêmes de la pensée humaine ; ce n'est rien moins que l'éternel et terrible problème du libre arbitre et de la prédestination, des œuvres et de la grâce. L'homme déchu par le péché originel conservera-t-il encore dans son infirmité assez de force pour se sauver par lui-même ; ou bien , impuissante et viciée à sa source, la volonté ne peut-elle rien sans la grâce? C'était là entre saint Augustin et Pelage un abîme. Pelage ne niait pas la grâce ; mais il prétendait que nous devons à Dieu moins la grâce de bien faire que la grâce de faire , reconnaissant ainsi une action surnaturelle , un secours immédiat de Dieu, mais secours extraordinaire^ qui était donné à l'homme selon ses mérites. Cette db,Google

The text on this page is estimated to be only 22.40% accurate

— 290 — grâce, pour l'obtenir, l'homme la doit mériter; par lui-même il peut résister au mal, et, s'il. résiste, la grâce viendra l'aider à terminer la lutte. Saint Augustin n'admettait pas cette action que par son initiative l'homme pouvait en quelque sorte avoir sur la distribution de la grâce, il voulait que la grâce précédât la pensée et la dominât; en un mot, il supprimait la liberté humaine que voulait réhabiliter Pelage. Pour combattre cette doctrine de Pelage, saint Augustin composa avec une in^itigable activité plusieurs ouvrages, entre autres, les deux livres à Marcellin, sur le baptême des enfants^ et une lettre qui en roiTae comme le troisième livre; un autre ouvrage, adressé encore à Marcellin, sur t esprit et la lettre. Mais dans ces ouvrages saint Augustin n'a* vait pas donné toute sa doctrine; ce ne fut pas Pelage qui lui en Bt tirer toutes les consé* quences; ce fut une cause étrangère et en quelque sorte domestique. Des moines, les moines d'Adrumète, prenant à la lettre les doctrines de saint Augustin sur la prédestination et la nécessité de la grâce pour vouloir le bien, en avaient conclu que l'homme ne pouvant faire le bien par lui-même. Dieu ne le jugerait pas d'après ses œuvres. Saint Augustin 6e hâta de leur écrire pour les tirer d'une si db,Google

The text on this page is estimated to be only 18.30% accurate

grave erreur et composa à ce sujet son traité de la répression et de la grâce. Saint Augustin y exprime dans toute sa rigueur le dogme absolu de la grâce. « Dieu, dit-il, avant la création du monde, a prédestiné les uns au salut, les autres à la damnation; Dieu les pouvait perdre tous, car tous sont également coupables en Adam; par conséquent, il veut bien en sauver quelques-uns; il sauve ceux qu'il aime; les autres, il les punit dans sa colère. » Entraîné par l'ardeur de la discussion, Augustin s'avance ainsi jusqu'à des conséquences extrêmes où l'Église ne l'a point suivi, et qu'il, ainsi qu'il arrive toujours, provoquent de son vivant même une réaction, le semi-pélagianisme. La Gaule surtout s'en émut; mais, en même temps que des adversaires, elle donna à la doctrine d'Augustin deux ardents défenseurs, saint Prosper et Hilaire: ils informèrent saint Augustin de l'opposition que trouvait dans les Gaules la rigueur de sa doctrine. Saint Augustin répondit aux objections qui lui étaient faites par un traité sur la prédestination des saints, qu'il adressa à Hilaire et à Prosper, traité où sans renier ses doctrines il les expose avec plus de modération, revenant ainsi de lui-même, pour ainsi dire, à cette juste mesure où s'est tenue l'Église et qui concilie, autant que faire se peut, avec la liberté humaine: tuxotà difficile db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.45% accurate

— 292 — que clierclierout de nouveau Araauld et Pascal j qui
troublera Port-Royal et occupera , sans la coiroudre, la calme et profcade
intelligence de Mme de Sévigné qui fera des traités sur la prédestination^
sur le don de la persévérance, une de ses plus intéressantes lectures. Telle a
été cette question si redoutable et si agitée du pélagianisme. Si dangereuse
pourtant qu'ait été et qu'ait paru à l'Église la' doctrine de Pelage, à y bien
regarder, elle l'était beaucoup moins que les hérésies que jusque-là l'Église
av^dt combattues et dont elle avait triomphé. Voyez en effet : le
gnoslicisme^ ou niait le Christ, ou même en le reconnaissant, te supprimait
eu. quelque sorte en le réduisant à n'être qu'un mythe, un fantôme;
l'origénisme, lui, reconnaît le Christ, mais il l'amoindrit; l'arianisme, issu de
l'origénisme , le sépare du Père auquel il le fait inféneur. Dans le
pélagianisme , rien de semblable. Le dogme fondamental du christianisme
n'y est pas attaqué : c'est une simple dissidence au sein de la foi; ce ne lui
est pas une hostilité. Ainsi liaient s'afTaiblissant tes hérésies : négation du
christianisme d'abord dans le gnosticisme; erreurs philosophiques dans
l'origénisme et l'arianisme,. elles ne sont plus dans le pélagianisme et
surtout le semi-pélagianisme qu'une question d'accord entre la volonté de
l'homme et la grâce , question que la db,Google

The text on this page is estimated to be only 21.85% accurate

— 293 — philosophie elle-même résout dans le sens chrétien ;
car sans un don de la Providence , sans une grâce, toute libre qu'elle est
notre volonté ne pourrait accomplir le bien ; qui ne l'a éprouvé ?
D,q,i,i.:db,.Google

The text on this page is estimated to be only 28.27% accurate

CHAPITRE XT. SijuxT PâvUif. Le nom de saint Paulin se place naturellement après les noms de Jérôme et d'Augustin avec lesquels il entretint un commerce épistolaire, qui devint une vive et solide amitié. On sait la vie de Paulin. Né à Bordeaux, en 353 , d'une famille illustre et opulente , Paulin fut disciple d'Ausone. Comme son maître, il se distingua d'abord dans la carrière du barreau , parvint rapidement aux honneurs, et soutenu par son talent et aussi par ses richesses, qui étaient immenses, il fut nommé consul. Puis tout à coup, saisi, au sein de ses richesses, de sa puissance et de l'éclat de ses anciennes dignités , d'un ennui profond , il demanda à la religion des consolations contre des sujets d'alHiction qu'il avait eus, dit-il lui-même dans ses Lettres, mais qu'il n'explique pas. Vers 389 ou 390, il résolut de s'ensevelir dans la retraite, quitta sa patrie et se retira en Espagne, à Barcelone, pour embrasser le christianisme. Paulin, ses études achevées, était resté l'ami de,Google

The text on this page is estimated to be only 26.60% accurate

— 295 — d'Ausone t rapprochas maigre la dirférence des âges par le goût de la littérature et par une certaine conformité de destinée; mais la poésie était entre eux le lien te plus fort. Ausone ne put donc voir sans une vive douleur et presque sans irritation la religion enlever à la poésie le talent facile et brillant de Paulin. Pour le détourner de cette résolution de renoncer au monde et aux lettres, il lui écrivit, de 390 à 393, une première lettre où la plainte , douce et tendre , se mêle encore à l'amitié et à l'espérance de conserver Paulin aux muses. « Nous secouons donc ce joug si léger à subir, si facile à porter ensemble I ce joug si paisible et si doux , que ton père et le mien ont traîné depuis leur naissance jusqu'à leur vieillesse et qu'ils ont imposé à leurs pïeux héritiers, désirant qu'il durât jusqu'au jour éloigné qui terminerait leur vie. Mais dût-il m'écraser, seul j'accepte le fardeau tout entier; je ne trahirai pas, tant que je vivrai , la foi d'une vieille amitié , afin que cette chaste consolation gravée dans mon souvenir me rende un jour le compagnon qui m'a fui. Reconnais-tu ta faute, Paulinus bien-aimé? car pour moi, ma foi est sûre; je garde une immuable vénération à mon Paulinus des anciens jours, et à cet esprit de concorde qui animait mon père et le tien. » Dans une seconde lettre Ausone est plus vif et déjà un peu db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.41% accurate

— 296 — amer : » J'avais pensé que les plaintes de ma première lettre auraient su le fléchir, Paulînus, et qu'un tendre reproche t'arracherait une parole, mais non : il semble qu'un serment sacré t'enclaine; tu as juré le plus profond silence, et tu y persistes. » Ausone croit qu'une influence importune empêche Paulin de répondre; et il lui enseigne, pour échapper à cette surveillance domestique mille artifices que l'on est étonné de retrouver ici ; Si prodî , Pauline , times , nostrœque yereris Crimen ainicitîfe , Tanaquil tua nesciat btud. Cette Tanaquil, c'était l'épouse de Paulin, Thérasia, qui en elTet ne cessait de le porter à la piété. Enfin, dans une dernière épître, donnant un plus libre cours à ses reproches, il s'écrie : «Voici la quatrième épttre, Paulinus, qui le retrace mes plaintes connues ; et en retour nulle page de toi qui me rende ce pieux devoir; pas une lelti'C dont l'heureux début m'apporte la formule d'un salut. » Et alors avec un goût détestable et une malheureuse érudition mythologique, il lui prouve que tout dans la nature répond à qui l'interroge : « Les rochers, les bois, les rivages, ont une voix. L'airain de Dodone linle longtemps. Puis pour répondre, un mol suffit; une seule voyelle sert de réponse aux Lacédémoniens ; » et il termine par db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.46% accurate

une loDgite imprécation poétique contre cette terre barbare qui retient son ami : Hœc precor ! hanc vocem, Bœotia carmina, MiisiB, Accipîte, et Latiis vatem revocat« Camenis. Les lettres d'Ausone n'étaient point arrivées exactement à leur adresse; Paulin n'avait reçu les trois premières qu'au bout de quatre ans ; et la quatrième, la dernière que nous avons citée, arriva encore quelque temps après. Paulin fit à ces difTérentes lettres une seule et même réponse : « Pourquoi m'ordonner, ô mon père, de cultiver ces muses que j'ai répudiées? ils repoussent les muses , ils sont fermés à Apollon , les cœurs voués au Christ. Soutenu autrefois non par une égale force mais par une même ardeur, je m'unis a toi pour évoquer le sourd Phébus de son autre prophétique, pour appeler les muses des divinités, pour demander à des forêts ou à des montagnes le don de la parole, qui est un don de Dieu. Tu m'accuses de manquer, depuis trois années entières, à ma patrie; d'avoir, dans mes courses vagabondes, cherché un autre univers; et ta tendresse émue profère de pieuses plaintes. Je béais ces vénérables mouvements de ton cœur paternel ; mais combien j'aimerais mieux , ô mon père , te voir demander mon retour à qui pourrait te l'accorder. Puis-je songer à revenir à toi , quand tu exhalas de stériles prières qui ne db,Google

The text on this page is estimated to be only 25.84% accurate

— 298 — s'adressent point au ciel ; quand , détourne de Dieu, tu supplies les muses de Castalie? Non, ce n'est pas avec ces divinités que tu me ramèneras dans ton sein et dans ma patrie. Si tu as souci de mon retour, regarde et prie celui qui de son tonnerre ébranle les voûtes sublimes des cieux enflammes; qui brille du triple feu de la foudre; qui ne fait point gronder de vains murmures; qui est au-dessus de tout ce qui existe ; qui est tout entier dans tout et partout; qui présent en toutes clioses gouverne tout ; ce Christ qui tient et meut les esprits; et si ses décrets sont contraires à nos vœux, c'est par la prière qu'il le faut ramener à ce que nous voulons. » Et à son tour, il trace un pur et sévère tableau de la vie nouvelle qu'il goûte; il rappelle son maître à de meilleures pensées ; et enfin , protestant contre ce reproche que lui avait Tait Ausone, d'être infidèle à l'amitié héréditaire qui les liait , il s'écrie : « Ce joug , les mensonges de la malignité ne l'ont point délié ; l'absence et l'éloignement n'ont pu le rompre. Jamais je ne le détacherai de mon cœur, et mon âme sortira de mon corps avant que ton image s' efface de mon esprit. Oui , tant que je serai contenu dans ce coips qui m'emprisonne , quelque monde qui nous sépare , je te verrai par le cœur, je t'embrasserai pieusement par l'âme; tu seras partout présent pour moi; et lorsque délivré de cette prison du corps, db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.27% accurate

— 299 — je m'envolerai de la terre, en quelque r^h {pon que me place le Père commun, là encore je te parlerai en esprit. » Ce fut le dernier adieu à l'amitié; adieu plein de grâce et de douce tristesse. En comparant les épitres d'Ausone à la réponse de Paulin, on voit quelle supériorité donnent à la pensée de celui-ci sa foi nouvelle et ce monde des esprits où déjà il aspire, « craignant, si ta trompette éclatante venait à retentir dans les cieux entr'ouverts, de ne pouvoir s'élever d'une aile légère dans l'espace à la rencontre de leur roi et s'envoler au ciel parmi ces glorieux milliers de saints qui légèrement balancés dans le vide soulèveront d'un élan facile vers les astres célestes leurs pieds dégagés des entraves du monde, et mollement portés sur les nuages s'en iront, au milieu des airs, rendre hommage au roi céleste et rassembler aux pieds du Christ adoré leurs brillantes phalanges. » Ce sont là de neuves et chrétiennes images. Toutefois l'élève d'Ausone n'a pas encore entièrement disparu; on le reconnaît au luxe de la description, à l'abus de l'esprit, aux souvenirs profanes de Cicéron et de Virgile, et surtout à cette petite vanité poétique qui le pousse à répondre, en trois mesures différentes, aux lettres de son maître. Tel est, à cette époque, l'état des esprits et de la société : le paganisme y vit dans les habitudes, dans les expressions, alors même qu'il ne règne plus dans la

The text on this page is estimated to be only 25.22% accurate

_ 300 — lésâmes; l'imagluation est souvent profane encore, quand la pensée ne l'est plus ; le spiritualisme est dans les intelligences, la mythologie dans les souvenirs ; le bel esprit se mêle à la foi, et le mauvais goût à la pureté et à l'élévation des sentiments. Paulin avait donc entièrement rompu avec le siècle; il reçut le baptême de saint Delphin, évêque de Bordeaux , et fut , en 393 , ordonné prêtre sur la demande du peuple de Barcelone. Un an après, il partit pour l'Italie, et s'établit à Nola, où, après avoir vécu quinze ans dans la pauvreté et la pénitence, il devint évêque. A. Nola, Paulin se trouvait en quelque sorte sur la limite de l'Italie, et comme un intermédiaire naturel entre l'Afrique et l'Europe. Sa conversion d'ailleurs, la renommée de sa piété et de ses talents attirèrent bientôt sur lui la sollicitude et l'affection des deux grands docteurs de l'Église au v^e siècle, Jérôme et Augustin. Jérôme l'encourage, le dirige dans l'étude des saintes Ecritures, Paulin , comme tous ceux qui passaient de la littérature païenne à la littérature sacrée, pouvait être rebuté quelquefois par la rudesse énergique des textes sacrés. « Gardez, lui dit Jérôme, que la simplicité et la bassesse apparente du langage de nos livres sacrés ne choque votre délicatesse; tout y est éclatant, même à la surface; mais tout y est plus doux encore au fond; db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.33% accurate

— 301 — pour goûter le fruit, il en faut percer l'écorce. « Ailleurs, tempérant l'ardeur de sa foi nouvelle, il le détourne de se rendre à Jérusalem, le louant d'ailleurs d'avoir l'énoncé au monde. Docile à ce conseil, Paulin resta dans le monde ; là oij, comme le lui disait Jérôme, il pouvait être et où il fut plus utile. Nous n'avons jusqu'ici considéré dans Paulin que le disciple et l'ami d'Âusone, le poète devenu chrétien; il faut maintenant faire connaître l'orateur. Paulin fift appelé à prononcer le panégyrique de Théodose. Nous n'avons de ce panégyrique qu'une phrase, mais elle nous en donne tout le plan et tout l'esprit : In Theodosto non imperatorem, sed Chritti sermm; nec regno, sed fide principem praedicnrnus. « Nous louons dans Théodose non l'empereur, mais le serviteur du Christ ; c'est à la foi et non au pouvoir que nous apprécions le prince. » Ce point de vue nouveau qui subordonne la majesté impériale au titre de chrétien, la puissance à la piété n'était point une vaine antithèse, et, s'il m'est permis de le dire, une prétention intéressée de l'Église. C'était la pensée, et j'ajouterai, le hesoin du monde à celte époque. Ce texte de Paulin, Augustin l'a magnifiquement développé dans uu chapitre de la Cité de Dieu : « Nous appelons heureux, lUt-ll, certains princes chrétiens, non i _-, (ji-)ogle

The text on this page is estimated to be only 21.81% accurate

— 302 — pour avoir longtemi» régné et laissé après eux leurs fils tranquilles possesseurs de leur couronne, ou pour avoir su vaincre ou déjouer les ennemis qui s'élevaient contre eux. Mous les appelons heureux, si leur pouvoir a été conforme à la justice ; si, au milieu des hommages sublimai et des basses complaisances qui les entourent, leur cœur ne s'est point élevé ; s'il« se sont souvenus qu'ils étaient hommes ; s'ils ont fait servir leur puissance à étendre le culte de Dieu, leur majesté à le rehausser ; si, lents à se venger, ils sont prompts à pardonner ; s'ils adouassent par la mansuétude et les bienfaits de néc^sairer rigueurs; et si, en tout cela, ib agissent pon par un vain désir de gloire, mais par cette charité qu'inspire l'attente d'une étemelle félicité. » Tel est le dernier trait de cette royauté chrétienne, esquissée d'abord par TertuUien et achevée par saint Augustin. Jérôme a donné de grands éloges au panégyrique de Paulin : « Heureux, lui écrit-il, l'empereur d'avoir rencontré un tel orateur! Vous avez ajouté à la majesté de la pompe impériale. Courage , 6 vertueux jeune homme I que ne promet pas, pour un âge plus mûr, un début si éclatant. » Et il vante l'ordre, l'enchaînement , la solidité de ce discours. Si l'on veut apprécier quelles étaient, en même temps que la grandeur de sentiments qu'inspirait db,Google

The text on this page is estimated to be only 22.52% accurate

— 303 — à Tévèque chrétien cette pensée alors dominante que la piété devait faire le caractère d'un prince, les ressources que cette même pensée offrait à l'éloquence, il faut comparer aux oraisons funèbres chrétiennes de Théodose les panégyriques qu'en ont faits les auteurs païens, entre autres Pacatus. Nul prince n'a été plus loué que Théodose. Augustin nous a vivement retracé dans ses Confessions les inquiétudes dont il était tourmenté, lorsque chargé de la chaire de rhétorique de Milan il dut en cette qualité prononcer le panégyrique de Théodose. Je doute que dans ce panégyrique, Augustin eût rien rencontré qui approchât de cette magnifique peinture que nous voyons de lui voir tracer de l'empereur chrétien. Quand Théodose mourut, l'éloquence profane ne manqua donc point à ses louanges, et ce fut le plus célèbre rhéteur de ce temps, qui fut appelé à les célébrer en public. Pacatus ne fut pas au-dessous de cette tâche. Son style a de l'éclat et du mouvement; il s'élève au récit des guerres et des victoires de Théodose; et pourtant quelquefois l'intérêt languit : on dirait qu'une secrète influence frappe de froid son éloquence. Elle ne se ranime cette éloquence, elle ne se retrouve naturelle et pathétique, que quand Pacatus touche à une de ces questions qui seules autrefois préoccupaient et remuaient les âmes, à

db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.22% accurate

— 304 — une question religieuse ; quand , saisi d'une juste indignation, il flétrit, en louant la tolérance de Théodose , la cruauté qui avait si atrocement puni sur quelques malheureux l'erreur des priscillianistes. Mais l'éloge des princes était en quelque sorte un tribut que l'éloquence chrétienne payait aux puissants de la terre; ce n'était pas le texte favori et fécond de ses inspirations ; ce texte , nous le savons de reste, c'était la charité, et c'est là aussi que triomphe l'âme de Paulin. On plaçait, à l'entrée des églises, des troncs où la piété des fidèles déposait les aumônes destinées à la subsistance des pauvres. Tel est le texte d'une homélie célèbre de Paulin :, De gazophjicio.

The text on this page is estimated to be only 27.52% accurate

— 305 — pauvres. » On ne saurait trop admirer avec quelle sagesse cette voix du pauvre qui toujours en secret ou hautement s'élève contre le riche, saint Paulin sait , en la détournant vers le ciel , la faire parler sans que la plainte touche à l'insulte , le murmure à la révolte. Nous avons vu que tout en résistant aux prières d'Ausone qui le rappelait ou plutôt voulait le retenir au culte des muses, Paulin par une dernière faiblesse poétique non-seulement lui avait répondu en vers , mais qu'à rimitation de 'son maître et comme en rivalité il avait employé des mètres différents pour lui signiOer ses adieux à la poésie. C'est que la poéàe, en effet, était au fond du cœur de Paulin ; c'était pour lui cette passion dont le sage même se dépouille difficilement ; aussi n'y put-il renoncer; mais ne la pouvant vaincre, il la sanctifia : sa poésie fit partie de sa piété. Un de ses prédécesseurs au siège épiscopal de Nola, saint Félix^ avait laissé un grand renom de vertu et une grande puissance de miracles. Chaque année, Paulin lui consacra un poème , et il renouvela pendant quinze ans celte offrande poétique qu'il savait rajeunir par la variété des mètres et la vivacité inépuisable de l'émotiou. Il a aussi traduit en vers quelques psaumes; et saint Augustin trouvait que ces poésies de Paulin étaient douces comme le raiel et le lait, et propres à nourrir et db,Google

The text on this page is estimated to be only 20.13% accurate

— 306 — à charnier la piété des fidèles. Ces effusions po[^] liquies dans saint Paulin n'enlevaient rien à ses devoirs d'évêque , qui aloi-s étaient souvent entourés de grands périls : c'était le temps de l'invasion des Gotha dans l'Italie. Noia fut prise d'assaut; l'évêque tomba aux mains des barbares; mais, frappés de sa vertu , ils lui rendirent la liberté. Alors Paulin, comme un autre saint Amt»t)iae, employa les biens de l'Église à racheter les captifs et à soulager les maux de la guerre : ce fiit l'occupation de ses dertaières années. La tolérance en lui s'alliait à la piété ; aussi quand il mourut, en A31 , jui& et païens s'asso cièrent^ls aux chrétiens dans d'unanimes regrets.

db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.89% accurate

CHAPITRE XVI. Dans la grandeur de son plan et du point de vue élevé où il s'était placé en contemplant la cité de Dieu, Augustin n'avait pu descendre aux détails ou s'y arrêter. Orose, son disciple, vint se charger de cette tâche. Il le déclare tout d'abord et dans les termes les plus explicites de respect et d'obéissance : il ne veut qu'apporter quelques preuves particulières, quelques faits nouveaux à la thèse si éloquemment, si magnifiquement soutenue et développée par saint Augustin ; il s'attache à un point particulier, le reproche fait aux chrétiens d'être la cause des maux qui depuis leur apparition affligent l'empire. Entrant donc de suite en matière et remontant, il le dit lui-même, au berceau du monde, Orose reprend et suit à travers les siècles et les royaumes la longue et effroyable histoire des calamités de tous genres qui ont désolé l'univers : c'est un inventaire exact de tous les fléaux qui ont écrasé l'humanité. Au milieu de ces souvenirs de tristesse, de ces funèbres images, de ces débris de

The text on this page is estimated to be only 27.79% accurate

_ 308 — des empires, la pensée et le style d'Orose préfigurent une technique singulière de sombre énergie et de vigoureuse précision : on dirait le génie et la couleur anticipés de ces peintres de l'école espagnole qui ont trouvé, pour exprimer les tortures physiques et les douleurs morales, un coloris si horriblement vrai et saisissant. Cette force de conviction dans l'apologie qu'il fait, donne à Orose un mérite qu'on ne s'attendait pas d'abord à trouver dans un écrivain qui s'annonce simplement comme le disciple fidèle, l'humble annotateur, si je le puis dire, du grand ouvrage de saint Augustin, qui se borne à en suivre pas à pas les traces, à les adorer. Orose malgré ce culte et cette soumission, a un caractère original; non qu'il exprime souvent des pensées autres que celles d'Augustin « mais il les formule d'une manière plus nette et plus précise; il les met mieux en relief, il les accuse plus fortement. Ainsi l'action de Dieu sur la destinée des empires et particulièrement de l'empire romain qu'il a fait servir à la préparation et à l'établissement de la religion chrétienne, cette action nous semble mieux marquée dans Orose qu'elle ne l'est dans saint Augustin. Il est une idée qu'Orose n'a pas empruntée à saint Augustin, et qui sous sa plume prend, par un tour précis et vigoureux, un caractère éclatant : c'est la pensée de l'unité morale de l'humanité.

The text on this page is estimated to be only 28.70% accurate

établie par le christianisme, unité qui de tous les hommes ne doit faire qu'une même famille, et de tous les empires qu'une même patrie. Enfin comme écrivain, Orose a un mérite rare dans les auteurs chrétiens : son ouvrage est composé avec ordre, avec suite; il en annonce au début les principales divisions, les reprend et les suit exactement dans les livres suivants. S'il passe d'abord en revue les grands empires de l'Orient; s'il s'arrête quelque temps à la Grèce, il a hâte d'arriver à l'empire romain, sujet principal de sa thèse; il en esquisse l'histoire à grands traits, avec des termes énergiques et où l'on croit quelquefois reconnaître la vigueur et la concision de Tacite; il la suit à travers les âges et l'amène avec ordre et clarté jusqu'à ce moment où l'histoire de Rome est celle du christianisme. Cette régularité un peu chronologique de son ouvrage est animée par une pensée qui déjà et souvent exprimée par les auteurs chrétiens se montre dans Orose avec des développements plus nets, une expression plus précise; cette idée est l'idée du progrès par lequel, sous la main de Dieu qui les dirige, marchent les empires à accomplissement de la loi évangélique; c'est-à-dire au règne de la justice, de l'égalité, de l'unité chrétiennes. Les peuples barbares eux-mêmes qui maintenant ravagent l'empire, doivent entrer dans cette unité. On dirait qu'ici

db,Google

The text on this page is estimated to be only 25.98% accurate

— 3<0 — Orose entrevoit la face encore obscure du monde, et que s'élevant au-dessus du trouble passager qu'ils y apportent, il démêle dans la confusion des peuples qui se chassent et se heurtent la future harmonie du moyen âge par la double hiérarchie de l'Église et de la féodalité. Un autre écrivain chrétien, Salvien, a aussi repris, mais à un point de vue différent, la pensée de saint Augustin. Les sept livres *Sur le gouvernement de Dieu* sont le complément et comme la conséquence logique de la *Cité de Dieu*. Il y a dans le traité *Du gouvernement de Dieu*, deux parties distinctes : l'une commune et philosophique et l'autre chrétienne et neuve; la première consacrée à réfuter les vieilles objections contre la Providence, s'étend, sauf quelques traits relatifs au véritable sujet, jusqu'au cinquième livre. Alors seulement Salvien saisit et développe le véritable côté, le côté neuf de la question ; il n'est plus l'avocat un peu confus de la Providence, qui n'en a pas besoin, mais l'interprète inspiré de ses desseins sur le monde, desseins dont les barbares sont les instruments. Jusque-là les apologistes chrétiens s'étaient bornés à montrer que le christianisme était étranger aux malheurs de l'empire, Augustin et Orose lui-même n'avaient pas été au delà de la défense : Salvien passe à l'attaque. Il ne garde plus

db,Google

The text on this page is estimated to be only 23.84% accurate

— 311 — de ménagemeDts envers ta société païenne : il applaudit hautement à la vengeance de TliumaDité dans la destruction de l'empire. Sa parole ardente brise le dernier lien qui rattachait encore le monde païen au monde chrétien, et rompt cette union adultère. Pourquoi le diri* slânisme dissimulerait-il encore? n'a-t-il pis derrière lui qui le doit défendre, ces barbares qui triomphent des princes et se soumettent aux évêques. Augustin respectait encore le monde romain ; Salvien le condamne sans pitié ; il en mène les funérailles, et sur son tombeau il entonne un hymne en l'honneur des barbares qui Tont vaincu et détruit. Salvieu ne continue pas simplement la parole d'Augustin; il la met en pratique. Que fait saint Augustin dans la Cité de Dieu? D'un côté, il prononce l'oraison fuoèbre de la société païenne; de l'autre, il annonce l'avènement de cette société céleste qui a jusque-là poursuivi obscurément sur la terre son pèlerinage, et à qui maintenant appartient, même ici-bas, l'empire : c'est la proclamation du règne futur de l'Église. Mais cette pensée, qu'Augustin indique mystérieusement et qu'il ne présente que sous des voiles et en un obscur lointain , Salvien ia montre visible dans les faits. Dieu, chez Salvien , prend possession du monde ; la cité de Dieu n'est plus comme dans Augustin, j:.,Google

The text on this page is estimated to be only 27.56% accurate

— 312 — un symbole; elle est une réalité: Dieu gouverne par son Église. Hais ce n'est pas des païens, même convertis, que le christianisme peut attendre cette ère nouvelle. Il lui faut des âmes plus pures et des esprits plus dociles : il lui faut les barbares. L'exaltation des barbares, mis au service de l'Eglise, tel est le texte des paroles éloquentes de Salvien. On lui a reproché cette préférence donnée aux barbares sur les Romains, cette absence de nationalité qui lui fait applaudir à la chute de l'empire. Gibbon s'en indigne , et en accuse le christianisme. Ces reproches sont-ils fondés? Y avait-il pour un Gaulois, pour un sujet de l'empire obhgatioo de lui rester fidèle? Pour juger celte question, il suflit d'examiner l'état de la Gaule. Accablée d'une nuée de fonctionnaires qui s'abattaient sur elle comme sur une proie, elle n'avait plus conservé que le droit de payer sa servitude. Ce que le fisc épargnait, la vénalité de la justice l'épuisail. 1^ Gaule déjà ne faisait plus que soutenir, que nourrir le cadavre de l'empire. Si encore ces Romains qui dévoient la Gaule, savaient la défendre; non; aussi lâches qu'ils sont avides , ils ne savent que fuir devant l'ennemi. Et, remarquez-le bien : le patriotisme qui ne se trouve plus chez les Romains , où s'estil réfugié? dans l'âme du prêtre chrétien. Qui prot^te contre cette dégradation ? qui se moutre db,Google

The text on this page is estimated to be only 27.65% accurate

— 313 — jaloux de raiciieine gloire du nom romain!* C'est Salvien. Pourquoi ces censures si âpres des vices romains? C'est que ces vices onl fait i'esclavage de la Gaule; oui, on n'en peut douter, Salvien porte en lui le poids d'une âtne romaine. u Rougissez, peuples romains, rougissez de votre vie. Il n'est presque pas de villes qui soient exemptes de turpitudes, excepté les villes où les barbares ont établi leur domination. Et nous nous étonnons de nos malheurs , nous qui sommes si impurs! nous nous étonnons d'être surpassés en force par nos ennemis quand ils nous surpassent en vertu : qu'on se le persuade bien , ce qui nous a vaincus , c'est le dérèglement de nos mœurs, m Mais il loue les barbares? nul avant lui, même parmi les païens, ne l'avait-il fait? Le sentiment qui inspire à Tacite de présenter à ses contemporains comme un contraste et une censure la peinture des mœurs des Germains, est-il bien loin de celui qui fait de Salvien le panégyriste des barbares? Ainsi c'était déjà faire sentir au plus romain des historiens latins cette mystérieuse et puissante vertu des peuples barbares qui devaient, renouvelant le vieux sang romain, préparer la vie énergique et féconde du moyen âge. Ne craignons pas de le dire : Salvien avait raison contre l'empire romain qui dévorait les Gaules; raison contre les chrétiens, Gaulois ou db,Google

The text on this page is estimated to be only 20.00% accurate

— 3U — Romains, qui avaient changé de culte sans changer de mœurs; raison enfin contre cette société cruelle et corrompue qui dans les amphithéâtres de Trêves et de Cologne , que doivent renverser les barbares, jetait encore à des animaux féroces les entrailles humaines : dernière volupté du sang où s'enivrait le paganisme mourant. db,Google

The text on this page is estimated to be only 25.44% accurate

CHAPITRE XVII. u i^GKiDE cninxNMB. La légende est une oeuvre originale du génie chrétien. Née au désert, elle en a le merveilleux ; c'est , à proprement parler , la vraie poésie du christianisme. Jérôme en a écrit les premières pages. On lui doit la monographie de trois solitaires : Paul, HilarioD, MalchuB. Dans ces pieuses monographies on respire, pour ainsi dire , la paix et le parfum du désert ; on sent que Jérôme y laisse percer ses sentiments et ses impressions personnelles ; quelquefois même il se met en scène de la manière la plus vive et la plus pittoresque. Ainsi , dans une espèce d'épilogue qui termine la vie de Paul, il s'écrie : « Paul gtt recouvert d'une vile poussière pour ressusciter dans la gloire , et les marisres fastueux de vos tombeaux pèsent sur vous , qui devez brûler avec vos richesses ; épargnez-vous ! Grâce ; épargnez du moins ces richesses que vous aimez tant? Pourquoi envelopper dans des vêtements d'or jusqu'à vos morts eux-mêmes? Pourquoi votre ambitieuse vanité db,Google

The text on this page is estimated to be only 22.49% accurate

— 316 — ue s' éteint-elle pas au milieu du deuil et des larmes ?
Les cadavres des riches ne sauraient-ils donc pourrir que dans la soie ? —
Je t'en conjure , qui que tu sois , toi qui lis ceci , souvienstoi du pécheur
Jérôme , lequel , si Dieu lui en donnait le choix , préférerait de beaucoup à
la pourpre des rois, avec les supplices, la tunique de Paul , avec ses mérites.
» La Fontaine, dans uu mouvement d'un re})entir qui ne dura pas , a mis en
vers la Captivité de saint Malc. Dans une invocation à la Vielle, il s'écrit :
Mère des bienheureux , Vierge , enfin je t'implore ; Fais que dans mes
chansons aujourd'hui je t'honore, Bannis-en les vains traits, criminelles
douceurs 'Que j'allais mendier jadis chez les neuf Sœurs. Ce stijet est digne
en effet de la poésie : « Un jeune homme et une jeune et belle vierge ont
tous deux fait vœu de chasteté. Tous deux d'un rang élevé, ils deviennent
esclaves par le sort de la guerre et sont envoyés dans un désert pour y
garder les troupeaux. Pour obéir à leurs vœux sacrés , ils résistent aux désirs
qui les consomment, à tout ce que l'amour peut offrir de tentadons sous un
climat brûlant , dans la silencieuse solitude du désert , quand rien ne les
peut distraire du charme irrésistible qui les entraîne l'un vers l'autre , quand
rien ne s'oppose à leur ineffable bonheur , rien , sinon la ci'ainle db,Google

The text on this page is estimated to be only 27.14% accurate

— 317 — d'offenser le Dieu qu'ils adorent. Hais Hs se voient soumis à des épreuves plus difficiles encore. Pour éviler la mort dont ils sont menacés, il leur faut feindre un hymen qu'exige un maître avare et cruel qui veut multiplier le nombre de ses esclaves. La même couche reçoit et l'amant et l'amante ; ils s'exhortent mutuellement à une résilance qui paraît impossible. Au moment où le jeune homme a pressé contre son sein la vierge , dans l'espérance de lui faire partager le délire auquel il est en proie , elle résiste , et son éloquence toute divine triomphe de celui qui la contemple avec délices et qui l'accuse avec admiiation. Alors tous deux , à genoux , enlacés dans les bras l'un de l'autre, lèvent au ciel leurs yeux baignés de pleurs et reportent vers Dieu ces sentiments d'amour dont leurs cœurs sont embrasés. Cependant la nature trop faible succomberait à tant de tourments ; ils fuient ensemble , sont poursuivis , s'élancent dans la caverne d'une lionne furieuse qui allaitait ses petits. Par un miracle inattendu , l'animal féroce les protège et met en pièces l'Arabe dont le cimenterre, déjà lancé sur eux, allait leur donner la mort. Enfm , après avoir échappé à mille dangers, ils arrivent à une bourgade chrétienne, se disent un éternel adieu , et , fidèles aux vœux qu'ils avaient formés, ils se renferment pour toujours dans des cloîtres difflérents et deman- db,Google

The text on this page is estimated to be only 20.19% accurate

— 318 — dent à Jésus-Christ, au pied des autels, la céleste récompense d'un si douloureux sacrifice. » Cette analyse , un peu apprêtée de style , mais exacte pour les faits que nous empruntons à M. Walckenaër, montre que le sujet de Malchus était très-favorable à la poésie; mais il convenait peu au génie de La Fontaine, qui en a fait une pastorale au lieu d'un drame. « Je voudrais que cette idylle , dit-il dans sa dédicace au cardinal de Bouillon , outre la sainteté du sujet , ne vous parût pas entièrement dénuée des beautés de la poésie. » Ces beautés y brillent peu , et ce ne sont pas celles du sujet. Beaucoup de descriptions , des vers tels que ceux-ci : En de» lieux découverts notre bergère assise Aux injures du hâle exposait ses traits , Et des pensera d'autrui se vengeait sur ses traits. O vous, dont la blancheur est souvent empruntée, Que d'un soin différent votre âme est agitée font souvent de cette légende pieuse une pastorale, où l'on retrouve parfois le vers facile, mais mondain de La Fontaine , et ces crimes/et douceurs dont il savait trop peu se défendre. Et quand à la fin de ce poème , il ajoute : Jérôme en est témoin , ce grand saint dont la plume Des faits du Dieu vivant explique le volume , n vit Malc, il apprit ces merveilles de lui, Et mes légers accords les chantent aujourd'hui. Qui voudra les savoir d'une bouche plus digne Lise chez d'Andilly cette aventure insigne > db,Google

The text on this page is estimated to be only 22.03% accurate

il exjM'itne lui-même un jugement vrai sur cet essai de poésie religieuse ; pour un tel sujet ses accords sont un peu légers. Ruffin nous a autisi laissé, sous le titre de Fies des Pères du désert , d'intéressantes, de pieuset légendes. Pendant un long séjour en Egypte, il avait été témoin des merveilles qu'il racontait , et il en a tracé des tableaux dont les couleurs moins vives que celles de Jérôme ont, dans l'élégance du style et la douceur des sentiments, un charme particulier. Celte renommée des moines d'Orient dont Jérôme et RufHn ont été les témoins et les historiens, ne tarda pas à se répandre en Occident et à y exciter une vive admiration. Deux hommes , par leurs écrits , l'accrurent encore : ce furent Sulpice Sévère et Cassien. Né en Aquitaine, vers 363, Sulpice Sévère se lia d'une étroite amitié avec saint Paulin. Comme lui , riche et d'une famille noble, Sulpice Sévère, à son exemple, vendit ses biens et eu distribua le prix aux pauvres , ne se réservant qu'une petite terre. Là , tout entier à la rdipon et à l'étude , il mmait cette vie pauvre mais calme et pieusement occupée dont saint Paulin, dans une de se» lettres , nous a laissé une touchante description. Dans cette retraite, Sulpice Sévère composa plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : la Chronique , ou Abrégé de F histoire db,Google

The text on this page is estimated to be only 23.82% accurate

— 320 — sacrée , et les Dialogues sur la • fie des solitaires, Aigiisliiii avait consacré les derniers livres de la cité céleste à l'histoire du peuple de Dieu ; Sulpice Sévère en l'abrégeant reprend cette histoire où la finissait saint Augustin ; il en fait l'intrO' duction de celle autre histoire à laquelle en effet elle devait aboutir, l'Histoire de l'Église. Cet abrégé de Sulpice Sévère est d'une précision pleine de vigueur et d'élégance. Dominé par cette pensée qui venait de saint Augustin , que les événements humains se ranoènent tous et concourent aux desseins de Dieu sur sod ÉgUse, Sulpice Sévère sait y rattacher tous les faits , tous les détails avec une remarquable habileté : Bossuet lui doit beaucoup pour le plan et l'unité de son Histoire universelle. Imitateur de la brièveté de Salluste , qu'il aime à citer, Sulpice Sévère reproduit souvent les souvenirs de la littérature profane; et à la vigueur de quelques-uns de ses traits, à la profondeur de certaines pensées, on croirait, comme dansOrose, moins reconnaître la propre pensée de l'écrivain que la pensée elles expressions de quelque grand historien de l'antiquité. Du reste, Sulpice Sévère lui-même fait , avec beaucoup de désintéressement, l'aveu de ces emprunts : « Je ne ferai pas difTiculté d'avouer , dit-il dans la préface , que je me suis beaucoup servi des tiistodb,Google

The text on this page is estimated to be only 28.96% accurate

— 321 — riens profanes. » Malgré cette étude et cette imitation souvent heureuse des anciens, Sulpice Sévère hâta, pour sa part, la corruption du goût et de la langue, qui déjà cédait à l'idiome vulgaire. Dans ses dialogues surtout, il est beaucoup moins correct. A des idées nouvelles, il fallait des mots nouveaux ; or, la légende venait avant tout du peuple et y retournait. La vie monastique, à cette époque, a deux aspects bien différents : l'un riant dans sa nudité même, sauvage, mais poétique ; l'autre étroit, sombre, régulier : dans le premier, c'est la vie du désert avec la liberté, la lumière, l'immensité du ciel et la pleine possession de la nature ; c'est la vie de l'anachorète, du solitaire proprement dit. La seconde, vie d'obscurité, avec peu ou point de vue sur la nature, avec renoncement entier à l'indépendance, est la vie des moines, de ceux qui vivent isolés, mais réunis sous un même toit. Liberté d'un côté, soumission de l'autre, tels sont les deux traits profonds et distincts de la vie du désert et de la vie des couvents. La vie du désert est pleine de merveilles : la création tout entière y semble mise à la disposition de l'homme, et comme aux premiers jours du monde naissant, tous les êtres animés s'empressent de reconnaître son empire. Les anidb, Google

The text on this page is estimated to be only 20.83% accurate

— 322 —
maux surtout j'appaisaient : serviteurs tout à la fois et amis de l'homme, ils protègent, loin de l'inquiéter, sa solitude; ils vivent avec lui dans une douce familiarité : Les lions et les saints ont eu même demeure, a dit La Fontaine dans le poème que nous avons cité plus haut. La légende chrétienne est pleine de ces scènes, j'allais dire de ces amitiés touchantes ; nous en avons déjà vu dans l'histoire de saint Malchus un exemple éclatant. Sulpice Sévère nous en offrira des traits non moins remarquables : « Arrivés au pied du palmier où nous conduisait notre hôte, nous rencontrâmes un lion : à cette vue, mon guide et moi nous fûmes saisis de frayeur; mais le saint ne put résister, nous le suivîmes, quoique en tremblant. La bête, Dieu sans doute le lui commanda, tranquillisé s'éloigna un peu, puis s'arrêta, tandis que l'animal cueillait sur les premières branches les dattes qu'il pouvait atteindre. Un présent et but sa main pleine au lion, qui accourut, prit ces fruits avec autant de familiarité que l'eût fait un animal domestique, les mangea et s'en alla. » Les animaux au désert ne respectent pas seulement l'homme ; ils lui sont utiles, ils l'instruisent et le préservent de funestes méprises, h Un solitaire habitait la partie du désert qu'avoisine Syène; la première fois

db,Google

The text on this page is estimated to be only 28.14% accurate

— 323 — qu'il se relira dans le désert pour y \ivre des herbes et des racines d'une saveur exquise que le sable produit, il ne savait pas les reconnaître, et cueillait souvent des plantes vénéneuses. Chaque fois qu'il mangeait, le poison le mettait à la torture ; il était en proie à d'afTreuses douleurs d'intestins. L'anachorète, frappé de terreur, ne prenait plus aucun aliment, et après avoir passé sept jours entiers sans manger, il était sur le point de périr d'inanition. Alors une chèvre sauvage s'approcha du solitaire; il lui jeta un faisceau d'herbes qu'il avait cueillies la veille , et auxquelles il n'osait toucher. L'animal écarta les plantes vénéneuses , et choisit celles qui étaient inoffeDsives. C'est ainsi que ce saint homme, apprenant de la chèvre ce qu'il devait manger, ce qu'il devait rejeter, échappa au danger de mourir de faim , et n'eut plus à craindre les herbes vénéneuses. » Voilà une leçon de botanique bien simple et bien utile : l'instinct n'est pas moins sûr que la science. Les services que les animaux rendent à l'homme, ils les reçoivent de lui à leur tour. K Deux moines étaient allés visiter un anachorète. Le quatrième jour de leur visite, ils repartent, et l'anachorète les reconduit à quelque distance. Tout à coup , ils voient venir à eux une lionne d'une grandeur prodigieuse j la bête , encore qu'ils fussent trois, sachant fort bien à qui elle db,Google

The text on this page is estimated to be only 27.05% accurate

— 324 — devait s'adresser, se rotile aux pieds de l'anachorète, en poussant des gémissements plainUra et des ci'is suppliants. Elle les devance ; ils ia suivent, et arrivent ainsi à la caverne de la .bête , où se trouvaient cinq petits déjà forts et aveugles-nés. La lionne les tire de la caverne les uns après tes autres, et les dépose aux pieds de l'anacliorète. Alors le saint comprit ce que la bête demandait, et ayant invoqué le nom de Dieu , il toucha de la main les paupières des lionceaux qui, aussitôt guéris de leur cécité, ouvrirent les yeux, jusque-là fermés à la lumière. » Voilà celte vie du désert, vie de contemplation et de liberté, de merveilles journalières, où l'homme ne se sent plus seul dans cet empressement des êtres animés et. de la nature elle-même à lui prodiguer les uns leurs services, l'autre ses dons. Voici maintenant la seconde vie, la vie sociale du cloître, où la soumission est la première vertu. « En homme demandait à l'abbé d'être reçu dans la communauté. Pour première condition, l'abbé lui posa l'obéissance. Par hasard, l'abbé tenait à la main une baguette de storax, depuis longtemps desséchée. Il la planta en terre, et commanda au nouvel arrivant de l'arroser jusqu'à ce que le bout sec, dans le sable, se couvrit de feuilles. Le novice, pour obéir à b,Google

The text on this page is estimated to be only 28.76% accurate

cette dure injonction, apportait chaque jour sur ses épaules de l'eau qu'il allait cliercher au Nil , éloigné de deux milles. Déjà une année s'était écoulée sans qu'il eût interrompu son travail, encore qu'il ne pût espérer d'en recueillir aucun fruit. L'année suivante, le labeur du moine, épuisé de fatigue, fut encore infructueux. Enfin, la troisième année , le frère ne cessant ni jour ni nuit d'arroser, la baguette porta des fruits. » Telle était l'obéissance, telle était la foi. La vie de liberté et de contemplation, la vie d'anachorète était surtout la vie de l'Orient; c'est celle que Sulpice Sévère a principalement retracée. La vie de retraite, de soumission, ou autrement vie cénobitique, était plus paiticulière à l'Occident : c'est celle qu'a racontée Cassien. Jeune encore, Cassien avait été saisi du désir de visiter les solitudes de l'Orient. Il se rendit d'abord à Bethléem , puis après avoir parcouru rÉgypte, il revint en Gaule après un séjour de dix années au milieu des monastères de l'Orient. A son retour, il s'établit à Marseille pour n'en plus sortir, et rédigea sous le titre d'Institutions des monastères et de Conférences ou Dialogues, ses souvenirs de voyages. Toutefois Cassien a moins écrit la légende que les annales des monastères; il en rapporte les règles, plus qu'il n'en reedit le merveilleux : ses ouvrages sont un db,Google

The text on this page is estimated to be only 18.95% accurate

— 3'26 — code monastique : ils enseignent la discipline et la soumission, ils u'encbantent pas Timagination. On a'élonne de trouver cette histoire de la vie monastique, faite principalement par l'Eglise latine; car, à part Théodore, qui a laissé une bistoire particulière des solitaires les plus illustres de son temps , je ne sache pas qu'aucun Père grec ait écrit de légendes. Siogulier contraste ! nous trouverons l'histoire ecclésiastique , où nous aurions dû, ce semble, trouver la légende, dans l'Église grecque; et la légende , où l'oi) se serait plutôt attendu à rencontrer l'histoire, dans l'Eglise latine. Ainsi le génie latin reprend ici cette naïveté, cette grâce d'imagination qui lui a manqué ailleurs : sa véritable poésie, c'est la légende. Cette légende si féconde, si belle, si populaire à son origine , est réservée à un long et brillant avenir ; ce sera toute la vie et la littérature du moyen âge ; chaque jour y ajoutera un merveilleux feuillet ; et quand le moyen âge sera depuis longtemps oublié; quand il aura entièrement disparu dans les splendeurs littéraires et monarchiques du siècle de Louis XIV, la légende, la légende du désert survivra. Un solitaire d'une nouvelle et moins profonde thébalde , un solitaire de Port-Royal, Arnaud d'Andilly, reprendra , arrangera ces récits de l'Orient pour en faire une pieuse et agréable lecture destinée, e« db,Google

The text on this page is estimated to be only 25.58% accurate

— 327 — cliarmant rimaginatiod , à balancer l'influence des romans , « de ces froides et dangereuses fictions, » comme dit Boasuet, dont le goût était alors SI répandu. Les Latins, si h[^]ireux et si originaux dans la légende, réussirent moİDS bien dans l'bisloire proprement dite. Les Grecs, Eusèbe, Socrate, Sozomène, avaient écrit l'histoire ecclésiastique, quand les Latins ne l'avaient pas encore tenté; ceux-ci ne connurent que tard l'histoire de l'Église, et grâce à Ruffio qui traduisit l'ouvrage d'Ëusèbe et y ajouta deux livres qui furent à leur tour traduits en grec. Plus tard les histoires de Socrate , de Sozomène , de Théodoret furent par les soins de Cassiodore réunies et traduites en latin et formèrent, sous le titre d'Historia tripartita , le seul corps d'histoire que possédât l'Église d'Occident; car, précieux comme résumé , l'abrégé de Sulpice Sévère , est tout à fait insuffisant pour la connaissance des faits eux-mêmes. On s'étonne et on regrette que le génie grave , sobre et judicieux des latins n'ait pas écrit cette grande et belle histoire de l'Église. Jérôme seul t'a ébauchée dans quelques pages sur le concile de Rimini. A la vivacité éloquente de son style, à ses touches larges et vigoureuses, on peut concevoir ce qu'eût été, sous la plume d'un tel écrivain, l'histoire ecclésiastique. Le génie historique, du reste, n'a pas, db,Google

The text on this page is estimated to be only 18.11% accurate

— 328 — à proprement parler, manqué à l'Église latine. Nous l'avons vu ; mais il s'est porté ailleurs. Augustin dans la Cité de Dieu; après lui, et à sa lumière, Orose et Salvien ont été les précurseurs de Bossuet, et les maîtres de cette philosophie chrétienne, appelée de nos jours philosophie de l'histoire. db,Google

The text on this page is estimated to be only 27.33% accurate

CHAPITRE XVIir. La vraie poésie latine chrétienne, à le bien prendre, est, nous l'avons dit, dans les légendes. La muse latine chrétienne a cependant tenté quelques chants qu'il faut faire connaître, car ils sont aussi un trait du génie de l'Église romaine. Outre saint Paulin dont nous avons examiné les inspirations pures et nouvelles, la poésie chrétienne compte quelques noms qui, avant et après lui , n'ont pas été sans quelque gloire dans les fastes littéraires de l'Église. Le premier en date de ces poètes chrétiens est Juvencus. Juvencus vécut sous Constantin. D'origine espagnole et d'une famille illustre, il embrassa, jeune encore, l'état ecclésiastique. n J'ai pu, dît-il, grâce à la force qu'ont donnée à mon esprit, la foi, une religieuse crainte et l'inspiration du Christ , prêter dans mes vers à la splendeur de la loi divine les terrestres ornements du langage. Ce qui féconde mes chants, c'est la paix du Christ , c'est la paix du monde que favorise l'indulgent souverain de la terre. db,Google

The text on this page is estimated to be only 19.96% accurate

— 330 — Constaintin, qui voit ses vertus comblées de bénédictions, et qui seul entre les rois ne permet pas qu'on lui donne un nom sacré. « Ces paroles indiqueraient la date du poème de Juvénac, si on ne la savait ; elles se rapprochent des éloges un peu officiels que Lactance et Eusèbe ont placés en tête de leurs ouvrages. Juvénac entreprit de mettre en vers l'Évangile; Nec pertîmuit Evangelii majestatem sub metri hges mittere , dit saint iévbme. Il prit principalement pour base de son travail l'Évangile de saint Matthieu, y suppléant quelquefois par le» récits des autres évangélistes. Cette tentative , il faut bien le dire , faisait plus d'honneur à sa piété qu'à son goût; et même à sa piété, je ne sais , car je crains qu'ainsi pressée aux [Neds nombreux de la poésie , la majesté de l'Évangile n'en ait souffert. La précaution même que prit Juvénac de suivre pas h pas , de traduire pour ainsi dire mot à mot , ainsi que nous l'apprend saint Augustin, le texte sacré, ce scrupule qui garantissait son orthodoxie n'était pas précisément favorable à l'inspiration poétique. Cependant le début du poème, il est vni que là Juvénac avait une plus libre carrière , ne manque pas d'une certaine noblesse; mais le reste est d'une monotonie fatigante ; et la prosodie même y reçoit quelques atteintes. Juvénac était, du reste, un poète très-fécond. I^ Nouveau Spidb,Google

The text on this page is estimated to be only 18.21% accurate

— 331 — cilége de Solcsnws donne de lui six mille vert inédits. Après Juvencus, parut Prudence. Prudence, Espagnol comme Juvencus, était né en 348, à Calaborra. Dans sa jeunesse, il fut juriste, fut successivement préfet de deux villes et obtint enfin un grade militaire auprès de la personne de l'empereur à tels sont les détails qu'il nous donne sur lui-même, et les seuls que nous ayons sur sa vie. A l'âge de cinquante-sept ans, Prudence, saisi, comme l'avaient été Paulin et Sulpice Sévère, de la ferveur religieuse, quitta le monde. Ce fut alors qu'il composa ses ouvrages en vers. Prudence est bien supérieur à Juvencus. Célèbre surtout par la part qu'il prit à la lutte entre saint Ambroise et Symmaque, Prudence composa contre ce dernier deux livres en vers, espèce de poème didactique où il mêle à la démonstration de la vérité du christianisme l'éloge des grands noms romains qui étaient devenus l'honneur de l'Église :

The text on this page is estimated to be only 26.49% accurate

— 332 — se plaisent dans leurs anciennes ténèbres , et se refusent à voir le soleil qui brille en plein jour. Avec le paganisme , Prudence combattit l'hérésie. Sous le titre de *Jeûs*, il attaqua les patristiens , les sabelliens et quelques autres hérétiques, les juifs aussi. *De Hamartigénie* , ou *De l'origine du péché* , est une suite de *l'Apothéose*; Prudence y réfute les marcionites et les manichéens. Au nombre des poèmes de Prudence s'en trouve un qui a pour titre : la *Psychomachie* , c'est-à-dire lutte du bien et du mal dans le cœur de l'homme. La *Psychomachie* n'est qu'un complément de *De Hamartigénie* ; dans *De Hamartigénie* Prudence combattait le principe manichéen d'un bon et d'un mauvais génie; c'est ici, sous un autre titre, le même sujet, la même lutte. Prudence a aussi composé des poèmes lyriques. Les poésies lyriques de Prudence forment deux classes : la première, sous le titre de : *Carmina* liber contient douze hymnes pour les différentes parties du Jour et pour certaines solennités; l'autre, intitulée *Peri martyrum*, renferme quatorze hymnes en l'honneur d'autant de martyrs. Eh bien! que sont ces hymnes? Ces hymnes sont encore en quelque sorte théologiques et didactiques : elles présentent tantôt l'explication d'un mystère ou d'une cérémonie ; tantôt le tableau des

The text on this page is estimated to be only 24.17% accurate

— 333 — ti'avaux (l'un apôtre, des tourmeots d'un martyr, du sacrifice d'une viei^e chrétienne. Ces hymnes étaient, quelques-unes du moins, fort étendues: l'hymne «ur le martyr de Romanus ne compte pas moins de onze cent quarante vers. Il était dili^{ct}le, on le comprend, querinspiration, une inspiration continue soutint un essor poétique si prolongé. Aussi, pour y suppléer, Prudence a-t-il recours, et c'est là son originalité, à quelques artifices de composition que l'on ne trouve pas dans la poésie profane : chez lui , la narration , le dialogue, le discours, la prière vienueut interrompre et suppléer l'élan poétique ; ses hymnes sont souvent un drame animé , où à défaut de la pureté, de l'élégance, on trouve le mouvement et la chaleur de l'âme. Du mètre lyrique. Prudence se rabat quelquefois au mètre élégiaque , et là il est plus à son aise; ses vers alors ne manquent ni d'élégance ni de facilité; ses pensées sont tendres et gracieuses, ses sentiments élevés. On a souvent cité et nous reproduirons ces stances pleines de fraîcheur où comparant de tendres enfants immolés à de jeunes fleurs moissonnées, il's' écrit : Salvete, flores martyrum, Quos lucis ipso in liiuiæ Christi îisecutor gustulit, Ceu turbo nasceiites roaaà. Vos, prima Christi vicdma, db,Google

The text on this page is estimated to be only 19.75% accurate

Grege immolatorum tener, Anuo Bnt« ^utin ûmplices Palina et coroa ludîtis. Cliannante image que celle de ces innocentes victimes jouant avec la couronne du martyr ! C'est le seul passage où l'on puisse saisir comme un rayon d'imagination; partout ailleurs, on l'a vu, Prudence ne se laisse pas séduire à de brillantes images : narrateur animé et éloquent quelquefois des gloires chrétiennes, plutôt que poète lyrique et inspiré. La poésie latine chrétienne marcha de plus en plus dans cette voie rude et escarpée de la théologie, OLI dès ses premiers pas elle s'était engagée. Prudence avait raconté les victoires du christianisme , chanté ses martyrs et tenté de rendre poétiquement le système oriental du double princijie , Saint Prosper va plus loin : il consacre sa muse à combattre le p^agianisme. Nous avons vu que saint Augustin répondit par son traité : De la prédestination des saints et du don de ia persévérance, à ceux qui prétendaient qu'il détruisait le libre arKtre dans ses deux traités : De la correction et De la grdce. Saint Prosper se ivouvait à Marseille au moment où y arrivèrent les ré&itations opposée» par Augustin à ses ennemis. Ce fut alors, ou peu de temps après, qu'il prit en main la défense de l'évêque d'Hippone, e! composa son poème : Des ingrats, db,Google

The text on this page is estimated to be only 25.32% accurate

— 335 — c'est-à-dire oohltre ceux qui u« reconnaissent pas la grâce. Saint Frosper a lu, autant que faire se pouvait , vaincre La sécheresse et les difficultés du Mijet. Si goD vers est quelquefois dur et rebelle, sa pensée est toujours orthodoxe. Quelquefois même elle a de la vigueur et un certain éclat, surtout lorsque faisant trêve à la sévérité didactique de son sujet, saint Prosper trace les portraits des deux grands docteurs de l'Église latine, Jérôme et Augustin. Mais en géoéral, les couleurs de ce poème sont ternes et la pensée sombre. Le chantre de la grâce a quelquefois L'accent du désespoir; on désirerait qu'il eût trouvé dans son âme quelques-unes de ces inspirations de tendresse et de pieuse espérance dont Racine le tils a su tempérer et adoucir la sévénté du même sujet. On le voit : la poésie chrétienne laline se distingue par l'ordre plus que par l'originalité : elle est orthodoxe ; elle n'est pas in^irée. Le génie latin chrétien a-t-il donc entièremoît manqué de seveet de jeuuesse? Mon, il a eu sa vive et fraîche imagination , mais il la faut chercher ailleurs que dans la poésie. Celte imagination ardente et austère se prend aux réalités plus qu'aux fictions: elle est enthousiaste; elle n'est pas mélancolique; elle agit, si je puis ainsi parier, plus qu'elle ne rêve : elle éclate au milieu du combat. C'est en défendant sa basilique contre les ariens que saint db,Google

The text on this page is estimated to be only 25.94% accurate

— 33C — Ambroise împi-ovise les hymnes et les chants qui soutiennent et animent le courage des fidèles qui t'entourent, u Ces hymnes, disaient les ariens, avaient séduit le peuple. » Reproche qu'acceptait \olontiei-s saint Ambroise. Voulez-vous encore trouver la vraie poésie du chrisiânisme naissant, c'est aux catacombes et aux actes des martyrs qu'il la faut demander. Descendez dans ces cryptes qui ont été le berceau et sont restés la grandeur du christianisme, vous la verrez cette poésie écrite sur les murs témoins des premiers périls et des premières immolations chrétiennes; feuillotez ces actes empreints encore de la voix et du sang des fidèles qui mouraient pour U vérité, et vous l'y trouverez également : c'est là son premier âge et sou plus pur développement. Mais elle s'est produite ailleurs encore et plus tard. Vous la rencontrerez aussi dans les Confessions de saint Augustin, et dans certaines confidences que l'on surprend dans les lettres de saint .lérôme. db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.84% accurate

CHAPITRE XIX. OsiCOIBB LK OBAMD, Le gouveraement de Dieu par l'Église , annonce par Salvien , ne tardera pas à devenir un fait; il nom faut donc, comme couronnement et comme unité de ces études, considérer cette dernière phase, de la pensée chrétienne, qui commencée par Tertullien, continuée par saint Ambroise et par Léon le Grand, s'accomplit sous Grégoire le Grand. Grégoire, ne à Kome vers 5A0, possesseur de grands biens, fut, à l'âge de trente-quatre ans, élevé par l'empereur Justin II à la dignité de pasteur, ou premier magistrat de la capitale. Mais saisi, au milieu de ces fonctions importantes, du dégoût de la vie active, ainsi que l'avaient élé tant de grandes âmes, il se retira dans un des monastères que sa piété généreuse, et peut-être aussi déjà une secrète pensée de vie religieuse, avait fondés. En 590, la voix publique vient le tirer de cette solitude , pour l'appeler à succéder dans la chaire pontificale à Pelage II. Grégoire résista longtemps à ce vœu du peuple et 1 SX db,Google

The text on this page is estimated to be only 23.42% accurate

— 338 — de l'Église. Pendant trois jours et trois nuits, car cité, loin de Rome, dans les bois et les cavernes, il ne se rendit qu'avec peine aux instances réunies du clergé et du pèuple; et alors même vaincu, mais non résigné, il aurait, dit-on, écrit à Maurice pour le prier de ne point confirmer son élection; mais la lettre aurait été interceptée, et Maurice aurait possible en possession, toujours ainsi ses plaintes de l'empereur: repos, moi qui choses sensibles contemplation ne craignant rien être élevé au-dessus quand l'orage est alarmes et des i avons déjà reii sincère. Noh-seï puis loigtem)s i comme là perfi du christianisme de Rome surlois trembler les pli goire de Naziani d'échapper au scapat, la Jjiét db,Google

The text on this page is estimated to be only 21.09% accurate

— 839 — Poun-aient-its suffire à un si saintet si redoutable ministère? Leur âme était-elle assez pure? Leur bouche assez éloquente pour en pratiquer ou en enseigner les préceptes? Telles étaient leurs frayeurs. Dans l'épiscopat que l'on impose à Grégoire , il y a bien d'autres obligatious : l'évêque de Rome n'a plus seulement charge d'âmes; il a charge de corps; il n'est plus seulement pontife ; il est chef politique : il a son peuple à défendre en roétne temps qu'à instruire. Tel est le malheur ou la fortuoë de Rome : sbb évêque est ch^gé d'exercer à la fois un triple pouvoir, pouvoir spirituel, civil et mîlîtaii'é. Devant cette nouvelle et difficile mission , Grégoire s'el&ayait; mais ses frayeurs n'étaient pas de la faiUesse. Une fois résigné i l'épiscopat auquel il avait en vain voûlii échapper, Grégoire s'y dévoua tout entier. Les tidents civils dont il avait fait l'a^tprMitîssage dans une autre carrière, s'unirent heiireusement en lui aux v«tut de l'évêque; il fut ce que demândfûent le\$ circonstances, le pasteur de Rome et son défenseur : pasteur, il réunit les Églises d'Orient divisées par les erreurs de Nestorius et d'Eutychès; il rétablit l'ortliodoxie dans l'Espagne, où lès Visigbths avaient répandu l'ariàanisme ; il délivre l'Afrique des donatistes ; bannit le schisme de l'istrie et des provincei voisines;

db,Google

The text on this page is estimated to be only 23.19% accurate

— 340 — réprime la fureur des Lombards ariens ou idolâtres; en convertit plusieurs et surtout leur roi Âgilufe qui fit de l'arianisme une abjuration solennelle. Mais c'étaient là ses moindres embarras: il eut à soutenir une lutte plus difficile en dehors de Rome contre les prétentions des empereurs; au sein de l'Italie, contre les Lombards. Jamais les empereurs grecs n'avaient pu se résider à cette indépendance politique que depuis Constantin, Rome avait ressaisie sous forme religieuse, et qui allait chaque jour augmentant, à mesure que les liens qui rattachaient encore Rome à Constantinople devenaient plus faibles. Faire rentrer l'Église sous la main du prince, telle avait été la pensée des empereurs, en favorisant l'arianisme, doctrine plus souple envers les puissances. Quand l'arianisme expira vaincu par les efforts réunis de l'Église grecque et de l'Église latine, les empereurs cherchèrent un autre terrain sur lequel pût de nouveau se débattre la question du sacerdoce de l'empire. Rome leur échappait; fallait-il encore en la perdant, lui laisser cette puissance nouvelle née du christianisme, et qui déjà maîtresse de l'Occident, allait aussi dominer l'Orient? Les empereurs prévirent cette nouvelle déchéance et tentèrent d'y échapper. Les patriarches de Constantinople n'avaient pas plus volontiers que les empereurs accepté la suzeraineté de Rome, Google

The text on this page is estimated to be only 20.07% accurate

— 341 — l'évêque de Rome. Dn même intérêt les rapprochait donc. Pour l'empereur, il s'agissait de conserver au sein de Rome la puissance temporelle par la sujétion de la puissance spirituelle; pour le patriarche de Constantinople, de disputer à l'Église de Rome la suprématie qu'elle s'attribuait et que lui déféraieïit depuis .longtemps les égards des autres évêques et la reconnaissance des peuples. Cette suprématie que Rome exerçait, -elle l'exerçait donc légitimement: le temps et sa sagesse la lui avaient Taite, et la trandation du siège de l'empire à Constantinople l'avait confli-mée. Délaisée des empereurs , Rome, il eii Vfai, a été plus ouverte aux coups des barbares, mais elle a pu respirer plus librement; eUe'adil s'habilucv à song«r à elle-niême. Dèscetteépoque, onpeutledit.'e, Rome retrouve UD sentimwt national, une vie propre qui lui avait' manqué depuis bien des siècles ; ce n'est plus l'ajKieD patriotisme , mais un patriotisme nouveau dont la religion est l'âme et dont les évéquee sont les guides. Ace moment donc, pour l'évêque de Rome, soutenir, défendre la suprématie de sou siège, ce n'est pas uue simple question théologique; c'est aussi, c'est surtout une question d'indépendance et de nationalité. , Les empereurs grecs le comprennent bien ainsi. Maurice, qui avait désiré l'élcvalion de Grégoire, ne tarda pas à la regretter. Eu 592, Maudb,Google

The text on this page is estimated to be only 26.36% accurate

— 842 — rice avait publié une ordonnance défendant à ceux qui avaient eu des charges, d'entrer dans le der%é avant d'avoir rendu leurs comptes ; et à ceux qui avaient pris des engagements dans la milice, d'embrasser la vie monastique. Grégoire publia l'édit de l'empereor , mais en même temps ilrëclama. « Je me suis, dit-il, acquitté d'mi double devoir : j'ai obéi à l'empereur , en publiant son édit, et j'ai rempli mon ministère, en représentant que cet édit ne s'accordait pas avec les intérêts de la gloire de Dieu. » Et dans les observations qu'il adresse à Maurice, il y a déjà , b fierté d'un autre Grégoire. Il lui rappelle les bienfaits dont le ciel l'a comblé , lui qii'il a pris pour ainsi dire par la main pour le conduire de la maison d'un tabellion au trône. Voilà donc Grégoire luttant, bien qu'avec des nténagements êncOTe respectueux, contre l'empereur; voilà, sous réserve religieuse, un acte politique. L'évêque empiétait peut-être sur l'empereur : l'empereur va chercher à usurper sur l'évêque : c'est le ' patriarche de Constantinople qui agit ici pour lui. Jeap le Jeûneur, qui remplissait alors le siège de Constantinople , affectait de prendre le titre d'évêque oecuménique ou universel : c'était une prétention déclarée à la suprématie épiscopale. Grégoire écrivit à Maurice pour réclamer contre cette ambition de Jean ; et ses plaintes adressées aussi à .Jean ont une vivacité éloquente.

L*emdb,Google

The text on this page is estimated to be only 21.80% accurate

— 343 — pereur ne désavoua pas Jean : c'était l'autoriser. Ip) donc commeoce le coin))at secre^, le divorce entre l'Église grecque et l'Église latine , qui supendu parfois doit reparaiire et éclater avec P}iotius : divorce politique et religieux , lutte nationale aussi, où sous desques^pDs théologiques se cachait et se nourrissait Ja haine des deux peuples grec et latin. Abandonnée à e}le-ménie, livrée à ses évêques, Rome va retrouver un empire nouveau , et cet empire, c'est Grégoire qui en jette les fondements. Les empereurs ne se contentaient pas de ne point venir au secours de Rome, ils |ui suscitaient des ennemis, ^véque et Bomain , Grégoire ne pouvait oublier que Maurice avait voulu enlever à Rome la suprématie; qu'il avait rappelé ses soldats de l'Italie et engagé les [x>mbards à assiéger Rome. Grégoire sauva Rome malgré les empereurs , comme il avait malgré eux maintenu la suprématie du saint-siège. La cour de Byzance lui fit up crime d'avoir repou^ les Lombards : on traita son courage de fol|is(folie! c'est le mot qu'en certxûns temps on donne k l'héroïsme. Grégoire prolesta noblement conti« les imputations et les railleries de la cour im|>ériale, et continua de protéger son peuple. Il dispense ses clercs des devoirs ordinaires de la piété, et leur enjoint de veiller aux portas et sur les murs de la ville : plus citoyen, si je l'ose dire. db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.19% accurate

— 344 — qu'évêque, ou plutôt alors encore véritablement évêque. Dans ces périls, Grégoire soutient son peuple de son exemple et de sa -voa. chrétienne qui domine tous les bruits et toutes les, terreurs, et au milieu de l'univers qui s'écroule il montre à la foule éperdue un monde éternel. Merveilleuse transformation ! Au moment où le pontife chrétien prononce ainsi' sur la Rome des* Césars les dernières paroles , la Rome nouvelle sort de ses ruines : Grégoire est le fondateur d'un nouvel empire. Rome, dès ce moment, se sépare de Constantinople et en hérite. Que dis-je ? Rome ne se sépare pas seulement de Constantinople , elle se sépare d'elle-même, de son passé. Les souvenirs profanes si puissants jusque^à encore , souvenirs politiques et littéraires, elle les répudie complètement, on plutôt elle n'y songe plus. Le pontificat de saint Grégoire j il ne la cite point , pas même pour la condamner. Ce divorce profond est le trait distinctif de ce pape et de son siècle. Au milieu de tant de soucis et de périls renaissants, Grégoire trouvait en lui-même le temps pour composer des ouvrages importants qui se rapportent aux principaux événements de son épiscopat et aux devoirs du ministère chrétien'. db, Google

The text on this page is estimated to be only 23.13% accurate

— 345 — Un ami de Grégoire, Jean[^] évêque de Ravenne, s'étonnait qu'il eût voulu échapper par la fuite aux honneurs ecclésiastiques qui étaient venus le chercher dans sa retraite. Grégoire lui répondit par le livre du Devoir des pasteurs, ou le Pastoral. Ce livre, qui devait être la règle du moyen âge, ît dès sa naissance une autorité. Maurice en envoya une copie au patriarche d'Antioche, Anastase[^] pour le faire traduire en grec et répandre dans les églises d'Orient. Ce traité peut être considéré comme une suite et un complément des Offices de saint Ambroise. Mais il hxA remarquer qu'il a un caractère entièrement chrétien. Les souvenirs et la morale de l'anti* quité n'y paraissent pas : oVst le pn[^]rès de l'écrit chrétien et le cachet du temps. Grégoire oisdgne piar quelles voies on doit entrer dans le saint ministère}' quds sont les devoii*-à remplir quand on y est engagé ; de quelle manière il faut instruire les peuples. Il ne veut pas que l'on préfère le loisir et la tranquillité de la solitude au travail et à l'agitation des fonctions publiques. Le pasteur sera doux, clément, humble, ferme. Habile à instruire les peuples, il consultera dans ses enseignements les âges, le sexe, les conditions, les humeurs et les caractères de ceux à qui il parle ; le prêtre enfin se préservera des pièges de l'amour-propre, en considérant moins le bien qu'il a Eut, que celui qu'il a négligé de db,Google

The text on this page is estimated to be only 19.44% accurate

— 346 — foire. On le voit; les conseils de Grégoire ^oot des conseils admirables : « vrai chef-d'œuvre de fMudence, a dit Bossuet, et le plus accompli t)e ■es ouvrages. » Ainsi, dans les détails comme dans l'eps^oble, l'œuvre de Grégoire est parfaite : évêque de Eome , il en maintient la suprématie contre les prétMitions du patriart^ de Conatantinf^le ; chef politique, il en défend la liberté contre l'empereur et les Lombards ; prêtre, il trace à tous les pasteurs la règle de leurs devoirs : véritaUement digne de ce nom de Grand que lui a donné la reconnaissance de son siècle , et qu'a ccmfirmé le jugement de la po^érîté. Epuisé de travaux et de soins, Grég cure mourut le 1 3 mars 604, après un pontificat de treize ans, six mois et dix jours : il avait ccmtÎDué Léon le Grand et préparé Grégoire VII. db,Google

The text on this page is estimated to be only 19.05% accurate

CHAPITRE XX. LI CHUSTUHIUCB A-T-IL CORTUBVi A LÀ
C&DTB DB {.bUPU? Telle a ^té dans l'ÉgKse latine l'oeuvre de la par^
chrétienne : elle a détruit un inonde, le monde païen , et sur les ruines élevé
un édifice nouveau. Cette victoire du christianisme a-t-elle été en tout point
bienfaisante H légitime? En renv^sant le paganisme, le christianisme n'a-t-
il pas contribué à la chute de l'empire ? C'était la plainte des païens, la
plainte de Zosime, répétée par Gibbon , et un peu aussi par Montesquieu. Il
la faut examiner. Cette f^nte, nous venons de le dire, était ancienne. Nous la
trouvons dans les premiers apologistes, qui la réfutent ; saint Augustin y ré*
pondant une dernière fois et sans réplique , montre , dans une lettre à
Volusien, que c'est la corruption seule des Romains qui a causé la chute de
l'empire. Le témoignage des historiens les plus graves confirme ce jugement
de saint Augustin. Quand le christianisme était à peine soupçonné des
Romains; un empereur faisait dans le sénat cet db,Google

The text on this page is estimated to be only 17.21% accurate

— 348 —
aveu que les légions étrangères que l'on envoyait dans les provinces sous prétexte d'y former des colonies, étaient en réalité le dernier rempart de l'empire qui penchait vers sa ruine; et Montesquieu lui-même a donné avec autant de justesse que de profondeur les causes de cette décadence. Si le christianisme n'a pas fait la faiblesse des armées romaines, il n'a pas éteint au cœur des soldats cette valeur qui est le devoir comme l'honneur du guerrier. Je ne rappellerai point ces légions de vétérans dont Alaric-Aurèle reconnut hautement le courage et les services. Et si l'on cite un général qui, dans la décadence du Bas-Empire, par un vice de caractère plus certain que par un scrupule religieux mal entendu, hésitant au moment de livrer bataille, ait pleuré à la pensée du sang qu'il allait répandre, je dirai que le dernier Gaton dont le courage égalait sa pitié, mourut en combattant pour la patrie et la religion, et s'éleva sur les ruines de son empire. Ce premier grief n'est donc pas fondé. Mais la diminution de la population de l'Italie n'a-t-elle pas dû être une conséquence nécessaire du conseil, sinon du précepte, donné par la doctrine chrétienne d'observer le célibat? Ici encore les auteurs païens eux-mêmes ont à l'avance réfuté ce reproche adressé au christianisme. Le code t«MbvGoogle

The text on this page is estimated to be only 16.85% accurate

— 349 — moigne, à chaque page, des efforts faits par les empereurs pour arrêter le développement des mœurs . et combattre cette fuite du mariage , qui était une des plaies de la société romaine. Mais les sévérités des lois y furent impuissantes aussi bien que les encouragements du jus trium liberorum. L'absence d'enfants, le veuvage, le célibat avaient à Rome des avantages beaucoup plus grands que ceux dont pouvait disposer la loi. La captation des héritages était devenue une double spéculation, un double jeu où les dopes n'étaient pas toujours les vieillards. Ainsi donc ces mariages infidèles, fruit qui trompait tout à la fois la nature «t l'État, voilà ce qui a dépeuplé Rome et l'Italie, et non pas les saintes immolations de la continence chrétienne. Elle était un remède à la corruption, et la continence, une protestation contre les désordres; c'était, en un mot, une pureté .fût-ce (Même) autant qu'était réelle la félicité du divorce romain. Bar la corruption donc j par la mollesse , par l'oubli des anciennes maximes, l'empire romain d'à trois siècles allait s'écrouler. Il abandonnait les citoyens aux barbares , la société à toutes les vicissitudes du luxe et de la misère, la famille au désordre et à la violence , les princes au glaive des prétoriens. Que fût-il devenu, si le christianisme, à côté de ce monde condamné à périr, n'eût élevé l'asile où devait se réfugier la société, Google

The text on this page is estimated to be only 17.38% accurate

— asociale battue de tant d'orages; s'il n'eût sur des bases aussi
ûmples que solides et daos une même pensée d'égalité tout ensemble et de
suboi-dinalion , réuoi le pouvoir, les peuples , la famille f Le pouvoir, nous
l'avons vu, en lui donnant une consécraUon presque religieuse, et d'un autre
côté en le |daçant sous la même loi d'égàUté et de soumission chrétienne qui
fiûsalt sa force et son droit; les peujdes, en les unissant par les liens d'une
fraternité spirituelle. Rome pawnne aussi , vers le second siècle de l'ère
chréùenne, au temps de Pline et de Trajau, avait songé à réunir ti appe là) m
peosi la pi seuil ledr «Qu tienn lesol une I ftdle deju Orost boub^r, tracer le
nfàgnifique taUeau de c^le union des peu}^s réalisée par le dn-îstiahisirie.
Voila f dans l'ordre politique , les bienfaits de db,Google

The text on this page is estimated to be only 21.00% accurate

— 351 — la religion chrétienne ; ils ne sont pas moindres dans l'ordre civil , dans l'ordre moral , dans l'ordre domestique. Dans l'ordre domestique, le christianisme a relevé \A femme, l'eilfaïit, l'etelave, de l'incapacité profonde oh les tenait là loi païenne ; dans l'ordre Civil , il a substitué la mansuétude à la rigueur; la protection à la répression; l'intercessiotî à la délation. A ces délateurs qui chaque jour épiaient la vie et les biens des citoyens, qui remplissaient Rome de larmes et de sang, comparez lèsévèques, ces intercesseurs , c'est leur Bom ; qui se plaçant entre le pouvoir et le coutiatde cherchent non pas à désarmer, mais à attetidni* la justice : Prodest ergo el severitas vèslrà , dit Augustin à tin magistrat ; prodest et tnfercâssio nostra cujus fninisterio severitas temperàtur ei ivstra^ En inéme temps que par cette intervèotioii généreuse la peine est adoucie , elle est changée. De siinplement matérielle qu'elle était; elle dévient morale; il y avait le châtiment : il y a le repentir. Je rie peiise pas qu'il soit nécessaire de revenir ici sur les heureux et profonds changements apportés par le christianisme dans l'ordre moral : le renoncement , la pauvreté , la charité , expiation et remède des }rorusions romaines ; la chasteté, même dans le mariage ; l'ordre rétabli dans les intelligences en même temps que dans db,Google

The text on this page is estimated to be only 20.12% accurate

— 352 — les âmes par l'unité de la foi et la condamnation des hérésies : je m'arrêterai seulement à la rénovation de la famille. Nous avons vu ce qu'elle était, quand parut le christianisme : le divorce, l'exposition des enfants, en étaient les deux grandes plaies. Le christianisme, en dissuadant, autant qu'il était en lui, des secondes noces, en conseillant sans ordonner, à partir la première de ces sources de discorde et de malheur dans la famille ; il a tari la seconde, non-seulement en recueillant les enfants que l'on abandonnait, en donnant une mère à ceux que leur mère délaisait, mais en rendant à chaque enfant cette véritable mère que la corruption païenne lui avait enlevée. Le christianisme avait régénéré la société romaine ; il n'avait pas tué toute sa lâche. Cette société n'a vices et nous le prouve (« central y succom cœur de l'Italie, échappé à la tyrannie, elles n'avaient pas échappé aux impôts : les décurions pliaient sous le faix ; il faut lire dans Salvien le tableau de ces effroyables exactions. L'Église sentit le mal, et s'appliqua à le guérir ; l'évêque allégea les charges ; une administration plus équitable, plus douce, fut substituée insensiblement, Google

— 353 — meut à l'action inflexible et oppressive du fisc : les peuples respirèrent. Mais préservés de la rigueur des collecteurs impériaux , les peuples ne l'étaient pas des violences des barbares qui de toutes parts entraient dans l'empire. Contre ces incursions, contre ces soudaines attaques, l'Église les munit encore : elle élève ses citadelles , dtadelles ouvertes et imprenables tout à la fois, les monastères: de> vaut les couvents, le flot des invasions s'arrête. Ce n'était pas la seule précaution que l'Église eût prise contre les barbares. Depuis longtemps elle avait vu de quel secours ils seraient à l'Église et au monde. « Si les barbares devenaient chrétiens, avait dit Origène, ils deviendraient en même temps pacifiques çt justes ; ils cesseraient d'être des ennemis redoutables pour l'empire. » L'Eglise va donc au devant d'eux ; elle les prépare, elle les accoutume à la civilisation chrétienne. La soumission des barbares à l'Église complète l'œuvre de la parole chrétienne. « C'est seulement après l'inondation des barbares , dit Bossuet, que s'achève entièrement la victoire de Jésus-Christ sur les dieux romains, qu'on vit non-seulement détruits , mais oubliés, n Dès ce moment commence véritablement le règne de l'Église , règne de l'esprit sur la matière, de la douceur sur la force. Alors aussi se forme, au milieu du morcellement de l'empire romain. db,Google

The text on this page is estimated to be only 17.95% accurate

— 354 — dans la variété des royaumes et des peuples, l'unité religieuse qui, après avoir été le lien et le symbole du moyen Age, sera la préparation de la civilisation moderne. Ainsi se trouve réalisée dans la hiérarchie de l'Eglise cette pensée de saint Augustin, qui avait été un vœu, toujours déçu de la philosophie, que le gouvernement devait appartenir aux meilleurs : *Nolint nisi perfecti rempublicam administrare*. L'Eglise a donc pour soumettre et conduire ces barbares qui avaient détruit Rome, sa mansuétude et sa sagesse en même temps que sa forte et immuable organisation : elle saura lutter contre la féodalité et la vaincre. db,Google

The text on this page is estimated to be only 14.00% accurate

APPENDICE D,q,i,i.:db,.Google

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

db,Google

The text on this page is estimated to be only 20.72% accurate

APULÉE*. De tous les auteurs que présente la 6a du second siècle de la littérature latine , il n'en est point qui offre une physionomie plus variée « plus mobile, plus originale, j'allais dire plus bizarre, que celle d'Apulée : romancier, biérophante, philosophe, rhéteur, il a cultivé tous les genres de littérature , s'est initié à toutes les théologies ; il a même demandé à la magie les secrets de la sagesse; il répond, en un mot, à toutes les tendances de son siècle, à ses superstitions, à sa vanité, à son goût pour la philosophie, à son amour pour les lettres, à son besoin de croyances au milieu même du scepticisme. Il semble donc qu'un tel auteur ait dû être de bonne heure appliqué. nous avons à peine fait connaître Apulée ; mais cet auteur a joué un si grand rôle dans la lutte du paganisme contre le christianisme , qu'il ne sera peut-être pas sans intérêt encore de reproduire ici l'image plus complète qu'ailleurs nous avons tracée de cet écrivain. Il nous a semblé aussi qu'il ne serait pas hors de propos de rapprocher, plus que nous n'avions pu le faire dans ces Études, la littérature païenne de la littérature profane, et d'ajouter par ce contraste un dernier trait au tableau des deux sociétés que nous avons mises en regard l'une de l'autre, MbvGoogle

The text on this page is estimated to be only 23.69% accurate

— 358 — précieux. Il n'en est rien pourtant. La renommée d'Apulée a été obscure, après avoir été brillante. Africain comme lui, Fronton, qui a pu être son contemporain ; Tertullien, qui était son compatriote, et qui aurait dû trouver à Carthage sa mémoire encore récente, n'en parlent pas. Le premier auteur qui fasse mention de lui est un écrivain de l'Histoire Auguste, Capitolin, dans la Vie de Sévère : « Sévère, dit-il dans sa lettre au sénat, s'exprime plus mécontenté, c'est-à-dire qu'il a vanté le mérite de Cyprien, tandis qu'il ne s'agit de bonne femme, qu'il méprise les carthaginiens et la renommée, pour] bliée, n'a rien perdu; et plus éclatante : semblait avoir quelque temps traîné un maigre et léger filet, ils s'enfoncent dans les entrailles, pendant quelques années, poursuivi leur course souterraine, reparaissent aux regards surpris, rivières immenses ou fleuves retentissants. Ainsi alla grossissant, bien qu'effacée, la gloire d'Apulée. Quand nous le retrouvons, quand les témoignages abondent sur lui, ce n'est plus l'auteur dédaigné des Mémoires ; c'est un magicien redoutable, c'est l'adversaire habile du

db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.82% accurate

— 359 — christianisme ; c'est r  mule d'Apollonius d   Tyanes; c'est le mal du Christ ; ainsi en parlent tous les écrivains sacres; ainsi le montre saint Augustin, son compatriote, qui le cite souvent. Il semble, du reste, qu'Apulée e  t prévu ce si   lence et ces contradictions de l'histoire littéraire sur son compte ; dans tous ses ouvrages , il nous a donné sur lui-même, sur ses goûts, sur ses études, des renseignements nombreux , avec une complaisance que l'on dirait de nos jours; renseignements qui se trouvent surtout dans \Apo' hg  ie , les Flor  Jes et les Métamorphoses. Les M  lamorphotes sont-elles simplement un caprice de l'auteur , un jeu d'imagination , ou bien cachent-elles une intention philosophique et morale? A cet égard, les avis sont partagés. BeroaldeetBossoha, les deux meilleurs commentateurs d'Apulée , pensent qu'il y a daps le roman tout entier un but sérieux ; qu'une vérité philosophique, profonde, se cache sous les contes et les fantaisies de l'auteur. D'autres critiques, au contraire , n'ont pu trouver dans Apulée tout ce qu'y ont vu ces commentateurs, selon eux , prévenus et suspects de partialité envers leur auteur ; ils se fondent principalement sur ce que les Métamorphoses n'étant point une œuvre originale, mais une traduction, une paraphrase, Apulée n'a pu y mettre son cadiet particuher et sa pensée philosophique , si pensée il y a. Nous db,Google

The text on this page is estimated to be only 27.55% accurate

' — 360 — ne partageons point cette opinion. D'abord , il nous semble que rien n'empêche qu'un auteur marque de son empreinte , de son originalité , un fond qui n'est pas le sien , mais qu'il adopte précisément parce que ce fond va à son tour d'imagination. C'est ce qu'a fait Apulée; il est facile de s'en convaincre en rapprochant ce qu'Apulée dit , dans son Apologie , de son goût pour les théologies , pour la magie , avec ce qu'il en dit dans les Métamorphoses : c'est exactement le même personnage. Lucien met la scène sur le compte de Lucius ; Apulée s'en fait lui-même le héros; il est incontestable que sous le personnage de Lucius, c'est Kti-même, c'est sa passion pour la magie, son goût pour les enchantements, qu'Apulée a voulu peindre. L'objection tirée de la non originalité du fond ne nous paraît donc pas péremptoire ; eUe nous paraît même plus ingénieuse que solide. S'il est déjà reconnu qu'il y a quelque identité entre Lucius et Apulée, ou plutôt qu'Apulée et Lucius ne font qu'un , il sera peut-être moins difficile de prouver que les Métamorphoses ne sont pas un simple jeu d'esprit, mais une fiction sérieuse , et que sous ces fables bizarres, dans ces aventures étranges, il y a un enseignement moral et un but religieux. Quelque singulière que paraisse la forme donnée ici à la vérité , on ne peut douter que les Métamorphoses ne soient une longue allégorie, et nos db,Google

The text on this page is estimated to be only 29.86% accurate

— 361 — preuves, c'est daas Apulée que nous les prendrons. Fidèle au conseil de la déesse, Lucius a été, selon la prescription pythagoricienne, se plonger sept fois dans la mer pour se purifier ; il a , grâce à la couronne de roses que portait le grand prêtre , et qu'il a dévoi-ée , repris la forme d'homme. La déesse lui dit que désormais il était consacré à son culle; que là seulement il trouvera le calme et la sagesse : « Ni votre naissance, Lucius, ni votre mérite, ni cette instruction même qui vous distingue, ne vous ont été d'aucune utilité; vous vous étiez laissé séduire à des voluptés indignes d'un homme libre, et vous avez payé bien cher une curiosité futile. Mais enfin l'aveugle fortune, en vous persécutant par ses plus affreuses disgrâces , vous a conduit , sans le vouloir, et par l'excès même de ses rigueurs, à cette béatitude que donne la religion. Ces brigands, ces bêtes sauvages, cet esclavage, ces chemins tortueux , ces dangers perpétuels de la mort, toutes ces tribulations ont-elles produit ce que voulait une fortune ennemie ? » Apulée ne prend-il pas soin ici d'indiquer et son identité avec Lucius , et en même temps le sens allégorique et moral de son ouvrage? Jamais, dans une oeuvre d'imagination , l'intention de l'artiste fut-elle mieux marquée? En effet, pour être évidente, il n'est pas nécessaire que cette intention db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.93% accurate

— 362 — éclate à chaque instant et de toutes parts; lui de là , elle doit rester voilée ; il suflît qu'elle se trouve gravée en un coin du tableau. Or, à la fin de l'ouvrage, dans les dernières lignes , Apulée a mis ainsi son cachet ; Osiris lui apparaît : « Livre-toi hardiment, lui dit-il, à la glorieuse profession d'avocat ; ne crains point la calomnie des envieux excitée par l'instruction que t'ont acquise tant de laborieuses veilles, » Il y a donc un but moral dans les Métamorphoses^ et entre le onzième livre et les livres précédents, un lien réel et philosophique. Et maintenant qu'on n'en peut, je pense, douter, ce onzième livre lui-même , où se trouvent décrites et la liturgie et les cérémonies païennes , a-t-il cette haute portée que quelques-uns lui accordent, et que d'autres lui refusent? Il est difficile, ce nous semble, de nier qu'Apulée ait voulu mettre et qu'il ait mis, dans le onzième livre , toute la science théologique qu'il avait été recueillant dans toutes les contrées et dans tous les sanctuaires ; les formes et les préparations de ses initiations sont toutes empruntées à des prescriptions mystiques. « Je m'avançai , dit-il, vêtu de douze robes sacerdotales; » or, ce nombre de douze robes que devait successivement revêtir l'initié faisait allusion aux douze signes du zodiaque, parce que le culte du soleil était mêlé avec celui d'Isis; c'est par la même raison que les feuilles de la courrouDe redb,Google

The text on this page is estimated to be only 28.19% accurate

— 363 — préEentaient des rayons. La tunique de l'initié était ornée de figures d'aoimaux, c'est-à-dire d'hiéroglyphes ; cette tunique était nommée oljrmpiacca, sans doute parce qu'elle était en usage dans les cérémonies de Jupiter Olympien. Hais ces cérémonies, ces vêtements symboliques n'étaient-ils qu'une vaine représentation ? Quand Apulée dit qu'il ne peut révéler les secrets qui lui furent confiés , est-ce une imposture des prêtres que ce secret, un désir jaloux de retenir la vérité captive au fond du sanctuaire ? Ces mystères , dont la révélation aux profanes était punie de mort, avaient-ils le secret de la divioité ? Les apologistes chrétiens ont prétendu qu'au fond de ces mystères il n'y avait que vide et erreur , ainsi qu'au fond des sanctuaires profanes, au sein des idoles, il n'y avait que des signes décrépits ou des débris impurs. H est difficile de croire cependant que ce que Cicéron proclamait comme la plus heureuse institution dont l'humanité fût redevable à Athènes, fût une simple fantasmagorie; de penser que lorsque la philosophie avait ses enseignements secrets et publics, la théologie païenne n'eût pas aussi les siens -, Gément d'Alexandrie d'ailleurs, et plus clairement encore Macrobe, dit que ces figures, ces allégories étaient destinées à préserver les grandes vérités des profanations du vulgaire. Qu'ont d'ailleurs ces allégories de si étrange, et qui db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.56% accurate

— 364 — ne se. puisse expliquer ? le moyen âge ne les a-t-il pas continuellement employées? les romans comme la théologie, la poésie sérieuse comme les fictions les plus légères. Quand Dante, conduit par Virgile, pénètre dans les enfers, qu'y rencontre-t-il d'abord au milieu des chemins tortueux et des sentiers où il s'égare? un lion, une panthère, une louve, emblèmes des vices qui, ici-bas, arrêtent et troublent la marche de l'homme dans la route de la vertu et l'empêchent de s'élever à la sagesse et à la Divinité. On n'en peut donc douter : Apulée a , dans ce onzième livre, caché de hautes vérités, ou du moins de hautes doctrines de la théologie païenne , et c'est de ce livre surtout qu'on peut dire avec Bayle : « Un homme qui voudrait s'en donner la peine , et qui aurait la capacité requise, il faudrait qu'il en eût beaucoup , pourrait faire sur ce roman un commentaire fort curieux, fort instructif, et où l'on apprendrait bien des choses que les commentaires précédents, quelque bons qu'ils puissent être d'ailleurs, n'ont pas dites; » si l'on songe, en outre, qu'au moment où écrivait Apulée, le paganisme, vivement inquiété dans sa possession par le christianisme que jusque-là il avait dédaigné , sentait la nécessité de ranimer, dans le cœur des peuples, parla pompe de ses cérémonies, la foi mourante et les sympathies éteintes; si l'on se rappelle qu'Apulée db,Google

The text on this page is estimated to be only 28.76% accurate

— 365 — était pontife, et poatife fervent d'Esculape; qu'il était de plus, comme on le sait, ennemi déclaré du christianisme autant que défenseur enthousiaste du paganisme, on concevra sans peine qu'en décrivant ainsi les cérémonies païennes, en retraçant les préparations mystérieuses et les mystérieuses vérités de l'initiation , il ait eu un but tout à la fois philosophique et religieux. Ces conjectures, disons mieux, ces certitudes se confirment encore par l'examen des ouvrages philosophiques d'Apulée; mais un mot encore sur les Métamorphoses. Quelques critiques pensent qu'elles sont un fruit de la vieillesse d'Apulée; ils se fondent sur ce fait que , si elles eussent été composées dans ses premières années, les ennemis d'Apulée qui lui reprochaient les vers échappés à sa jeunesse, n'auraient pas manqué de lui faire un crime des Métamorphoses ; or, des Métamorphoses, il n'en est pas question dans V Apologie. Mais de ce qu'elles n'ont pas précédé l'apologie, faut-il conclure qu'elles l'ont suivie à un si Jong intervalle , et ne faut-il pas au contraire reconnaître qu'elles ont été composées peu de temps après? Dans les Fhrides, Apulée, au Dombre de ses titres littéraires, satires , gryphes, cite aussi des histoires diverses : *historias varias rerum*,. Ces mots n'indiquent-ils pas clairement les Métamorphoses? Nous avons vu le romancier; examinons le philosophe.

db,Google

The text on this page is estimated to be only 27.33% accurate

— 366 — Toute philosophie, à son début, fut de la théologie. La philosophie grecque, dont la philosophie latine n'est qu'un résumé imparfait, passa par les sanctuaires avant d'arriver aux écoles : les premiers philosophes furent des théologiens, furent des poètes. Ces poètes théologiens dont Orphée est le symbole, étaient fils de l'Égypte; ils régnèrent longtemps sur les esprits. Détrônés enfin par Homère et par Hésiode, par la philosophie ionienne, les vérités éternelles qu'ils avaient reçues de l'Égypte et proclamées s'effacèrent insensiblement ; elles périssaient, quand Pythagore, les allant chercher lui aussi à leur source, en renoua la tradition interrompue. L'école italique s'éleva ainsi en face de l'école ionienne ; la science égyptienne reparut en présence de la science grecque. Ces deux sciences avaient un caractère bien différent : c'était, d'une part, le mysticisme ; de l'autre, le scepticisme. Le scepticisme triompha de nouveau. Les sophistes achevèrent de tout dénaturer; et l'esprit humain était livré à une déplorable confusion, quand vint Anaxagore qui, pour ainsi dire, retrouva, avec la Divinité, la morale perdue au milieu de tous les systèmes philosophiques; mais la grande gloire d'Anaxagore fut de préparer Socrate. La tâche de Socrate fut immense: il eut à détruire, à confondre toute l'ancienne philosophie grecque; ce fut là, je pense, autant qu'on en a vu, Google

The text on this page is estimated to be only 28.52% accurate

— 367 — peut, dans les écrits de Platon, distinguer le maître du disciple, ce fut là toute l'œuvre du fils de Sophronisque. Aussi, Socrate mort, Platon comprit qu'il restait à rebâtir sur tous ces systèmes détruits, sur tous ces sophismes confondus par l'ironie de Socrate, les vérités éternelles dont la philosophie grecque n'avait pas su conserver le dépôt. Platon n'hésita pas; il sentit où il devait remonter : il s'adressa directement à Pythagore et aux maîtres de Pythagore, à l'Egypte; ce lui était d'ailleurs une tradition de famille : en Egypte, il retrouvait les traces de Solon dont il descendait. L'empreinte égyptienne et orientale édat dans les ouvrages de Platon; il y avait en lui le prêtre de Memphis à côté du disciple de Socrate : le prophète, à côté du philosophe. Ces deux caractères, le théologien et le philosophe, l'Orient et la Grèce, se mêlent dans Platon et ne se confondent jamais. Mais l'Orient ne devait pas encore dominer; après cette magnifique apparition qu'il fait dans Platon, il doit s'éclipser pour ne reparaitre qu'au commencement du second siècle de l'ère chrétienne, et là, se trouver allié ou adversaire du christianisme qui y touche par tant de points. Suivez, en effet, les différentes divisions de l'école de Socrate; l'Académie, dans ses variations diverses, est plus ou moins fidèle à la doctrine de Socrate; mais jamais elle ne se souvient de Platon, Google

The text on this page is estimated to be only 28.82% accurate

— 368 — ton , du moins en tant que représentant de la philosophie orientale. Rome, qui reçut de la Grèce la philosophie, était moins disposée encore au mysticisme. L'esprit positif et pratique des Romains se prêtait difficilement aux systèmes philosophiques, plus difficilement encore devait-il atteindre aux hauteurs de l'idéalisme platonicien , à ces mythes profonds qu'il avait empruntés à l'Orient. Aussi est-il remarquable que Cicéron qui a reproduit, et le plus souvent traduit les doctrines philosophiques de Platon, a laissé de côté toute cette partie orientale et mythique ; et plus tard , Sénèque même , si curieux de systèmes philosophiques, ne voit pas en quoi lui peuvent être utiles les idées de Platon. Mais le moment était venu où l'Orient, tant de fois repoussé, allait envahir Rome ; où le flot longtemps contenu des superstitions allait rompre les digues que lui opposaient les prévoyances inquiètes de la politique. La doctrine d'Épicure, la première et si facilement accueillie à Rome, y cédera bientôt le pas au stoïcisme; et au moment où le stoïcisme lui-même ne répondra plus au besoin des âmes , l'homme de l'Orient, le philosophe des idées, Platon dominera souverainement les esprits. En même temps qu'avec l'Orient, le mysticisme revient par Platon , il revient aussi par Alexandrie. Les Ptolémées y favorisent la philosophie, Google

The text on this page is estimated to be only 29.63% accurate

— 369 — Sophie ; ils y fuident une académie de Sérapis et d'Isis ; ils acquièrent tous les livres qui se trouvent en Egypte, font traduire tous ceux qui étaient répandus chezles Éthiopiens, les Indiens, lesPei> ses, les Élamîtes, les Phéniciens, les Tyriens, les Grecs, et particulièrement chez les Grecs d'Italie qui avaient recueilli les inspirations de Pythagore. Les livres hébraïques ne furent pas oubliés; c'est à cette époque que l'on place la traduction des Septante. Les Juifs, dans le commerce alexandrin , allérèrent la pureté de leurs doctrines; ils apprirent à expliquer allégorique^ ment l'Écriture. Philon , surnommé le second Platon , mêla tes explications allégoriques et mé'taphoriques des Égyptiens aux subtilités de la philosophie grecque. En même temps que cette lumière douteuse de la philosophie alexandrJne se levait sur le monde romain , une autre et plus pure lumière avait paru et brillé dans Alexandrie même. Le christianisme y avait été prêché par saint Marc qui y fonda une école , source de cette école alexandrine chrétienne, d'où devaient sortir Clément et Origène. Celte école philosophique d'Alexandrie, qui compte dans la littérature grecque tant et de si brillants disciples, qui commence à Ammonius et finit à Proclus, cette école n'a, au second siècle et plus lard , de représentant dans la littérature lalinequ' Apulée qui, pendant son séjour db,Google

The text on this page is estimated to be only 17.98% accurate

— 370 — à Alexandrie , dut , avide qu'il était de connaissances mystérieuses , se livrer tout entier à une doctrine plus paystique que philosophique. C'est à Pythagore et à Platon qu'Apulée se rattache, A ce titre, ses ouvrages philosophiques, bien que n'étant que des traductions ou des résumés, ont un haut intérêt. Ses œuvres philosophiques sont : *Le Démon de Socrate*, la *Doctrine de Platon*, en trois livres; le *livre du Monde*, traduction d'Aristote. Le premier (de ces ouvrages, ainsi que beaucoup d'autres, ne tient guère tout ce qu'il promet sous son titre ; car du démon de Socrate , il en est peu question; il ne vient qu'à la fin du livre; c'est à proprement parler un traité sur ce que nous comprenons sous le titre général des génies. Entre Dieu et les hommes, entre le ciel et la terre, n'y a-t-il point d'intermédiaires, quelques puissances où l'homme n'est point séparé des et ses plaintes peuvent être et les bienfaits du ciel descendent des êtres intermédiaires , médiateurs , et auprès d'elle interviennent des hiérarchies ; ces essences sécrétées, ce sont les démons, Apulée disserte sur leurs formes , leur nature , leurs attributs. Outre ces démons , chaque homme n'a-t-il pas en lui-même un génie secret, une voix intime dont il doit consulter les inspirations? Voilà le démon de l'homme, Google

The text on this page is estimated to be only 20.36% accurate

— 371 — deSocrate; le démon de Socrate , c'est encore l'élude de la philosophie, à laquelle riomme se doit eutièremment consacrer. Apulée termine ce traité en prêchant le détachement des biens terrestres, la supériorité du monde spirituel et moral sur le monde matériel et physique : il y a U des tendances qui se rapprochent du christianisme, comme s'en rapproche aussi la doctrint sur les démot]s. Cette doctrine , saint Augustin l'a longuement réfutée au huitième livre de U Cité de Dieu ; nous n'entrerons pas ici dans le fond de cette discussion théologique que nous retrouverons ailleurs. La Doctrine de Platon se compose de trois parties : la physique, la morale, la dialectique. Laissons la dialectique. C'est dans la première partie , la physique , que Platon pose les deux principes fondamentaux en opposition directe avec les dogmes du christianisme , à savoir : la préexistence de la matière et son éternité. Aussi l'Église latine, plus logique que l'Église grecque, a-t-elle tout d'abord compris qu'il y avait entre elle et Platon, malgré des rappoits apparents, un abîme infranchissable ; et quand les Pères de l'Église grecque, séduits par cette brillante imaginatioD de l'Orient , qui parlait si puissamment à la leur , voulaient se rattacher à l'Académie , r%lise latine proclamait hautement qu'elle ne connaissait d'autre berceau que le portique de db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.94% accurate

— 372 ~ Salomon. Le second livre est un abrégé de plusieurs traités de Platon , un mélange de ses doctrines théologiques, philosophiques et politiques; mélange quelquefois obscur , parce qu'il est trop resserré. On sait que Platon offre ou paraît offrir d'assez nombreuses contradictions; ces contradictions, dans ses ouvrages, sont sauvées par d'habiles transitions et de sages économies de pensées. Si Platon veut corriger les erreurs de sa République il fera les Lois. Apulée, abrégiateur, ne procède point et ne peut procéder ainsi; c'est en quelques pages et sans ménagements qu'il dément, comme imitateur des Lois, ce qu'il a dit et exposé comme traducteur de la République. Les grandes vues , les théories magnifiques de Platon , ainsi raccourcies et réduites à des proportions mesquines heurtent et choquent l'esprit. Après avoir reproduit Platon , Apulée s'inspire d'Aristote, ou plutôt le traduit. Le traité du Monde a ceci de remarquable , que la beauté de l'univers y est donnée comme une preuve de l'existence de la Divinité; c'est une voie où entrera l'éloquence chrétienne, et qu'elle saura agrandir et féconder en animant le spectacle muet de la nature des sentiments et des passions du cœur humain ; en créant des harmonies morales là où la philosophie païenne ne voyait que des harmonies physiques. Du reste, dans cette route nouvelle, Apulée ne tarde pas à s'égarer; db,Google

The text on this page is estimated to be only 29.45% accurate

— 373 — si un moment il a entrevu la Divinité dans la beauté de l'univers , il la confond bientôt avec cet univers : déiste d'abord , puis panthéiste , il sent que sur les traces d'Aristote , il risque de se perdre, et finit ce traité, incorapletdu reste, par des idées religieuses, des idées de justice et d'expiation empruntées à Platon ; toujours ramené à ce mouvement nouveau et profond qui entraînait rhumanité vers les croyances antiques , et allait, comme au début de la science, confondre la philosophie dans la théologie. Apulée était en effet un de ces esprits que la grande révolution religieuse qui se remuait dans le monde ne pouvait trouver indifférents ; mais sa vanité, ainsi que ce goût pour la magie que nous lui connaissons, nous disent assez sous quel drapeau il devait se ranger. Nous avons, au commencement de cet ouvrage , peint la lutte engagée et soutenue par Apulée contre le christianisme ; lutte où la ferveur du pastophore se joignait à l'exaltation du philosophe, l'orgueil du rhéteur à l'amour-propre du magicien. Nous connaissons Apulée romancier , Apulée philosophe; montrons Apulée rhéteur. Il nous reste d'Apulée deux ouvrages de rhétorique et d'éloquence : les Florides et l'Apologie. Les Florides sont un recueil de morceaux préparés pour l'improvisation; des modèles que le rhéteur proposait à ses élèves; des fragments de discours db,Google

The text on this page is estimated to be only 24.75% accurate

— 374 — d'ahpafat , pi'onoticés devant les Carthaginois. Les deux grandes prétentions d'Apulée dans ses Florides , sont l'universalité des talents et l'improvisation. Ce sont aussi les deux seuls traits auxquels nous nous arrêterons, parce que caractéristiques de l'époque où vivait Apulée , ils sont aussi des phénomènes qui dans l'histoire de l'esprit humain ont leurs lois certaines et leur signification. La prétention à l'universalité des Connaissances et la possession même de ces sciences diverses est, selon nous, pour un auteur un grand mal; non-seulement parce que l'esprit humain, quelle que soit sa portée, ne peut également suffire à tant d'études, mais surtout parce que cette variété d'études et de connaissances corrompt le style plutôt qu'elle n'étend et ne fortifie les idées. On transporte dans le langage des passions des termes qui appartiennent à la science; dans la morale, les expressions consacrées à la physique ; dans l'éloquence , les formules du droit; les métaphores, puisées à des sources diverses et mélangées, sont pénibles et obscures; c'est souvent le défaut de Thomas : c'est là aussi celui d'Apulée. Cet effet , ce que la diversité des connaissances produit sur le style d'un auteur, le mélange des littératures le produit sur la langue d'un peuple : en se mariant, les littératures s'altèrent et perdent de leur [db,Google](#)

The text on this page is estimated to be only 28.95% accurate

— 375 — pureté naïve; si les idées gagnent à cette communion intellectuelle, les idiomes à coup sûr en souffrent. Les styles s'effacent dans le frottement des idées, et, ainsi que la nationalité des peuples, le caractère primitif du langage disparaît. Chaque peuple, en effet, a son cachet particulier, son empreinte originelle qu'il ne peut impunément échanger contre des formes et des habitudes étrangères : avec des ressemblances nombreuses, l'esprit humain a des différences profondes, différences qui tiennent au climat, aux mœurs, aux institutions. Toute littérature se compose de ces généralités et de ces variétés; par les généralités, elle répond au sens commun de l'humanité : elle est absolue ; par les variétés, elle est elle-même, elle est relative, elle est nationale. Or, c'est, en littérature comme en politique, la nationalité qui fait les grands peuples et les grands écrivains ; quand cette originalité s'altère, le génie s'efface ainsi que les caractères; les formes primitives, celles qui tiennent au génie d'un peuple et le dessinent, les expressions indigènes en quelque sorte se corrompent et s'altèrent : en s'élargissant, le cadre de la pensée se brise; et la langue qui fait et contient les idées, rompue elle aussi, les idées à leur tour perdent, comme le style, leur propriété et leur force. Tel est, selon nous, le résultat de l'universalité des connaissances sur le MbvGoogle

The text on this page is estimated to be only 29.13% accurate

— 376 — style d'un auteur en particulier, celui du mélange des littératures sur la langue et les idées d'un peuple en géaéral. L'improvisation n'est pas un fait moins significatif dans l'histoire morale d'un peuple; elle a, toute capricieuse et fortuite qu'elle parait au premier coup d'œil, ses causes nécessaires et ses signes certains; elle ne naît jamais et jamais ne brille qu'au commencement ou à la (In d'une littérature ; elle annonce dans tm peuple une grande et féconde rénovation ou une prochaine décadence ; jamais elle ne parait aux époques de calme et de loisir pour une nation, de perfection pour une littérature : au siècle de Louis XIV, FéneloD seul eut ce don brillant d'improvisation ; mais Féuelon a l'imagination grecque , et son langage n'avait pris le pas sur son siècle, que parce que ses idées le devançaient. Car c'est le mouvement des idées, rapide et journalier, qui fait l'improvisation; mais on peut se tromper à ce mouvement, tantôt signe de régénération , tantôt prélude de décadence sociale et intellectuelle. Si l'improvisation était toujours un présage d'avenir , si elle n'avait qu'un caractère, il serait facile de la reconnaître : il faudrait se féliciter de la voir éclater et se répandre. Malheureusement elle a ce double caractère de décadence aussi bien que de régénération ; elle remue des mots, non moins que des idées : stérile dans db,Google

The text on this page is estimated to be only 29.88% accurate

— 377 — le premier cas; dans le second, féconde et brillante. A l'époque où vivait Apulée , rimprovisation offrait , comme toujours , ce double caractère. Voyez l'éloquence païenne grecque et latine; voyez ces rhéteurs qui vont de ville en ville, annonçant une improvisation comme on annonce un spectacle; relisez toutes ces déclamations qui, sous les titres divers, mais également vides, charmaient l'oisiveté des villes grecques et romaines, et je vous défie d'y trouver une idée nouvelle, une seule vue d'avenir. Tous ces gens-là cependant triomphent de cette facilité qu'ils ont de parler, et le peuple avec eux s'en enchante. On leur élève des statues : PolémoD, Hérode Atticus , Fronton, Apulée, tous les rhéteurs de celte époque ont leur apothéose; et pourtant il n'y a, sous ces phrases sonores rt éclatantes, rien qui remue le cœur, rien qui intéresse l'esprit, rien qui puisse tirer la société païenne de cette indifférence morale où elle se meurt d'ennui et d'abattement. Tournez vos yeux d'un autre côté : voici encore l'improvisation; une rude, grossière, étrange improvisation; celle-ci ne flatte pas les oreilles, ne caresse pas l'imagination, ne sème pas les fleurs à pleines mains; et pourtant elle remue puissamment les âmes, elle leur ouvre des perspectives nouvelles; elle les ravive, les enchante, les radb,Google

The text on this page is estimated to be only 27.32% accurate

— 378 — nime à l'espérance et à la joie; elle ressuscite ou plutôt remplace l'éloquence que l'on croyait perdue; les peuples accourent à sa Voix, si les savants se laissent séduire aux accents plus harmonieux de sa rivale : telle est l'improvisation clirétienne en présence de l'improvisation profane. Laissez-la grandir, cette parole évangélique, et vous la verrez pendant dix siècles , de Tertullien à saint Bernard, dominer souverainement les intelligences et tes âmes. Plus tard, au xv^e siècle , l'improvisation change de caractère. La découverte de l'imprimerie et aussi celle qui a substitué à l'allure un peu libre et plus vive de la féo* gieuse, l'action régulière c que , la forcent de prendre elle était parlée, mûnlen c'est dans Luther et dans la révolution qu'elle éclatera. Animée au par la lutte religieuse, la révolution , même écrite , disparaît au commencement dans les philosophes ; à la fin Depuis lors , l'improvisation a eu un double caractère : elle a été tout à la fois écrite et parlée; est-ce une improvisation d'avenir ou de passé? ressemble-t-elle à la facilité d'Apulée ou à la verve de Tertullien? Annonce-t-elle une régénération db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.29% accurate

— 379 — sociale et intellectuelle, oti une âétAdeuie? Il y a en elle ces deux signes t le côté mystérieux et le côté éctatatit de lumièi'e, colonne brillante pour les Hébreux , obscure pour leurs ennemis ; mais de quel côté sont les ténèbres? où est la lumière? Les littératures de la décadence ou de la renaissance sont fières de cette facilité qu'elles ont de parler et d'écrire ; elles prennent en pitié les lîtlératures classiques, celles où la penséea trouvé et a gardé des formes pures et harmonieuses, où elle a pris des habitudes timides, ce semble, et s'est renfermée dans un cercle fatal où elle paraît tout sacrifier à la forme. Est-il bien vrai que dans ces siècles , dits les siècles du bon goût , dans les siècles de Périclès et d'Auguste , de Léon X et de Louis XIV, tout le travail de l'esprit humain se porte et s'arrête à la forme ? ces siècles n'ont-Us pas autant de hardiesse et de création qu'en eurent les époques de renaissance ou de décadence? n'ont-ilspas une aussi haute mission, Une mission plus Importante? Que font, en effet, dans leur travail le plus actif, les siècles de préparation ou de dépérissement? Ceux où meurt, où naît une société? ils élaborent, ils soulèvent, ils agitent les questions qui successivement résolues et acquises à l'humanité composent son domaine ; ils les remuent, mais ne les décident pas. Ces germes vont flottant, renfermant la vie, db,Google

The text on this page is estimated to be only 29.45% accurate

— 380 — mais ne la donnant pas, tant que le génie et le temps ne les ont point fécondés en les cultivant. Or, c'est là précisément le travail des grands siècles littéraires, de ceux où la pensée se recueille et se concentre pour être plus profonde et plus forte, où, démêlant les confuses préparations des temps de décomposition, passant au creuset l'or pur et l'alliage, elle ne conserve des longues agitations de l'esprit que ce qui importe à l'avenir, ce qui tient à l'humanité même, et laissant tomber au fond du vase cette lie grossière dont les passions et les intérêts chargent toujours et obscurcissent les idées d'un siècle, elle en extrait, pour ainsi dire, la raison éternelle et les vérités absolues : telle est l'œuvre des siècles classiques, œuvre difficile, patiente, hardie dans ses apparentes timidités, vaste dans les limites mêmes qu'elle s'impose, car il lui faut faire tenir en un étroit espace les opinions et les recherches de plusieurs sociétés; œuvre où la forme ne domine pas le fond, mais où elle est nécessaire pour le faire vivre; où par conséquent cette forme doit être pure, forte, et où il faut faire dans les mots d'une langue le même choix que la pensée fait sur les idées de plusieurs siècles. On conçoit que dans ce double travail des idées et des mots, les littératures classiques doivent procéder lentement; que reproduisant, que fixant, non point les teintes vagues et floues, Google

The text on this page is estimated to be only 26.43% accurate

— 381 — gitives d'un siècle, la physionomie d'un peuple dans tel ou tel moment , mais l'image impérissable de l'humanité, elles y apportent un peu plus de préparation; qu'elles y regardent de plus près que les littératures de décadence ou de lutttes; mais cette prudence n'est pas de la timidité, cette modération de la faiblesse : c'est le signe de la force au contraire de se limiter et de s'arrêter. Il y a toujours quelque peu d'impuissance dans la précipitation , et la parole qui doit enfanter l'avenir ne perd-elle pas à être jetée , plutôt que présentée , parlée plutôt qu'écrite ? I[^]s auteurs les plus éloquents , quand ils écrivent sous l'impression des besoins ou des préjugés contemporains , combien ne perdent-ils pas avec le temps ? On cherche leur influence , leur gloire , leur génie ; et on les devine plus qu'on ne les trouve. L'improvisation , si enivrante, escompte donc la gloire plusqu'etle ne la donne ; elle sacrifie l'avenir au présent; elle est la préparation des siècles classiques qu'elle dédaigne ; elle remue quelquefois l'humanité : les bons livres seuls l'instruisent et la fixent. Nous voilà un peu loin d'Apulée et des Florides; revenons-y. Les Florides sont donc des morceaux de rhétorique, brillants et ingénieux, où Apulée se plait à étaler la variété de ses connaissances, la souplesse de son esprit, l'éclat de son imagination , la facilité de sa parole ,

achedb,Google

The text on this page is estimated to be only 25.91% accurate

— 382 — vaot en latin un discours commencé en grec. Mais quoi qu'il fasse , son éloquence reste froide et maniérée. Il est cependant un ouvrage dans lequel Apulée a été quelquefois éloquent , parce qu'alors l'émotion de l'homme faisait diversion aux préoccupations du rhéteur. C'est dans son Apologie y morceau peu connu, et le plus eu» rieux en même temps que le seul original des ouvrages d'Apulée. Apulée, forcé par des vents contraires de re-* noncer à un voyage qu'il avait dessein de faire en Egypte, s'était, pen< Oea , et là il avait époi tilla. Cette veuve quand quarante ans, s'il faut en (disaient les ennemis du p alors environ vingt-cinq. tilla, Pontianus et Pudei vu le mariage sans déplai: Apulée , l'y avaient déciï ne restèrent pas longtem positions. Sinon sur leu consentement du moins Émilianus, accusa Apulé chantements magiques, surpris et forcé le cœur de Pudentilla, jusque-là rebelle aux offres les plus séduisantes. V Apologie a pour but de confondre ces accusations , dont Apulée sortit victorieux. Saint Augustin vimte l'éloquence de ce diadb,Google

The text on this page is estimated to be only 28.17% accurate

— 383 — cours, où éclate il en effet, plus qu'en aucun autre ouvrage d'Apulée, la facilité, la verve, les ressources infinies de son esprit. On peut citer comme les morceaux les plus brillants : le bonheur d'un mariage à la campagne ; les mouvements pathétiques par lesquels Apulée reproche à un fils d'avoir osé sonder et étaler au grand jour les « secrets et les faiblesses d'une mère ; comme trait de mœurs , ce qu'on doit remarquer dans cette Apologie, c'est la liberté avec laquelle, dans les habitudes du barreau ancien sans doute, Apulée verse sur sa partie adverse, le sarcasme, les injures ; la hardiesse avec laquelle il pénètre dans la vie privée de ses adversaires , la traîne au grand jour et l'expose au mépris et à l'indignation publique ; puis encore, cette indiscrétion ou cette insouciance des mœurs anciennes qui devant les tribunaux ne respectait pas la pudeur des femmes, exposait leurs souffrances intimes, leurs ennuis secrets, les combats douloureux livrés entre leur fidélité à un premier hymen et leurs nouvelles passions ; tous motifs par lesquels Apulée explique comment Pudentilla a cédé, a été vaincue dans sa première et longtemps fidèle résolution de veuvage ; comment, sans que besoin fût d'enchantements, elle a pu l'épouser : 4 Une femme plus âgée, dit-il, épouser un jeune homme ! cela même ne prouve-t-il pas qu'il n'y a point eu de magie ? » non sans doute, db, Google

The text on this page is estimated to be only 27.19% accurate

— 384 — à l'égard de Piidentilla; mais l'impression qui nous est restée de ce discours, c'est qu'Apulée s'occupait véritablement et s'occupait beaucoup d'opérations magiques, et lui-même, plus d'une fois, répète qu'il croit à la magie. On a comparé, je crois, Apulée à Cagliostro; cette comparaison, que nous pourrions confirmer par de nombreux rapprochements, est très-juste; et, puisque nous sommes sur la voie des rapprochements, serait-ce en abuser que de dire qu'il est dans notre littérature réserves faites et admise avec Apulée quelques I ces deux hommes sont G je ne sache rien qui me moires de Beaumarchais Quant à Diderot, si l'on voit comparer, lui, esprit xviii^e siècle, à un pontife avide de pratiques mystiques portait des amulettes, opinion, Diderot n'est pas: qu'il n'était pas fait pour le xviii^e siècle, mais pour le moyen âge, et qu'il avait en lui l'étoffe d'un moine au moins autant que celle d'un philosophe. Voyez, en effet, Diderot de près, et dans son intérieur: dans son intérieur, cet homme joue l'hiérophante et l'oracle; je me trompe, il ne le joue pas, ce rôle; sa nature trompée redit, Google

The text on this page is estimated to be only 27.82% accurate

— 383 — greUe cet etitlioiiisiasme religieux que l'air de son siècle a chassé loio de lui : il cherche moius à éloigner le Dieu , qu'à le rappeler. Entendez-le , au milieu de ses axiomes de scepticisme , j'allais dire de matérialisme les plus désolants , éclater en h3rmnes magnifiques à ta Divinité : vous surprenez la prière dans son cœur, les larmes dans ses yeux, quand le blasphème est dans sa bouche. Tel eût été, selon nous, dans un autre siècle, dans notre siècle peut-être , le véritable Diderot. Ainsi me paraît avoir été Apulée : rhéteur vain tout ensemble et philosophe crédule, imagination exaltée et inégale , licencieuse et mystique, racontant les mystères d'Isis de la même plume dont il avait peint les aventures obscènes de Lucius ; mêlant les extases de l'initié aux fantaisies monstrueuses du romancier; écrivain facile, élégant, coloré , rhéteur habile et brillant, philosophe idéaliste, hiérophante tout à la fois imposteur et dupe : en un mot, une des physionomies les plus curieuses de l'antiquité et une des moins connues jusqu'à présent. db,Google

The text on this page is estimated to be only 18.20% accurate

LA LITTÉRATURE PAÏNÎW: LA LITTÉRATURE
CHRÉTIENNE AP TROISIÈME SIÈCLE. Il en est de l'histoire Kléaire
cotnme de l'histoire politique : eDe dranoatrqaë à sa jeui son âge mûr el
dan; dans les temps (fagi raies , qu'aux jours plus beaux sièfcles (la pensée
el le styl« plus pures, les pli niéuses, ne sont pa; le phis Tivemenfc no dans
la perfection n de délicat et de fin et bien apprécié q et cette grâce nativi
duisent; soit que les esprits se lassent plus vite du bon et du beau , comme
plus vite aussi les peuples s'ennuient du bonheur. Aujourd'hui surtout une
curiosité infatigable se plait à interroger dans l'histoire de l'esprit humain
ainsi db,Google

The text on this page is estimated to be only 15.43% accurate

— 387 — que dans l'histoire des peuples, les époques moins connues, celles où elle espère saisir par l'examen du passé le secret de l'avenir. Or, de toutes les périodes de la littérature romaine y il n'en est point peut-être, sinon de plus grande, de plus insinuante, que celle dont nous retraçons le tableau. En effet, la philosophie, le paganisme, le christianisme, l'Asie, l'Occident et l'Afrique* trois mondes politiques, sociaux et intellectuels, s'y rencontrent, s'y pressent et s'y combattent. Si quelques genres de littérature s'y dégradent et y périssent, d'autres naissent et grandissent. Le génie romain, renfermé dans ses bornes et pour ainsi dire captif dans sa nature, en art et s'élance vers des hauteurs et des destinées nouvelles. L'histoire, qui n'avait jamais vu et montré que le peuple romain, porte ses regards au delà de l'univers romain ; elle aperçoit, elle nomme, elle décrit des peuples nouveaux; elle semble pressentir les transformations secrètes de l'humanité et ses merveilleux progrès, effrayée qu'elle est et ravie tout ensemble des peuplades vierges et vigoureuses qui, dans les forêts, attendent, les armes à la main, l'issue de la Providence, pour frapper sur Rome et venger l'univers. Sans doute, les plus belles formes, les plus brillantes qui, sous le pinceau de Tite Live, lui donnaient tant de charme et d'éclat ; elle ne s'adonne, Google

The text on this page is estimated to be only 27.31% accurate

— 388 — uime plus aux rudes et nobles combats de la vieille liberté; mais, avec moins de grandeur, elle ofli-e plus de variété et d'intérêt; elle a de plus hauts enseignements. Tacite forme la transition entre l'ancienne histoire romaine et celle histoire nouvelle. Vieux Romain par le cœur , par les préjugés même et les préventions , il est par l'imagination , par le style, l'homme de l'avenir; malgré lui, Il entrevoit et touche les mondes nouveaux et encore obscurs du nord et de l'orient, qui doivent détruire le monde romain , l'un par ses armes , l'autre par ses superstitions. Écrivain singulièrement pittoresque et concis, mais brusque et heulé quelquefois, dans ses formes dramatiques, dans sa recherche de scènes détachées , de tableaux à effet, il trahit l'histoi dans ses instincts de Romain de la ville éternelle. L'histoii nouvelle pour lu forme et po plus voisine des mémoires comme l'était l'histoire de 'I loirevive, saisissante, nuano sa variété et reproduisant les l'humanité auparavant effao la couleur uniforme de l'orgueil romain. L'histoire continue à marcher dans cette voie; ainsi se montrent à nos regards Suétone , les écrivains de l'histoir'e Auguste, Ammien Marcellin. db,Google

The text on this page is estimated to be only 26.99% accurate

— 389 — L'individualisme romain est vaincu de toutes parts; il plie, il cède à la fatalité qui l'entraîne; il se mêle enfin, il communie avec cet Orient que jusque-là il avait repoussé; il en adopte les superstitions et les sciences occultes, les dieux et les mœurs, comme déjà il avait emprunté à la Grèce sa philosophie et ses divinités, comme il en accueille, plus que jamais, les rhéteurs et les sophistes. Apulée, nous venons de le montrer, est le représentant de ce commerce de l'Italie avec l'Orient; romancier, philosophe, hiérophante et rhéteur, il offre tout à la fois dans ses écrits, avec les superstitions monstrueuses qui alors assiégeaient les imaginations, les ferveurs sincères ou hypocrites qui, en présence du christianisme, tentaient de ranimer la foi mourante des peuples, l'enthousiasme nouveau de la philosophie platonicienne altérée; enfin, les vanités et les triomphes ordinaires alors aux rhéteurs; Apulée est à lui seul tout un siècle littéraire. Moins important, moins profond, beaucoup au-dessous d'Apulée, Aulu-Gelle a pourtant encore son mérite et son intérêt; il révèle deux faces curieuses de l'esprit latin à cette époque, savoir: cette manie d'archaïsme qui, dans les annales de l'intelligence humaine, est le signe de la décadence, ainsi que, dans l'homme, le retour aux souvenirs, aux habitudes, quelquefois aux puérilités du premier âge; puis, cette imagerie, Google

The text on this page is estimated to be only 21.51% accurate

— 390 — portanoë déplorables de « gi-ammairiens et des sophistes grecs, et l'empire qu'ils avaient pris sous les Antonins. Aulu-Gelle a un autre avantage ; il contient, en quelque sorte, toute la littérature latine, plus que la littérature latine ; par combien d'auteurs ne vivent que dans son livre ! curieux recueil d'antiquités, et qui, semblable à ces musées élevés en Italie près du Vésuve et pour ainsi dire sur les ruines mêmes du sol et des villes dont ils sont destinés à recevoir et à conserver les débris, a donné l'immortalité à des noms qui valaient beaucoup mieux que le nom d'Aulu-Geile ; triste réflexion, du reste, à faire sur la gloire, que cette protection de la médiocrité sauvant (je l'out ou de la poésie ! L'ami d'a les mêmes préoccupations qu'Aulu-Gelle ; à l'oubli une partie de patience et admirable d' dissiper le prestige d'un à rester inédite ! La littérature latine, les inspirations de la littérature grecque, nourrie de son suc, formée de sa substance et vivant en quelque sorte de sa vie, n'en subit jamais plus complètement l'influence, j'allais dire le despotisme, qu'à cette époque. La préférence d'Adrien pour la littérature grecque ; le dédain de Dioclétien, Google

The text on this page is estimated to be only 20.19% accurate

— 391 — l'Un^ÀlirèiB p6ui- k lan^e latine ; le soin que
|H«DiiiaiC les Antomas de fonder des écoles à Atbèacs, tout, en ravivant la
langue grecque contribue à appauvrir, à dessÀ^er la langue latins. La
bttëratur grecque compte à Rome autaat de cliaiKs , plus de cbairei que la
littérature nmiaine ; >'il y a trois rhéteurs latins , il y a cinq rtièteurs grecs c
k àède des Antoains est, pour ainsi dire , un siècle grec. De là , sans doute,
la disetls d'auteurs Utins à cette époque, ou du moins leur infériorité. Quoi
qu'il en soit, puis* que eetta enveloppe grecque recouvre de tous côtés la
physionomie latine, il faut donc absolument, pour avoir toute la littérature
romaine , interroger la littérature grecque } c'est a elle qu'il faut demander
le seci-et de ce moufement intellectuel, nouveau et profond, que suit l'Italie,
mais qui part d'ailleurs et de plus haut. C'est aloFs que Mutarque s'étonne
du silence des oracles ; qu'il cherche avec une mystérieuse curiosité , dans
l'inscription du temple de Delphes , ce dieu nouveau et inconnu que saint
Paul avait révélé à l'aréopage. 1/ examen du génie grec , à cette époque, n'a
donc pas seulement trait à la littépature latine { il en est la lumière et le
complément nécessaires. Mais la littérature grecque elle-même est-elle,
avep la littérature latine, le seul mot, tout le mot de cette époque? En dehors
du monde db,Google

The text on this page is estimated to be only 29.27% accurate

— 302 — grec, du inonde romain, ne se passe-t-il rien dans les esprits, rien dans les âmes ? Sans doute, la littérature latine est curieuse enctH-e et variée; la littérature grecque, toujours grande et féconde; Épièteet Arrien, dans la pliilosophie; dans l'histoire , Appien et Hérodien ; Lucien , Plutarque, dans la morale, ces noms ne sont pas sans gloire. L'astronomie présente Ptolémée, la médecine, Galien ; et pourtant je ne sais quelle froideur, quel vide s'y remarquent : on sent que l'avenir n'est pas là. Ces littératures ne vivent et ne s'inspirent que du passé ; elles répétait, en poésie, les noms d'Homère et de Virgile; dans rétoquence , ceux de Démostbènes et de Cicéron ; en philosophie , Platon et Âristote sont encore les oracles du monde. Le monde cependant s'est troublé : à l'Orient, une étoile a paru; elle est venue, silencieuse, mais brillante , se reposer sur une montagne de la Judée, et le monde a été changé. Celte révolution si profonde fut obscure d'abord et inaperçue. Le vieux monde païen continuait à marcher dans ses voies d'orgueil et de violence; maîtresse de l'univers, Rome s'enivrait du sang des esclaves et des peuples conquis ; el voici qu'une puissance nouvelle parait tout à coup: elle prend sous saprotection» et les esclaves et les vaincus. Rome s'aperçoit enfin qu'il y a au milieu d'elle , sous elle, quelque chose qui la trouble et l'inquiète ; elle se redb,Google

— 393 — tourne et voit le christianisme : il était trop tard ; quand Rome le vit, elle en était vaincue. En même temps que la lumière de l'Évangile se levait ainsi sur le monde , une autre philosophie, brillante aussi, mais moins pure, partie également de l'Orient, venait mêler aux révélations du christianisme ses divinations incertaines, opposait ses miracles aux miracles de l'Évangile, Apollonius de Tyane et Apulée au Christ, et aux mystères du christianisme les sciences occultes de la Chaldée et les opérations théurgiques de l'Égypte. L'État politique vint en aide à la philosophie. Julien, rhéteur, philosophe, incrédule, superstitieux, veut ranimer, par orgueil autant que par conviction, le paganisme mourant : ainsi le christianisme a contre lui la philosophie , la politique , la superstition. Il est dans la littérature chrétienne un genre d'ouvrages qui rentre naturellement dans le tableau de l'esprit humain au III^e siècle, et qui aussi se prête plus facilement à la critique littéraire. Les apologistes chrétiens forment dans le domaine de la littérature ancienne comme un terrain vague, un pays neutre, entre la littérature sacrée proprement dite et la littérature profane. Sentinelles avancées du christianisme, pour combattre le paganisme et la philosophie, ils doivent les reconnaître de près, s'y mêler, pénétrer quelquefois dans le camp de leurs ennemis, Google

The text on this page is estimated to be only 18.05% accurate

— 394 — mis, se couvrir de leurs d[^]MHiilles, les combattre
avtcUtun urnes. Ainsi fireetrik. Vouleivotis DOiinaltre l'antiquité
philoM[^]hique , tfaëologtqusou mjihologique , c'est aux apolog[^]ieB
phrétieos qu'il la hut demander. Là , le paganicnie vihis dira , c« que , daos
ses auteurs , il patitB avec tant de soin ; il ¥Ous livrera le secret de «es
initiations, de ses sacrifices, de ses cérémonies, les origines de sa religion et
de son culte. Et U philosophie, que d'avetu elle aura à vous (aire ea
rougissant I Ses doutes, ses contradictions, ses ignorances et ses
alTirmations plus (léplorables encore sur les vérités les plus né' pessaires a
l'homme, les plus chères à son cœur, les plus douces à ses espépancesl Ainsi
il faudrait, daps Ht) but seul de curiosité et de savoir , étudier les auteurs
chrétiens ; mais qu'un plus hauF intérêt s'attache à leurs écrits ! Cette cause
que les apologistes chrétiens plaidaient , au tribunal des empereurs, devant
l'univprs attentif ftt étonné , en faveur de l'humanité contre le paganisme ,
c'est notre cause : nous jouissons de leur victoire. Que demandait, en effet,
ïertutlien quand il écrivait, sous Èévèr[^] , cette admirable apologie ,
monument impéri[^]able d'éloquence autant que de courage? La liberté de
conscience. Il voulait ce qu'avant lui, avait vainement tenté, sous le
despotisme impérial, la rigide verlu des Thraséas et des Helvidius ; et
db,Google

The text on this page is estimated to be only 23.88% accurate

cette liberté , il ne la i-^olamait pas pour le sēnat seulement, mais pour tous les hommes. La ftome politique n'avait soagē qu'à elte-m^me ; la Rome chrétienne songe à l'univers : Urēi et Orbi, c'est Ja devise du Capïtole chrétien. El Cyprien, pourquoi fait-il entendre ces cris d'indignation et de pitié, qui disputent au cirque les victimes humaines destinées à réveiller dans des âmes corrompues par le spectacle de la mort, le sentiment émoussé et flétri de la vie? C'est nous, enfants des Gaulois , enfants des vaincus , qu'il arrachait au cirque. Dirai-je tous les antres grands noms de l'éloquence chrétienne? Lactance écrivant, dans le style de Cicéron, le code nouv«au du christianisme et de l'humanité ; Jérôme, Augustin, conservant, au milieu de leurs austérités et de leur repentir, les illusions et les souvenirs de la littérature profane t se défendant, sans y pouvoir entièrement renoncer , de la lecture de Virgile et de Platon , comme d'une impiété ? Sur les traces de ces auteurs chrétiens , nous arrivons au moyen âge , nous touchons aux temps modernes. Chez eux se trouvent les racines de nos idiomes, de nos pensées, de nos mœurs. Celte langue que nous parlons, elle est fille, non du latin classique, du latin grec, mais du latin populaire, du latin rustique. Vous ave? là les origines de ces façons de parler, naïves et simples. q"e peut regretter quelquefois, avec Fénelon, un db,Google

The text on this page is estimated to be only 27.20% accurate

goût délicat. Où commence ce spiritualisme de la pensée qui fait le caractère de la littérature moderne et de votre grand siècle littéraire en particulier; où, cette unité morale qui a préparé l'unité philosophique de l'Europe; où, sinon aux auteurs chrétiens? Oui, là est notre berceau intellectuel, moral, littéraire. Pourtant, il faut l'avouer : le génie des apologistes chrétiens est encore le génie romain ; c'est-à-dire un génie profond, durable, mais, sur quelques points, opiniâtre et inflexible. Les Pères de l'Eglise latine retiennent, pour ainsi parler, en combattant leurs ennemis, la philosophie et le paganisme, ce cachet de domination âpre et de fierté exclusive, qui était le caractère de la Rome politique ; ils ne composent pas avec leurs adversaires ; ils ne veulent rien devoir à la philosophie ; ils ne lui empruntent ni des armes ni des souvenirs. Ainsi n'agissent pas les apologistes grecs. Sortis, pour la plupart, des écoles mêmes de la philosophie, ils ne la renient point. Ils aiment au contraire à se parer de ses richesses, à lui reprendre ce qu'ils pensent leur avoir été dérobé et à orner l'arche sainte des dépouilles des Américains. De même donc que pour avoir toute la littérature profane, il faut l'éclairer du contraste et du rapprochement de la littérature profane grecque, ainsi devons-nous, pour avoir toute la littérature latine chrétienne, y répandre

The text on this page is estimated to be only 29.68% accurate

— 397 — le jour de la littérature grecque sacrée et demander aux Juifs, aux Athéagores, aux Eusèbes, ce qu'Arnobe, Minucius Félix, saint Ambroise ne nous diraient pas. Une autre considération rend ce rapprochement nécessaire : non-seulement le génie, mais la position des apologistes latins et des apologistes grecs, est différente : les apologistes grecs n'ont pas les mêmes ennemis que les apologistes latins; ils ne devront donc pas avoir la même marche et le même dessein. L'hellénisme, dans ses attaques contre le christianisme, est encore le génie grec : génie hardi, aventureux, ami de la discussion ; c'est au nom de la philosophie et non de la politique qu'il attaque la religion nouvelle : pour se défendre, il n'invoque que le raisonnement et l'imagination. Le génie romain, au contraire, génie superbe et mystérieux, frappe durement et laconiquement le christianisme. Si vous voulez trouver les traces de la lutte du polythéisme romain contre l'Évangile, ne les demandez pas aux auteurs latins, historiens ou philosophes; ils ne vous les indiqueraient pas; le code romain a seul enregistré ces terribles édits : la loi proscrivait, elle ne disait pas. Les jurisconsultes du III^e siècle sont les plus opiniâtres adversaires du christianisme. Le vieux génie romain aux prises avec le nouveau génie du christianisme latin se défendait par le glaive, et le catholicisme romain

db,Google

The text on this page is estimated to be only 11.98% accurate

se contenait, pour le vaincre, du dogme : l'un était aussi impérieux que l'autre, ou plutôt c'était toujours le même génie. Aussi, - en face des apologistes latins, point ou peu d'oppositio[n] ; pour lui donc, dédain de la philosophie, et surtout obligation de répondre. Il n'en va pas ainsi pour l'Église grecque. Elle a devant elle la philosophie néo-platonicienne, qui lui jette un défi ; cette philosophie a ses enthousiastes, ses martyrs, ses divinisés. L'Église grecque est donc obligée d'entrer plus tôt et plus avant dans toutes les questions qu'elle évite ou dédaigne l'Église latine. Elle y porte les livres et vives allures de l'esprit grec, n'hésitant devant aucun doute, aucune objection de la philosophie ; ne l'éloignant pas du christianisme, mais tâchant au contraire de l'y identifier ; en fin, pour lui-même quelquefois jusqu'à l'hérésie le désir de conciliation entre la raison et la foi. ■■ faut donc interroger les apologistes grecs pour en apprendre ce que ne nous disent pas les apologistes latins sur les grandes questions qui se débattaient au III^e siècle, entre le christianisme et le platonisme. Il y a peut-être une chose intéressante que ce combat du christianisme contre la philosophie alexandrine. Puis, quand on aura un peu éclairci la littérature latine profane par la littérature latine sacrée -, les écrits des Pères de l'Église romaine par les autres, Google

The text on this page is estimated to be only 12.97% accurate

— 399 — Tragedies des apologistes et d[^] auteurs grecs, aiiiât-on répandu sur cette époque toute la lumière qui la doit éclairer? Ne manquera-t-il rien à ce tableau? Non, cette histoire ne sera pas complète encore. Les germes de la pensée humaine sont les à [^] clore [^] plus lents à se développer. Souvent la pensée qu'un auteur dépose dans l'intelligence contemporaine ne grandit et ne porte ses fruits que pour des générations bien soignées : pour mûrir une opinion, une croyance, il faut des siècles. L'idée qui doit première possession de la société dort quelquefois longtemps, engourdie, et semble, et otA[^] éfe'; puis, après un long intervalle, après des siècles, elle s'éveille et reparaît féconde et puissante. Alors émettent, ainsi se développent les idées dans le travail secret de l'intelligence. La littérature française, la littérature du xvii^e siècle surtout, » » finit. Souvent que reprendre, continuer, compléter l'idée de la littérature ancienne. Les Pères de l'Eglise, nous le verrons, ont eu pour comme disciples et pour disciples- et commentateurs hardis et originaux, les plus grands écrivains du siècle de Louis XIV. Que l'on se garde donc de négliger ces traditions merveilleuses de l'intelligence, ce commerce mystérieux des idées, ce bien intime, bien que caché, qui a vu l'idée se développer en trois générations immortelles de la pensée humaine, de la pensée française principalement. db, Google

The text on this page is estimated to be only 29.03% accurate

— 400 — Tel est l'intérêt que présente l'étude comparée des auteurs profanes et des Pères de l'Église. Trop longtemps séparée de la littérature païenne^ la littérature saorée doit aujourd'hui s'y joindre. Le préjugé qui ne voyait dans les Pères que des écrivains rudes et incorrects, ce préjugé a disparu. (c Vous diriez qu'il n'y a eu de l'esprit et de la science que chez les païens, et que les auteurs chrétiens ne soient bons que pour les prêtres ou pour les dévots : leur titre de saint leur nuit. On va chercher la philosophie dans Aristote , et on a dans saint Augustin une philosophie toute chrétienne. Pourquoi ne cherche-t-on pas l'éloquence dans saint Chrysoslome, dans saint Grégoire de Nazianze et dans saint Cyprien, aussi bien que dans Démoslhènes et dans Cicéron i* et pourquoi n'y cherche-t-oa pas la morale plutôt que dans Plutarque et dans Sénèque ? » Ainsi parlait celui que Voltaire appelait le judicieux Fleury. Aujourd'hui, ce titre de saint ne leur nuira plus ; Augustin et Platon, vieilles parentés du reste, peuvent vivre en paix. Je ne sais même quel intérêt profond et mystérieux réveille cette littérature chrétienne. Dans cette agitation secrète qui travaille les âmes , il semble qu'elle ait pour nos inquiétudes morales, pour nos vagues ennuis, des mots qui les doivent adoucir ou dissiper. Venus à une de ces

doulouMbvGoogle

— 401 — reuses époques où la société , îodécise et malade, se débat entre un monde qui s'en va et un monde qui n'est pas encore formé , les auteurs chrétiens surent trouver des paroles qui ranimèrent des âmes flétries et découragées. Adversaires et régénérateurs de la société ancienne , flambeaux du moyen âge, guides et inspiration de nos grands orateurs sacrés , seront-ils encore une fois les précurseurs et les conseillers de cet avenir dont l'aube luit à peine ? Je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est qu'ils ont cette vive parole qui touche et femue les cœurs, et que cette parole aujourd'hui trouve des sympathies ; et dans tous les cas , il n'y a que l'étude et le respect du passé qui puissent éclairer et fonder l'avenir. À part ce haut intérêt historique et moral, les écrivains chrétiens offrent , au point de vue littéraire seul , une étude pleine d'instruction et de nouveauté. Natures incultes, mais vigoureuses, ils ont su, dans des siècles de langueur et d'épuisement, trouver des accents vrais et pathétiques. Quand la littérature profane se traînera, faible et haletante , dans le cercle étroit et usé de la rhétorique et de la poésie mythologique; quiaand elle n'aura plus à vous offrir que tes déclamations ofliciellles des panégyristes de l'empire ; quand la philosophie païenne en sera encore à prendre, avec Macrobe, pour base de ses frêles espérances , et à discuter te songe de Scipion ; les I 2C db,GoogIè

The text on this page is estimated to be only 10.08% accurate

- 402 Ai^{tir}QÎse, les Jérôme,)es Augustin, rous euflammeroDt de
leirq vives et impétueuses paroles î l'éloquence cbrétieqpe plongera dans
l'avei^{ir} fipi fegfUf^s inspirés, et vou^{^^Cf^My^P^} cem loi nouvelle de
l'histoire qui, de qps jour«, en est devⁿHf: la pliilosopbie , le progrès dç
riiuni^{pit^}, ellf lⁱ ouvrira des rpqtes iqfinie[^], et çqr les riiiq; du fnonç
païen [^]écroilaqt , elle iipug nqpntre^a , i(iïec Augqstip et [^]Wiep , le monde
i[^]ouveau des Barbares 4[^] U Oté céleste. db,Google

The text on this page is estimated to be only 23.20% accurate

DE LA LANGUE pu ÉCRIVAINS CHPPUEP^S UTINS. La littérature romaine, prose et poésie, offre deux divisions bien distinctes : la littérature classique ou grecque, et la littérature latine ou populaire. En examinant, d'un côté, les auteurs du siècle d'Auguste, et de l'autre, les écrivains qui se rattachent à cette époque que l'on est convenu d'appeler l'époque de la décadence, il est impossible de ne pas reconnaître la double et différente physionomie de la littérature romaine, et d'en expliquer autrement les rapides progrès et les altérations ou plutôt les transformations non moins rapides. C'est, en effet, un phénomène singulier, que la perfection si courte et le déclin, en apparence si prompt, de la littérature latine. Rome ne compte qu'un siècle littéraire. Son génie, si tard et si difficilement éveillé par le contact et l'influence de la Grèce, jette, sous Octave, un immortel mais éphémère éclat, pour ne plus laisser éclipser, sous Tibère même et ses successeurs, que des lueurs brillantes encore mais

db,Google

The text on this page is estimated to be only 29.33% accurate

fausses. On a cherché à expliquer par la conquête du monde, par les richesses et la corruption qui en furent la suite, par la servitude qui en fit l'expiation, cette décadence intellectuelle du peuple-roi. Sans doute, toutes ces causes contribuèrent à la hâter, mais elles ne la firent pas. La littérature latine portait en elle-même, elle avait dans ses origines le germe qui devait la dessécher et la flétrir. Si, sur le sol où elle venait d'éclorre et de se développer avec tant de bonheur, elle languit si promptement, faible et épuisée, c'est que ses racines étaient ailleurs. Fruit délicat et tendre, transplanté de la Grèce, elle ne pouvait, malgré les mains habiles qui un instant la firent fleurir sous le ciel de l'Italie, y vivre longtemps pure < déclin du génie littéraire consistant ce qui en avait l'air et si éclatante. Elle n'y est point née. Elle n'est pas née, mais elle n'a un tronc antique et n'est bien : dans la littérature ce qui en constitue le caractère, ce n'est pas seulement l'imitation grecque dans la forme et dans le fond; ce n'est pas cette influence lointaine et douce qu'une littérature belle et pure, inspirée et sage, (elle que la littérature grecque, pouvait sans danger exercer sur une littérature naissante, igoodb,Google

The text on this page is estimated to be only 29.10% accurate

— A05 — rante d'elle-même et indécise ; non ; si la Grèce n'avait déposé sur le génie latin que ces germes vagues, ces semences générales, le génie latin les eût mieux et plus longtemps conservés. Mais il n'en fut pas ainsi ; la Grèce n'effaça pas seulement la couleur native du génie romain, elle effaça , elle couvrit la langue nationale du vieux Latium : elle fit une nouvelle langue, gréco-latine. L'idiome antique , l'idiome des tribuns et des laboureurs de la Rome guerrière, cet idiome déjà quelque peu altéré dans le rude Caton par les influences grecques , qu'il ne repoussa si vigoureusement d'abord que pour y céder dans sa vieillesse, cet idiome mélangé dans Ennius et ses successeurs des teintes grecques, mais plein de verdure encore et de franchise dans Plaute et dans Lucrèce, cet idiome périt complètement à l'invasion plus complète de la littérature grecque. Ainsi , sans racines sur le sol , sans lien avec le passé , étrangères au peuple par leurs étymologies, la langue et la littérature latines du siècle d'Auguste ne pouvaient longtemps vivre. Il y eut donc après Auguste révolution dans la littérature latine ; y eut-il , à proprement parler, décadence ? Ne fut-ce pas plutôt une transformation , un avènement de la Langue populaire qui reparissait après avoir brisé l'enveloppe étrangère dont on l'avait recouverte ? Cette langue rude et âpre qui nous choque , ces mots heurtés et noués, Google

The text on this page is estimated to be only 16.35% accurate

— 406 —
weux qui nous blessent, soit-ce bien là les dégradations de la langue classique de Virgile et de Tite-Live, ou les termes expressifs bien qu'italiens d'un langage populaire? On sait qu'à la fin du premier siècle de l'empire romain les écrivains s'étudiaient à reproduire, à ressusciter la langue des Ennius et des Pacuvius, et les lettres de Fronton nous donnent à cet égard de curieux renseignements. Est bien! ce que quelques écrivains faisaient pour ainsi dire par coquetterie et pour piquer le goût un peu émoussé des lecteurs par d'autres écrivains le faisaient naturellement, et achevaient, à leur insu peut-être, une restauration que les premiers tentaient timidement en ayant un esprit d'opposition en employant un vieux mot d'antiquité. Que l'on l'appelle la langue des < des historiens surtout. Qu'est-ce qui la distingue, de la langue grecque? Est-ce, à proprement parler, c'est-à-dire de certains tours, de certaines expressions, de certaines formes auxquelles se reconnaissent plus particulièrement la pureté du goût et l'imitation grecque? Non; cela y entre bien pour quelque chose; mais ces fluctuations ne sont que légères et les différences assez rares; Où donc est le mal?

The text on this page is estimated to be only 15.61% accurate

— 40T — la distincUotl prrondcr de l'Sgë d'o^ et de ta
décadence ? Dana les mots tnétnes; tiidis ces mots qui nous étonnent ^ qui
htiUà tbtiteltj iiccbutUraés qiie iiouâ somtnes il la pureté cttitinue , à la
délicatesse exquise , à Id pti-fébtioil datante des écHvains du Biède
d'AUguste ; béa tilots tie satit point en général des mots cbt-rompus, des
tiiots déiouraés de leurs acceptioHs. Ce Sont rtiots ribUveaux, étrangers j
rudes, latins cepelldàht; mots que la langue savantet la langue gréco-latine
reconnaît avec peine, comme cea héritiers dont otl avait eBpéré faire
déclarer l'absence^ mais qu'etifm elle ne peut répudier. Elle a pu les oublier,
en effet, car depuis longtemps ils nepâniissaient pas. Abandonnés ïiu peuplé
par l'aristbbratie qui tes dédaignait, vieux titres effacés de Ttltlcienne liberté
^ on ne songeait j)lu9 guère à eUx; Auguste 7 avait pensé quelquefbls; il
préférerait ^ Suétone nous le dit, le langage du peuple, le langage simple et
abrégé, au langage ^vatit et aux périphrases du grec. Ce langage nationhal
devait donc avoir sa revanche ; il devait reparattt-ë quand l'écorce grecque,
qui le bachaitj tomberait ; il devait reparaître le jour où l'empirB donnerait
au peuple j en dédommagement de la liberté qu'il lui ôlait, l'égaillé. Une
littérature de seconde main , une littérature imitée, quels que soient les
génies qui la consacrentj doit toujours péiir par quelque endb,Google

The text on this page is estimated to be only 26.36% accurate

droit : elle peut créer des mots pour les seDtlmeols; pour les pensées, des images; elle peut arriver à devenir naturelle pour les habiles : pour le peuple elle sera toujours savante et factice. Telle fut la littérature romaine. Édifice brillant, mais sans base , elle devait crouler quand les mains habiles qui l'avaient fondée ne la soutiendraient plus. Sous elle, il y avait d'anciennes constructions , de ces constructions qui , semblables aux monuments de la Rome étrusque et royale , devaient reparaître quand le temps aurait fait tomber les ornements qui les cachaient. Comment , en effet , expliquer autrement cette révolution si prompte de la littérature latine? La Grèce enfante Rome , et elle lui survit. Pourquoi? C'est qu'en Grèce le langage n'est point double comme à Rome ; il n'y a point une *lingtta rustica* et une *lingiui nobilis*; aussi quand après plus de deux mille ans la langue grecque se dépouille de ses vêtements antiques , dans sa forme nouvelle on reconnaît encore sa forme ancienne. Dans la langue latine , rien de semblable. Rome a donc vu la littérature si belle, mais si fragile , du siècle d'Auguste tomber devant cet idiome populaire qui, lui, avait grandi lentement, âpre et inculte, mais vigoureux ; *Infecunda quidem sed læta et forda surgunt*. Mais, que dis-je! est-il donc si pauvre et si db,Google

The text on this page is estimated to be only 28.04% accurate

— 409 — stérile, cet idiome? Déjà noiis avons vu sa richesse là où la langue classique latine était si maigre et si géiiée, dans les détails de la vie civile, domestique, religieuse et militaire. Mais là même où celte langue semble plus féconde et où poui'taol elle est encore si impuissante, l'idiome vulgaire sera plus souple, plus nombreux et plus libre. La pliilosopbie, par exemple, avait toujours été pour la littérature latine un embarras : pour nous l'expliquer Cicéron et Sénèque sont obligés d'avoir recours au grec : sous les Antonins , c'est en grec que s'écrivent presque tous les livres de philosophie. Eh bien ! le langage populaire , la lingaa rustica viendra à bout de la philosophie , comme elle a fait de la guerre, de la religion , de l'agriculture. Voici une religion nouvelle qui s'adresse au peuple et aux savants; et pour les savants et pour le peuple , elle trouve un langage , non pas élégant, mais facile, mais nerveux. Les questions les plus difficiles de la métaphysique ne l'effrayent pas : Tertullien, Lactance, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin, trouvent sous leur plume, sans être obligés de recourir au grec, les expressions, les tours qui fuyaient Cicéron et Sénèque. C'est que cet idiome était populaire; et si une langue indigène peut manquer d'harmonie et d'élégance, elle ne saurait manquer de force et de souplesse.

db,Google

The text on this page is estimated to be only 18.09% accurate

— 410 — Ainsi donc, à proprement parler, il n'y a pas eu
décadence dans la littérature romaine; il y a eu transformation; substitution
d'un idiome à un autre, de l'idiome vulgaire et primitif à l'idiome savant et
étranger. Le siècle d'Auguste a été un heureux accident, qui ne se pouvait
renouveler. Quand donc le peuple reparut, sous le niveau du despotisme,
d'abord, mais surtout et plus noblement sous l'égalité chrétienne, il a fini
son idiome en lumière. Il y eut alors deux littératures : une littérature sans
faiblesse et sans force, se traînant sur les traces effacées des Grecs, la
littérature païenne; et une littérature incorrecte, barbare quelquefois, mais
vigoureuse et précise, la littérature des Pères de l'Église; littérature nouvelle
comme les sentiments qu'elle exprime; grande comme les vérités qu'elle
annonce; insouciante de la forme, mais pittoresque et originale dans le
fond; se servant pour parler à l'imagination et au cœur de cette vieille
langue latine, vulgaire et populaire, germe de ces idiomes du moyen âge,
qui sont devenus les langues modernes au midi de l'Europe. (M DU
PéKEMISB VOJ.V>Udb,Google)

The text on this page is estimated to be only 15.53% accurate

TABLE DES MATIÈRES. Préracc > Ch*p. I. Préparations et obstacles que rencontre l'établissement du christianisme. 1 Chap. II. Le christianisme à Rorae, — Tacite. — Sénèque. — Flavien Josèphe. — Plin te }eune 30 Fronton, — Apulée. — Minucius Félix. Apologiste 41 Tertullien 63 Saint Cypricn IOS Amobe 133 Progrès du christianisme. — A vénentent de Constantin 1 42 Lactance. — Firmicns Hatemus 161 Saint Hilaire i^i Saint Ambroise 1 82 Saint Jérôme 211 KuJBn. — 'L'Origénisme 234 Saint Augustin 241 Le Pélagianisroe 286 Saint Paulin 294 Orose. — Salvien 307 Chap. , III. CdiP. IV. CHiP. V. Csiï. VI. Cwp. VII. Chap. vni. Cbab. Et. Chip. X. Chap. XI. Chap. XII. Chap. xra. Chap. XIV. Chap. XV. Chap. XVI. db,Google

The text on this page is estimated to be only 9.23% accurate

— 412 — Pages. Cha». XVII. La légende chrétienne 315 Chap.
XVUI. La Poésie 329 Cha». XIX. Grégoire le Grand 337 Chat. XX. I^e
christianisme a-t-il contribué à la chute de Rome? 347 APPENDICE.
AïHilée 3SS La Littérature païenne et la Littérature chrétienne au I^{er}
siècle 384 De la langue des écrivains chrétiens latins 401 Imprimerie de Cb.
Ldiure (ancienne maison de Viuglard, t, près de \ db, Google

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

db,Google

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

D,q,i,i.:db,.Google

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

D,q,i,i.:db,.Google

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

D,q,i,i.:db,.Google